

Les aventures de Bibert

(Tome I)

G.H. Weil

© 2014 -G.H. Weil
Tous droits réservés –Reproduction interdite sans autorisation de
l’auteur.

Image de couverture : G.H.W

Bibert, trimardeur de son état.

Bibert est un prénom peu usité de nos jours, c'est pourtant celui du capitaine de *La Malay-Damsel*, une jonque de dix-sept mètres. Les tribulations de l'homme et du navire m'ont parues de nature à intéresser le lecteur, pour peu qu'il soit amateur de découvertes et d'aventures peu banales.

À l'instar de la plupart des êtres vivant en symbiose avec la nature, campagnards, montagnards et marin, Bibert se montre d'un abord peu expansif. Il est de la race des taiseux, de ceux qui observent et se fient à leur intuition plus qu'aux apparences.

Avec ce caractère, il était peu probable de le convaincre de relater ses pérégrinations, surtout dans un ouvrage destiné à être publié. J'ai donc pris, ayant obtenu un accord arraché de haute lutte, l'initiative de le faire en son nom.

S'il vous plaît de continuer cette lecture, vous le suivrez dans une suite d'aventures (de mésaventures surtout) l'exposant aux fièvres et périls des jungles les plus épaisses, aux chaleurs des déserts et aux traîtrises de la navigation dans l'océan indien. Sans compter les fourberies de ses frères humains.

Introduisons ici une parenthèse, afin de vous présenter le personnage.

Avec sa cinquantaine souriante, Bibert est un personnage attachant. Grand dégingandé d'un mètre quatre-vingts, pas très baraqué, mais d'une endurance de marathonnier. Toujours bronzé, son visage aux traits plutôt ingrats intrigue surtout par l'étrangeté des yeux, bleu, affligés d'un strabisme à peine perceptible. Les cheveux coupés ras, d'un blond décoloré par le soleil, s'accordent avec la moustache tracée sous un nez d'une taille XXL. Il présente, de surcroît, des particularités, légèrement hors du commun, qui ont le pouvoir d'irriter bon nombre de personnes dans son entourage. Notamment celle de ne porter aucuns bijoux ou marques d'appartenance à une quelconque coterie.

En fait, il n'aime pas les vêtements et abhorre les chaussures, ce qui restreint fortement ses zones potentielles de vie et le confine quasiment entre les deux tropiques. Volontiers menteur, mais plus par souci de préserver son intimité ou la susceptibilité de ses interlocuteurs, que pour tromper, il est de ces êtres trop sensibles, contraints de se construire une carapace de protection.

Son mode d'existence ne procède donc pas tout à fait d'un choix fortuit. Mais il s'accorde le mérite insigne d'être conscient de ses propres travers et de les assumer.

Enfin, chose non négligeable, il tient son curieux prénom de son arrière grand-oncle, Bibert Desarnaud, qui mena une extraordinaire vie d'aventures au dix-neuvième siècle.

Avertissement

Dans ce premier tome, nous cinglerons vers les rivages de l'Asie du sud-est, à bord de *la Malay-Damsel*. Nous y ferons connaissance des Mokens, les gitans de la mer qui tentent de survivre au sud du Myanmar (ex Birmanie). Bibert nous entraînera

ensuite à la recherche de la *Clef des sables*, le sceptre de Ménélik premier, fils du roi Salomon et de la reine de Saba.

Deux aventures complètes (livres premier et deuxième.) qui, d'océans en déserts, vous feront vivre des aventures peu ordinaires.

Livre premier.

La Malay-Damsel

Edition séparée, disponible sur le site :

www.livres-s.com

introduction

Myanmar (ex Birmanie) dans l'archipel des Mergui, Bibert et Fred sur leur jonque La Malay-Damsel, se lancent dans le tourisme. Ils apprennent qu'à la fin de la seconde guerre mondiale, sur une petite île de l'archipel les Japonais ont caché un fabuleux trésor. Soixante-dix ans après, des pêcheurs Mokens, les gitans de la mer, y sont retrouvés noyés, dans des conditions mystérieuses.

Simultanément, dans la jungle du nord Congo deux aventuriers découvrent des œufs de Dinosaur. Leur découverte entraîne meurtres et disparitions.

Une jeune journaliste, Karin, va vivre avec les deux marins la recherche du trésor. Puis, dans le sillage de Bibert, tenter de récupérer les œufs fossiles.

Du Myanmar des Mokens, au Congo des Pygmées, en passant par Singapour, Malabo et Paris. Les jeunes gens parviendront-ils à échapper aux commandos, aux attaques de pirates et déjouer les complots ?

1

Le clapotis de l'eau sous la coque incite aux rêveries. Assis sur le bastingage Bibert contemple sans le voir le paysage qui l'environne. C'est le levé du jour et les bruits ne lui parviennent qu'étouffés. Les couleurs ne sont que des dégradés de gris, très doux.

Combien de matins l'ont vu pareillement saisi de cette songerie désabusée ? Hier, c'est aujourd'hui. Pourtant, le temps a fait son œuvre. Pour avoir déjà tenté d'en mesurer les ravages, il connaît la vacuité de sa tentative. En fait ce qu'il ressent surtout c'est une grande, une immense fatigue. Oui, c'est ça ! Son découragement n'est qu'un épuisement. C'est parce qu'il était fatigué des hypocrisies nécessaires à la vie en société, parce qu'il a voulu inverser les proportions entre authenticité et compromission, qu'il se retrouve à s'emmerder sur un bateau qui lui a coûté, beaucoup trop cher. Menant une vie de rentier (sans les rentes) de prétentieuses Marina, en fonds de ports-dépotoirs.

Alors, pourquoi continuer ce style de vie, pourquoi conserver malgré-tout cette passion pour la mer et les voiliers ? La seule réponse à peu près valable que Bibert puisse trouver est que, ce dont il est réellement épris c'est surtout d'une idée, celle de la formidable liberté que peut, enfin que devrait procurer cette façon de voyager. De ce rêve, ne reste que le plaisir de la complicité et de la lutte avec les éléments, la mer, le vent, l'orage. L'illusion du choix, la joie d'être maître de sa destinée.

Quelques fois, au hasard d'une escale, il surprend des regards envious. C'est gratifiant d'être envié pense-t-il, mais pas suffisant pour faire naître chez lui le sentiment d'appartenir à une caste de privilégiés, il connaît trop les revers de cette médaille.

Ce matin il va aller à la poste pour voir si le courrier qu'il attend est enfin arrivé. En passant par la petite boutique de la marchande

de soupes, juste à la sortie du port, il sait y trouver Fred devant son premier café de la journée.

Banco ! Mais il n'est pas seul, une femme est assise face à lui, c'est peu banal. Bibert ne la voit que de dos, il est tenté de faire demi-tour et d'aller tout de suite à sa boîte postale. Trop tard, Fred l'a déjà repéré et lui fait un léger signe de la main. Son comportement est étrange, moins chaleureux qu'à l'accoutumée. La présence de sa voisine de table en est probablement la cause. Une légère hésitation, puis il se décide à les rejoindre, après tout rien ne presse. Signe de tête pour son ami : « Salut !

Main tendue pour la fille assise :

— Bonjour !

Elle se tourne légèrement pour lui faire face et lui rendre sa poignée de main.

— Bonjour, je m'appelle Karin, vous prenez un café avec nous ? Bibert répond que non, il ne prend pas de café mais qu'il accepte de s'asseoir en leur compagnie. La femme, ou plus exactement sa présence, l'intrigue. Fred n'a pas fait de commentaires, qui est-elle et que fait-elle là ? Personne ne moufte. Comme souvent, après un instant de silence gêné, tout le monde prend la parole en même temps...

— Allez-y, honneur aux dames. Qu'alliez-vous dire ?

Karin, semble être ce que l'on appelle une quadragénaire sportive. Plutôt petite, bien que sa position assise ne facilite pas les estimations. Ses vêtements, trop amples, empêchent pareillement de se faire une idée sur sa silhouette. Elle doit être assez mignonne, pense Bibert qui a l'œil investigateur. En tout cas son visage, mince aux pommettes hautes, est de ceux qui lui parlent à l'âme. Curieusement, il en conçoit une sorte d'agacement. Je vais encore me comporter comme un malappris, se dit-il.

— Votre ami Fred me disait que vous avez l'intention d'écrire un livre sur vos aventures en Afrique. Il paraît que vous avez trouvé des œufs de dinosaures.

Ainsi mis en cause, Fred se met sur répondeur, et semble très intéressé par le fond de sa tasse de café. Il ne perd rien pour attendre, celui-là !

— Ce n'est qu'une possibilité. En quoi cela peut-il vous concerner ? Vous êtes une amie de Fred ?

— Je suis une sorte de journaliste, enfin, en réalité j'écris des ouvrages qui sont plus proches d'un travail de reporter que de celui d'un auteur conventionnel. C'est à ce titre que je m'intéresse à votre expédition du fameux Mokélé-M'bembé. Mais j'ai l'impression que vous n'appréciez ni les journalistes en général, ni ma personne en particulier. Je me trompe ?

— Ne cherchez pas à noyer le poisson, mes sentiments envers vous n'ont rien à faire dans cette histoire. Comment Diable avez-vous eu connaissance de cette équipée ? À moins que Fred...

— Fred n'y est pour rien ! C'est moi qui l'ai abordé il n'y a pas plus de dix minutes. Je dois dire qu'il a constamment refusé de répondre à mes plus anodines questions. J'allais partir lorsque vous êtes arrivé.

— Pas de chance, alors ! Mais vous esquiviez à nouveau ma question, comment, ou plus exactement, qui vous a informée.

— Rien ne m'oblige à répondre, vous savez bien que les journalistes, comme les flics, ne dévoilent que rarement leurs sources. Restez assis, je voudrais que nous fassions une sorte de pacte. Votre confirmation de cette découverte avec l'autorisation de la communiquer aux médias, contre mon aide pour la rédaction et surtout la publication de votre bouquin. Ça vous va ?

— Décidément, vous parvenez toujours à ne pas répondre directement. Croyez bien que j'en suis désolé, mais il n'est nullement dans mes intentions de pactiser avec qui que ce soit. Soyez assurée que je le déplore, vous êtes probablement une femme charmante. Restons en là et, si vous le voulez bien, adieu ! À plus tard Fred, on se retrouve à bord comme d'hab. Tâche de tenir ta langue, O.K ! »

Laissant le couple quelque peu sidéré, ignorant délibérément les protestations de la dame, Bibert sort de la cagna et se dirige vers la

poste-office. Le préposé ne met pas dix secondes pour le reconnaître et se lancer dans une pantomime destinée semble-t-il à faire comprendre au marin, qu'aujourd'hui encore rien n'est arrivé, tout en lui épargnant un dialogue... incertain. Déçu il reprend le chemin du retour, s'arrêtant en passant pour faire quelques achats destinés à la cambuse du bord.

Déjà bien avant de dépasser les baraques qui masquent l'accès aux infrastructures obsolètes du port, il fouille du regard pour essayer d'apercevoir *la Malay-Damsel*. Le nom ne l'indique pas, mais il s'agit d'une jonque de mer construite en Malaisie, trente tonnes et dix-sept mètres à la flottaison. L'échantillonnage des bois dont elle est construite ferait pâlir les vieux cap-horniers qui avaient pour adage, élevé au rang de maxime intransgressible : « Trop fort n'a jamais manqué ! ». Grée de deux mats supportant cent soixante-dix mètres carrés de voile. La belle est dotée de deux cabines, plutôt exiguës mais joliment décorées. Un peu partout des panneaux de bois sculptés lui confèrent grâce et beauté. La silhouette reste caractéristique de ce type de navire, avec une timonerie découverte précédant un long château arrière. Il n'existe à bord aucun appareil électronique de navigation. Un vieux sondeur dit à éclats et un compas habillé de cuivre constituent les seuls équipements embarqués. Avec ses voiles ocre et sa coque noire il faut bien reconnaître qu'elle a fière allure, tranchant par ses élancements sur l'amas de coques passablement décaties, qui l'environnent.

Pour un marin un beau bateau est un bon bateau ! Réconforté par cette pensée, Bibert se laisse emporter par ses souvenirs. Au même endroit, un an en arrière, il prenait son premier mouillage sur les côtes Thaïlandaises. *Mélo des flots* était restée sur la route, à hauteur de Nosy-bé au nord de Madagascar. La vieille coque n'avait pas supporté sa rencontre avec les vents violents qui soufflent dans cette partie de l'océan indien. Un passionné de vieux gréements lui ayant proposé de la restaurer, Bibert avait consenti à lui en faire

cadeau. Heureux de ne pas abandonner sa vieille complice au lugubre sort des bateaux abandonnés.

C'est donc comme un vulgaire touriste qu'il débarqua à Ranong, petite ville de Thaïlande sur la côte ouest, dont la seule particularité, à ses yeux, était d'offrir une frontière avec l'extrême sud du Myanmar, l'ex Birmanie.

En bordure de la mer d'Andaman, là où les deux pays se partagent l'étroite péninsule, la côte est bordée par le magnifique archipel de Myeik. Les habitants du coin prononcent Beik, Myeik n'en est que la forme écrite. Sur les cartes il figure sous l'appellation de Mergui. C'était le nom donné par les Britanniques. Avec ses plages et sa nature vierge, l'archipel possède un potentiel touristique encore inexploité qui devrait largement supplanter les autres ressources locales, caoutchouc, produits de la mer ou nids d'hirondelles. Les topographes de la Royal-Navy ont recensé un peu plus de huit cents îles. Leur peuplement aquatique constitue un véritable trésor écologique. Sur les plus grandes la faune terrestre, préservée de l'emprise humaine, comprend des espèces sauvages telles que tigres, éléphants et rhinocéros. La plupart sont inhabitées, cependant quelques-unes abritent un peuple marin-pêcheur (pas Martins, hein !) Les « Gipsy Sea » Gitans de la mer, qui migrent d'îles en îles au gré des saisons et des ressources halieutiques. Appelés Salon par les Birmans et Moken par... Eux-mêmes ! Ces nomades constituent sans doute le premier groupe ethnique à avoir vécu sur ce territoire.

L'une des îles, Lamy Kyun est sans conteste l'un des cadres insulaires les moins déflorés du sud-est asiatique. L'île montagneuse s'étend sur quatre-vingt-dix kilomètres de long et huit de large. Elle est couverte de forêts et traversée par deux rivières. On y trouve des aigles de mer, milans-pêcheurs, perruches, calaos, gibbons, macaques, etc. Selon certains spécialistes, Lamy pourrait même abriter des espèces censées disparues ou d'autres encore inconnues. Comme le rhinocéros de Sumatra ou le Kouprey, par exemple.

En 2003 le gouvernement du Myanmar avait décidé d'ouvrir l'accès à cette partie de son territoire, après que toutes pénétrations, que ce soit birmane ou étrangère, y furent interdites pendant plus de cinquante années. Opportunité qui était cause de la présence de Bibert dans cette région du globe. Pour une part, l'autre étant sa rencontre avec Fred.

Plongeur professionnel, Fred avait travaillé pour la COMEX, une des rares sociétés Françaises à jouir d'une -excellente- réputation internationale. Puis il avait choisi de se mettre à son compte, en qualité de piller d'épaves. Il n'aimait pas trop s'étendre sur cette sombre période de son existence. Beaucoup plus prolix sur la période où, ayant repris du service au sein d'une entreprise qui effectuait des travaux sous-marins dans le port de Singapour, il avait hérité d'une belle jonque. Le propriétaire, un vague businessman Taïwanais, avait dû regagner son pays pour deux mois. Or les bâtiments en bois de construction traditionnelle ne sont jamais étanches à cent pour cent, loin s'en faut. Il faut presque en permanence évacuer l'eau des fonds. Ce qui nécessite de mettre régulièrement le moteur en route pour recharger les batteries qui permettent aux pompes de fonctionner. L'homme chargé de cet entretien avait simplement négligé de vérifier les crépines et la jonque était partie au fond du port. Seuls les mats dépassant de l'eau, l'épave constituait un danger pour la navigation. Les autorités portuaires avaient ordonné de l'enlever faute de quoi elles s'en chargeraient, les quatre mille dollars US de frais étant entièrement à la charge du propriétaire. Celui-ci, après avoir refusé le devis exorbitant présenté par la société que Fred représentait, proposa tout simplement de lui en faire cadeau s'il le débarrassait du problème. Avec ses copains et le matériel de son entreprise, Fred renfloua l'épave et lui redonna vie. Remontant les côtes Malaises, il vint provisoirement s'abriter dans les eaux Thaï. Jetant son ancre dans une baie de l'île de Phayam, à quelques encablures du cottage loué par Bibert. Celui-ci n'aurait pas été dérangé outre mesure par ce voisinage, n'eut été le bruit du petit groupe électrogène installé sur le pont. Par son bruit agaçant il perturbait le calme du mouillage.

À tel point que sautant à l'eau, Bibert fit, rageur, cent mètre à la nage pour lui demander de stopper son appareil, au moins la nuit. Invité à bord, il lui fut courtoisement bien que fermement, répondu : « Impossible ! Le groupe alimente une pompe. Si je coupe la pompe, je coule.

— Hein ! Et pourquoi ? Vous avez une voie d'eau ?

— Venez-voir, j'ai commis l'erreur de poser une dalle de béton, dans la cale. Croyant ainsi résoudre le problème du lest, tout en bénéficiant d'une surface parfaitement plane. Les bons plongeurs ne sont pas forcément bons marins. À présent l'eau qui s'infiltré le long des bordés ne peut plus, faute d'accessibilité, être étanchée de l'intérieur. Je n'ai qu'une solution pomper, jour et nuit en attendant le carénage prévu dans deux mois. »

Ce sont ces circonstances tragi-comiques qui marquèrent le début de leur amitié. Fred n'avait aucune idée de l'installation et du fonctionnement d'un gréement de jonque. Il fit donc appel aux compétences de Bibert, pour remédier à cette lacune. Le marin se fit un plaisir de gréer et essayer la nouvelle garde-robe.

Après avoir retrouvé sa voilure, *la Malay-Damsel* avait une fière allure et un nouveau capitaine. Bibert n'avait pas eu besoin de se faire prier outre mesure pour accepter la proposition de Fred : « Tu prends en charge les frais de remise en état, plus quelques petites dettes par-ci par-là, et tu deviens copropriétaire. Avec le titre de patron, vu que moi, la navigation, hein ! Si tu es d'accord, il ne te reste qu'à mettre sac à bord ! »

Associant leurs compétences, croisières et plongées, leur intention était de faire du 'charter'. Ils pouvaient embarquer quatre personnes, sans compter l'équipage, pour des croisières de plusieurs jours. En ballade à la journée (Day-charter), c'est plus de vingt passagers qui se répartissaient sur les superstructures du voilier. Après distribution d'un dépliant comportant photos et texte en trois langues, Français, Anglais et Thaï, aux agences de voyage et hôtels qui foisonnent sur l'île, il ne leur restait qu'à attendre de

pieds fermes les touristes, qu'ils supposaient avides d'échappées nautiques. En réalité la haute saison ne dure que de décembre à mars, il y a bien une seconde (petite) haute saison, de juin à août. Mais le régime des vents forts qui sévit durant la Mousson de Nord/Est rends les sorties à la voile très hasardeuses, souvent impossibles. À chaque coup de temps annoncé, ils étaient contraints de se réfugier dans les ports offrant un abri. La jonque était bien sûr capable d'affronter les tempêtes, mais le bateau aurait souffert et les réparations pénaliser dramatiquement leur budget famélique. De plus, l'équipage ne recherchait pas volontiers la baston. Évidemment les chalutiers Thaïs qui faisaient de même, leur rendaient la vie insupportable. Radios au niveau sonore maximum, braillement des matelots, remugles puissants de poissons pourris, transfert à titre gracieux de rat, cafards et autres agréables vermines. Ils devaient vite s'apercevoir qu'espérer gagner en trois ou quatre mois de quoi vivre et entretenir le bateau durant toute une année, relevait de l'utopie. Il fallait vite trouver autre chose pour faire bouillir la marmite. La caisse de bord ne contenait que des factures (impayées) et les clients ne figuraient plus qu'au titre d'abstraction dans leur environnement. Lorsque Fred qui fréquentait assidûment les bars et possédait un vaste réseau de relations, plutôt genre sac et corde -ce à quoi il objectait que les Enfants de Marie ne sont pas supposés garnir les tabourets des bars à putés- obtint par l'une de ses connaissances, un Marseillais du modèle interdit de séjour, grand brasseur d'air toujours sur des coups d'enfer, un affrètement plutôt... particulier

« Vouais, con ! Faut aller en Malaisie, acheter des cigarettes Marlboro et les livrer ici, con ! C'est pas compliqué, Té, con !

— Et ça rapporte combien ? (Con !)... À part les cinq ans de taule prévus par la loi Thaï ?

— Ben, heu ! Vous achetez à quatre cents Bath (environ huit Euros.) la cartouche et nous revendons un peu plus du double sur le marché. Y'a aussi une petite retenue pour l'infrastructure commerciale (?) Ah, oui, il faut aussi considérer les intérêts sur l'avance de pognon que nous consentons à Fred, il a pas un rond, votre col-

lègue, peuchère ! Allez, un petit dix pour cent à déduire. Ça vous rapportera tout de même un bon paquet de blé.

— Oh ! Oh ! Nous pouvons charger au maximum soixante à soixante-dix cartons de cinquante cartouches. Et encore, en remplissant les cabines, ce qui nous obligera à dormir sur le pont. Donc trois mille trois cents cartouches, à trois virgule deux Euros la pièce, nous encaissons, voyons... À peine plus de dix mille Euros. Frais non déduits, fuel, bouffe, bakchich, etc. Et c'est nous qui prenons tous les risques... C'est trop peu ! »

Pourtant, considérant que nécessité fait loi, ils ne tardèrent pas à faire voile vers les rives de la côte Occidentale de Malaisie, doublant Phuket et Ko Lanta, pour relâcher dans les eaux de l'archipel des îles Lankawi. Fred ventait les vertus de l'esprit d'aventure, dans le sillage des Monfreid et autres grands flibustiers. Bibert se contentait de lui casser méchamment le moral, en faisant le tableau de son avenir si, par malchance, il ne parvenait pas à rembourser ses copains.

Tout se serait probablement bien passé, sans un malencontreux coup de vent qui occasionna une avarie, légère, de gouvernail. Cherchant un abri pour effectuer les réparations nécessaires, ils embouquent l'estuaire d'une rivière bordée par les habitations d'un village assez important. Sous la pluie battante de cette fin de mousson ils fouillent des yeux les berges. Tentant vainement d'apercevoir, parmi la foulditude d'embarcations qui les encombrent, un lieu propice à l'accostage. Tous les bateaux de la région s'étant mis à l'abri pour laisser passer le mauvais temps, ils ne trouvent pas une place libre et continuent donc de remonter le courant. Soudain un claquement semblable à un coup de fusil, suivi de crépitements secs accompagnés d'une pluie d'étincelles, semble provenir de l'avant du navire. Quelqu'un lance des pétards sur le pont ? Ou pire, quelqu'un leur tire dessus ! Pourtant les berges sont très éloignées. Ahuris, ils cherchent une explication rationnelle à ces phénomènes. Lorsque soudain, un énorme craquement au niveau du mat de Misaine leur fait lever les yeux et en

une seconde comprendre la situation. Une ligne Haute tension traverse la rivière, grossie par les pluies et la marée haute de fort coefficient. Les pylônes sont sur chaque rive sans intermédiaires, aussi le ballant des conducteurs électriques est tel que le mat de misaine est venu s'y engager. Le premier câble n'a pas résisté, il a été sectionné net d'où le claquement. Le deuxième, venu au contact du troisième, provoqua crépitements et étincelles. Réunis, ils résistent et entraînent la rupture de la mâture...« Arrière toute ! »

Trop tard, le grand mat vient à son tour au contact des satanés fils qui ne peuvent résister davantage et cèdent brusquement. Avec un sifflement de serpent en colère, ils tombent sur le pont puis dans l'eau. Fred regarde Bibert, stupéfait ; « Putain de putain ! T'as vu ça ? On a du pot d'êtres sur un rafiote en bois, sur un métallique on était son et lumière avant d'avoir compris !

— Tu la dis, bouffi ! Pour l'heure nous voici transformés en ponton. Et toute la rive droite est plongée dans l'obscurité. Ça risque de chier pour nous ! »

À ce moment, l'hélice se trouve bloquée par un câble qui s'y est enroulé. Le moteur cale, le bâtiment brusquement libéré mais privé de propulsion, se met à dériver emporté par le courant du fleuve. Vite, vite, s'immobiliser. L'ancre est mise à l'eau en catastrophe, encore quelques longues secondes d'angoisse avant qu'elle ne croche. Tiendra-t-elle le choc ?

Ouf ! Ils sont enfin mouillés au milieu du lit de la rivière. Mais ils ne prennent pas le temps de savourer ce répit :

« Question discrétion, c'est plutôt réussit. Nous allons avoir une armée de flics, douaniers et autres, qui vont envahir le bord. Comment dissimuler les cartons qui encombrant toute la cabine ? »

Clic ! Le mot flic lui donne une idée. Saisissant une cartouche de gaz défensif du genre de celles utilisées par les vigiles, Bibert en pulvérise une longue, très longue giclée dans le carré, après avoir soigneusement clos hublots et panneaux. Impossible après cela,

pour qui que ce soit, de pénétrer à l'intérieur impunément. Reste à expliquer aux curieux éventuels qu'il s'agit d'une erreur de manipulation. Dupes ou pas, personne ne sera en mesure d'y aller voir, pendant une bonne dizaine d'heures. C'est inespéré, suffisant pour leur permettre d'aviser. Laisant Fred mettre un peu d'ordre à bord, il saute dans l'annexe pour aller s'expliquer avec les agents de l'agence locale d'électricité. Aucun doute, ça ne va pas être triste. Bibert a le temps d'envisager les pires scénarios en gravisant le chemin.

La prise de contact ne semble pas faite pour apaiser ses craintes. Après avoir, longuement et à plusieurs reprises, expliqué son cas aux ahuris qui se tiennent dans le hall, il est enfin invité à pénétrer dans le cloaque qui tient lieu de bureau pour celui qui doit être l'employé-chef. L'homme est vautré sur une sorte de grabat d'où il ne se lève même pas, pour l'écouter avant de déclarer : « Ça va vous coûter un million de dollars !

— Hein ! Mais je suis loin de posséder une telle somme, vous me prenez pour un Américain ?

Il s'attendait à des transactions portant sur des sommes élevées. Mais là on frise le canular. D'un geste fataliste Bibert pose ses papiers et ceux du bateau sur la table en déclarant :

— Tenez saisissez tout, jetez-moi en prison, je m'en moque. Il y aura un procès et, puisque vos câbles non signalés constituent un danger pour la navigation, le tribunal appréciera.

Il se rend bien compte que le type voit avec consternation s'échapper les dollars qu'il allait lui réclamer. D'ailleurs, après avoir fait semblant de réfléchir, celui-ci annonce avec résignation :

— OK ! Alors, trois mille dollars, ça vous va ?

— Non, je n'ai que cent dollars sur moi, je ne peux pas payer un Ringgit de plus !

— Oh, là, là ! Vous êtes vraiment un chip-Charly, la prochaine fois, faudra prévoir plus large. Enfin, ça ira cette fois ci. Mais c'est vraiment pour vous rendre service.

— Merci beaucoup, monsieur le responsable. J'apprécie énormément votre magnanimité, j'en parlerai d'ailleurs autour de moi.

— Oui ! Mais, en contrepartie vous resterez demain sur place, cela permettra aux techniciens de monter dans vos mats, enfin ce qu'il en reste, pour effectuer les réparations sur les lignes que vous avez endommagées. Heu ! Si vous pouviez me remettre la somme discrètement pendant que nous sommes seuls, cela m'arrangerait. Je vous ferai un papier attestant que vous êtes OK.

— Ah ! Yes, yes ! Mais je n'ai pas d'argent sur moi. Je n'ai que ma carte Visa.

— No problème, je vous emmène au distributeur bancaire, ma mobyette est garée devant le bureau, allons-y. »

Trente minutes plus tard, il empoche la poignée de billets et sans autres formalités, laisse Bibert planté là. Le marin est soulagé de s'en tirer à si bon compte et très pressé d'aller voir comment Fred a géré la situation. En tous cas, pas question de risquer ce qui reste de mature pour que ces guignols fassent leur boulot.

De retour à bord, il trouve son associé en train de palabrer avec la police fluviale. Visiblement dépassé par les événements, il tente avec une certaine véhémence, de s'opposer à leurs tentatives. Les policiers veulent, évidemment, pénétrer dans le carré.

Bibert viens à son secours : « Laissez-moi vous expliquer, mon matelot veut seulement vous éviter d'être malades. Nous avons eu un... Incident, une bouteille de gaz c'est répandu à l'intérieur. Il est très dangereux de le respirer. »

Bien entendu ils sont pour le moins sceptiques et le lieutenant ordonne sèchement à l'un de ses sbires d'aller vérifier ce qu'il en est. L'homme ouvre le capot de descente, avance la tête à l'intérieur. Quelques longues secondes, tous les regards sont fixés sur son dos. Lorsqu'il se retourne les yeux larmoyants, il crache littéralement ses mots, assortis de quintes de toux. « C'est irrespirable mon Lieutenant ! Faut attendre demain pour aller contrôler.

— Bon, nous reviendrons demain. Ne bougez pas d'ici jusqu'à notre retour.

— Entendu mon commandant, si vous le permettez, je passerai vous voir demain matin à votre bureau pour vous remercier de votre bienveillante compréhension. »

Habitué des usages locaux, il n'ignore pas qu'une bouteille de whisky judicieusement glissée l'incitera probablement à oublier de venir tenir sa promesse. Tout heureux du déroulement inespéré des événements, nos contrebandiers décident d'aller à terre s'offrir un repas réparateur, et jeter un œil connaisseur sur les ressources villageoises.

Quelques heures plus tard, bien restaurés et délicatement massés, ils regagnent le bord. Pour constater qu'ils ont eu de la visite. Durant leur absence l'ancre avait chassé et des pêcheurs étaient venus pour reprendre le mouillage. Ils en avaient profité pour les débarasser d'une veste de ciré et de jumelles, dont manifestement les propriétaires n'avaient plus l'usage vu qu'ils les avaient laissés sur le pont. Bibert bondit dans l'annexe pour aller se plaindre auprès du chef de village. Il n'est pas là, mais sa femme assure qu'il sera de retour dans moins d'une heure. Acceptant l'augure et remerciant la brave femme, il retourne à bord faire part à Fred du succès mitigé de sa démarche. Ils ne se berçaient donc pas d'illusions, lorsqu'à leur grande surprise ils virent arriver ce brave homme leur rapportant la veste et les jumelles, les assourdissant d'excuses et d'explications aussi confuses qu'embarrassées. Du moins c'est ce qu'ils en déduisent, vu qu'ils n'entendent rien à son discours. À tout hasard ils lui proposent de boire une bière avec eux, geste qui sembla le toucher car en partant il tint à les mettre en garde :
« Vous ne tiendrez jamais sur votre mouillage, même en affourchant sur deux ancres. Le courant du fleuve est très fort avec les crues de mousson. Au moment de la renverse de flot, le jusant vous emportera comme un fétu. Venez donc vous amarrer à couple de mon bateau, il est fixé aux pilotis de ma maison. Vous serez plus tranquilles. »

Il avait raison le courant était vraiment très fort. Le fleuve en crue charriait des îles entières de jacinthes d'eau mêlées à de nombreux débris. Ceux-ci, s'amoncelant sur leur étrave en augmentaient la masse et le poids qui s'opposaient aux eaux puissantes. Vers trois heures du matin un horrible craquement les réveille et les fait bondir sur le pont. La pluie avait repris, la nuit d'un noir d'encre ne se prêtait bien sûr pas aux observations attentives, cependant en un coup d'œil ils avaient saisi la situation. L'horreur absolue, vision d'épouvante. La jonque, le chalutier de leur voisin et sa maison, tout était emporté par le flot torrentueux. L'ensemble n'était qu'une masse dérivante au milieu du fleuve, la proie des eaux écumantes. Ils cherchent frénétiquement à couper les cordages qui les lient à cette entité tournoyante au milieu de nulle part. Y parvenant à force d'efforts, pour, à la vitesse d'un suppositoire dans le fondement d'un pédéraste, dépasser les jetées du port et sortir de la passe. Ils se retrouvent en pleine mer, juste le temps de voir disparaître dans les limbes le pêcheur et sa famille blottis sur leur embarcation, tentant fébrilement de désolidariser esquif et maison, cette dernière étant en train de sombrer dans les eaux noires. Finalement les événements les avaient servis, plus de cas de conscience pour savoir s'il faut respecter l'autorité ou prendre la fuite.

En route vers leur port d'attache ils avaient le sentiment de s'en être sortis plutôt bien. Seule une petite inquiétude continuait de les préoccuper. Une personne, au moins, avait aperçu quelque chose. Ce policier qui avait procédé à l'inspection rapide, il avait forcément eu le temps de distinguer les caisses, pourquoi n'avait-il rien dit à son supérieur ? Dans l'immédiat, la question passa au second plan, pas le temps d'y penser, le navire réclamait toute leur attention.

Le vent est fort, environ quarante Nœuds soit plus de soixante-dix kilomètre/heure. Un ris dans la grand voile ils filent bâbord amure. Depuis la barre où il effectue son quart Bibert observe Fred qui

tente de pêcher dans le sillage. Lorsque qu'il lève la tête pour un tour d'horizon machinal, il éprouve un choc. L'embarcation longue et noire qui se rapproche à grande vitesse, présente toutes les apparences des fameuses cigarettes, ces embarcations très puissantes, ultra rapides, utilisées par les Pirates et les contrebandiers. Les vrais !

« Hé, matelot ! Look un peu, sur le travers avant.

— Oh, merde alors ! Qu'est ce qu'on fait ?

— Que pouvons-nous faire ! Toute fuite est impossible, pas question d'opposer une résistance. Il me semble bien distinguer une mitrailleuse M.60. Sur son avant.

À ce moment, Fred qui a l'œil perçant, et de bonnes jumelles, pousse un cri :

— Ce n'est probablement pas meilleur pour nous, mais ce ne sont pas des pirates, nous avons la visite de la police ! »

Effectivement, ils distinguent à présent les uniformes caractéristiques des flics du coin. Ceux-ci se rangent sur le côté et prestement un galonné enjambe le bastingage. Sans qu'il le demande, Bibert lui tend les papiers avec une bouteille de Whisky, cadeau toujours apprécié même en pays musulman. Le gradé affecte d'ignorer le geste et interroge d'un ton rogue : « D'où venez-vous où allez-vous et que transportez-vous ?

— Bonjour ! Nous venons de Penang et nous espérons aller à Rانونg, nous ne transportons aucun fret, rien !

— Comment cela ? Nothing ! Leur aplomb semble le sidérer. Il s'attendait sans doute à les voir essayer de prétendre transporter des pommes de terre ou des pantoufles. Il veut vérifier et entreprend de descendre dans le carré pour une investigation plus poussée. Bibert et Fred ont veillés à ce que de forts relents de gaz y stagnent encore. C'est donc quasi immédiatement qu'il ressort, en se frottant les yeux. Pour tenter de désamorcer l'explosion de colère qui risque de suivre, Bibert entreprend une longue explication en anglais de cuisine, affirmant qu'ils ont été victimes d'une

agression lors d'une escale et que, dans l'intérieur confiné d'un navire, les effets en sont longs à se dissiper ! C'est alors que Fred pris d'une soudaine inspiration s'engouffre dans la descente en bloquant sa respiration, et ressort trente secondes plus tard, demi asphyxié mais triomphant, avec... une cartouche de Marlboro à la main. Bibert en reste muet de saisissement, tandis que son ami un sourire épanoui sur la face, fourre les cigarettes dans la main du flic. Celui-ci doit aussi être estomaqué, car il regagne son bord, en aboyant un ordre bref. La vedette démarre, s'éloigne un peu et revient dare-dare reprendre position le long du bordé. Les navigateurs se regardent avec une sourde angoisse. Sûr que le policier a repris ses esprits et reconsidéré la situation. Bibert en veut à Fred pour son initiative qui risque de leurs coûter cher. Debout sur l'avant de son embarcation, le policier embouche son porte-voix pour... leur enjoindre de se méfier : « Des pirates sévissent dans la zone prenez garde et éloignez-vous des côtes. Avez-vous rencontré des navires suspects ?

— Non ! Nous n'avons rien remarqué, mais merci ! Nous allons ouvrir l'œil.

Fred qui n'en rate pas une ajoute, à haute voix.

— Tu parles, vaut mieux tomber dans les pattes de vrais bandits que dans celles de ces pourris.

Alors, dans un Français des plus correct, le flic leur adresse un sec :

— Je vous le souhaite, messieurs ! »

Depuis le matin, ils naviguent dans les eaux territoriales thaïlandaises, persuadés d'être hors d'atteinte. Pourtant, à la tombée de la nuit, un gros bateau de pêche attire leur attention.

« Regarde, il est vraiment en piteux état on ne peut même plus lire ses marques d'identification. Il n'a pas non plus de pavillon de nationalité et son comportement n'est pas normal. Il tire des bords comme s'il était en pêche, mais on ne voit aucuns filets. S'il vou-

lait s'approcher de nous sans éveiller notre attention, il ne procéderait pas autrement. »

C'est bien cela ! La nuit est tout à fait établie lorsque cet inquiétant bâtiment vient faire route à leur hauteur, sans d'avantage manifester l'intention de les approcher, réglant son allure sur celle de la jonque. Pas de feux à leur bord, mais ils devinent des regards attentifs fixés sur eux.

« Ils tentent d'évaluer notre capacité de résistance et attendent d'être dans les parages de leur repaire pour passer à l'action. Ce sont indubitablement ces pirates que tu préfères, Fred ! Dès que la lune sera haute ils pourront se rendre compte que nous ne sommes que deux. Je ne donne pas cher de notre peau ! Avant le matin ils seront redevenus de paisibles pêcheurs. Les policiers pourront toujours essayer de leurs courir après.

Fred le regarde comme s'il était le diable.

— Oh, Pute borgne ! C'est que je ne me sens pas une vocation de Boat people, moi ! Ils sont au moins vingt sur ce rafiote, on ferait mieux de flanquer la cargaison par-dessus bord et de filer pendant qu'ils s'échineront à la récupérer.

— Bonne idée, ils en ont pour une à deux heures à tout repêcher et après ils voudront nous retrouver pour voir si, par hasard, on n'aurait pas encore un petit quelque chose à leur refiler. Considère qu'ils ont huit cents chevaux dans leurs machines, et nous à peine cent soixante. Toutefois, je crois que tu as mis le doigt sur la bonne formule, nous allons les inviter à bord et leur proposer une transaction.

— T'es fou ! Ils vont nous découper en rondelles ! La transaction portera sur le nombre de celles-ci. Autant se foutre à l'eau tout de suite.

— Ne m'emmerde pas, qui est le maître à bord... Pour le moment, hein !

Fred ne moufte plus, ils manœuvrent pour se rapprocher ostensiblement des pirates. Ce faisant, Bibert ne succombe pas à une crise suicidaire. Son regard est tombé sur un paquet postal, que la rapidité des événements récents ne leur a pas laissé le temps de ranger. En le voyant, les circonstances qui les avaient amenés à le poser sur le poste de barre, lui reviennent en mémoire.

Quelque temps auparavant ils avaient sur les conseils d'un ami, pris la décision de se mettre en règle. Exerçant jusque-là, leur activité commerciale en parfaite illégalité. Les choses auraient pu rester en l'état, vu le manque de curiosité des autorités Thaïs. À Bangkok, Bibert était allé voir l'autorité maritime pour procéder aux démarches nécessaires. Il fallait, entre autre, répondre à un questionnaire.

« Combien de personnes pouvez-vous embarquer ?

— Vingt !

— Combien avez-vous de gilets de sauvetage ?

— Heu ? Vingt, évidemment.

— Combien de fusées rouges, avez-vous à bord ?

— Heu ? Combien en faut-il ?

— Six !

— Mais évidemment, nous en avons... six !

— Combien de fusées-parachute ?

— Excusez-moi, combien en faut-il déjà ?

— Six, aussi...

À ce stade, Bibert commence à penser que s'il répond en posséder précisément le nombre réglementaire, le préposé va finir par avoir un doute et risque d'exiger de venir contrôler. Or ils n'ont, en tout et pour tout, qu'un vieux gilet faisant fonction de par-battage.

— Ah ! Il m'en manque trois !

— Hou, la, la ! Fallait pas me le dire. Maintenant je suis obligé de vous demander de vous en procurer.

— Bon, qu'à cela ne tienne, s'il vous plaît, où peut-on acheter ces articles ?

— AH ! Ben, justement, il n’y en a pas sur le territoire. Faut aller à Hong-Kong où à Singapour.

— Hein ! Aussi loin. Mais comment font les autres navires de transports de passagers, ou autres ?

— Ben, ils ne font pas votre bêtise, ils déclarent en avoir le nombre voulu... »

Il retiendrait la leçon. En attendant il lui fallait régler le problème qu’il s’était créé. Restait la solution de commander en France, par correspondance les fusées incriminées. Une lettre, un chèque, quelques jours plus tard par ‘colis Express’, ils recevaient le paquet. Depuis oublié il était resté là, sur la timonerie en attente que l’un d’entre eux se décide à le ranger.

Les deux navires naviguent de conserve, bord à bord. En pidgin force gestes à l’appui, Bibert convie le capitaine à monter sur la jonque. D’abord réticent, il finit par accepter mais se fait accompagner par quatre farouches gaillards. L’initiative est inhabituelle, donc inquiétante. Toute leur attitude respire la suspicion, parfait cela va servir les buts de nos amis.

« Savez-vous ce que nous transportons ?

Bibert s’adresse à leur chef.

— Oui ! Nous avons eu le renseignement dès que vous avez chargé la marchandise.

— Bien sûr, mais peut-être ne savez-vous pas que nous transportons aussi de la dynamite ! Comprenez-vous ?

Évidemment il comprend, mais soit-il ne le crois pas soit il s’en fout complètement. Cela ne va pas du tout dans le sens espéré.

— Non, non ! Vous devez me croire et pas vous en foutre du tout. Regardez ce que je tiens en main !

Joignant le geste à la parole, Bibert se saisit d’une fusée parachute. Heureusement ce modèle est inconnu de ses interlocuteurs, après avoir dégagé le fil de mise à feu il explique lentement et très calmement :

— Si je tire là-dessus, boom ! Plus de bateau, plus de cargaison et plus de pirates !

Le pirate en question ne semble pas préoccupé par la démonstration. Comprends t-il bien ? Dans l’affirmative, que compte t-il faire ? Le mieux est de lui poser la question. C’est alors que, d’un ton calme, le vieux forban demande.

— Où veux-tu en venir ?

— Fifty-fifty ! Nous vous remettons la moitié du chargement et vous nous laissez partir. Sinon, plaff ! Plus rien ! »

Tourné vers ses hommes qui suivent, sans y rien comprendre, la conversation, il braille des explications (ou donne l’ordre de les réduire en protéine à poisson.) Suite à quoi il se met posément assis en tailleur et invite Bibert à en faire autant. Alors commence le marchandage, les pirates leur font parvenir du thé depuis leur cambuse. Bibert se fait l’effet d’un vendeur de bagnoles en train de fourguer une tire volée à un flic. Il cède sur l’abandon de trente caisses soit près de soixante-dix pour cent de leur opération. Trop heureux s’ils parviennent à s’en tirer à si bon compte, au moins récupéreront-ils une bonne partie de leur mise. Fatalistes, résignés, ils assistent au départ de leurs ‘clients’ après un transbordement mené avec célérité, chacun pour des raisons opposées étant peu désireux de faire traîner les choses.

Ils entamèrent le dernier bord sur la route du retour. L’ambiance, sans être mauvaise, n’était pas empreinte d’une franche gaieté et l’air ne retentissait plus des chants de la bonne vieille marine à voile.

Ni le Day-charter ni la contrebande ne faisant décidément recette, Fred avait repris le chemin des Bars. C'est là qu'il va rencontrer Waree, une entraîneuse qui vient de se faire larguer par son protecteur. Elle est folle de rage et trouve dans la boisson un dérivatif à sa colère. Passablement éméché lui aussi, le marin propose de lui offrir un verre.

Ils se plaisent et finissent leur nuit à l'hôtel. Pour se venger de son ex-protecteur, un Chinois de Hong-Kong appartenant aux mafias asiatiques, la jeune femme décide de lui faire part d'une information dont elle ne connaît pas la valeur. Elle a simplement surpris des conversations téléphoniques qui lui laissent supposer que celle-ci revêt une assez grande importance. D'après ce qu'elle a compris, dans une île, au large de Myeik, des événements se sont déroulés qui laissent prévoir une découverte susceptible de générer beaucoup d'argent ! Elle n'en veut, ou ne peut pas dire d'avantage. D'ailleurs Fred s'en fout superbement, il est amoureux fous, et se soucie comme d'une guigne des antécédents de sa nouvelle Dulcinée. Ce n'est que lorsque Waree, qui éprouve réciproquement une tendre attirance pour le matelot, lui confirme qu'elle est certaine que cette affaire n'est pas anodine, qu'il se décide à en parler à Bibert. Évidemment, celui-ci estime le dossier trop mince pour envisager une action quelconque.

« Tout n'est que vagues suppositions et larges approximations, rien n'est confirmé ou vérifié dans cette histoire !

Ils finissent par convenir qu'il faut en apprendre d'avantage. Pour ce faire, il existe deux façons de procéder. Soit poser directement les questions complémentaires à l'ancien 'protecteur' de Waree, soit aller fouinasser dans la région concernée. Penchés sur une carte marine, Bibert donne son avis ; « Lampy, ce ne peut être que l'île de Lampy Kyun. Pas évident d'obtenir une autorisation de na-

viguer dans ces parages ! Quant à cuisiner le mac, pardon l'ex-mac de ta...heu, copine, j'imagine les implications.

Fred partage l'essentiel de l'analyse de son copain, mais il est un peu vexé du ton pris par celui-ci.

— Ma copine comme tu dis, peut encore nous donner un sérieux coup de pouce, quoi que tu en pense. Et je me permets de rappeler à Mossieur, que sans elle, nous n'aurions jamais eu cette information aussi vague soit-elle. Waree n'est pas une buse, elle est diplômée es sciences, vu le niveau de son contact nous pouvons lui accorder une certaine crédibilité.

— Bon, mea-culpa ! Loin de moi l'intention de mésestimer la valeur de mademoiselle Waree. Pour être franc, je la trouve très sympathique, et mignonne en plus. Dis-moi, en quoi consiste ce coup de pouce dont tu viens de faire état ?

— Tin Moe Naing !

— Quoi ? Tu parles en quelle langue ?

— Tin Moe Naing, prononce Timonay ! C'est un homme très important de la junte Birmane. Proche du premier ministre, et de Waree. Tu saisis !

— Heu, oui ! Mais en quoi peut-il nous aider ?

— Ben tu me déçois, l'autorisation dont nous avons besoin. Lui peut nous l'obtenir, faut seulement demander à ma copine bien sûr ! »

Le haut fonctionnaire semble ne rien pouvoir refuser à la gracieuse Waree. Rendez-vous est pris, à Yangon (ex Rangoon.) au ministère du tourisme. Bibert a tenté de se défiler, outre qu'il ne goûte guère les rodomontades officielles ou non, il redoute les comparutions en compagnie de Fred. Ce dernier est court et sec, type calabrais. Tandis que Bibert est grand, mince, d'allure nordique, blond aux yeux bleu pâles. Le duo, par le contraste qu'il offre, prête trop facilement à sourire. Ni l'un ni l'autre n'apprécie les moqueries quand elles n'ont que les particularités physiques pour cibles. Mais rien à faire, Tin-Moe-Naing veut les rencontrer tous les trois,

car il a tenu à ce qu'ils soient accompagnés de Warea, en qualité d'assistante interprète. Secrètement, Fred formule des vœux pour que le rôle de son amie se limite bien à cette unique fonction.

Une heure de vol entre Bangkok et la capitale du Myanmar. Depuis peu l'obligation d'acheter la monnaie réservée aux seuls touristes n'est plus en vigueur. On peut payer indifféremment en Khat ou en US dollar. Le trio s'engouffre dans un taxi, limite épave, mais les moins éprouvés ont déjà été réservés. Immédiatement ils découvrent une des nombreuses particularités locale, après l'indépendance le nouveau gouvernement non content de changer le nom du pays passant de Birmanie à *Unions des Nations Myanmar*, voulu aussi effacer toutes traces de l'ex-colonisateur. C'est ainsi que le nouveau code de la route impose une circulation à droite et non plus à gauche comme l'exigeaient les Anglais, cependant l'essentiel du parc automobile provient des puissants états voisins, Inde et Thaïlande. Résultat, il faut rouler à droite avec des véhicules conçus pour la conduite à gauche. Si l'on y ajoute qu'il n'existe ni auto-écoles ni permis de conduire et que les taximen tiennent plus du kamikaze que du pilote moyen, on obtient un cocktail dont les touristes aventureux se souviennent avec terreur... Quand ils en réchappent. Heureusement la circulation est clairsemée, les voitures privées étant encore l'apanage de la nomenklatura. Le ministère du tourisme se trouve dans le quartier des ministères, ce qui est logique et pratique, car proche de Sulé Pagoda et de leur Hôtel, le *Traders*, sur Anawrahta road. C'est un peu à leur corps défendant qu'ils sont logés dans le vieux et coûteux palace. Les chambres ont été retenues par Warea laquelle semble considérer qu'ils ne peuvent, sans déchoir gravement, choisir un hébergement moins luxueux. Appréhension du futur montant de la note, est tempérée par le soulagement de constater qu'ils n'auront pas à faire appel aux taxis pour leurs déplacements.

De l'extérieur, le bâtiment qui abrite le ministère, n'est absolument pas à classer dans la catégorie luxe, ne se différenciant

d'ailleurs pas de ses voisins. L'intérieur lui est carrément crasseux, positivement misérable ! L'escalier qui conduit aux bureaux de l'étage, dont la rampe noire de graisse, les marches couvertes de crachats et de jus de chiques, sembleraient mener à une sombre geôle plutôt qu'au bureau d'un ministre, qui a en charge de promouvoir son pays. Gravissant ce sombre réduit, Bibert se demande si leur démarche est bien raisonnable. Renforçant ses craintes, après avoir patienté devant une bonne dizaine de portes, on leur signifie que le ministre n'est pas là. Retenu par ses obligations (?) L'affaire semble mal engagée et ils s'appêtent à renoncer. Cependant, après une succession de coups de téléphone, ils finissent par obtenir une information positive. Son excellence les attend pour déjeuner au Karaweik-Palace, situé au bord du lac KanDawGyi. Heureusement le lac est tout proche du centre-ville.

L'homme qui les attend est énorme, attablé seul devant une impressionnante table, il est occupé à manger tandis qu'un aréopage de conseillers, gardes, ou autres personnages au statut mal définis, se tiennent sur des chaises un bon mètre en retrait. Grande classe, il se lève pour les inviter à prendre place autour de sa mangeoire. Warea a même droit à une courbette et un baisemain, assorti il est vrais d'une œillade complice qui gâche un peu le sérieux du cérémonial. Les serveurs s'empressent et, sans qu'aucuns des convives n'aient pu faire un choix, une farandole de plats fait son apparition. À l'issue des agapes, il faudra attendre les liqueurs puis les cigares pour que l'excellence daigne enfin aborder le sujet qui préoccupe ses interlocuteurs. Son anglais est un peu... particulier et Bibert doit faire des prodiges d'interprétation pour arriver à suivre la conversation. Celle-ci en fait, se résume à un monologue, car le bonhomme se pavane, fier d'exhiber ses amis étrangers et se livre à une véritable représentation à l'intentions des rares autres convives, riant très fort et presque toujours sans raisons apparentes. Brusquement il semble éprouver l'impérieux besoin de mettre un terme au repas et à l'entrevue. Sur de brèves salutations,

comme un seul homme, ministre et courtisans s'engouffrent dans les limousines qui attendaient.

Dès qu'ils se retrouvent seuls, Fred qui n'a pratiquement rien suivi, trop occupé à déguster les crabes qu'un serveur lui préparait à la demande, interroge son associé ; « Qu'a-t-il dit exactement ? J'ai cru comprendre qu'il est d'accord pour nous accorder une autorisation, valable huit jours. Mais c'est quoi, son histoire de Mokens morts, de grottes et de pressions Sino-japonaises ?

— Tu as bien compris pour le Border-pass, nous pourrons faire prolonger si nécessaire. Pour le reste, tu aurais pu interrompre tes mastications, au moins pour lui donner l'illusion que tu t'intéressais à ses paroles. N'oublie pas que c'est nous qui sommes demandeurs, pas lui !

— Oui, c'est vrai mais c'est la première fois que j'ai le plaisir de déguster du crabe avec un larbin qui me brise les carapaces pour ne me laisser que le plaisir d'avalier. D'habitude c'est autre chose qu'ils me brisent, ces louffiats. Allez, vas' y, je savais bien que je pouvais compter sur ton sérieux !

— N'essaie pas de m'embobiner avec tes compliments de faux-cul. Si tu n'avais fait passer ton estomac avant ton cerveau tu aurais entendu qu'il faisait allusion à deux Mokens, retrouvés morts sur une plage de la petite île de Nyaukni. Au passage, tu peux remarquer que mon intuition se révèle exacte. Bon, je te rappelle aussi que les Gypsy-Sea sont capables de plonger en apnée pour pêcher, jusqu'à des profondeurs atteignant soixante mètres. Ceux du groupe auquel les cadavres appartenaient ont déclarés aux autorités venues pour enquêter, que d'autres plongeurs avaient remarqués des grottes ou fissures sur les flancs immergés de cette île. Les morts seraient ceux qui ont voulu pénétrer dans ces ouvertures. Les causes réelles des décès n'ont pas été divulguées ou élucidées. Le périmètre a été mis sous surveillance. Ce qui signifie que l'armée est sur les dents.

— Oui, et les Chinois ou les Japs, ils viennent faire quoi la dedans ?

— Franchement je ne suis pas très sur d'avoir bien compris. Il me semble que des spécialistes venus de ces pays vont s'occuper du problème. Il n'a pas fourni d'indications sur les raisons de cet étrange intérêt, venant d'états aussi puissants.

— Mais pourquoi nous donne-t-il toutes ces informations ? Nous lui demandions une simple autorisation, pas un communiqué de presse.

— Déjà pour nous prévenir de ne pas aller traîner nos tongs dans ce secteur « Très surveillé ». Probablement aussi, pour nous en foutre plein la vue. Waree a dû lui faire part de notre intérêt pour ce fait-divers et il a voulu jouer un peu avec nous. Il doit nous prendre pour des cons, du même modèle que les Américains qui constituent la quasi-totalité de ses interlocuteurs.

— Bon, tu en pense quoi ?

— À ton avis ? Nous avons les Border-pass, autant en profiter pour visiter cette magnifique région. D'ailleurs, pourquoi ta cop... Heu, Waree, ne nous accompagnerait-elle pas ? Elle pourrait nous être certainement utile ! »

Le sourire qui illumine la face généralement austère de son ami, confirme qu'il avait tapé juste. Le soir même ils prenaient l'avion pour Kau-Saong, bourgade située juste en face de Ranong.

Faute de routes, l'accès à cette bourgade frontalière n'est possible que par mer. Ou par le vol bimensuel qui assure (?) les liaisons avec la capitale. La ville est un Check-point, de nombreux touristes y viennent pour faire renouveler leurs vingt-huit jours d'autorisation de séjour dans le royaume Thaïlandais. Elle constitue, en outre, une place de choix pour de nombreux trafics. On n'y trouve malheureusement qu'un seul véritable hôtel, le *Honey-Bear*. Il produit son électricité grâce à un groupe électrogène énorme et tonitruant, placé juste sous les fenêtres des chambres. Celles-ci sont chères, sommairement équipées et leur climatisation n'est qu'une illusion ce qui fait d'autant regretter le vacarme du générateur. Nos amis n'y traînent pas outre mesure et partent au bar-restaurant

Moby-Dyck, qui fait aussi agence de voyage et point de ralliement pour les étrangers. Situé en bord de mer, il jouxte les cabanes de l'immigration et de la douane. De la première, s'échappent des cris. Un attroupement indique que la quiétude routinière y est fortement ébranlée. Intrigué Fred s'approche pour voir de quoi il retourne. Bibert se contente de ralentir le pas, gardant son cap pointé droit sur une table de la terrasse, providentiellement disponible. Il a le temps de commander, puis de boire, une bière locale avant de voir arriver une petite troupe parmi laquelle, à sa grande surprise, il distingue son matelot. Celui-ci semble mal à l'aise et arbore un sourire crispé. Le groupe s'arrête devant le marin, qui n'en croit pas ses yeux : « Ben, ça alors ! Mais vous êtes Karin ! Qu'est ce que vous foutez ici ? J'espère que votre présence n'a rien à voir avec nous. Enlevez-moi un doute affreux !

— Heu, si ! En fait, quand Fred m'a dit que vous partiez pour Rangoon je savais n'avoir que peu de chance de vous y retrouver. Tandis qu'ici, Hein ! Vous finiriez bien par y passer, surtout avec votre voilier.

— Mais nom de Dieu, vous voulez quoi, à la fin ?

— Ne vous énervez pas. Vous n'avez pas accepté ma proposition de collaboration, soit, alors je vous propose maintenant un partenariat. Vous n'allez pas toujours refuser les mains tendues, merde ! En plus j'ai avec moi LE type qui est capable de mettre toutes les chances de notre côté, pour réussir.

— Écoutez Karin, je sens que vous allez nous pourrir la vie jusqu'à ce que j'en passe par vos conditions. Autant gagner du temps., OK ! Vous êtes embauchée, et maintenant on fait quoi, et c'est qui ce type ? Superman ? Zorro ?

— Mes amis, je vous présente Win Shambhala, qui nous accompagnera pour la suite du voyage. Win, voici miss Waree, Fred et Bibert, mes nouveaux collaborateurs. »

Bibert s'étrangle avec sa bière et Waree part d'un grand éclat de rire, la glace est rompue.

Win est un homme de taille moyenne, mince mais que l'on sent tendu comme une corde d'arc. Birman par son père Thaï par sa mère. Il maîtrise, outre une foultitude d'idiomes et de dialectes locaux, cinq langues dont le Français et bien sûr l'Anglais, en plus de ses langues d'origine. D'allure sportive et décontractée, il apparaît d'emblée comme très sympathique.

« Merci de ne pas me jeter aux chiens ! Je ne suis pas the big men mais par mes contacts et ma connaissance du coin, je peu modestement vous rendre quelques services. Pour vous éclairer sur mes motivations, premièrement j'ai énormément besoin d'argent, comme tout le monde ou presque, Et par-dessus tout j'ai une immense dette envers Karin, je lui dois de ne pas être en train de finir mes jours en taule... Alors, comme on dit chez vous, les amis de mes amis, etc. Bon, qu'elles sont vos intentions exactement ? »

Le gaillard n'y va pas par quatre chemins, nos aventuriers sont un peu pris au dépourvu. Chacun regarde l'autre, attendant de savoir lequel va se mettre à l'eau le premier et se demandant par la même occasion ce qu'il convient de dire ou ne pas dire. Bibert décide de se mouiller. Au point où ils en sont, il décide de jouer cartes sur table : « Pour être francs, nous ne savons pas grand-chose. Peut-être seras tu en mesure de nous fournir davantage d'informations ? Nous avons appris fortuitement que des Mokens, qui plongeaient le long d'une petite île de l'archipel, avaient été retrouvés morts. Leurs plongées très profondes se situaient à un endroit où des grottes existent dans la paroi sous-marine. Banal en apparence, cet accident si s'en est un, suscite curieusement l'intérêt d'une foule de gens ? À commencer par le gouvernement Myanmar, les triades locales puis, encore plus curieusement, des envoyés ou observateurs, Chinois et Nippons. Il y aurait du pognon en jeu. Voilà, pour l'instant les seuls éléments que nous ayons en notre possession. Qu'en penses-tu ?

— Nyaukni !

— Quoi ?

— Nyaukni ! L'île où vos plongeurs ont été retrouvés noyés, s'appelle comme ça. C'est une petite île proche de Lampy et...

— Oui, nous connaissons l'endroit. Mais tu es donc déjà au courant de cette affaire ! Acceptes-tu de nous aider et que sais-tu d'autre ?

— Écoutez-moi bien ! C'est une grosse, une très grosse partie qui se joue là. Il y a beaucoup à gagner mais encore plus à perdre. Vos vies ne pèseront pas grand-chose dans la balance, réfléchissez-y !

— C'est tout vu ! Nous rejoignons la jonque et en route cap sur Miek. Nous aviseront sur place d'une stratégie à adopter. Maintenant considère-toi comme associé. »

Il faut moins de vingt-quatre heures de navigation pour arriver à Miek. À peine amarrés au quai de bois, Bibert prend un moto-taxi pour se rendre au *Dolphins Guest house* sur Kanphyar road. Win disparaît dans les ruelles du port, tandis que Fred, Karin et Waree restent à bord pour effacer le désordre qui suit la traversée. À son retour, Bibert porte un gros sac rempli d'armes et de munitions. Win, au soir, n'a toujours pas reparu. Ce qui n'empêche pas *la Malay-Damsel* de prendre discrètement le large.

Après quelques heures de navigation et autant de contrôles par les gardes côtes. La jonque mouille sur ancre dans une baie discrète de Lampy Island. Un conseil de guerre réuni l'équipage dans le carré. Toujours pragmatique, Fred en profite pour mettre une ligne à l'eau, ne désespérant pas de déguster ses prises en complément du plat du jour. Bibert fait le point et ajoute quelques informations complémentaires, les deux femmes écoutent tout en s'activant à de menus travaux de propreté :

« Win nous rejoindra durant la nuit avec une espèce de sous marin de poche qu'il est allé se procurer.

— Hein ! Un submersible, carrément. On tourne un film ou quoi ? Fred abandonne sa ligne de pêche pour consacrer, enfin, toute son attention aux paroles de son captain et ami.

— Pour le cas où tu aurais loupé un épisode, je te rappelle ce que Win nous a confié. D’après lui, ce que les Mokens ont découverts dans ces grottes n’est rien moins qu’un trésor, caché par les Japonais à la fin de la seconde guerre mondiale. Ce trésor serait constitué de pierres précieuses, bijoux et monnaies d’or, tous dérobés en Chine par les troupes du Soleil levant lors de leur occupation du pays. Les deux pêcheurs, surchargés par leur récolte, avaient trop présumés de leurs forces. Ils sont morts noyés, avant d’atteindre la surface. Une partie du sac qu’ils voulaient remonter est resté sur le socle corallien qui entoure l’île. Heureusement, à moins de dix mètres de profondeur, ce qui a permis à leurs compagnons de récupérer quelques objets. Les deux victimes gisaient encore sur la plage, entourés de toute la communauté rassemblée en flottille et privilégiant le partage du butin à l’inhumation des corps. Par un malencontreux hasard, une vedette de la police maritime qui croisait dans les parages crût bon de se dérouter, intriguée par ce qui leur a semblé un rassemblement inusité. Faut rappeler que les Mokens sont étroitement surveillés par la junte qui n’apprécie pas les minorités ethniques, surtout quand elles sont nomades. Voir par exemple la guérilla Karen. Le pouvoir cherche à sédentariser ces Gipsy réfractaires et emploie tous les moyens pour y arriver. Y compris les camps de regroupement et les menaces musclées. Bref, arrestation des pêcheurs et confiscation ‘personnalisée’ des joyaux, mais problème, leur rareté les rend trop difficile à négocier ! C’est ce que s’entendirent répondre les policiers, nous pouvons présumer au passage que l’ex-mac de Warea devait faire partie du nombre de ceux qui avaient tenté de les fourguer aux mafieux, avec lesquels ils sont étroitement liés. Les pièces à conviction sont donc finalement parvenues à l’État-major où le secret est bientôt devenu celui de Polichinel. L’ampleur des fuites eut rapidement comme conséquences l’arrivée massive d’envoyés spéciaux des deux puissances concernées. La Chine, pour récupérer ce qu’elle considère comme son bien, le Japon, qui nie la provenance et affirme son entière propriété sur ce que ses soldats ont dissimulé dans cette région d’Asie. Il reste que la presque totalité

du magot se trouve encore par soixante mètres de fond, dans une caverne sous-marine non encore localisée. Actuellement les démêlées politico-diplomatiques empêchent le gouvernement d'entreprendre des recherches, mais il est vraisemblable qu'ils ne vont pas tergiverser encore très longtemps. Si nous voulons avoir notre part du pactole il faut faire vite.

— Oui, mais tout de même, acheter un sous-marin, tu fais fort ! Et où as-tu trouvé le pognon, si je ne suis pas indiscret ?

— Fred tu me connais, je n'ai absolument pas les moyens de m'acheter un engin pareil. Je crois que tu n'as pas encore rencontré mon ami Marc qui est installé depuis quinze ans sur une île de l'archipel des Similan, à soixante milles nautiques d'ici. Il y exerce son métier et sa passion, inventer des trésors ! Ça t'en bouche un coin non ?

— Pas tant que ça, tu me prends pour un pied plat ou quoi ! Crois-tu que j'ignore que c'est ainsi que l'on nomme les gens qui cherchent des trésors ?

Karin ne peut résister et intervient dans la conversation :

— Il en trouve votre ami ? Racontez-nous !

— C'est une longue histoire, chère mademoiselle, la curiosité est une seconde nature chez vous ou ce n'est que de la déformation professionnelle ! Bof, nous avons le temps, Win ne sera ici avant les heures qui précèdent l'aube... Alors voilà, c'était à l'occasion d'une traversée en solitaire, qui devait me mener de port Gruissan à Douala, au Cameroun. Après Gibraltar, en raison d'une mauvaise position de l'Anticyclone des Açores, dépressions, grains à répétition, j'en avais été réduit à seulement éviter de faire du près. Je visais le Cap-Vert ou, à la rigueur, les Canaries. Ambitions relativement raisonnables, mais le résultat évidemment ne devait pas se montrer à la hauteur de mes espérances. Lorsque je suis enfin parvenu à me repositionner, essentiellement grâce au passage d'un chalutier espagnol, Mon point me situait face aux côtes Mauritanienues, à hauteur du banc d'Arguin. Hé oui, celui des 'médusés' de Géricault. Monumentale erreur d'estime donc, je m'en absous

en considérant que le ciel couvert ne permettait pas souvent les visées au Sextant et qu'à l'époque je ne possédais pas encore de G.P.S. En tous cas, la nuit était déjà bien établie lorsque j'aperçois des lueurs qui indiquent une côte. Faute de posséder les cartes d'atterrissage de cette partie de l'Afrique, je choisis de jouer la sécurité et d'attendre le matin pour approcher. Les atterrages ne sont pas sains dans cette zone, la quantité d'épaves qui balisent les bancs en témoigne. Pas plus malin que les autres, mettant le cap sur le rivage repéré quelques heures plus tôt je percute un haut-fond. Choc sous la quille, entrée d'eau, je dois réparer. Peu d'abri, sur ces rivages dénudés. Par chance, il en faut bien un peu de temps à autre, une grande chaloupe locale me propose une remorque que je m'empresse d'accepter. C'est dans cet équipage que je fais mon entrée dans un minuscule port de pêcheurs, petit mais bien protégé de la houle. Un grand type stationne sur la plage. Il vient me serrer la main et déclare se nommer Marc, inventeur de trésors, par vocation et par profession, précisant qu'il utilise sa passion pour se faire du fric, l'heureux homme ! En fait de trésor, il récupère sur les épaves échouées et plus ou moins enfouies dans le sable, toutes les pièces en bronze ou en cuivre. Hublots, compas, chadburns, casques de scaphandriers, etc. Il est en cheville avec des Libanais qui lui rachètent, bon prix, toute sa récolte. Considérant qu'ils n'a pas de grosses dépenses, son occupation ne lui impose pas une lourde charge de travail. Ceux de remise en état de mon cotre traînent un peu vu que je ne suis en mesure de travailler efficacement que durant les premières heures matinales, avant que le soleil ne transforme le chantier en fournaise. J'en profite pour partager son existence, passionnante bien que relativement dangereuse, mais jamais ennuyeuse ou fastidieuse. Aujourd'hui scaphandrier pour visiter un cargo englouti, demain mineur pour construire des galeries afin de fouiller un chaliier ensablé, entre temps étudier les Pilots-charts, pour essayer de localiser de nouvelles épaves, à ce rythme les jours passent rapidement. Après quelques semaines de cohabitation amicale, il me fit une proposition : « Équipe-toi, achète le matériel qu'il te faut et

installe-toi. Tu te construis une case en bordure du village et par la suite tu pourras faire ton choix parmi les jeunes filles à marier. Il y a de la place pour deux, sur le Banc. ! »

J'avais été tenté d'accepter mais il était encore trop tôt pour arrêter ma bourlingue. Depuis, l'apparition des intégrismes et l'insécurité qui en résultait l'ont contraint à changer de théâtre d'opérations. Nous nous sommes revus il y a peu de temps. Je venais de transporter un groupe de plongeurs sur Ko Miang dans l'archipel des Similan et nous relâchions dans une baie supposée déserte. Soudain mon copain a surgit des frondaisons. En fait il est installé sur Ko Tachai mais revenant d'une partie de pêche et apercevant la silhouette de notre jonque il avait dérouté son zodiac simplement pour saluer ces nouveaux et rares visiteurs. Et c'est là que l'histoire se téléscope. Car, à ses précédentes activités il a ajouté un nouveau volet. Marc a récupéré tout un stock de torpilles, stockées sur l'île par les Américains lors de la guerre du pacifique. Oubliées là, elles sont en parfait état dans leurs emballages d'origine. Il a eu l'idée géniale de les conditionner, pour en faire des engins destinés à éviter aux plongeurs de s'épuiser à nager. Il commence par enlever la charge explosive, qu'il réserve à un autre usage, la place obtenue permettant d'augmenter sensiblement la capacité des batteries d'alimentation du petit propulseur électrique. La torpille est dotée d'une nouvelle hélice qui réduit sa vitesse mais permet une durée d'utilisation dépassant allègrement les cinq heures. Le reste du cylindre est rempli d'air comprimé, ce qui permet au pilote d'économiser ses propres bouteilles et munies de poignées pour le pilote, ainsi celui-ci n'a plus qu'à se laisser tracter à l'arrière. Tu vois, Fred, c'est ça notre Nautilus. Avec deux de ces torpédos prêtées par mon ami, nous pourrons approcher le site, plonger et explorer les failles en relative tranquillité.

Fred ne répond rien, un barracuda vient de mordre l'appât au bout de sa ligne. Presque au même moment, un bruit caractéristique se fait entendre. Win les rejoint à bord d'un long-Teal, ces embarcations équipées d'un moteur prolongé par une grande tige au bout

de laquelle se trouve l'hélice. Fièrement il dégage le fatras qui encombre l'embarcation et dévoile son chargement. Il rapporte non pas deux, mais trois 'torpédos'.

— Ton ami Marc a insisté, la troisième est une sécurité en cas mauvais fonctionnement de l'une des deux autres. Il a dit que c'était du matériel artisanal... Bon, moi je vais faire un somme. Je suis crevé, je pense que l'on n'attaquera pas avant ce soir, non ? »

Laissant Win prendre un repos nécessaire, Bibert, Karin et Fred, cartes à l'appui, tentent de mettre sur pieds une stratégie. D'avantage qu'un simple plan d'action, ils doivent à un maximum de réussite espérée, joindre des solutions de replis en cas d'échec, les probabilités de s'emparer d'une part du 'trésor' et repartir avec, étant pratiquement nulles. La jonque restera au mouillage sur Lampy, au plus près de Nyaukni, Waree et Karin veilleront à bord. L'approche se fera avec le long-tail qui a ramené Win. Le matériel sera dissimulé sous des filets de pêche et notre ami Bamar tiendra la barre. Nous, nous serons équipés, prêts à plonger sous la coque en cas de contrôle. Parvenu à proximité des bâtiments de la Navy qui interdisent l'accès, immersion. Fred tu me suis, un câble réunira les torpédos. À l'aplomb de la paroi, plongée et... improvisation selon ce que nous découvrirons. Une fois dans la grotte nous pourrons allumer nos lampes et couper la liaison des torpilles qui ne pourrait que nous gêner dans nos investigations. Pour le retour, en cas de problème nous devons chercher à gagner le canot de Win, puis, en fonction de l'évolution de la situation, attendre un éventuel regroupement ou fuir, chacun pour soi. *La Malay-Damsel* restera aussi longtemps que possible au mouillage. Si elle doit appareiller on se retrouve sur l'île de Tachai chez Marc, en territoire Thaï. Inch Allah ! Des questions ?

Karin suffoque presque d'indignation. Elle explose rouge de colère :

— Tu imagines sérieusement que je vais vous attendre ici ? En confectionnant une tarte, ou raccommodant vos salopettes déchi-

rées, peut-être ! Pas question, il y a trois machines c'est un signe du destin. Je pars avec vous, nous ne serons pas trop de trois pour cette expédition. Et puis le volume rapporté sera plus important, non ?

— C'est un argument, en effet. Mais j'insiste, tu n'improvises rien, borne-toi à suivre mes instructions, OK !

Fred approuve, il prend à son tour la parole.

— Nous sommes armés ! Quelles sont les consignes en cas de grabege ?

— Pas de scénario à la Rambo, hein. Pour nous trois, nos couteaux de plongée devraient suffire à notre protection rapprochée. Win disposera d'une arme automatique M16, elle sera réservée pour les cas d'attaques par des pillards. Pas question d'en faire usage sur les militaires ou les policiers. Warea se contentera d'un simple pistolet. Il devrait lui permettre de faire face à toutes tentatives d'agressions menées par des malintentionnés. Pas d'autres questions ? Bon, au boulot ! »

Le reste de la journée sera consacré aux préparatifs, ainsi qu'au fignotage du plan qui vient d'être ainsi approuvé. Win reçut un briefing complet à son réveil. En zone tropicale la nuit tombe vers les dix-huit, dix-neuf heures, vite presque sans crépuscule. Après un frugal repas, les deux embarcations et leurs équipages font mouvement avec un grand souci de discrétion. Deux heures plus tard, le plouf de l'ancre qui frappe l'eau indique que *la Malay-Damsel* a trouvée un lieu propice pour la longue attente qui va précéder le retour des héros, ou l'arrivée des commandos d'intervention. C'est donc bien avant minuit que le bruit caractéristique d'une embarcation locale, trouble le calme de la baie.

À bord du long-teal, silencieux, ils regardent s'estomper la silhouette de *la Malay-Damsel*. Sur le fond plus clair de la végétation elle se découpe en ombre-chinoise. Après tout c'est une jonque !

D'emblée les choses semblent prendre une mauvaise tournure. Bien avant d'arriver sur le site, une vedette des gardes-côtes les prend en chasse et les somme par 'Scott', de stopper.

Win obtempère, Bibert Karin et Fred se jettent à l'eau pour attendre, en se morfondant, la suite des événements. Le temps leur paraît long, dans l'eau noire ils ne peuvent distinguer que la masse plus sombre des coques sur la surface. Le marin regarde sa montre phosphorescente, que ce passe-t-il là-haut ? Un simple contrôle ne devrait pas durer aussi longtemps, merde !

Enfin, bruit d'hélices qui battent l'eau, la vedette s'éloigne. Encore un peu de patience par sécurité, et les plongeurs se laissent tomber au fond de l'embarcation : « Putain, ils faisaient quoi ? Vous avez joué aux cartes ma parole !

— Du calme, ils voulaient juste parler un peu. Ils insistaient pour que je leur donne du poisson. Le temps de les convaincre que je parlais seulement en pêche et, de ce fait, n'avais rien pour eux. »

La suite du parcours se déroule sans nouvelles anicroches. À peine une heure de navigation et les lumières qui éclairent à giorno la flotte de surveillance, sont clairement distinctes. Win coupe son moteur, profitant de l'erre pour se laisser dériver vers une anfractuosité du rivage. Les 'torpédos', avec leurs pilotes s'éloignent déjà dans la nuit. Dans l'obscurité ils sont quasiment invisibles.

Seule dans leur sillage une traînée phosphorescente de plancton pourrait les révéler. Heureusement dès l'immersion le phénomène s'interrompt. Bibert qui pilote l'engin de tête a bien du mal à distinguer quoi que ce soit. Il décide d'allumer son projecteur, dont la puissance modulable a été réduite. Trop, car il ne distingue la paroi rocheuse que... Quand il a pratiquement le nez dedans.

Passé quarante-cinq mètres de profondeur des failles, pareilles à de longues griffures verticales, zèbrent les flancs de l'à-pic. Bouches sombres et inquiétantes. Mais par laquelle se faire avaler ? Normalement les Mokens n'ont pas eu le temps de s'interroger. Ils ont dû s'introduire dans la plus grande, la moins difficile d'accès. Oui, mais il en est plusieurs qui présentent ces caractéristiques, il faudrait connaître avec précision l'endroit d'où ils ont plongés, l'entrée de la caverne doit se situer pratiquement à la verticale de ce point. Remonter pour un repérage, c'est prendre le risque d'aller se jeter dans la gueule du loup. S'ils sont aperçus, ou simplement éveillent les soupçons, ils ne pourront jamais espérer mener leur tentative à son terme.

Le navigateur allait pourtant se résoudre à tenter de le faire, lorsque des tiraillements répétés sur le bout de nylon qui le relie à Fred, attirent son attention. Allons bon ! Que se passe-t-il, un pépin imprévu ? Ralentissant, il voit arriver son équipier qui fait des gestes véhéments, pointant du doigt une aspérité de la roche juste sous eux. Bibert distingue à son tour des lambeaux de filet coincés à la partie supérieure d'une grotte. À ce niveau elle est longue et étroite, heureusement elle semble rapidement s'évaser quelques mètres plus bas. Les trois aventuriers peuvent imaginer le drame qui c'est joué là ! Remontant, avec entre eux un filet remplis des objets ramassés, les pêcheurs ont été retenus lorsque celui-ci s'est accroché aux rochers. Le temps qu'il leur a fallu pour se dégager les a conduits au-delà de leurs capacités pulmonaires. Fugitivement Bibert pense que sans cette tragédie, ils auraient eut beaucoup de difficultés à trouver la bonne entrée. Reste d'ailleurs à s'y introduire. Ce qu'ils font après avoir repris leur autonomie, en coupant le lien qui les reliait et augmenté l'intensité de leur éclairage. Un court boyau conduit à une grande salle, en s'y engageant les trois plongeurs ont la surprise de crever... la surface ! Quelques brasses et ils abordent une grève, constituée de fragments coralliens. Après avoir tiré leurs propulseurs au sec, ils examinent ce que révèle le pinceau de leurs torches portatives.

« Nous sommes dans un siphon, une poche d'air prisonnière comme nous, de la grotte. Il doit y avoir une autre issue plus loin, cherchons. Fred et Karin vous prenez à droite, moi à...

— Attends, les Mokens n'ont pas du aller plus loin, commençons par regarder autour de nous si nous trouvons des indices.

Presque immédiatement ils distinguent juste à côté d'eux des empreintes assez vagues mais pouvant être assimilées à d'anciennes traces de pas, imprimés dans le sol sablonneux. Continuant son balayage, le faisceau de la lampe de Karin fait apparaître une multitude de scintillements produits par les reflets de pierres précieuses. S'approchant, ils découvrent une sorte de caisse à munition de l'armée, dont le métal presque entièrement rongé laisse apparaître des bijoux ainsi que des objets moins distincts.

— Saperlipopette, c'est là que les Gipsy ont fait leur marché ! Tu crois que c'est le fameux trésor, Bibert ?

— Que veux tu que ce soit ! Les bijoux de la couronne ?

— Oh ! Pute borgne ! Ne perdons pas de temps, remplissons nos sacs et déguerpissons !

— Ben, attendez, rien ne presse il n'est pas tard. Nous pouvons jeter un regard sur l'autre extrémité du siphon. Quelque chose me chagrine dans cette histoire.

— Mais enfin, t'es fou ? Nous n'allons pas jouer les spéléologues alors que la fortune est dans nos bras et réclame nos caresses !

— Vous ne trouvez pas bizarre que deux plongeurs, exercés comme les Mokens, ayant pu reprendre leur souffle dans cette salle, n'aient pas eu assez d'air pour remonter ?

— Mais tu as bien vu qu'ils ont accroché leur sac dans les rochers ? C'est ça qui les a tués.

— Admettons, je trouve cela tout de même étrange. Remontez, toi et Karin, je jette un coup d'œil et vous rejoins au canot de Win.

— Pas question, nous restons groupés. Tu nous emmerdes, Fred va t'accompagner, hein Fred ! Moi je suis un peu fatiguée je vais en profiter pour me reposer. Comme cela j'aurait tout le temps de

faire l'inventaire du pactole. Essayez seulement de ne pas fouinasser trop longtemps. »

Fred ne laisse rien paraître de son dépit, s'il n'avait tenu qu'à lui il serait volontiers resté avec la fille. Jouer les explorateurs ne lui dit rien qui vaille. Mais, bon, il rejoint Bibert qui est déjà à l'eau, progressant le long des parois du lac sous-marin. Au quart de leur rotation, ils distinguent une ouverture qui permet de passer sous la muraille rocheuse et s'engagent dans ce tunnel. Celui-ci constitue en fait le second coude du siphon. Quasi instantanément ils sont aspirés par un fort courant, impossible de lutter contre. Après une ascension vertigineuse le jet les dépose sur une autre grève, en béton celle-là ! Encore secoués par la brusque remontée, les deux amis cherchent à reprendre leur souffle et leurs esprits. Soudain de puissants projecteurs sont dirigés sur eux. La très forte clarté, après tout ce temps passé dans une obscurité presque totale, a pour effet de les rendre aveugles. Quand ils commencent à retrouver un peu de vision, c'est pour se voir cernés par des hommes en armes. Toutes vellétés de résistance étant condamnées à l'échec, ils lèvent les bras, attendant de savoir ce qu'on leur veut. Passablement secoués par les péripéties qu'ils viennent de vivre, ils n'opposent aucune résistance quand on leur passe les menottes. Sans ménagements leurs assaillants les font entrer dans des cellules taillées dans le roc, fermées par des portes munies de barreaux. Un par cellule, avec deux gardiens au fond de la salle pour les surveiller. Leurs équipements ont été confisqués ne leur laissant que leurs combinaisons néoprène. Interdiction de communiquer, les heures passent sans amener d'évolution notable de la situation. Tous deux se demandent comme Karin va réagir à leur absence. Aura-t-elle l'idée de rejoindre Win ? D'après ce qu'ils en ont pu voir, ils se trouvent dans une immense salle. Sorte de cratère plutôt car ils ont pu apercevoir, dans le fond, un petit morceau de ciel. Les parois sont de roches, par endroits bétonnées. Une grande porte massive semble le seul moyen d'en sortir, mis à part le siphon par lequel ils sont arrivés.

Ce doit être le soir, car on leur porte du riz avec des morceaux de poisson, et de l'eau. Gagnés par la fatigue, faute de pouvoir agir, ils s'étendent au sol et tentent de trouver dans le sommeil l'oubli et la reconstitution de leurs forces. Brusquement le silence ambiant est rompu par des bruits, des ordres criés, en même temps qu'une petite troupe investi le local. On les fait sortir de leurs cachots et ils sont conduits dans des locaux sanitaires où ils peuvent alternativement soulager leurs besoins naturels et faire une toilette sommaire. Puis Fred est reconduit dans sa cellule, tandis que Bibert est amené sous bonne garde. Progressant par une succession de galeries, ils parviennent à une salle qui semble être prévue pour des interrogatoires. On le fait asseoir sur un tabouret placé au centre de la pièce, en face de lui un petit groupe d'officiers, rangés derrière une table, façon tribunal d'exception.

« Racontez-nous votre version des faits !

Le gros militaire qui l'interroge, d'une manière peu amène, à vraiment une face simiesque. Mentalement Bibert le dépouille de sa veste d'uniforme pour le revêtir d'une fourrure noire et il se retrouve assis face à un Gorille promu capitaine. Ce petit jeu l'aide à garder son sang froid, ce qui n'est pas une mince affaire. La température élevée rend l'air, mêlé de remugles de cuisines aux épices, difficile à respirer.

— Mais, il n'y a rien à dire ! Nous sommes des touristes qui faisons de la plongée sous-marine. Nous avons voulu explorer une grotte et nous nous sommes probablement égarés puisque nous avons émergés sous les canons de vos armes.

— Oui pour la dernière partie. Mais aucun touriste n'a été autorisé à pénétrer dans cette zone.

— Si ! Nous avons demandé au Ministre du tourisme à Yangoon. Nous avons un border-pass en cours de validité.

— Pas pour cette partie du territoire, et pourquoi avoir dissimulé votre embarcation dans ce cas ? L'autre lieutenant, celui qui a une

tête d'ahuri, pose la question, dans le but de prouver aux autres qu'il ne dormait pas vraiment.

— Mais uniquement pour ne pas risquer de nous la faire voler par des pirates. Il paraît qu'il y en a dans cette région.

— Vous vous foutez de nous ! D'où proviennent vos curieux engins propulsifs ?

— Nous sommes équipés pour la spéléologie sous-marine, c'est très spécifique comme activité...

S'en est trop, le lieutenant se lève en hurlant :

— Ça suffit ! Nous vous arrêtons comme espions. Vous êtes dans un lieu stratégique ! Nous sommes en droit de vous fusiller pour cela ! Il sort et le capitaine reprend en main la conduite de l'interrogatoire. Il fait signe à Bibert de répondre.

— Mais c'est insensé ! Je vous répète que nous ne sommes que des touristes égarés, citoyens Français. Laissez-nous téléphoner à notre ambassade.

— Pourquoi vous obstiner ? Vous êtes pris sur le fait, en flagrant délit d'espionnage sur une base secrète. Vous êtes, par ailleurs, vraiment très bien informé ! Allons, avouez, pour qui travaillez-vous ? Le SDEC, la CIA ou les Israéliens ?

— C'est ridicule, ni l'un ni l'autre ! Si nous étions, si peu que ce soit des espions croyez-vous sérieusement, que nous serions venus, comme cela, sans précautions nous jeter directement dans vos filets ? Soyez raisonnables, Messieurs !

— D'abord, appelez-nous Capitaine ou lieutenant, pas Messieurs ! Justement, c'est ça le bon agent secret ! Il joue les touristes, il fait le distrait, l'innocent, nous croyez-vous si naïf ? Puisqu'il en est ainsi, tant pis pour vous. Nous allons entendre votre complice puis nous statuerons sur votre sort.

La véhémence du ton serait, en d'autres circonstances, risible. Pourtant Bibert sais que les militaires ne partagent pas la même conception de l'humour et de la logique que le commun des hommes. De plus ceux-ci semblent absolument paranoïaques. Le

‘Gorille’ le tire de ses réflexions désabusées en frappant violemment la table de son bureau ; « Et puis, à présent notre patience est à bout, parlez !

Le navigateur est abasourdi, dépassé par les événements, fatigué aussi, incapable de trouver d’autres arguments. Il tente sans conviction, une dernière défense.

— Laissez nous partir, nous promettons de ne rien divulguer de ce que nous avons vu. D’ailleurs nous n’avons rien vu du tout.

— Vous continuez de vous moquer de nous ! Tout le périmètre est bouclé par la marine de guerre, les troupes au sol et les hélicoptères. Vous n’avez rien remarqué, hein ! À présent cela suffit. Nous allons vous montrer que nous en savons beaucoup plus que vous ne pouvez croire. Attendez-vous à une surprise. Et... ne soyez pas trop optimistes ! »

Bibert est reconduit dans sa cellule. Fred est emmené à son tour, en passant devant le local de son ami il tente un clin d’œil crâne, sa marche n’est pourtant pas des plus fermes. Le temps passe lentement. L’attente se prolonge près de deux heures. Il ne revient pas. Que se passe-t-il ?

Enfin on vient à nouveau le chercher. Avant de le faire entrer dans le bureau, un gradé lui retire les menottes en lui disant ; « Nous allons vous donner une dernière chance de sauver votre peau. À vous de la saisir.

Le marin pénètre dans la salle, intrigué. Son ami est assis sur une chaise accotée au mur. Face à lui, un homme est nonchalamment assis sur une table. Il regarde le nouvel arrivant droit dans les yeux. Bibert ne peut retenir une exclamation de surprise.

— Win ! Toi ici ? Mais que...

— Ne te fatigue pas ! J’appartiens aux services secrets. Enfin, plus exactement, je suis en leur pouvoir. Continuons la discussion en français, c’est une langue que personne ne comprends autour de

nous. Du moins, je l'espère ! Nous n'avons pas beaucoup de temps aussi laissez-moi parler. Vous poserez vos questions ensuite, OK ! Deux choses pour commencer, si vous voulez bien. Premièrement, j'ai reçu ma mission dès que vous avez contacté Mister Tim Moy Naim. Par la suite, j'ai eu la chance de rencontrer la journaliste qui cherchait elle aussi, des renseignements pour vous retrouver. Il m'a été facile d'organiser un pseudo attentat dont elle n'a absolument pas soupçonné le caractère factice. Ensuite, étant dans son sillage, j'avais de bonnes chances de vous mettre la main dessus et connaître ainsi vos véritables intentions. Deuxièmement, je n'agis pas de gaieté de cœur, ma famille est otage de leur police secrète. La vie de ma femme et de mes deux filles dépend de mes agissements. Nous sommes sur un futur site de lancement de missiles à charges nucléaires. Une base ultra secrète. Les travaux d'achèvement sont en phase finale. L'histoire des Mokens est venue porter un sérieux coup à la confidentialité du projet. Ils vous auraient tué immédiatement, si ce n'était qu'ils ignorent encore où se trouve le fameux trésor. Or ils en ont besoin pour calmer la curiosité que cette découverte est en train de soulever. Outre que leur fournisseur de matières radioactives est probablement la Chine et qu'elle se trouve être partie prenante du litige en cours, l'agitation qui est en train de se créer autour du pas de tir n'est pas du tout appréciée par la junte qui gouverne. Alors je suis chargé d'obtenir, de gré ou de force, votre collaboration pour leur livrer le magot. Une fois que la junte en aura pris possession, leurs politiciens et diplomates s'occuperont de régler la question du partage. Là n'est pas notre problème. Nous avons une chance, c'est qu'ils ignorent la présence de Karin, d'ailleurs vous m'expliquerez où elle se trouve... Nous y reviendrons. Des questions ?

Fred réagit instantanément.

— Salaud ! Trahir ses amis, t'es un beau fumier !

— Je me suis déjà expliqué là-dessus, inutile de perdre du temps avec ça !

Bibert, plus calme, cherche à comprendre.

— Mais pourquoi ne recherchent t-ils pas eux même les bijoux ? Ils ont tout de même des plongeurs, dans la marine Birmane !

— Imagine-toi qu'ils ont essayés mais, outre qu'ils ne sont pas très bien équipés, un seul compresseur en état de marche pour toute la zone ! Il s'avère que le temps de fouiller toutes les anfractuosités de cette falaise leur prendra une éternité, et ils sont pressés. J'ignore comment vous avez réussi à localiser si vite l'endroit. Mais il va falloir y retourner d'urgence.

Bibert prend la parole et énonce d'un ton péremptoire.

— Impossible, la force du siphon est énorme, ne reste que la possibilité de ressortir, passer par la voie extérieure, en espérant que notre repère est toujours en place. Sinon nous ne serons pas plus avancés que les matafs du coin.

— Écoutez, nous n'avons plus beaucoup de temps. Vous l'avez compris, je vais tenter de vous aider. Il faudra que je ne puisse pas être soupçonné, vous savez pourquoi. Voici ce que nous allons faire, si vous êtes d'accord. Vous allez prétendre que vous avez besoin d'être ensemble pour pouvoir localiser avec certitude la bonne ouverture. Chacun d'entre vous aura un ange gardien sur le dos, c'est un pis-aller, ils voulaient nous faire escorter par toute une escouade. Je m'arrangerai pour être désigné en ma qualité d'interprète, ainsi vous n'aurez qu'à vous débarrasser de l'autre, quand nous seront entré dans la caverne. Pour que je puisse prétendre vous avoir échappé, vous me ferez une blessure, légère hein ! Elle permettra de rendre un peu crédible cette thèse cousue de fils blancs. Ensuite il vous faudra trouver le moyen de vous enfuir en faussant compagnie au comité d'accueil qui sera en embuscade à la sortie. Essayez de sauver une part du gâteau et de m'en réserver une tranche. J'espère pouvoir vous retrouver à Ranong ou chez Marc, quand cette histoire se sera un peu tassée. Ça vous paraît jouable ? Ou peut-être avez-vous une autre idée ?

— Non ! Agissons, nous improviserons si besoin est. Une dernière question, ton long-teal est toujours disponible ?

— Malheureusement non, les gardes-côtes qui nous ont interceptés à l’aller s’en sont emparés. Ils y ont installé une souricière pour le cas où vous seriez revenu directement. N’oubliez pas que votre ballade n’était pas envisagée, soit vous aviez le jackpot soit vous étiez bredouilles mais de toutes façons vous deviez disparaître. Tout de même, jouer les boy-scouts alors que vous aviez une fortune entre les mains. Je n’arrive pas à comprendre ça ! Si vous parvenez à vous échapper tentez de rejoindre un campement de Mokens à environ un demi mille nautique au sud de l’endroit où mon bateau était planqué. Avec leur complicité vous pourrez aller vous réfugier chez Marc. La jonque a probablement été arraisonnée, hélas. J’essaierai d’obtenir des informations sur le sort de Warea. Bon, ne perdons plus de temps ! »

Win lance un bref appel, huit soldats accourent immédiatement. Sous cette escorte, ils sont invités à monter dans un petit véhicule électrique. Après un long périple, de galeries en monte-charge, ils arrivent sur un quai. On les fait asseoir, des boissons leurs sont proposés. Environ deux heures plus tard, un grand zodiac noir vient se ranger au ponton. Win est à bord. Ils peuvent aussi apercevoir leurs équipements rangés à l’avant entre les pieds de quatre commandos cagoulés, fortement armés. D’autres speed boat les rejoignent et c’est une véritable escadre qui prend la mer. Longeant rapidement les falaises, ils parviennent approximativement à l’endroit où les trois Français avaient entamés leur aventure, la nuit précédente. Win et l’un des commandos entreprennent de s’équiper et invitent leurs prisonniers à en faire autant. Évidemment on ne leur remet pas leurs poignards. Lorsque tout est parés, sous les regards attentifs des autres militaires, deux par deux, Fred avec Win, Bibert avec le soldat, ils se mettent à l’eau et disparaissent dans les profondeurs marines. À plusieurs reprises ils croient apercevoir les lambeaux de filet, mais ce ne sont que des algues. Imaginant reconnaître l’ouverture, ils s’introduisent plusieurs fois dans des cavités. Las, toutes sont entièrement remplies d’eau. Un siphon, comme celui qui abritait le trésor, constitue une exception géologique. Pour cette raison ils comprennent que leurs chances

sont complètement tributaires de l'indication laissée par les infortunés Mokens. Or ce fragile indice semble avoir bel et bien disparu. Arraché par les courants, un animal marin ? Les deux équipes se rapprochent, échangent des signes d'impuissance. Le navigateur sent que son gardien commence à s'impatienter, nerveux, il indique énergiquement la surface, désireux manifestement de remonter. Win s'approche, comme s'il voulait lui transmettre un message. Brusquement, il tranche le tuyau d'arrivée d'air du commando. Celui-ci s'affole et cherche à remonter, Bibert rejoint Win pour l'en empêcher. Fred devra venir à la rescousse, tant l'homme se débat. La confusion de cette lutte fait perdre la notion de temps, le combat semble durer une éternité. Pourtant, lorsque enfin toute résistance se termine, moins d'une minute c'est écoulé. La peur autant que l'asphyxie ont eu raison de l'endurance du plongeur. Pas le temps de s'attendrir, Bibert engage la ceinture plombée du mort sous une arrête rocheuse. Cela tiendra plusieurs heures avant qu'il ne remonte. Ils doivent en profiter pour fuir, par la surface vu le nombre de guetteurs qui les attendent, cela équivaldrait à jouer à la roulette russe. Longeant la paroi Fred a l'idée de pénétrer dans une anfractuosité, beaucoup plus importantes que les simples fissures avoisinantes.   l'intérieur tous comprennent qu'il espère trouver une cheminée naturelle capable de les conduire à la surface, loin si possible de la zone dangereuse.

Bingo ! Mais pas tout à fait comme prévu. La grotte s'incurve et se prolonge presque horizontalement. Ils hésitent en la voyant redescendre, heureusement elle fait rapidement un coude à quatre-vingt-dix degrés vers la droite et vers le haut. Aller vers la droite c'est aller vers l'eau libre, plus d'atermoiements ils foncent. Par une issue semblable à celle de l'entrée, ils se vomissent de la montagne et gagnent le rivage.

Abrit s sous la végétation luxuriante qui borde la plage, ils reprennent souffle et essaient de mettre leurs idées en ordre.

« Merci Win ! Si tu n'étais pas intervenu, je crois que nous aurions eu quelques problèmes.

— Ne me remerciez pas. Pas encore du moins ! J'espère qu'ils me croiront mort, comme l'autre, et qu'ils laisseront ma famille en paix. Il est possible que nous soyons hors du dispositif de surveillance mais ça n'est pas une certitude, restons prudents.

— Essayons de gagner le village, ou campement, dont tu nous as parlé. Enterrons nos équipements et matériels. Nous progresserons par la forêt, sans nous éloigner de l'océan. »

De longues heures durant ils suent sang et eaux pour se frayer un passage dans la jungle qui couvre les versants de collines. Pas d'autres solutions, hormis un mince cordon sablonneux coupé d'amas rocheux, la montagne borde tout le littoral. Les rougeoiements, annonciateurs du crépuscule, baignent les nuages sur la ligne dle campement doit se trouver à proximité. Campement, n'est d'ailleurs pas vraiment le terme approprié. Les Mokens, sur terre, vivent encore sur l'eau. Ils érigent leurs habitations directement sur l'estran. Plantant de longs bambous dans le sable, ils construisent leurs cabanes sur ces pilotis. Surplombant de trois ou quatre mètres le niveau de l'eau, chaque hutte est reliée à la terre ferme par une passerelle. Leurs embarcations sont amarrées aux cocotiers qui poussent en bordure de plage.

Évidemment ils ont été décelés, un comité d'accueil se tient au débouché de la piste. Win s'adresse à eux dans leur dialecte. L'atmosphère se détend sensiblement, et un bref échange de questions et réponses se termine par des cris de joie. Au centre de la plage un toit de feuillages abrite deux statues polychromes, en bois grossièrement sculpté. La première représente un vieillard avec sa pipe, à ses cotés une femme âgée... avec sa pipe. Ce sont les ancêtres fondateurs, enfin leurs représentations symboliques. Elles suivent la communauté dans ses déplacements.

Dominant le joyeux tohu-bohu, une voix s'élève tout à coup, paraissant sortir de la bouche de la grand-mère : « Hé bien, c'est à cette heure ci qu'on rentre à la maison ? Galopins ! »

Effet garanti ! Tous s'arrêtent, pour se tourner dans la direction du prodige. Trois visages ahuris pivotent pareillement vers les totems. Une silhouette sort de l'ombre qui la dissimulait. Bibert le premier se ressaisit et ne retient pas sa joie. « Karin ! Ça alors, quel soulagement de te retrouver. Depuis quand et comment es-tu arrivée ici ?

— Attendez ! Moi aussi j'ai des questions à vous poser, vous n'avez pas l'air très frais. Prenez un repas, un bain dans la rivière, du repos, nous parlerons ensuite. »

La lune est déjà haute lorsque, réunis autour d'un feu de branches, ils peuvent se régaler d'un repas à base de petites langoustes et de poissons braisés, pendant que les questions des uns reçoivent les réponses des autres.

Les Mokens, assis en familles au pied de leurs passerelles ou sur le seuil de leurs huttes, écoutent sans rien y comprendre, les bavardages de ces drôles d'étrangers. Karin contraints d'abord ses amis à donner leur version des faits avant de satisfaire leur curiosité ; « Après votre départ, j'ai sommairement inventorié le contenu de la première caisse. Il y en avait effectivement d'autre enfouies dans le sable. Je ne sais pas exactement combien. Puis comme le temps passait et que vous ne reveniez pas, je me suis endormie. Quelque chose m'a fait reprendre conscience, je ne sais pas quoi. Une forte douleur me serrait les tempes. J'avais du mal à respirer et mon cœur cognait comme après un gros effort. Sans réfléchir, j'ai pris quelques bonnes inspirations au détendeur de mes bouteilles de plongée. Soulagement presque immédiat, j'ai compris que j'étais en train de m'asphyxier. L'oxygène de la poche d'air s'était raréfié, remplacé par mes rejets de gaz carbonique. Un coup d'œil à ma montre m'a aussi fait comprendre que les choses ne se déroulaient pas normalement de votre côté. Il devenait dangereux

de séjourner plus longtemps, je me suis équipée pour remonter. Mon intention était de vous attendre en compagnie de Win que je croyais encore à bord de sa barque. C'est moi qui ai fait disparaître les morceaux de filet qui restaient accrochés à l'entrée de la grotte. Quoi ? Inutile de me fusiller des yeux et de faire vos têtes d'enfants privés de dessert ! À la place j'ai dissimulé le 'bipper' étanche dont tu m'avais doté pour le cas où nous aurions été séparés. Ainsi il suffira d'appuyer sur l'un des vôtres pour que les bip, bip de réponse nous permettent de retrouver la bonne issue.

Un grand soupir de soulagement s'échappe des poitrines de tous les membres de l'assistance. Bibert croit devoir faire un compliment.

— Tu es géniale, un instant j'ai eu peur que nous ne puissions plus jamais avoir accès à ce siphon.

— Ben, attends Bibert, le privilège de la réflexion n'est pas ta propriété exclusive ! Ça va, ça va ! Je plaisantais, je reprends mon histoire. Il faisait grand jour quand j'ai fais surface, juste à côté d'une grosse vedette de la marine. Aux premières heures de l'aube la vigilance des guetteurs se relâche, le contrecoup d'une longue nuit de veille, sans doute. En tout cas ils ne m'ont pas remarquée. J'ai pu m'éloigner sans attirer l'attention, progressant juste sous la surface. Arrivée en vue du canot de Win, je m'apprêtais à lui faire la surprise de mon arrivée, mais c'est moi qui en ai eu une, de surprise ! Une pirogue avec deux Mokens, abordait le long-teal. Observant, je les vois échanger des poissons avec ce qui ma paru être des hommes armés, sortant de bâches, sous lesquelles ils se dissimulaient. Inutile de vous dire qu'il ne m'a pas fallu d'autres explications. J'ai replongé et nagée jusqu'à ce village. Les Gypsy-Sea, après une hésitation bien compréhensible, m'ont offert une hospitalité dont j'ai profité jusqu'à votre arrivée. Bon, à présent que fait-on ?

— Rien ! Nous prenons encore deux heures de repos, puis nous négocieront les services de nos hôtes pour nous conduire jusqu'à

Warea. Win, je suppose que tu n'as pas eu le temps de t'informer sur le sort qui a été réservé à notre jonque ?

— Non ! Mais ils connaissent sa présence, même s'ils ne savent pas sa position exacte. Je suppose qu'hélicoptères et vedettes ont dû patrouiller un large secteur pour la localiser. Si c'est le cas, vous pouvez imaginer ce qui nous y attend.

Ils conviennent de s'y rendre pour en juger, en prenant la précaution de débarquer un peu avant puis de continuer la progression par voie terrestre afin de limiter les risques d'être repérés.

— Attendez, il faudra que nous nous répartissions les charges ! Je ne vais pas continuer à jouer les animaux de bât.

Ce disant, Karin part vers les statues des ancêtres et revient en portant péniblement l'un des gros sacs marin qu'ils avaient emportés avec eux.

— Tu trimbales quoi, dans ce sac ? Ne me dis pas que...

Comme un seul homme, tous se précipitent pour soulager la jeune femme, mais surtout pour tenter de voir l'intérieur de son bagage et confirmer ce que, secrètement, ils se prennent déjà à espérer.

— Et voila, les gars ! Je ne suis pas partie les mains vides, que croyez-vous ? J'ai fait une petite sélection des valeurs. Il y en a tout de même une bonne vingtaine de kilo. J'ai eu du mal à faire le tri...

Par l'entrebâillement du paquetage ils peuvent en effet apercevoir des éclats de gemmes et d'or.

— Oh, putain ! Ça c'est un coup de maître. C'est à moi que vous le devez, les mecs. Si je ne vous avais pas imposée cette déesse, cette Fée de Karin, nous serions comme des pauvres... impécunieux ! »

C'est Fred qui se laisse légèrement emporter par son enthousiasme, personne ne songe à lui en tenir rigueur. Karin fait une

grosse grimace, mais s'abstient d'intervenir bien qu'il lui en coûte visiblement. Encore sous le charme de la fabuleuse vision, ils éprouvent des difficultés à revenir aux contingences du moment. Cependant, pas de temps à perdre, ils doivent agir, et vite !

En cours de route ils ont eu le temps de peaufiner leur stratégie. Comme prévu, Fred et Karin gagneront le rivage avec le précieux sac et le restant de leurs équipements, quelques kilomètres seulement avant la baie où la jonque est ancrée. En restant sous le couvert de la forêt, le groupe attendra le signal convenu pour sortir. Dans le même temps, les deux autres partiront pour faire une reconnaissance préalable. Sans s'approcher, juste pour observer *la Malay-Damsel* et son environnement. Win se tiendra aux cotés du Moken, Bibert restera dissimulé au fond de l'abri en feuilles de palme tressées qui sert habituellement de logement au propriétaire. Si tout va bien, ils récupéreront les piétons et ensemble rejoindront la jonque. Au cas où ils déceleraient quelque chose d'anormal, comme la présence d'un comité d'accueil, par exemple, ils tenteront un abordage en espérant que les soldats ne soient pas très vigilants et en petit nombre.

Deux heures plus tard, le groupe pédestre est à pied d'œuvre, prêt à passer à l'action. Ceux du bateau ont déjà atteint leur objectif. Ou presque.

« Bibert, cela fait trois fois que nous passons devant cette baie, tu es sûr que c'est ici qu'elle était ancrée ?

— Absolument ! D'ailleurs il n'y a pas d'autres creux aussi profonds avant ou après. Débarquons, nous chercherons des traces sur la plage.

Joignant le geste à la parole, ils gagnent la plage et commencent à regarder vers l'intérieur de l'île. Un coup de feu parti des frondaisons les fait se jeter à terre. Sur quoi riposter ? Ils ne distinguent absolument rien. Pour attirer l'attention du tireur, appliquant les techniques de guérilla Bibert s'agite, crie, lance une branche dans les fourrés, tandis que Win, qui d'un bond a pénétré sous le cou-

vert, fait un large crochet pour tenter de prendre le ‘snipper’ à revers.

Cette belle manœuvre n’a pas le temps de montrer son efficacité. Aux cris désordonnés du marin, en répond un autre poussé par une poitrine féminine. Ce qu’ils entendent c’est un appel... Fred ! Quelqu’un appelle Fred ! Quelque peu déstabilisé, Bibert laisse échapper le premier nom qui lui vient à l’esprit...« Waree ? Waree ! »

Et c’est bien elle qui sort en courant, le pistolet encore fumant à la main, se jeter dans les bras de son ami. Win arrive immédiatement derrière, il contemple le tableau.

— Hé bien, en voila des rebondissements ! Que fais-tu là, où est la jonque ? »

La jeune femme se tourne vers lui, et éclate en sanglots. Les deux hommes ne sachant que faire se rendent compte alors qu’elle semble épuisée, au bord de la crise de nerfs.

Réconfortée par les encouragements des deux hommes, Waree se calme rapidement, séchant ses larmes elle se contente de leur demander s’ils ont quelque chose à boire. Ensemble ils regagnent la barque où elle peut se désaltérer et avaler un plat de riz. N’y tenant plus, ils la pressent de questions. Ce qui a pour résultat immédiat de provoquer une nouvelle crise de larmes. Instruits par cette expérience, ils attendent qu’elle soit suffisamment maîtresse d’elle-même pour entreprendre de leur confier ses aventures. Entre temps le Moken a repris le chemin de la plage où le reste de l’équipe attend leur retour. Bien entendu, c’était la jonque qu’ils s’attendaient à voir arriver. Très vite la surprise de constater que le canot est seul fait place à la stupéfaction, surtout lorsque Waree met pied à terre suivie des deux aventuriers. Karin a le réflexe de la prendre par le bras pour la conduire sur un lit de feuillages. Allongée, elle ne tarde pas à tomber dans un sommeil profond et supposé réparateur. Pendant qu’elle reprend des forces, Bibert entreprend de sa-

tisfaire la curiosité des autres membres du groupe en racontant les avatars subits par la jeune femme à bord de *la Malay-Damsel*.

— Quand nous sommes partis, Waree qui s’activait sur le pont, a remarqué la naissance d’un sentier en lisière de forêt. Dans l’après midi, désœuvrée, elle est allée voir à terre si elle ne trouverait pas quelques fruits comestibles. En s’engageant sur le sentier elle a tout de suite rencontré des traces de présence humaine. Essentiellement des tas de débris végétaux, des écorces de rotin. Parvenue à une petite source, elle se désaltérait quand des hommes ont surgis. Armés de couteaux et machettes, ils entreprirent de lui lier les mains avant de la laisser sous la surveillance du plus jeune. Les trois autres partirent fouiller *la Malay-Damsel* à la recherche d’argent ou d’objet facilement monnayables. Waree avait emporté son revolver, mais il était dans son petit sac à main posé au bord de la source et, involontairement, dissimulé par les herbes. Son gardien, un jeune garçon d’à peine vingt ans, n’était pas très rassuré. La poussant devant lui, ils gagnèrent la côte, restant sous le couvert. De là ils pouvaient entendre les exclamations des pillards, qui fouillaient les cales. C’est comme cela qu’ils virent arriver la vedette de l’armée. Le jeune homme tenta d’avertir ses complices mais renonça rapidement, de crainte d’être à son tour repéré par les soldats. Stoppant à quelques encablures, à l’aide d’un porte-voix ceux-ci intimèrent aux occupants de la jonque de se regrouper sur le pont. Éberlués, les trois voleurs obtempérèrent, dépassés par les événements. Une rafale de mitrailleuse faucha le trio, les militaires investirent le bateau, le prirent en remorque et jetèrent les cadavres à la mer en atteignant les eaux libres. Terrorisé, le gamin pris la fuite vers l’intérieur de l’île. Waree en profita pour se libérer et récupérer son arme. Depuis elle restait prostrée, espérant notre retour. En voyant la barque du Moken elle prit peur croyant à un retour de pillards. N’osant s’enfoncer dans les collines, elle résolut de tenter d’effrayer ceux qu’elle croyait menaçants. À son coup de feu elle entendit celui qui était le plus proche répondre par des jurons... en français. Des Français elle n’en connaissait que deux, vu la taille de ce celui qui était sur la plage, ce ne pouvait

être que Bibert ! C'est donc ce nom qu'elle a crié, sans plus réfléchir. Voilà, vous en savez autant que moi. La jonque a probablement été emmenée vers le dispositif de surveillance maintenu autour de Nyaukni. La région est trop contrôlée en ce moment, je propose d'aller nous réfugier chez Marc, Une fois en sécurité nous aviseront de la conduite à adopter. OK ?... Allons-y ! »

Installés dans de confortables fauteuils sur la véranda du cottage, nos amis, verre de pastis à la main, achèvent de revivre pour leur hôte les péripéties des jours précédents. Fred enlace tendrement sa Warea retrouvée, Win somnole ou feint de le faire, tandis que Karin et Bibert font de gros efforts pour éviter de se manifester la forte attirance qu'ils commencent à éprouver l'un pour l'autre. La jeune femme écoute le marin conclure.

« Cette tête de mule de Moken ne voulait rien savoir, il refusait tout simplement de nous amener chez toi, Marc. Nous avons dû payer plus que le prix de son bateau, ça nous a finalement coûté un rubis magnifique ! Même les milliardaires ne paie pas ce prix pour des croisières de luxe. À présent que tu connais nos aventures, aurais-tu par hasard une idée de ce que nous pouvons faire pour, dans l'ordre, récupérer le reste du trésor de guerre des Japs et récupérer la jonque, valeur purement sentimentale, certes mais il n'empêche ! Enfin, brouiller suffisamment les cartes pour que nous soyons certains que la famille de Win ne subisse pas de représailles, même s'ils le croient mort.

Marc reste dubitatif, il a bien une idée mais ne sait trop comment l'exprimer. Fine mouche, Karin a remarquée la perplexité de leur hôte. Elle l'encourage à se lancer.

— Mon idée serait d'aller semer le maximum de confusion dans le camp Myanmar. D'en profiter pour mettre la main sur *la Malay-Damsel*, ainsi que sur la plus grosse part du pactole. Puis, de leur fausser compagnie, pour venir vous réfugier ici. Pour la famille de Win, avec sa part du butin il n'aura aucune difficulté à la faire sortir du pays en y mettant le prix fort.

— Splendide, mais reste à attaquer la base. Même en engageant une troupe de mercenaires cela va prendre trop de temps, sans compter qu'ils restent supérieurement armés.

— Oui, je sais. Il ne reste que l'exploit individuel !

Un grand silence suit, chacun plongé dans ses pensées cherche à donner un sens aux mots de Marc. Après leur avoir accordé un temps de réflexion, avec un petit sourire narquois, celui-ci reprend.

— Vous l’ignorez mais j’ai ici un appareil très pratique et qui pourrait se révéler déterminant dans ce genre de mission. Il s’agit d’un Para-moteur ! Du type chariot tricycle, ce qui permet une charge d’emport plus élevée qu’avec le modèle sac à dos. Pourquoi ne pas emporter une de mes torpilles, non encore désamorcée, pour aller la balancer au milieu de ce panier de crabes ? Le bordel qui s’ensuivra permettra à ceux venus par mer de faire main basse sur les bijoux, de les charger sur la jonque et de déguerpir, ni vu ni connu ! Qu’en pensez-vous ?

Après un instant de stupeur, tous se mettent, en même temps, à émettre des avis sur la proposition. Dans ce brouhaha personne ne remarque que Bibert fait discrètement signe à Marc et que tous deux se réfugient à l’écart pour un court aparté.

Dix minutes plus tard, toute la troupe s’installe autour d’une table sur laquelle une grande carte de la région est posée. C’est Marc qui prend la parole, en raison de son absence d’implication directe et surtout du fait qu’il est le plus ancien de l’assistance ; « Mes amis voici le plan sur lequel nous allons réfléchir tous ensemble. N’hésitez pas à m’interrompre si vous le souhaitez ! Vous partirez tout à l’heure avec un de mes zodiacs, le matériel sera à bord. Parvenus à peu près à l’endroit où le long-teal avait stationné, Bibert assurera la mise en œuvre puis, bien sûr, le pilotage du Paramoteur. C’est un engin qu’il connaît bien pour l’avoir utilisé, notamment en Afrique. Karin et Fred plongeront pour récupérer les sacs qui sont restés dans la grotte. Waree et Win assureront la garde du zodiac. Puis la récupération du pilote et des plongeurs, avant de partir à l’abordage de la jonque. Tout est une question de bonne synchronisation. L’équipe de plongeurs se mettra en action la pre-

mière. Il leur faudra sans doute du temps pour parvenir jusqu'à la caverne, qu'ils devront préalablement retrouver. Après, disons une heure, Bibert décollera. Il devra effectuer une large boucle, de façon à arriver par l'est. Le côté intérieur de l'île sera moins défendu. À l'aplomb du cratère il larguera sa torpille, qui sera devenue une bombe, et filera en rase motte jusqu'à son point de départ. Dès la déflagration, les plongeurs progresseront en direction de la jonque. Le zodiac, après avoir réceptionné Bibert, tentera de les ramasser au passage, au pire de les attendre à proximité de *la Malay-Damsel*. L'explosion aura, du moins nous l'espérons, créé une grande pagaille. Il faudra en profiter pour vous déplacer sans susciter de curiosités intempestives. Le point délicat reste l'abordage de la M.D. À ce stade des opérations, il vous faudra improviser en fonction de la garde qui aura été laissée à bord. Prendre d'assaut ou user de ruse ! Je vous attendrai ici et ne bougerai pas avant l'aube. Après six heures du matin je ferai une patrouille de reconnaissance avec mon canot speed-boat pour voir si je peux recueillir des... survivants. Utilisez vos bipper pour vous signaler, si vous me voyez passer. Bonne chance, prenons un thé, nous en profiterons pour figurer les détails. »

Il reste une bonne paire d'heures avant le départ, chacun les emploie à son rythme. Karin c'est approché du navigateur, nonchalamment étendus ils bavardent en essayant de ne pas s'appesantir sur ce qui les attend tout à l'heure.

« C'est vrai que tu as beaucoup utilisé ces drôles d'appareils, les para moteurs ?

— Oui, c'est grâce à ce type de matériel que nous avons, presque, été en mesure de parvenir au bord du lac Téllé et revenir vivants.

— Raconte, ça doit être passionnant !

— Pas le temps, c'est une longue histoire, j'ai d'ailleurs un livre en projet, je t'en réserverai la primeur.

— Mais pourquoi vouloir écrire ce livre, puisque tu souhaites faire le silence sur ces événements ?

— Envie de témoigner, de faire rêver. Peu de gens peuvent concevoir qu'il existe encore des énigmes de ce genre sur notre vieille terre. Un sage Oriental, LAO-TSEU ou quelque chose comme ça, un Chinois philosophe et très-ancien en tous cas, a dit en son temps que pour réussir sa vie, un homme doit accomplir trois choses :

Réaliser un rêve de jeunesse, avoir un enfant, et écrire un livre. Pour moi ça tombait bien. Naviguer était un rêve, concrétisé depuis longtemps. Il y avait aussi ma fille, Mélo, c'était probablement ce que j'avais réussi de mieux dans ma vie. Manquait que la littérature, fallait donc y remédier. Avec le problème de n'avoir pas grand-chose d'intéressant à raconter. Bon, faut tout de même écouter la vieille sagesse, même -ou surtout- quand elle est asiatique. Raconter mes misères déambulatoires sur les eaux fatiguées de la planète, pourquoi pas ? En tous cas, ce n'est pas pour flatter mon ego. Si l'on y regarde de près, force est de convenir que j'étais loin d'avoir tiré le gros lot à la loterie de la naissance. Né au lendemain de la guerre, j'ai vraisemblablement dû souffrir des restrictions. Peut communicatif, j'ai d'abord souffert des malveillances de mes petits copains (Pour les copines, c'était moins net. La mixité n'était pas encore entrée dans les écoles) À force d'en prendre, j'ai commencé à les rendre, les coups ! Et je me suis vite aperçu que ce n'était pas nécessairement les gros qui avaient le dessus. Mais c'était épuisant, il fallait, à chaque fois faire la preuve de sa vaillance. On ne juge que sur l'apparence ou la réputation. C'est pour cela que je me suis retrouvé à dix-huit ans engagé dans les parachutistes. Il me fallait le plus dur pour me créer des références. Plus l'épiderme est tendre plus la carapace doit être épaisse. Ah ! Les Bérêts Rouges. Les Paras de la Coloniale, la Colo. Devenue, déjà à mon époque Infanterie de Marine. Dans la foulée des Bigeard's-boys de l'Algérie, de ceux de l'Indo, héritiers des S.A.S. de la deuxième guerre mondiale « Qui ose gagne ! » À mettre au même Panthéon que les Commando-Marine, la Légion Étrangère. Soldats perdus, mercenaires de la gloire. Héros de toutes les défaites, toutes les déculottées Républicaines, deux cents

ans, au minimum, de raclées guerrières. À chaque fois, la politique avait contraint les combattants, maître du terrain comme ils le déclaraient, à parjurer leur fois en ce qui faisait la noblesse... Oui ! bon, c'est comme ça que l'on dit, la justification de leur condition de soldat. Tout ce qui les aidait à ne pas voir qu'ils se battaient pour de mauvaises causes. Ces populations terrorisées que l'on rassurait en les invitant à croire en la « grandeur de la France ». En leur jurant sur l'honneur : « que notre beau pays ne les abandonnerait jamais, qu'ils pouvaient avoir confiance et dénoncer les voyous qui ne voulaient plus être gaulois ». Qu'avaient-ils ressenti, ceux qui allèrent jusqu'à engager leur parole d'officiers, lorsqu'on leur avait ordonné d'abandonner sans pitié ni regrets ces minorités ethniques jugées quantités négligeables, peu avisées de leur avoir fait confiance ? Ceux qui avaient résisté à la tentation O.A.S., sous la fêrule Gaullienne écœurés étaient repartis se battre. Mais sans l'illusion de l'honneur, à leur compte, mercenaire vieux métier ! C'était l'époque des 'affreux' du Katanga, de l'Afrique post-indépendances. C'est là qu'ils avaient repris du service, les vétérans de nos Épopées coloniales. Parmi les autres, les résignés ou les trop jeunes, certains se donnaient bonne conscience en leur apportant une aide discrète et efficace. Des réseaux d'entraide, filières d'armes, de munitions, avaient été créés. J'étais du nombre (des jeunots bien sûr.) Le Gouvernement laissait faire, surtout dans la mesure où cela servait ses intérêts. La France était souvent bien emmerdée avec les nouveaux états de ses ex possessions d'Outremer. Lorsque ce ne fut plus le cas, que les fantoches en place furent remplacés ou rentrés dans le rang... Il devint urgent de faire cesser cette solidarité. En pareil cas bien sûr, ce sont les lambda qui jouent les boucs émissaires. Ce qui me valu d'être prié par l'Armée d'aller voir ailleurs, le plus loin possible, si je n'avais pas quelque chose à y faire. C'est pour te dire que les choses militaires, je connais, on peut en parler. Surtout que j'ai cru résoudre mes problèmes, en m'engageant dans la Légion Étrangère. C'était encore une erreur, ils n'ont pas mis beaucoup de temps pour me signifier que j'étais indésirable pour toutes les institutions de l'État.

J'avais signé en août, vêtu d'un pantalon de toile, d'une chemise et d'espadrilles. Ils m'ont viré en plein mois de janvier avec quelque franc en poche, dans le même accoutrement, tondu en prime. J'avais fière allure sur les quais de Calvi. Car c'est là, sur le vieux port en bas de la citadelle, que j'ai goûté au goût, amer, de la mer. Par le bouche à oreilles, j'avais eu un tuyau pour du boulot. « Tu traînes sur les quais de pêche, vers les dix-huit, dix-neuf heures, y'a toujours un équipage incomplet pour une raison ou une autre. C'est payé quarante balles pour la nuit, retour à six heures du matin. En plus, le pinard est à volonté ». Ça n'a pas duré plus de deux semaines, à cause du pinard, et surtout de ceux qui le buvaient. Restait l'envie de naviguer ! Et puis, dans ma tête, ça y était, j'étais déjà en route. Ailleurs était prometteur, tout le bon était devant.

On n'imagine pas combien il y en a, des devants, ça n'a pas l'air de devoir finir. C'est le temps, sa course s'accélère insensiblement. Un jour on veut freiner, trop tard ! L'inertie vous pousse encore. Si bien, que quand, enfin, la machine ralentie suffisamment pour que l'on puisse jeter un coup d'œil autour de soit et se dire qu'on va pouvoir en profiter. On s'aperçoit qu'on a tout dépassé, tout laissé derrière soi, on est seul. Sur un bateau, c'est le meilleur endroit pour cela. Solitaire, ça a tout de même une autre gueule que tout seul. Malgré tout, à fouiller le passé pour chercher à comprendre comment les choses se sont goupillées, ça fait remonter de grosses bulles de regrets. On veut reprendre, rectifier les erreurs grossières. Foutre ! La planète ne s'arrête pas. Inutile de s'obstiner à chercher du côté de l'horizon les avenir à-venir, y'a plus rien d'autre que la mort, qui attend là-bas. On commence à la voir, comme une île qui émerge de la brume aux matins de navigations espérantes. Alors on y va, renâcleur et angoissé. Tout de même un peu curieux, juste un chouilla fataliste. Pour ma part je trouve ces amertumes préférables aux satisfactions (?) que procure l'existence de mange-merde menée par la plupart de mes contemporains.

Voilà j'espère ne pas t'avoir trop cassé les pieds ! Je sais par expérience que les bavasseries des anciens de tous poils ont le don d'exaspérer les impatiences juvéniles ou même mûrissantes. Mais c'est toi qui l'as voulu ! »

Pour toute réponse la jeune femme se tourne vers lui. Instant magique, ils s'oublient dans un baiser passionné. Comme une ivresse, mais, non nauséuse, radieuse. Pas une extase comme un coït peut en procurer. Non, c'est quelque chose de Séraphique, de tranquille, de beau. Une chose qui ne peut s'effacer. Un moment hors du temps, hors de soit. Ensuite seulement viendra l'embrassement des corps, l'amour charnel, le plaisir de donner du plaisir.

Au moment d'embarquer, ils ont chacun de l'autre, une connaissance biblique et l'espoir d'un amour partagé. Une espérance aussi grande que leur peur. Tous sont silencieux, concentrés sur leurs gestes et leurs pensées. Il est encore temps d'arrêter, de laisser les autres poursuivre leur folie et de retourner vers la normalité. Mais personne ne marque la moindre hésitation, la dynamique de groupe ou l'affirmation d'une forte volonté ?

Marc songeur regarde disparaître le grand dinghy. Combien reviendront ?

Dès le décollage, Bibert sent qu'il ne va pas jouer sur du velours. Si on ne peut l'apercevoir que très difficilement, en raison de la faible altitude et de l'envergure réduite de l'engin, en revanche on l'entend ! Bien, fort et de loin ! Déjà les projecteurs fouillent la nuit à sa recherche, heureusement ils cherchent un aéronef et par conséquent visent les hautes couches de l'atmosphère. Il n'empêche qu'il offrirait une cible facile s'il venait à être repéré.

Cap au sud, revenant plein ouest, il est à présent presque à la verticale de la trouée dans les collines. Elles offrent une protection naturelle aux installations militaires, bien que celles-ci soient en par-

tie souterraines. Invisible aux radars par la nature de sa construction en fibres et nylon, il devient repérable à l'œil nu dans le halo de clarté qui rayonne du cratère en pleine effervescence, humaine, pas volcanique. Déjà les premiers tirs s'ajustent, des balles lui sifflent aux oreilles. Dès que les armes lourdes l'auront localisé ce sera un festival. Qu'ils touchent sa torpille et il offrira le bouquet du feu d'artifice. Mais même à quarante-cinq kilomètres heure on fait du chemin, il est à présent à la verticale du centre de la base. Un effort pour faire basculer la bombe qui lui tien compagnie et... qui refuse de le quitter ! Il doit batailler de toutes ses forces pour qu'elle accepte, avec réticence, de se décrocher. Allégée, son aile fait un grand bon en hauteur. Ce qui lui permet très opportunément d'éviter une salve de petites roquettes qui lui voulaient beaucoup de mal. Les secondes s'écoulent comme des heures. Angoissé il en vient à croire que la torpille a fait long feu et que sa mission a échouée. À ce moment, quelque chose comme une gifle brûlante, l'attrape, fait bondir son engin et fout incidemment le feu à la voilure en matières synthétiques. Ce n'est qu'à cet instant qu'il perçoit le bruit de l'explosion. Par chance il a profité de l'effet de souffle qui lui a fait franchir la couronne de sommets. C'est à présent l'océan qui est sous ses pieds, Bibert éprouve la stressante certitude que, dans quelques secondes ils seront 'dans' ses pieds. Car la chute s'accélère au fur et à mesure que le tissu disparaît en flammèches. Du coin de l'œil il a le temps d'apercevoir, en une vision fugitive, la jonque placée un peu à l'écart de l'ensemble des navires de la Marine Birmane. Un bref instant il éprouve la tentation de jouer les Kamikazes. Comme tout le monde, il a entendu parler de ces pilotes Japonais de la dernière guerre, qui n'hésitaient pas à s'écraser avec leur avion sur les bâtiments de l'ennemi Américain. À tout prendre, il préfère en exécuter une variante, moins extrême. S'éjecter, juste avant de percuter la surface, en laissant son engin terminer seul sa trajectoire. Bien visé, le chariot va directement finir sa course contre la coque d'une vedette de la police maritime. Ce plongeon, d'une dizaine de mètres, lui permet de disparaître profondément sous la surface et d'échapper aux tirs

rageurs qui suivent son numéro de haute-volige aérienne. La confusion la plus totale règne à présent au sein de la flotte. L'explosion de la bombe à l'intérieur de la base, avait créée une incertitude inquiète parmi l'ensemble des équipages et des troupes stationné sur place, les soldats ne parvenaient pas à comprendre à quel genre d'attaque ils avaient à faire face. La diversion, plus modeste mais spectaculaire, causée par l'embrasement de la vedette suite à la collision, achevait de faire tourner l'incertitude en panique. Des groupes à terre tiraient sur les équipages qui répliquaient à leur tour en canonnant les véhicules et installations terrestres. Les officiers hurlaient, les sirènes d'alerte ajoutaient leurs stridences à l'ambiance de folie.

Bibert nageait au milieu de cette hystérie, tentant de gagner *la Malay-Damsel*. Au hasard d'un pinceau de projecteur balayant la baie, il en distingue les superstructures émergeant de la nuit, et des fumées. Pourtant il désespère d'y arriver, car la distance est grande et la fatigue commence à avoir raison de sa résistance. Tout à coup il aperçoit un canot gonflable qui semble abandonné et laissé à la dérive. Cette vision lui donne le coup de fouet, nécessaire pour rejoindre l'esquif situé à mi-distance de son objectif. Ce n'est qu'en agrippant les poignées de cordage qui en bordent la carène, qu'il reconnaît le zodiac de Marc. À bord, une forme inanimée, un homme en combinaison de plongée, Fred ! Le marin retourne le corps... un inconnu. Mais où est passée l'équipe, Waree, Win, Karin, Fred ? Une pagaie légère est encore amarrée sur le bordé du canot. Il s'en empare et dépense le peu d'énergie qu'il lui reste, pour rejoindre la jonque. Bibert n'est armé que d'un pistolet automatique, c'est faible pour se lancer à l'abordage d'un navire probablement défendu par des hommes puissamment équipés. Seul l'effet de surprise peu lui donner une chance, mais il est au bord de l'épuisement, ce qui le rend maladroit. En escaladant la coque il fait tellement de bruit que deux ombres se dévoilent, braquant leurs pistolets-mitrailleurs sur sa tête, qui arrive juste à hauteur du pavois. Cette fois son compte est bon, il lui est totalement impos-

sible de se défendre, ses deux mains sont occupées. En un éclair, il est solidement attrapé par les poignets et hissé à bord, à peine ses pieds ont-ils touchés le pont que deux vigoureuses claques lui sont assénées dans le dos.

« Que signifie ?... »

Pour toutes réponses il obtient un laconique.

— Alors, patron ! Nous commençons à croire que tu étais rentré à la nage, jusqu'à Ranong.

C'est Fred qui ébauche une grimace moqueuse devant la mine stupéfaite de son ami.

— Mais comment avez-vous fait, j'ai trouvé le zodiac de Marc qui dérivait avec un cadavre au fond.

— Hé, oui ! Pauvre homme, mais c'était lui ou nous il n'y avait pas d'autres alternatives, tu sais.

— Je ne te parle pas de ça, comment avez-vous pu vous emparer de la jonque ?

— Poufff ! Autant te le dire tout de suite, Warea a morflée. Elle est dans la cabine, son état est critique. Karin te fera un compte-rendu détaillé, plus tard... quand nous serons sortis de ce merdier ! »

Autour d'eux, le chaos commence à se résorber, des ordres fusent, les mouvements et les tirs se ralentissent peu à peu. Libéré de ses amarres, le voilier commence doucement à dériver. Portés par le courant de marée très fort dans le pertuis entre les îles, ils glissent furtivement, ombre parmi les ombres. Dès qu'ils ont pris suffisamment de distance pour échapper au risque d'être frappés par le pinceau des projecteurs, qui balayaient encore la zone éclairée, ils établissent la voile d'artimon au bas ris. De cette façon ils sont manœuvrants, sans toutefois acquérir une vitesse susceptible d'attirer l'attention. De longues minutes s'écoulent, avec l'angoisse d'être à tout moment pris en chasse par un navire de l'escadre. Lorsque, enfin, la masse de Nyaukni cache les lueurs de l'agitation guer-

rière, ils mettent le moteur en marche. Le vent est malheureusement trop faible pour espérer faire route uniquement par la force des voiles.

Trois heures plus tard ils distinguent dans l'est le halo lumineux de Ranong et de la côte Thaïlandaise. La frontière est derrière eux, encore deux heures et ils aborderont les rivages de Koh Tachai, l'île de leur ami Marc.

Après avoir été s'enquérir des nouvelles de Warea blessée de plusieurs balles, Bibert est remonté sur le pont pour surveiller les manœuvres. Accoudé au bastingage, il écoute Karin lui relater les péripéties de son expédition avec Fred et l'assaut de *la Malay-Damself* ; « Nous sommes parvenus relativement facilement devant la paroi sous-marine, mais aucune réponse à nos 'bippers'. à trois reprises, malgré les risques que cela comportait, nous avons dû faire surface pour tenter un repositionnement face aux collines. C'est cette perte de temps, qui nous a sauvés la vie. Quand ta torpille a explosée, il y a eu une propagation de l'onde de choc, sous le massif dans les entrailles de la montagne. Tout un pan de roches c'est alors affaissé, obstruant définitivement la presque totalité des failles. Si nous avions pu nous engager dans la grotte, il est certain que nous n'en serions jamais ressortis vivants. Secoués par la pression soudaine de l'eau, nous avons été comme éjectés vers la surface. Heureusement que nous utilisions des bouteilles chargées avec ce nouveau gaz spécial grandes profondeurs. Avec un équipement classique à air comprimé, sans paliers nous étions bons pour une syncope gazeuse, mortelle. Brrr ! J'en frissonne encore. Ensuite, nous avons eu les pires difficultés à nous localiser mutuellement et à nous rejoindre Fred et moi. Les mouvements incessants d'embarcations de toutes tailles et dans toutes les directions agitaient tellement l'eau qu'à plus de deux mètres l'un de l'autre il était impossible de se voir. Dans ces conditions, sans nos mini-balises, Win n'aurait pu nous localiser. Quand enfin nous sommes parvenus à faire notre jonction, nous les avons activées. Leur si-

gnal a grandement contribué à faciliter notre récupération. Win nous a expliqué le plan qu'il avait imaginé. Nous nous sommes rangés le long d'une vedette de la douane, occupée par seulement deux fonctionnaires. Ils ont d'ailleurs sautés à l'eau sans demander leur reste, quand ils nous ont vus. Waree et moi sommes restées dans le zodiac, tandis que Fred et Win prenaient la place des douaniers. Il était ainsi plus facile de tromper la vigilance des hommes qui gardaient la jonque. Trois d'entre eux étaient occupés à manger, assis sur le pont. Le quatrième était un commando, en tenue de plongée. Il fumait une cigarette à côté du guindeau, tout à l'avant. Croyant avoir affaire à la relève, aucuns d'entre eux n'a bougés jusqu'à ce que nous soyons à bord. Win a alors tiré sur l'homme de garde, mais celui-ci a eu le temps de riposter, atteignant Waree avant de basculer par-dessus bord. Nous nous sommes préoccupés de l'état de notre amie ainsi que de neutraliser les trois dîneurs. Après les avoirs ligotés, nous les avons abandonnés dans la vedette. Le zodiac lui, avait disparu. L'homme, seulement blessé sans doute, avait coupé l'amarre et pris le large dans l'obscurité. C'est toi qui l'as retrouvé, en mourant il t'a peut être sauvé la vie. Et voila, mon amour, toute notre épopée. Pourvus que nous arrivions à temps pour sauver cette pauvre fille, son état est plus qu'inquiétant. »

L'aube commençait à blanchir le ciel, la côte tourmentée de leur destination émergeait en sombre sur le fond de l'horizon. En revanche, aucunes lueurs, aucun signe de l'agitation humaine qui d'ordinaire accompagne les arrivées de navires dans une île. L'heure était matinale, il est vrai, mais c'était autre chose. Tous, regardant approcher le rivage, ne pouvaient se défaire d'une étrange oppression. Puis un chien se mit à aboyer, d'autres y répondirent. Un coq se joignit au concert, de la fumée apparut de l'arrière d'une cabane, la vie était là, l'espoir aussi !

Fred, peu sensible aux émotions subjectives, tente de faire preuve d'optimisme : « D'habitude Marc vient, ou envoie quelqu'un à

notre rencontre... Il doit être en visite quelque part, il ne va sûrement pas tarder.

N'obtenant qu'un vague grognement d'approbation pour toute réponse, il perçoit vaguement qu'il est préférable de garder ses réflexions pour lui. Le débarquement se fait en silence, la blessée qui n'a pas repris connaissance est menée au dispensaire Puis Bibert s'enquière de son ami Marc. Sa compagne lui explique qu'il est parti hier, très tôt, en disant de ne pas s'inquiéter et qu'il serait de retour dans la journée. Bibert se livre à quelques investigations discrètes, avant de rejoindre ses compagnons.

— Nous ne pouvons rien faire d'autre qu'attendre. Attendre de connaître la décision du médecin qui examine Waree et attendre le retour de notre hôte... S'il revient, parce que j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre. Déjà que l'expédition est un échec, bien que nous ayons porté un coup à ce régime totalitaire ce qui constitue un motif de satisfaction, au lieu du trésor escompté nous n'avions, c'était encore une chance, que le sac ramené par Karin. J'en parle au passé, car actuellement et c'est la mauvaise nouvelle annoncée, le sac a disparu ! Ne nous affolons pas inutilement, il existe certainement une bonne raison à cette disparition. Restons confiants, nous procéderons à un partage, dès que possible. Mangeons et dormons l'attente sera moins pénible. »

La nature a tôt fait de reprendre ses droits, après un frugal petit déjeuner, ils finissent tous par céder au sommeil.

Un bruit de moteur, de moteur d'avion, les fait bondir sur leurs pieds et jaillir des cases où ils étaient réfugiés, pour scruter le ciel. Un ULM à flotteurs, genre petit hydravion, termine sa boucle d'approche et entame la descente qui va lui permettre de terminer sa course juste au bord de la plage. Marc en descend, un grand sourire sur les lèvres. Le même sourire apparaît sur tous les visages. À l'exception de Fred qui, comme à l'accoutumé, ne cherche pas dissimuler ses sentiments : « Ben, mon salaud ! T'as

carrément un avion à ta disposition, nous on se faisait du souci de ne pas te trouver au bercail !

— Et tout de suite, vous en avez conclu que je m'étais envolé avec votre pactole, hein ! Avouez, j'aurais fait pareil à votre place ! Sauf que moi, je fais d'abord confiance en ceux auxquels j'accorde mon amitié... Bon, je n'enfonce pas le clou. En fait j'ai pensé qu'à votre retour, trésor ou pas, il vous faudrait du pognon. Comme je suppose que vous n'avez pas les accointances nécessaires pour négocier cette catégorie de marchandises, vous auriez eu de toute façon besoin de moi. J'ai simplement anticipé, et voulu faire un test. Je voulais savoir si vous seriez satisfait de mes services, en vue de la négociation du solde de votre magot.

— Louable intention, mon ami. Hélas, nous te raconterons plus en détails tout à l'heure. Sache déjà que nous revenons bredouilles, avec une blessée grave. Warea est entre les mains de ton ami, le toubib ! Nous allons la voir, attends-nous Karin est déjà à son chevet.

— Pas question, je me change et je vais avec vous ! Merde, moi qui croyais vous réjouir avec mon pauvre million de dollars.

Fred et Win qui étaient déjà en route, s'arrêtent et avec une synchronisation parfaite, poussent la même exclamation.

— Combien tu as dit ?

— Une brique, c'est ce que j'ai tiré de vos bijoux.

Les trois compères regardent attentivement Marc, des fois qu'il serait en train de se foutre de leur gueule. Puis, comme animés d'une pensée commune, regardent vers le village. Fred dit simplement, avant de reprendre leur marche.

— Pourvu qu'elle puisse en profiter ! »

Warea était décédée depuis une heure quand ils sont arrivés. Marc et Bibert le comprennent immédiatement rien qu'en voyant leurs têtes.

Après un dernier adieu à leur amie, tous repartent vers la plage et la maison de Marc. Le lendemain est consacré à l'incinération et aux formalités funéraires. L'urne contenant les cendres sera remise à l'unique parente de la défunte, sa sœur. La mort, la vie, le chagrin, la joie, tout est recommencement.

Deux jours ont passés et l'heure du partage est venue. D'un commun accord ils ont décidés de remettre la part de Waree à Win. Outre qu'il doit retrouver sa famille et la mettre en sûreté, tous sont conscients que sans lui les événements auraient pu prendre une tournure très déplaisante. Dans le partage, ils ont inclus Marc malgré ses refus énergiques. La perte de ses matériels, zodiacs et autres, les engins fournis ainsi que l'aide inestimable qu'il leur a apporté méritait pourtant d'être reconnu et rétribué. Fred et Bibert chargent les derniers paniers de fruits avant de reprendre le chemin de 'leur' île, Ko Phayam. Ils pourront y réfléchir à de nouvelles aventures sans angoisses existentielles. Karin les accompagne, mais seulement jusqu'à Ranong. Là-bas elle débarquera pour prendre l'avion ou le bus. Car elle déclare vouloir absolument terminer un projet professionnel qui lui tient particulièrement à cœur. Promettant à Bibert de venir le retrouver... Sans toutefois donner de dates. Pendant la traversée, obstinée, elle revient sur une question qui lui brûle les lèvres :

« Mon chéri, à présent tu ne peux te dérober ! Vas-tu enfin te décider et me raconter ta quête du Graal, ta chasse aux Dinosaures ? — Tu ne lâches jamais le morceau toi, hein ! Bon, tu l'auras voulu, mais assied toi confortablement, c'est une longue histoire. Elle remonte à l'époque qui a suivi la guerre civile Congolaise. Un ami, possédait en association, une flotte fluviale importante. Les forestiers abattaient les grumes de bois précieux, tout au fond de la forêt. Parfois à plus de mille kilomètres, aux frontières du Cameroun et de la Centre-Afrique. Daniel, c'est son prénom, assurait la descente des grumes par trains de barges, poussées sur le fleuve par ses bateaux jusqu'à Brazzaville. Après la guerre civile qui venait, en gros, d'opposer le nord au sud, le pays était exsangue. Sas-

sou-N'gesso, le vainqueur, venait donc de brader à cinq grosses compagnies forestières le dernier carré de forêts encore inviolées, dernier refuge des animaux et des pygmées BAKAS, encore libres (sauvages ?) Je venais d'accepter une place de prospecteur qui m'avait été proposée. Quittant l'océan pour le royaume des rivières et des arbres, ça me changeait un peu. C'est là que j'ai entendu pour la première fois parler de cet animal mythique. Le mystérieux MOKELE-M'BEMBE.

En langage Baka, Mokélé M'bembé signifie « L'animal qui fait des lacs avec ses pieds. » Plusieurs versions circulent sur ce qui, à l'origine, n'était qu'une vague légende. Celle retenue par d'éminents spécialistes se fondait sur des photos prises aux infrarouges par des satellites de la N.A.S.A. On y discernait, dans la région de la Likouala aux herbes, Une cuvette marécageuse, grande comme la Belgique, l'existence probable d'un animal énorme. Vite baptisé « Dinosauré ». Au centre de cette région, existe un lac circulaire, créé vraisemblablement par la chute d'une grosse météorite (près d'un kilomètre de diamètre.) Considéré comme terra-incognita, ce lac porte le nom de Télié, sur les cartes d'état-major. Les premières études sérieuses sur le sujet, avaient rendues vraisemblables les, rares, indications disponibles. D'une part, les Pygmées ne pénétraient pas dans ce territoire déclaré tabou. D'autre part, les aviateurs répugnaient à survoler la zone, en raison des phénomènes magnétiques qui perturbaient et rendaient inopérants les instruments électroniques. De plus, un épais tapis de nuages ou de brumes, conséquence de toute cette humidité, stagnait en permanence au-dessus de la région, interdisant toutes observations directes. Quant à se poser à proximité, même en hélicoptère, il n'y fallait pas songer. La mangrove ne constituant pas une plate-forme vraiment adéquate. Restait l'accès par voie de terre. Une expédition, partie du village d'Epéna (Congo), sans guides, a disparue corps et biens, nul ne l'a jamais revue ! La seconde initiative, Américaine, menée par Roy MACKAL et Hermann REGUSTERS, revint bredouille sans avoir pu atteindre le lac, malgré deux essais. Je passe sous silence la tentative du biologiste Marcellin AGNAGNA, dont les photographies étaient aussi floues que ses déclarations, pour en arriver à l'expédition Belge qui débarqua du Bateau-courrier à l'escale de OUESSO. Le terme de cette hasardeuse navigation était pour ces explorateurs sans peur, le chantier forestier qui m'employait à cette époque. L'endroit avait été rete-

nu en qualité de base de départ, probablement en raison de l'absence totale d'autres infrastructures hôtelières dans la région. Sans tarder, de nombreuses et volumineuses caisses avaient été déchargées et encombraient la pelouse devant ma case, aux confins des pistes. Après cette limite, commençait la forêt primaire, celle que l'on dit vierge. Impossible d'y circuler autrement qu'à pied ou, en saison des pluies, en pirogues légères. L'équipe scientifique était composée de paléontologues, anthropologues et autres pharmacologues. Bref, du beau monde, j'étais très impressionné. Ce préjugé favorable ne devait toutefois pas subsister au-delà du déballage et classement des matériels de l'expédition. À tel point que, n'y tenant plus et ne pouvant imaginer susciter une telle réaction, je crus utile, voire salutaire de leur faire part de mes réflexions : « Vos canots pneumatiques équipés de moteur Hors-bord, ne vous serviront strictement à rien. Je suis prêt à vous parier qu'ils ne tiendront pas deux jours. Quant à vos tentes vous ne pourrez les utiliser, sauf une méthode pour les faire flotter sur l'eau des marigots. En ce qui concerne les équipements de cuisine, vous... Prenant conscience de leurs yeux braqués sur moi, j'ai du m'interrompre brusquement. Un silence, lourd de réprobation, émanait du groupe.

— O.K. Je crois comprendre ce qu'il en est ! Comprenez-moi, ce n'est pas de la critique gratuite. Vous ferez comme vous l'entendez. De toute façon, il n'y a aucun problème, les porteurs Babinga assureront votre progression et sauront vous installer des abris dans les arbres, aux étapes.

— Mais vous ne nous accompagnez pas, Monsieur. Nous espérons que vous seriez notre guide, au moins pour les marches d'approche. Pour le reste nous pourrions nous en tirer seuls. Êtes-vous sûr de ne pas vouloir venir ?

— Hélas non ! Votre entreprise exige beaucoup de temps, or j'ai des obligations professionnelles qui ne peuvent souffrir une aussi longue absence. J'en suis le premier désolé, croyez-le bien, car votre aventure, en cas de succès, prendra une dimension historique

certaine. Soyez rassurés, j'ai veillé personnellement au recrutement de vos pygmées.

— Ah ! Heu, justement, excusez-moi vous pensez nous fournir combien d'assistants ?

— Hé ! Bien, voyons, au vu de votre matériel cela fait une charge de plus de quatre-vingts kilogrammes à répartir. À laquelle il faut ajouter les provisions de bouche. Dix porteurs ne seront pas de trop ! Il faut aussi ajouter deux pisteurs et deux ou trois chasseurs, cela fait un maximum de quinze hommes.

La nouvelle paraît totalement inattendue. Elle semblait plonger les pseudo aventuriers dans un abîme de perplexité et ils se concentraient à voix basse. Je m'étais écarté par discrétion, car la discussion commençait à prendre une tournure animée. À l'issue d'un temps qui m'avait porté aux limites de mes capacités de tolérance, leur porte parole semblait avoir quelque chose comme un message à me communiquer : « Impossible, c'est beaucoup trop de monde. Nous ne voulons pas nous encombrer d'une foule. Nous ne sommes que cinq, trois guides nous paraissent constituer un grand maximum. Voyez-vous, nous sommes en bonne condition physique et nous avons une grande pratique de la marche, jointe à une non moins bonne connaissance des dangers de la progression en forêt profonde. Nous souhaitons porter nous même nos sacs, ils ne seront pas alourdis d'un ravitaillement que nous saurons trouver tout autour de nous, prodigué par la nature. »

Toutes tentatives pour les convaincre de s'en remettre à notre expérience et d'accepter mes conseils restèrent infructueuses, à l'exception d'un sac de conserves que je les obligerai à emporter, bon gré mal gré. Après tout, c'est leur affaire. Qu'ils se débrouillent, j'ai fait ce que j'ai pu. Le lendemain, je déposais la colonne et la regardais s'enfoncer dans la végétation.

Leur départ avait eu lieu un lundi matin, au cours de la semaine, pris par mes occupations, je cessais de m'inquiéter pour eux. Il se-

rait toujours temps d'aviser dans un mois et d'organiser une équipe de secours, même si les chances de les retrouver étaient quasi nulles. Aussi, le dimanche suivant, qu'elle ne fut pas ma surprise de retrouver mes cinq Tarzans vautrés dans les hamacs de ma véranda. Celui qui semblait se considérer comme responsable s'empressa de me conter leurs tribulations ; « Ah, Monsieur, quel cauchemar ! Quelle folie ! Vous avez bien failli ne jamais nous revoir, savez-vous !

Pas difficile de le deviner, rien qu'à la vue de leurs vêtements en lambeaux, leurs figures sales et hagardes, leurs yeux rouges, j'étais en mesure de reconstituer le scénario, classique, de leur mésaventure. Plusieurs étaient couverts de cloques et rougeurs, deux présentaient, en outre, d'assez vilaines blessures.

— Allons, que vous est-il arrivé ?

— Nos difficultés ont commencé tout de suite après le second bivouac. De nombreuses chutes nous ont fait perdre une grande partie de notre matériel photo ainsi que les quelques aliments que nous avons emportés. (Comme accablé par ces évocations il laissa fuser un soupir, avant de reprendre.) Le pire, comme nous ne progressions pas assez vite pour leur goût nos guides pygmées nous ont tout simplement abandonnés. Une fois seuls, nous nous sommes perdus malgré nos G.P.S., car toutes les piles de rechange avaient été utilisées pour nos lampes. Sans compter la radio qui, entre parenthèses, est aussi tombée en panne. Nous avons donc décidé de revenir sur nos traces, pour rentrer. Mais c'est très difficile et nous avons fait beaucoup d'écarts. Hier seulement, nous avons eu la chance de rencontrer ce vieux pygmée Baka qui relevait ses pièges. C'est grâce à lui que nous avons pu parvenir jusqu'ici, où nous vous attendions.

Savez-vous Monsieur ? Notre conviction est faite ! Le Mokélé-M'bembé n'est qu'une légende sans fondements, car il est impossible, même à un dinosaure, de vivre dans cet enfer !

— Bravo ! Voici un verdict 'scientifique' ou je ne m'y connais pas. Cependant, avouez que ce n'est pas très rationnel comme dé-

duction. Pour n'importe quel animal, l'enfer aurait plutôt l'aspect du béton ou du goudron de nos villes et de nos routes, ne croyez-vous pas ? »

Lavés, restaurés, reposés, les héros du jour étaient repartis vers les paradis civilisés, abandonnant leur matériel d'avant garde, coûteux et condamné à pourrir sur place. C'est du moins ce que je pouvais supposer à l'époque. Ce n'est que beaucoup plus tard lorsque j'aurai fait la connaissance de Michel Courtois, que nous utiliseront certains des gadgets laissés par cette expédition. Ceux-ci, d'ailleurs, bien manipulés, se révéleront fort intéressants et pratiques.

À ce moment-là, Michel n'était encore pour moi, qu'un nom, il avait, dans un passé récent, exercé des fonctions analogues aux miennes dans un chantier concurrent et beaucoup se souvenaient de lui. Grand chasseur Michel s'était naturellement rapproché des Baka, inégalables à ce sport. Après avoir épousé une de leurs femmes, Madjondo, qu'il rebaptise du prénom de sa mère, Marie, il démissionne et décide de créer un campement de chasse, n'hésitant pas pour réaliser ce rêve, à liquider tous ses biens et économies. Puis il s'enfonce dans le territoire des Baka, branche 'Babinga', accompagné de la famille de sa femme ainsi que d'une vague mais vaste parenté. Il décide de créer son propre village dans un coude de la rivière Ndoki, son intention est d'en faire un Gîte d'étape pour safaris spécialisés dans le Bongo. La région est en effet une des dernières où l'on trouve encore cette grande antilope, dont le trophée compte parmi les plus recherchés au monde. La démarche était audacieuse, mais la réussite ne devait, hélas pas être au rendez-vous. La forêt humide n'est pas la savane, le Congo n'est pas non plus le Kenya où la Côte d'Ivoire, pays ouverts à ce type d'entreprise. Il faut une grande motivation pour supporter les tracasseries administratives et policières de nos chères Républiques Populaires et Socialistes et surtout les chasseurs aiment voir le gibier, or cela est très difficile dans la jungle. Les animaux,

à condition de savoir les pister et les approcher, on peut les entendre, on peut les sentir, particulièrement les buffles et les éléphants, quand le vent est porteur. Avec un peu de chance et beaucoup de patience, on peut les deviner à travers la verdure. Brefs contacts, gagné au prix de quelles précautions, de quelles fatigues. Sans parler des griffures, piqûres, morsures, infligées par la végétation et les insectes. Qui plus est, le soir, les camps sont très loin d'offrir le confort, le luxe des Safari-Lodge de pays plus commodes d'accès. En finalité, les affaires marchent mal. Vraiment très mal ! C'est cette conjoncture, défavorable pour lui, qui va servir de starter à notre association. Par les Tam-tam, il n'ignore pas ma présence sur les chantiers. Réciproquement, des blancs vivant avec les pygmées il n'y en a pas des masses, nous devons logiquement nous rencontrer. Enfin si la destinée veut bien nous en laisser le temps, car depuis cinq ou six jours, J'étais malade, très malade. Un vieux 'Palus'. pernicieux, sans doute. Trop affaiblis pour bouger, manger ou même tenir un raisonnement cohérent. J'étais dans les vapes et mes prospecteurs partis en expédition de chasse. Pas de retour prévu avant quatre jours environ. De toute façon bien trop tard pour moi. Dans ma trousse médicale, je n'avais que des remèdes pour les blessures corporelles. Et puis, qu'auraient-ils pu faire, mes braves pygmées ? Me transporter sur un brancard de fortune aurait demandé au minimum une semaine. Entre deux accès de fièvre, le délire me quittait et j'avais alors la nette certitude de ne pouvoir m'en sortir. Trop épuisé je n'éprouvais aucune émotion, hormis un vague soulagement à la perspective de voir cesser les douleurs qui me taraudaient l'abdomen. C'était sur, j'étais en bonne passe pour être porté disparu, vu qu'avec un peu de pot les fourmis m'auraient bouffé avant que les pisteurs ne me retrouvent.

Lorsque je repris conscience, une femme Babinga, une vieille toute édentée, me faisait boire une décoction infâme par le goût et par l'odeur. Je n'avais pas assez de forces pour m'y opposer. Elle me semblait vaguement familière, comme si je l'avais connue dans une vie antérieure. Puis la mémoire me revint, elle peuplait

mes cauchemars de malade. Nous étions dans la pénombre enfumée d'un 'Mongulu', une hutte pygmée. À l'extérieur une grosse voix retentissait, mais je ne parvenais pas à comprendre les paroles prononcées. Un grand gaillard, dont je distinguais mal le visage, car il se tenait à contre-jour, obstruait toute l'ouverture du Mongulu.

« Alors, Mboloko, comment se porte notre moribond ce matin ? La voix était forte, chaleureuse. J'avais vaguement l'impression qu'il s'adressait à moi.

— Salut ! Je suis Michel COURTOIT, les soins de ma belle-mère, la vieille Mboloko, t'ont tiré d'affaire on dirait. Tu lui dois la vie car nous allions t'enterrer, je te raconterai plus tard. Aujourd'hui je dois aller à POKOLA pour donner de tes nouvelles, prendre le courrier et des vivres. Je pense être de retour dans deux ou trois jours, tout au plus. À mon retour, j'espère bien te trouver sur pieds. Nous aurons des choses à nous dire, non ? »

J'avais fait signe que, oui, et... étais reparti dans les bras de Morphée. En fait, il me faudra deux semaines pour retrouver une forme satisfaisante. Entre temps, Michel, revenu du chantier, me faisait part de ses projets. Qui deviennent rapidement 'NOS' projets ! Michel, outre une amitié qui ne se démentira plus, m'apportait une idée qui d'emblée suscita mon enthousiasme et ma participation inconditionnelle. Il ne s'agissait rien moins que de découvrir le fameux Mokélé M'bembé, J'ai encore ses paroles dans la tête.

— No problem, my friend ! En mettant en commun nos expériences de forêt nous pouvons réussir à atteindre le lac Télié, et, mieux encore, en revenant. Imagine le scoop, nous serions les premiers, à nous la gloire et la fortune !

Son enthousiasme était communicatif. Je me suis donc surpris à lui répondre :

— Ouais ! Tu as raison, ce doit être réalisable. Surtout que nous avons déjà tout le matériel nécessaire. Cependant, ça ne va pas être une partie de rigolade, il faut préparer la balade au quart de poil.

Dans ma manche, je possédais un atout supplémentaire. Peut-être décisif, pour faire la différence. C'était le moment d'en faire part à mon équipier :

— Voici quelques mois, je suis rentré en Europe. Pas pour y faire du tourisme comme tu serais porté hâtivement à le croire, mais pour suivre un stage complet de pilotage sur U.L.M. et Para-moteurs. De ces types d'engins seul le denier nous intéresse, il en existe en gros deux modèles ! Le plus léger est constitué d'une simple voile type parapente amarrée à un bâti fixé sur un harnais. L'ensemble se porte dans le dos du pilote. C'est assez léger et, surtout, extrêmement pratique. Le second est constitué d'un chariot tricycle supportant pilote et moteur, sur lequel la voile vient se fixer. C'est cette configuration qui convient le mieux à l'usage que nous voulons en faire. Essentiellement pour des raisons d'autonomie, la plus grande capacité des réservoirs autorisant un proportionnel rayon d'action. Avec ce type d'appareil aucune infrastructures lourdes et onéreuses ne sont requises, pas besoin de véritable piste ! Vitesse ascensionnelle, deux mètres par seconde. Vitesse de croisière, quarante-cinq kilomètres heure, plus ou moins la vitesse du vent rencontré. On décolle et se pose sur une surface défrichée de seulement quelques dizaines de mètres. Avec la capacité maximum de carburant nous pouvons espérer une durée de vol d'approximativement six heures. Ça se pilote les doigts dans le nez, mon pote. Et surtout, en cas de carafe moteur, pas de crash à redouter !

— Ah, bon ! Et pourquoi ?

— Ben, on est déjà au bout d'un parachute, non ? Donc au même stade que n'importe quel aéronef en situation de détresse. Il suffit de se laisser descendre et, au pire, l'aile restera accrochée à la cime d'un arbre. Faudra, tout de même, prévoir une bonne longueur de corde.

— Hum, wouais, je suis prêt à te croire. Mais comment se procurer un de ces curieux oiseaux ? Je nous vois mal aller en France ou en Angleterre pour revenir en vol, avec l'objet ! Et en quoi peut-il nous apporter une aide dans la réalisation de notre projet ?

Le moment de dévoiler mes cartes était venu. Avec désinvolture, j'avais lâché l'argument décisif, celui qui devait prouver mes capacités d'organisateur.

— Il est déjà à Pointe-Noire, avec de la chance il sera à Brazzaville dans moins de trois semaines. Ensuite quinze jours sur le fleuve et, dans deux mois, nous ferons les premiers vols d'essais. Vu le peu de complexité de ce genre d'appareil, en quelques poignées d'heures je t'aurai formé aux techniques et aux joies du pilotage.

— Formidable, mais ne compte pas sur mézigue pour monter dans ce machin là. Et tu n'as pas répondu à ma seconde question, comment allons-nous faire ? Nous n'allons tout de même pas porter cette mécanique jusqu'à six heures du lac Télié.

— Évidemment non ! Nous avons chacun un positionneur satellite G.P.S., je décolle et survole la zone afin de sélectionner le meilleur itinéraire pour l'équipe au sol. Selon le degré de difficulté je détermine la durée de la progression, entre quinze et vingt kilomètres par jour. Il ne me reste plus qu'à localiser un endroit, suffisamment dégagé pour me poser sans trop de problème. Préalablement je serai revenu à ta verticale, par des passages répétitifs je t'indiquerai l'axe choisi pour votre progression, puis...

Michel me coupa la parole avec virulence.

— Tu nous attends tranquillement sur ton cul, pendant que nous les Lambda on se coltine l'essence et les cigares de Monsieur l'Aviateur. C'est bien ça, hein !

— Ben, heu ! En quelque sorte, oui. Mais je te fais remarquer que j'avais proposé d'alterner les rôles, si tu n'avais pas eu le trou du cul au niveau des amygdales à l'idée de planer autrement qu'avec un joint !

— Mouais, c'est sur ! Tout le monde n'est pas fait pour s'envoyer en l'air avec une hélice dans l'oignon. On verra la gueule que tu feras quand tu te retrouveras accroché par les couilles, à quarante mètres du sol. C'est les singes qui vont avoir de la joie. »

Plusieurs canettes de bière et quelques heures plus tard, (le contraire est tout aussi valable), nous avons pratiquement achevé la planification de notre tentative, seuls les détails d'intendance restaient à l'ordre du jour. Notre équipe comprenait, outre Michel et moi, sept Babingas. Tous « chasseurs-la-viande », c'était le nom donné à ceux dont la tâche est de ravitailler le chantier en gibier, car ici il n'y avait ni Supermarché, ni même simple marché. La principale raison, outre le tissu démographique insuffisamment dense, en est l'absence de troupeaux domestiques. Les seules ressources vivrières proviennent des cultures villageoises, manioc, igname, taro, plantain, macabo, bananes, mangues, ananas, etc. (Tout ce qui pousse sans trop de peine.) La charge en est traditionnellement dévolue aux femmes, qui après avoir brûlé la forêt entretiennent de petits lopins à usage familial. Pour la viande, les travailleurs étant supposés occupés aux travaux de l'exploitation, ce sont des Pygmées, choisis parmi les meilleurs chasseurs, qui se chargent de l'approvisionnement.

Les villageois qui parviennent à se faire embaucher dans les chantiers forestiers ou de Travaux- Publics, font figure de privilégiés, un emploi, cela signifie un salaire. Toutefois le gros inconvénient pour nos croqueurs de tibias, c'est que le blanc, en contrepartie de son salaire, exige du travail. Et le travail, personne ne l'ignore, cela fatigue énormément. Les chasseurs ne considèrent pas leur activité comme un travail. C'est une grande chance. Nous ne devons pas manquer de gibier.

Le départ de l'expédition était fixé pour le vingt et un juin. Il ne nous restait que deux semaines pour tout mettre au point. J'en étais aux essais en vol, profitant de la piste d'aviation du chantier,

longue d'environ neuf cents mètres, elle permettait aux petits bi-moteurs de se poser. Nous, nous l'utilisions dans... sa largeur ! J'avais multiplié les évolutions, enchaînant par des 'touch and go', lorsque Michel faussement détaché, se proposa pour un petit vol d'initiation.

— OK ! Vieux broussard, tu as bien pigé mes explications dans ta p'tite tête ?

— Mais bien sûr ! C'est vraiment pas compliqué, puisque toi tu y arrives. Tu me prends pour un débile ou quoi ? Mon père était pilote de chasse, j'ai hérité.

En contradiction avec l'assurance du ton, Michel, l'air-de-ne-pas-avoir-l'air, avait entrepris de me réciter le manuel d'instructions quasiment dans son intégrité.

— Merde, mon salaud ! Tu t'es entraîné en cachette, ma parole ! Pour la théorie tu en sais plus que moi, voyons la pratique. »

Sanglé sur son siège, moteur lancé, il commença à rouler pour son premier vol solo. Concentré, légèrement pâle, transpirant un peu plus que ce que la température ne pourrait le justifier, il entama son point fixe. Go ! Je n'en menais pas large. Évidemment, je redoutais l'accident, pour lui, mais surtout la faute, l'erreur, qui, sans mettre en danger le pilote fait 'casser du bois', principalement celui des hélices ! Sur les cinq initialement acquises avec l'appareil, il n'en restait que deux. Trop tard pour les tergiversations, il était en l'air ! Tout paraissait baigner dans l'huile, jusqu'au moment où j'ai consulté mon chrono. Michel, ne semblait pas décidé à vouloir mettre un terme à l'expérience. Sans doute était-il grisé par la nouveauté des sensations éprouvées, à moins que... la crainte de la reprise de contact avec le sol ? Il ne voulait manifestement pas redescendre. La panne d'essence que je redoutais, allait s'en charger pour lui. Quelques ratés, le moteur bafouille avant de s'arrêter sur un léger hoquet. L'engin était en phase d'approche. Michel, qui ne comprenait pas ce qui lui arrivait, entama une glissade destinée à le ramener sur le terrain... Trop court, juste après

le survol acrobatique d'un grand Fromager, l'appareil et son pilote disparaissaient à notre vue. Aussitôt une foule bruyante et excitée s'était précipitée vers le lieu présumé de la catastrophe. Des tas de visions, toutes plus dramatiques les unes que les autres, me venaient à l'esprit, tout en courant dans la direction prise par les 'sauveteurs'. Environ deux cents mètres devant moi, venant des fourrés qui bordent la piste, j'entendis les hurlements des premiers arrivés ? Merde ! J'en avais les jambes molles. Soudain la forêt sembla littéralement s'ouvrir devant une tumultueuse équipe de gaillards, hilares. Portant la machine sur leurs épaules, avec son pilote toujours crispé aux commandes. Je le devinais partagé entre le soulagement de s'en être tiré indemne et l'inquiétude causée par les dégâts probables de l'appareil ainsi que leurs conséquences sur la suite des événements. Les 'sauveteurs' tous en même temps et en gueulant pour tenter de couvrir les autres, s'évertuaient à m'expliquer que c'est « lui-même » qu'il faut récompenser, car il était le premier à trouver L'oiseau.

Sortons d'abord de là ! Michel propose d'offrir la bière pour tous. Succès immédiat, on le dépose pour courir plus vite vers la buvette.

« Putain, ça va te coûter au moins cinq caisses, mon con. Mais merde, qu'est ce que tu foutais à tourner comme un vautour ? Je t'avais donné vingt minutes. Tu ne voyais donc pas les signes que je m'esquintais à te faire ?

— Ben, non ! J'étais un peu emmerdé par le lacet d'une de mes godasses qui s'était pris dans la roulette avant. Je voulais arranger cela avant de me poser.

— Hum, vouais ! Faut être con tout de même, pour mettre ses lacets dans les roues !

— Ce qui est con, surtout -à part toi- c'est ce foutu moteur qui c'est arrêté sans prévenir. J'ai perdu du temps à essayer de le relancer. Ce n'est qu'en passant au travers du Fromager que j'ai commencé à m'inquiéter. Trop tard pour choisir, j'ai eu du pot je suis arrivé en plein milieu d'une plantation de papayes, sauf qu'il y avait une souche qui, je crois à tordue un des longerons.

— On s'en fout, l'atelier va s'occuper de cela. Tu remontes tout de suite après !

— Hein ! T'es fous ? Il fera froid en enfer, le jour où tu me verras regrimper dans ce piège ! »

Pour les villageois, la cause était entendue. L'essence n'avait rien à voir là-dedans : « C'est qu'il a survolé le grand fromager ! Il a été trop près de la région sacrée, le territoire tabou où les Sorciers tiennent leurs réunions secrètes. C'est sur patron, faut jamais aller par là, même avec ton oiseau à moteur ! »

Je n'étais pas tellement surpris par cette interprétation des faits. Pour les Africains, tout s'explique toujours, non par la déduction ou la logique Cartésienne, mais par la Magie. Sorciers, féticheurs et autres envoûteurs font réellement partie de la vie quotidienne.

Trois jours seulement nous séparaient de la date fixée pour notre départ. Les préparatifs avançaient dans, la sérénité pour les uns, la fébrilité pour les autres. Le chinois de l'épicerie-buvette nous manifestait une estime proportionnelle à nos dépenses dans sa baraque. Hélas, nous n'aurons même pas eu le plaisir d'une mousse bien fraîche avant de partir, car il était en rupture de stock de bières et le courrier avait du retard, comme d'habitude. Malgré cette affreuse carence, à l'aube du jour fixé, ému et soulagé je contemplais le curieux équipage formé par Michel, grand dégingandé d'un mètre quatre-vingt-cinq et les Babingas. Ceux-ci, par comparaison, paraissaient encore plus petits, tout courbés par la charge portée sur le dos et retenue par une lanière passant sur le front : « Don Quichotte et les sept nains ! » S'exclama en rigolant Pierre, mon remplaçant. Je m'éloignais pour vaquer aux dernières mises au point. Dès que la brume matinale sera levée, ce sera à mon tour de m'élancer.

Contact, légère accélération, déjà la voilure s'élève doucement avant de se déployer au-dessus du chariot. Le jeu consiste à la sta-

biliser verticalement pendant toute la phase d'envol. Ces efforts sont contrariés par sa fâcheuse et persistante tendance à tomber d'un côté ou de l'autre, une inclinaison qui entraîne une perte de l'axe, aussitôt suivie d'une sortie de piste qui met fin à la tentative d'envol. Ne reste alors d'autres alternatives que reprendre tout depuis le début. Coup d'œil pour vérifier que tout est correct, manette des gaz à fond, l'appareil quitte le sol et rase les arbres en bout de terrain. À peine quelques minutes de vol en palier, à soixante-dix mètres, et voici la Ndoki, bordée de ses marécages. Je volais bas pour tenter d'apercevoir Michel et son équipe qui crapahtaient quelque part là-dessous. Eux pouvaient m'entendre, et peut-être même me voir. Moi, je ne distinguais rien, ni hommes ni animaux, tout était dissimulé confondu dans cette monotone étendue de verdure. Monotone mais colorée, toute la gamme des verts, du plus tendre au presque bleu. Parfois le miroitement du soleil indiquait la présence d'eau sous ce bouquet de persil géant, rivière ou marécage ? De temps à autre une trouée, comme une déchirure, étang ou peut-être clairière, venait rompre l'ennui généré par le manque de relief.

Déjà dix-huit minutes de vol, c'était suffisant pour une première étape. J'avais choisi de me poser dans une vaste étendue herbeuse, une éyanga, que j'avais repéré. Procédure d'atterrissage, d'abord larguer une bande de tissus très légèrement lestée, pour pouvoir déterminer la force et la direction du vent. Les arbres sont tellement serrés les uns contre les autres qu'ils ne bougent que par vent très fort. Bien entendu aucune fumée ne s'élève. D'ailleurs aucuns des repères habituellement utilisés n'existaient ici, fallait innover. Passage face au vent, au ras des cimes, puis moteur coupé freins tirés à fond, parachutage sur la D.Z. L'arrivée pourrait être brutale, elle est, fort opportunément, amortie par les épaisses herbes qui tapissent le sol. La sensation est étrange, car ces éyngas sont constituées de feuilles qui s'étalent à l'extrémité de tiges hautes de deux à trois mètres, quasiment un englobement dans une mer végétale.

À présent vite, vite, faire un feu, nourri des tiges coupées lors du défrichage de la zone. Non pour se chauffer se nourrir ou se signaler, mais pour tenter d'échapper par sa fumée aux moucherons qui pullulent. Infiniment pires à supporter que les moustiques, ces minuscules bestioles constituent une véritable calamité. Attirés par les muqueuses, coins des yeux, narines, commissures des lèvres, oreilles, gros comme une tête d'épingle ils s'insinuent partout ! Heureusement ils ne piquent pas, mais l'impossibilité de les faire fuir fait de leur acharnement bourdonnant un véritable supplice. Les moustiquaires les plus fines en tulle ou en soie, ne peuvent rien. Seule solution la fumée, mieux vaut tousser et larmoyer que de se laisser pomper les sucs ! Cependant il fallait bien quitter cette protection, ne serais-ce que pour respirer un air moins irritant. Il y avait aussi les tâches inévitables, installation du bivouac, défrichage de la piste d'envol, voyages à la rivière pour constituer des stocks d'eau. Lutter contre les moucherons tout en m'activant, occupait tout mon temps et surtout mon attention, si bien que j'avais été surpris d'entendre, très proches, les bruits de progression de l'équipe.

Moins de deux minutes plus tard ils surgissaient dans la clairière. Les exclamations joyeuses de circonstance fusaient, pourtant je décelais sur le visage de Michel les traces de la fatigue laissée par cette première étape. Il ne chercha d'ailleurs pas à le dissimuler : « Ben, mon con ! Dire que c'est l'étape la plus courte, dans la partie la plus facile du parcours.

— C'est vrai les premiers jours de remise en forme sont toujours un peu douloureux, tu dois surtout cracher les bières dont tu as fait une trop grande consommation les jours précédents le départ.

Michel possédait encore assez de forces pour se mettre en colère. Je préférerais ne pas lui en laisser le temps.

— J'ai repéré votre parcours de demain, c'est bonard ! Beaucoup de pistes d'éléphants dont l'orientation correspond sensiblement à

notre progression. Tu vois, le lac Télié ne doit pas être tabou pour les pachydermes. Je pense, enfin j'espère, que vingt kilomètres ne constitueront pas une épreuve insurmontable, même pour un vieux débris comme toi !

— Oh, le salaud, tu es aussi croulant que moi ! Ce qui est sur, par contre, c'est que toi tu ne risques pas d'être fatigué à te balader dans ton engin de mort, et tu... »

L'arrivée massive des moucherons se chargea fort à propos de mettre un terme à la virulente diatribe de mon ami. Noyés dans la fumée âcre nos conversations se tarirent d'elles même. Se réduisant à de brèves remarques, entrecoupées de quintes de toux. Le mieux à faire après un frugal repas, était de chercher le sommeil enseveli sous une toile protectrice, grâce à laquelle nous transpirions comme des damnés.

Les nuits dans ces contrées où les animaux n'ont pas encore appris à craindre l'homme sont fertiles en surprises. Cris, identifiés ou non, bruits dont l'origine et la provenance sont impossibles à déterminer. Inquiétants toujours, surtout qu'ils sont parfois très proches. Points de braise des yeux attisés par les reflets du feu, menant une sarabande incessante et effrayante. Dix fois, vingt fois, dans l'obscurité un hurlement soudain ou bien un bruit, fort et insolite, nous réveille. Se reposer dans ces conditions semble impossible mais l'accoutumance jointe aux fatigues accumulées, viennent bien vite à bout de ces angoisses. Il n'y a guerre qu'un passage d'éléphants au milieu du bivouac pour nous faire reprendre contact avec nos peurs.

Les étapes se succédèrent, l'avance se poursuivait, parfois rapide, souvent contrariée. Le trait s'allongeait sur la carte, plus de la moitié du parcours était derrière nous. La satisfaction de cette constatation était largement tempérée par la conscience que nous avions, d'avoir mangé notre pain blanc. Chaque jour les eaux, rivières et marécages confondus, devenaient plus présentes. Trouver une

étendue de sol sec suffisante aux évolutions du para moteur, s'avérait de plus en plus aléatoire. Très vite nous en avons été réduits à espérer que les berges du lac nous offrent une surface hors d'eau suffisante. Surtout dans les jours qui précéderont l'arrivée. Déjà, j'avais été obligé de sauter une étape et d'attendre les marcheurs (devenus des nageurs) jusqu'au surlendemain. Qu'en serait-il, dans les jours suivants ?

Comme d'habitude, le sort c'était chargé de me fournir une réponse, brutale !

Ce matin-là le décollage avait été laborieux, la veille par erreur, croyant toucher la terre ferme, je m'étais posé sur une sorte d'îlot, composé de racines de troncs de feuilles et de terre entremêlés, flottant à la surface du marécage. Par chance, ce 'porte-avions' avait tenu le coup. Ce n'est que lors de l'envol, que les roues en ont crevé la surface. Pas de blocage heureusement, mais une perte de vitesse dont la conséquence fut de diminuer mon gain en altitude. Pas grand-chose à faire, accélérer à fond et fermer les yeux, ça passe ou ça casse ! Ça n'a pas passé ! J'ai percuté la canopée, une secousse aussitôt suivie d'une vive douleur au niveau de ma cheville. Les feuilles et les branches m'ont giflées le visage et les bras. J'ai perçu des craquements, provenant des branches, de l'appareil... pas de mes os, tout de même ! Secondes interminables, enfin, une bourrasque providentielle avait fait bondir le chariot. J'étais libre, en montée maximum. Ce n'est qu'à ce moment que je me suis rendu compte que l'hélice faisait un drôle de bruit. Refusant envisager le pire, je me tenais des propos rassurants : elle doit être un peu amochée, le principal est qu'elle tourne avec un rendement satisfaisant. Je m'accordais mentalement un délai de récupération, avant d'oser évaluer les dégâts. Reprendre mon sang-froid ainsi que le contrôle du vol constituait le premier impératif. Après un rapide examen du matériel et de l'équipage, je jubilais, heureux de m'en tirer à si bon compte... Du moins c'est ce que je croyais. La tripale était bien quelque peu amputée de ses extrémités, mais elle tournait sans occasionner de secousses dangereuses pour la

mécanique. Juste un peu moins de puissance. Ma cheville avait été entaillée, beaucoup de sang perdu mais un bon pansement viendrait tout arranger : « Heureusement que je n'ai pas à progresser dans le merdier d'en bas. » Je me félicitais joyeusement, ignorant ce que les Dieux avaient concocté pour moi. J'ai commencé à m'en faire une idée en voulant virer pour déterminer le meilleur franchissement sur un gros marigot. Première phase repérage, puis transmission des coordonnées à Michel par radio V.H.F. Ce qui impliquait de retourner survoler la portion du trajet où il était supposé se trouver.

Action sur le cabillot de frein gauche, pour virer ! Ma main s'élevait pour saisir la poignée, tandis que le regard restait fixé sur le sol pour ne pas perdre les points de repère.

Sensation de tâtonner dans le vide. Stupeur, le foutu cabillot n'est plus là. Il est resté dans les arbres ! Nouvelle montée d'adrénaline, léger flottement, puis le cerveau se remet à fonctionner normalement. S'il m'est possible de tourner d'un côté, avec une giration proportionnelle je dois parvenir à me repositionner.

L'action précède la pensée et... Bis repetita ! Cette fois ma main droite retomba avec le cabillot restant, prolongé d'une courte longueur de la gouverne rompue sous l'effort. Pas la peine d'espérer réparer en vol. Oh, la, la !

Alors là, ce n'était plus du tout pareil, j'étais condamné à voler droit devant, en subissant la dérive due au vent en plus. L'idée de me poser d'urgence s'imposa à mes pauvres méninges surmenées. Avec les conséquences prévisibles d'une approche sans possibilité d'arrondir, donc de freiner la glissade horizontale, nécessitant donc du terrain sous les roues, au moins cinquante mètres. Aucune possibilité de choix, ni à droite ni à gauche. Je vois, trop tard, un endroit propice. Ça va trop vite, j'avais laissé passer l'occasion et le retour était interdit. Pas d'autre solution que de me crasher à l'aveuglette, dans la première trouée venue. Du pur Monkey Business. Pour le coup, j'avais la trouille ! Accélérer, monter, prendre de la hauteur, élargir la perspective, visualiser loin devant. Pas

trop haut tout de même, car le relief s'estompe avec l'altitude. J'effectue ces actions en même temps qu'elles me viennent à la pensée. Le résultat fut payant, car parvenu à sept cents mètres d'altitude, j'ai pu constater que la rivière faisait un gros méandre. Je distinguais clairement le miroitement de l'eau sous les rayons d'un soleil presque à son zénith. Si elle fait un coude, c'est qu'une élévation du terrain l'y a contrainte ! C.Q.F. D. T'es un vrai chef mon p'tit pote. Tout en m'adressant ces paroles d'encouragement je restais conscient que, si je continuais de filer comme ça il faudrait une semaine ou un siècle à l'équipe sol pour me localiser. Car, si en liaison Air/sol (ou sol-air) la portée V.H.F. est de plusieurs kilomètres, en utilisation sol-sol elle ne dépasse pas quelques dizaines de mètres. La situation ne se prêtait certes pas aux tergiversations, la descente était amorcée, cap sur l'objectif. Inch Allah ! Mais j'étais tout, sauf à l'aise, si on m'avait introduit une olive dans le fondement, ce n'est pas moins de deux litres d'huile qui en seraient sortis. Ça descendait vite, beaucoup trop vite, j'avais mal estimé la force du vent et je sentais que j'allais dépasser la D. Z. On ne pouvait décemment parler de terrain d'atterrissage. Seule solution, remettre la gomme pour tenter de faire un bond, au moins jusqu'à l'autre rive. Quand c'est parti pour foirer, ça foire. L'hélice endommagée au décollage, n'accepta pas les tours que je venais de lui imposer. Avec un grand bruit sec, pareil à un coup de feu, elle choisit de vivre sa vie seule. Le moteur s'emballa, je dû l'arrêter d'urgence, la chute s'accéléra irrémédiablement, les roues frôlèrent la tête des palétuviers, deux secondes après c'était le grand plongeon. À peine le temps de dégrafer le harnais, le bidule m'entraînait malgré tout avec lui dans l'eau noire et froide. Crachant, suffoquant, j'ai refais surface, juste à temps pour voir l'aile s'enfoncer en libérant de grosses bulles d'air. Profitant du courant je me suis laissé flotter jusqu'à la berge en aval, puis j'ai tenté de saisir une grosse liane pour escalader la rive abrupte. C'était une liane molle et glissante, je pestais contre les bizarreries de la végétation locale, avant de réaliser que c'était la queue d'un Boa (ou Python) que je tenais.

Il a fallu que je découvre la tête, gueule béante d'où fusait une sorte de râle sifflant, pour faire la relation entre les deux extrémités, celle qui me regardait et celle que je serrais entre mes mains, avant de retourner à la baille, dans une ambiance légèrement paniquarde. Par chance mon sans-gêne avait probablement épaté le serpent, car il se laissa glisser à l'eau et disparu sans plus m'accorder d'attention. Les serpents constricteurs ne sont pas venimeux c'est déjà ça. Quoi qu'il en soit, les quatre ou cinq mètres de celui-ci ne m'incitèrent pas à vérifier si les conneries qui circulent concernant leurs capacités défensives sont fondées ou non.

J'avais avec la plus vive circonspection repris pieds sur le sec. Mis à part ma blessure à la cheville qui me faisait mal et constituait un handicap notoire, je m'en sortais plutôt bien. Telle était, du moins, mon impression, jusqu'au moment où, ayant récupéré suffisamment de lucidité je me trouvais en mesure de faire le bilan réel des événements : L'engin était rayé des listes, irrécupérable, c'était un premier point. Le second était qu'il me fallait absolument retrouver l'équipe sol. Or j'avais conscience de n'avoir pas été en mesure de communiquer ma position au moment du crash, d'ailleurs je ne la connaissais pas. Merde de merde, mon G.P.S. était au fond du marigot, comment allais-je me situer ? Michel maintiendrait son itinéraire dans l'attente de mon survol. Faute de recevoir de nouvelles indications, il allait continuer jusqu'à la rivière. Oui mais à quel endroit ?

Ça allait mal, très mal ! La radio et les réserves, piles et bouffe, étaient avec le reste, au fond. Rien pour signaler ma position, même pas de quoi faire un feu. Restant calme à défaut de pouvoir boire frais, je ne céda pas à l'affolement. L'axe de progression des Michel's-boys était sensiblement parallèle à celui de mon vol, jusqu'au moment du plongeon. Ce n'est qu'après avoir viré que les choses ont mal tournées, par conséquent en ouvrant un layon perpendiculaire sur environ quatre kilomètres, ils ne pourraient éviter de le recouper, donc de le suivre, ne serais-ce que pour en

comprendre la raison. Donc en me tenant approximativement au centre du dispositif, ils tomberaient forcément sur mézigue. Préalablement je m'étais imposé de plonger, pour essayer de récupérer ma machette sans laquelle je ne pouvais rien. Elle était fixée à l'appareil et il me faudra presque trois heures pour y parvenir, le courant était fort, l'eau opaque, toutes sortes de saloperies grosses et petites y foisonnaient. Chaque contact était ressenti comme une secousse électrique, la peur bouffait une grande partie de mon énergie, je suis sorti de là en hurlant de dégoût. À moitié mort de fatigue, j'entrepris de tailler dans la masse de verdure. C'était un mur compact, repaire de tout ce qui pique, mord ou griffe, végétal et animal.

Inutile de décrire mon soulagement lorsque j'entendis, plusieurs longues heures plus tard, les bruits de machettes et les cris poussés par les pisteurs. Michel arriva et comprit tout de suite la situation. « Alors, vieille noix ! Te revoilà piéton, à présent. Monsieur va cesser de jouer les héros de l'Aéropostale, plus question de dessiner des moutons en bayant aux Corneilles. N'espère pas te faire porter, sous prétexte que tu as une cheville abîmée. Inapte opérationnel, tu es bon pour nous attendre sur place jusqu'au jour glorieux de notre retour, désolé pour toi. »

Quoi qu'il en dise, il était heureux que les choses se soient passées de cette façon, lui aussi avait conscience que le pire avait été évité de justesse. Quelques degrés d'écart sont fréquents dans une progression à la boussole. Que le groupe passe à seulement deux ou cinq mètres de mon layon, et je subissais une perte irréparable, la mienne. Je déclare, avec une conviction qui m'épate : « Ma blessure n'est pas profonde, pas au point de m'empêcher de marcher. Bien sûr, elle devra attendre le retour à POKOLA pour avoir des chances de cicatriser, mais entre temps les sulfamides aideront à limiter les dégâts. Au pire, l'asticothérapie suffira pour empêcher la gangrène. En tout état de cause tu n'avais jamais été partisan du 'Para moteur', nous voici revenus à la configuration classique. Al-

lons-y, vieux crabe, que je te montre ce que c'est qu'un authentique coureur de brousse. »

Bel optimisme, mais dès le jour suivant nous allions être confrontés à de nouvelles difficultés. Les Babingas devenaient de plus en plus nerveux, l'approche du but augmentait d'une façon directement proportionnelle leurs craintes, pour eux, le territoire était quasiment tabou. Toute avance exigeait une pénible reptation amphibie. Notre état de fatigue et de faiblesse était tel que nous n'étions capables de couvrir que des étapes inférieures à cinq ou six kilomètres par jour. L'humeur était sombre et le moral aussi spongieux que nos godasses.

Un matin, alors que, sans enthousiasme nous allions nous remettre en route, Michel m'interpella, sur un ton qui se voulait détaché. « J'avais mal estimé, ton engin nous facilitait bougrement la tâche, nous nous épuisons en aller et retours pour trouver les passages les moins difficiles ou les moins dangereux. Nous sommes contraints de battre trois à quatre fois plus de terrain vers un but que nous n'atteindrons, en continuant à cette allure, que dans vingt jours ou plus probablement, jamais.

— Soit, que proposes-tu ?

— Tu vois cette rivière ! Depuis deux jours que nous en suivons les bords son cours n'a pas varié, nord-sud. Cela indique quelle va presque certainement se jeter dans le lac Télié. Construisons de petits radeaux pour profiter de son courant et gagner du terrain en économisant nos forces.

— Bien vu, vieille bête, il faut construire des embarcations étroites et courtes, justes capables de supporter un homme avec son équipement. »

Nous nous sommes mis au travail, l'expression préoccupée de mon camarade m'indiquait qu'il avait, autant que moi, la vision claire des embûches que comportait cette initiative. Pourtant, nos embarcations se révélèrent éminemment fonctionnelles, nous épar-

gnant une énorme charge de fatigue. Il n'y avait qu'à se laisser pousser par le courant, en donnant de vigoureux coups de gaffe pour se maintenir dans l'étroit passage non envahi par la végétation, cela ne requérait qu'un peu d'attention. Soudain, l'abrutissement, la torpeur provoqué par la répétition de nos gestes, fus rompu par une exclamation de Michel : « On ne passe plus, regarde ! »

La rivière n'avait plus de lit, plus exactement elle en avait trop, impossible de distinguer quel était le bon. D'étroits chenaux se faufilaient entre les tapis de végétaux qui couvraient la surface de l'eau, constitués d'herbes à longues feuilles lancéolées dont les bords sont tranchants comme des rasoirs. Nos radeaux poussés par le courant se plantaient complètement dedans, ce qui nous valait au passage d'êtres lacérés, découpés en lanières. Chaque estafilade devenait rouge, rongée par le suc urticant sécrété par ces saloperies de plantes. Les insectes attirés par le sang, nous considéraient comme des salles de banquet ambulantes. Sans que cela nous apporte un quelconque soulagement, nous constatons que les Babin-ga souffraient presque autant que nous. Les chasseurs dont nous dépendions totalement pour nous nourrir, ne nous fournissaient que de rares et maigres oiseaux des marais et autres poissons chats au goût de vase et à la chair adipeuse. Pour comble, il devenait pratiquement impossible de faire du feu. La pluie qui tombait sans discontinuer depuis près de deux jours avait achevé de détremper notre matériel. C'était la goutte qui fait déborder 'la' vase.

— Bouffer cette bectance, et crue encore, y'a pas un exploit, sportif ou scientifique qui m'y obligera. Merde alors ! » Michel fulminait, il faisait semblant d'être en colère pour cacher ses préoccupations. Pas besoin de nous consulter d'ailleurs pour partager les mêmes soucis, au premier plan de ceux-ci, la crainte que nos guides ne nous faussent compagnie. Car c'est une attitude caractéristique des pygmées, ils ne se fâchent ou ne s'insurgent que très rarement et ils ne se battent pratiquement jamais. C'est le peuple le moins belliqueux de la terre. Les mots guerre ou bataille n'existent pas dans leur langue. Leur réaction face aux agressions

consiste à supporter en silence, dès qu'ils en ont assez ils partent. Ils disparaissent sans rien dire, inébranlables dans leur détermination. Conscients de ce fait, nous cherchions anxieusement à estimer le niveau de saturation où ils étaient parvenus.

Profitant d'une pause, Michel me demanda brusquement : « Ta jambe, enfin ta cheville, comment va-t-elle ? Puis, sans me laisser le temps de répondre, il ajouta, en évitant soigneusement mon regard :

— Elle doit être salement infectée, si tu veux mon avis la gangrène n'est pas loin tu sais, et je ne rigole pas ! Risquer une amputation, en mettant les choses au mieux, pour un enculé de dinosaure qui n'existe peut-être même pas, faut être con !

Message reçu cinq sur cinq, mon pote. Je n'ai même pas jeté un regard sur ma blessure, avant de répondre.

— Tu as raison, Michel, dissimulant un sourire je lui concoctais un petit traquenard amical. Je crois effectivement plus sage de suivre ton conseil et de retourner avec trois pisteurs, votre équipe allégée ira plus vite, ce qui vous permettra de terminer la mission plus aisément. À vous la gloire et les honneurs, Messieurs !

Michel pigea tout de suite l'astuce et me lança un regard courroucé.

— Pas question, mon salaud, tu te rends compte de ma responsabilité morale ? Sans moi tu ne parviendras jamais à rentrer vivant, c'est tout vu, nous rentrons immédiatement et ensemble, merde pour le Mokélé M'bembé ! »

En riant de soulagement, nous annonçâmes la décision aux porteurs qui se mirent à chanter de joie. Très jolis chants d'ailleurs, le pygmée Jodle à la façon des Tyroliens. Voix de gorges étranges et prenantes, cela constituait un plaisir très fort de les écouter, en forêt autrefois là-bas, au sec !...

Le retour fut un calvaire pire que tout ce que nous aurions pu imaginer, même dans nos plus noires prévisions. Nous étions devenus

de vrais zombies et je n'osais regarder Michel, sachant très bien que la pitoyable et crasseuse créature que je verrais ne serait que mon propre reflet. À quoi bon torpiller un moral déjà bien éprouvé. Pas de problèmes en revanche avec nos guides, quatre progressaient en notre compagnie les trois autres avaient filé comme des gazelles pour avertir de notre proche arrivée.

Avec le recul, les regrets engendrés par l'échec de notre tentative se sont estompés. Le but avait été si proche que je ne cessais de me reprocher l'accident qui en avait été cause. « Sans cette stupide chute dans la rivière ! »

D'emblée, nous voulions repartir, mais c'était compter sans les toubibs et, le temps. Je devais aborder la question, quelques années plus tard avec Michel lors d'une rencontre à Paris. C'était peu de temps avant sa mort, j'ai encore ses paroles en mémoire. « Il est bien là où il est, ce Dinosaur. S'il existe tôt ou tard des abrutis de notre genre ou pire vont finir par le 'découvrir', que se passera-t-il alors ? Tu verras qu'un jour il y aura bien un cinglé de la gâchette pour lui foutre un chargeur de balles dum-dum dans la tronche.

— Ouais ! T'as raison le monde est devenu dingue. Y'a trop de gens sur terre ça fait des foules, et foule c'est tout simplement le féminin de fou. »

Notre état sanitaire ne s'améliorant pas suffisamment vite, nous avons mis à profit le passage d'un piper de l'Aide Technique Militaire Française au Congo (ouf !), pour gagner Brazzaville. La coopération médicale nous permit de faire un bilan de santé. Résultats catastrophiques, évacuations sanitaires sur la France, demandées en urgence. Michel refusa, il se soignerait à l'indigène dans son village avec sa famille. Rien ni personne ne l'en feront dé-mordre : « Si je dois crever autant que ce soit à l'endroit que j'ai choisi. Tu me vois finir ma vie dans un hôpital inconnu, dans un pays qui ne m'est plus rien, seul tel un misérable ! »

N'ayant pas d'aussi bonnes raisons de refuser j'avais été admis à l'hôpital de La Pitié Salpêtrière, en plein Paris. Une autre aventure.

Décidément, mes pérégrinations semblaient vouloir toutes se terminer de la même façon, dans la position du cafard flytoxé, sur le dos quoi. »

Bibert se tait brusquement, comme se coupe un filet d'eau lorsqu'on tourne le robinet. Un silence s'installe que Karin rompt délibérément.

« Mais où sont les œufs que vous avez ramenés ?

Son compagnon part d'un grand rire, les larmes lui en montent aux yeux, il se tape sur les cuisses, plié en deux par un fou-rire irrésistible. Karin est gagnée elle aussi par le rire, elle ri de voir Bibert rire avec autant de cœur. Ils se tordent en hoquetant, sous le regard étonné de Fred qui est de quart à la barre. Enfin Bibert parvient à recouvrer assez de calme pour répondre.

— Incroyable ! Mais d'où tiens-tu tes informations ? Tu ne lâches jamais le morceau, hein ! Bon, inutile de finasser, je viens de te donner la version disons, officielle, celle en tous cas que tout le monde croit réelle. En fait, comme tu l'as compris, nous n'avons pas abandonné en route, nous sommes bel et bien parvenus sur les bords du lac. Mais là, pas, ou plus, de Dinosaure, hélas. Pourtant, dans la vase d'une tourbière asséchée, nos pisteurs ont mis à jour de gros blocs groupés par nids de deux ou trois. Il y en avait un grand nombre, disséminés sur une surface grande comme un stade de football. Nous ignorions ce que cela pouvait être, la forme générale n'en était pas ovoïde mais vaguement sphérique, avec des protubérances tout autour. Nous avons décidé d'en 'éclater' un, pour voir. La gangue protectrice était très dure et les machettes ne parvenaient que très difficilement à l'entamer. Michel a pris un fusil et tiré dessus, à balle explosives ! Difficile après ça d'identifier le contenu, mais il nous a paru évident qu'il s'agissait d'un fossile, vraisemblablement celui d'un œuf. Nous en avons ramassé quatre, nous voulions les ramener pour une observation plus... Scientifique. Durant le retour nous en avons perdu deux. Le premier par maladresse, il est tombé dans un marigot et nous ne sommes pas parvenus à le retrouver, malgré tous nos efforts. Le second a été dérobé durant une pose dans notre progression. Le repos n'était

supposé durer que quelques minutes, j'en avais profité pour aller rejoindre Michel afin de partager avec lui la boîte de corned-beef qu'il venait d'ouvrir. À mon retour, envolé ! Un saurien ou un singe ? Nous avons battu les abords sans rien déceler, pas de traces, plus d'œuf. Inutile de te dire que nous avons soigneusement couvé, c'est bien le terme, les deux rescapés. À notre retour nous n'avons raconté que la version expurgée, cette décision participait d'un plan d'action élaboré en commun et qui prévoyait que je gagnerais Brazzaville, afin d'y contacter un toubib de la coopération médicale, un professeur en mission pour l'Institut Pasteur. Nous avons décidé de ne lui remettre qu'un seul exemplaire de nos trouvailles, par ce biais, nous pourrions en connaître la nature exacte et, par voie de conséquence, la valeur. Ensuite il nous serait aisé de négocier le second avec un musée, une université ou tout autre amateur de ce genre de découverte, nous espérions bien en tirer un gros paquet de dollars. Ce qui est étrange, c'est que nous n'avons pipé mot de notre découverte à personne. Le prof. Quant à lui n'a pas vraiment eu le temps de le chanter sur les toits, vu qu'il a été rapatrié sanitaire, en état de coma profond. Il n'en était pas sorti lorsqu'il décéda après trois jours d'hospitalisation. L'œuf qui lui avait été confié n'a apparemment pas fait l'objet d'études ni d'interrogations, en tous cas, nul n'en a jamais fait mention. Nous ignorons, encore à ce jour, ce qu'il en est advenu, probablement a-t-il été rangé puis oublié dans un placard, ou plus simplement jeté à la décharge... Ors, toi, mon amour, tu connaissais l'existence de ces fossiles. Comment ? Par qui ?

« Écoute, vous n'avez jamais pensé que la mort de votre ami le savant, puisse ne pas être d'origine naturelle ?

— Si, bien sûr ! Mais nous avons appris qu'il aurait succombé à une fièvre, contractée lors d'un voyage en brousse. Il venait juste de rentrer, après trois jours d'études sur l'apparition d'un nouveau virus, du genre 'Ebola'. Ça nous a paru assez convainquant pour ne pas chercher plus loin.

— Et, si par hasard cette contamination n'était pas tout à fait accidentelle ? S'il avait été délibérément infecté, après avoir fait part de votre découverte à une tierce personne, par exemple !

— Bon, ne tourne pas autour du pot ! Si tu sais quelque chose, dis-le-moi ce sera plus simple, non ?

— Oui, c'est vrai ! Cependant je n'ai que des présomptions et des informations non vérifiées. Il est impératif que je fasse des recherches. Je ne te cache pas que c'est un peu le but de mon retour.

— D'accord, mais en attendant, si tu crachais enfin le morceau, hein !

— Un chercheur scientifique n'est pas un agent-secret, la découverte, votre découverte, était pour lui, avant tout un objet d'études. Il a donné ce soir-là, deux coups de téléphone...au minimum. Le premier, à un éminent Paléontologue de l'université de Yale, aux États-Unis. Pas difficile de deviner pourquoi. Le second, un appel local, passé immédiatement après, était destiné à un jeune Attaché commercial de l'ambassade de France. Environ une heure plus tard les deux hommes étaient attablés ensemble, au restaurant du 'Mbamou-Palace'. L'hôtel où l'équipe du Comité avait l'habitude de séjourner durant leurs passages dans la capitale du Congo. En revanche je ne sais rien du motif de l'appel non plus de la teneur des propos échangés. Mon...copain ne m'a pas fournis d'explication là-dessus. Hé, oui ! Cela explique que ces renseignements sont fiables, je les tiens de source sûre ! Ce deuxième personnage n'était rien moins que mon petit ami du moment. Nous étions même fiancés. Notre fréquentation remontait à près de deux ans, bien que vivant chacun de notre côté. C'est par lui, Claude, que j'ai eu connaissance de l'existence de l'ex-futur bébé Dinosaur, Le baby 'Mokélé-M'bembé'.

— Mais ! Ça alors ! Qu'est ce que tu fous avec moi si tu es fiancée ?

— Tu es jaloux ? C'est bien les hommes ça ! Nous discutons de découvertes susceptibles de bouleverser le monde et toi, tout ce que tu retiens de mon récit c'est l'existence d'un supposé rival.

— Supposé, supposé ! Comme tu y va. C'est toi qui viens de me dire à l'instant que vous étiez sur le point de vous marier.

— C'est vrai, nous étions très épris l'un de l'autre. Mais vois-tu, Claude a disparu, il a trouvé la mort dans un accident d'avion. Un 'piper' de l'aéro-club qu'il avait loué pour monter à Ouessou, avec l'intention de rencontrer ton ami Michel Courtois. Toi tu étais déjà en route pour la France, et je crois que Claude ne connaissait même pas ton existence. Le petit bimoteur n'est jamais arrivé, le dernier contact radio avait eu lieu à hauteur de Makoua. Le vol se déroulait normalement, ils étaient presque à mi-chemin. L'enquête, si on peut parler d'enquête, attribue l'accident à une défaillance, de l'appareil ou du pilote. Par défaut, puisque l'endroit du crash n'a pas pu être localisé.

— Excuse-moi, je ne pouvais pas savoir. Pour Claude je veux dire. Si je te comprends bien, tu ne crois pas aux versions accidentelles dans la cause des décès de ton ami et du professeur. Quelle est ton idée alors ?

— Difficile de croire à l'absence de mains criminelles dans cette affaire. D'autant que sur le campus de Yale c'est produit un accident étrange. Un chercheur, un Paléontologue réputé, a été victime d'un chauffard non identifié. Tu ne trouves pas cela curieux, toi ? Tous ceux qui avaient bénéficié de l'indiscrétion du savant, ont disparu. Hé bien moi je cherche à savoir, pour la mémoire de mon ami et parce que je suis une remueuse de merde par nature et profession. C'est comme ça que j'ai trouvé ta trace et, par l'intermédiaire de Fred, fait ta connaissance. Je dois dire que je ne m'attendais pas plus à tomber amoureux, qu'à me retrouver à la poursuite d'un fabuleux trésor. Non plus d'ailleurs qu'à mener une guerre contre une dictature militaire parmi les plus féroces de la planète. Allons bon, cette grimace ! Je devine ta préoccupation mon amour. Rassure-toi... je t'aime vraiment !

— Merci, c'est gentil de me le confirmer. Je commençais effectivement à craindre de n'avoir été qu'un instrument dans ton enquête. Bon, résumons-nous, le premier fossile ramené a disparu de la circulation. Soit il a été volé, soit il est 'oublié' quelque part.

Depuis notre retour quatre morts se sont produites dans des circonstances non clarifiées. Michel Courtois, que je croyais mort d'une crise de paludisme 'pernicieux' et qui a peut être subit le même sort que le professeur. Ton ami et le chercheur Américain qui, eux, ont été victimes d'accidents 'malheureux' et non élucidés. Avec le pilote, cela fait bien quatre. Je détiens le dernier œuf, mais il semble que personne, à part toi, ne soit remonté jusqu'à ma piste. Ce qui me vaut sans doute d'être encore en vie. Deux questions me viennent spontanément à l'esprit, premièrement quelle valeur peut-on vraiment attribuer à ce genre de fossiles, sous entendu, peuvent-ils justifier une série de meurtres pour s'en emparer ? Deuxièmement, qu'allons-nous faire ? Serais-tu partante pour entreprendre, en ma compagnie, la poursuite des recherches ? — Si je compte bien cela fait trois et non deux questions, puisque tu aimes les précisions mathématiques. Pour la valeur, je me suis déjà informée, tu penses bien. D'un point de vue scientifique, elle est inestimable ! Ce qui revient à dire qu'il ne faut pas espérer pouvoir s'acheter une voiture neuve avec le prix qu'un laboratoire pourrait payer. En revanche, certains collectionneurs ou 'amateurs' seraient prêts à vendre leur âme au Diable, dans l'éventualité où l'une de ces entités existent, pour posséder dans leur collection privée un tel objet. Dans ce cas tout est possible, y compris les hypothèses les plus délirantes. À ta troisième et dernière question, je répondrai que personnellement je compte, comme je te l'ai dit rentrer et poursuivre mes investigations. Si tu désires te joindre à moi, bienvenue mon amour ! Cependant je t'avoue que depuis le début de mes recherches, à part ta rencontre, je n'ai pratiquement pas progressé. L'enquête ressemble à une partie de pêche à la ligne, nous ne savons pas encore quel genre d'appât nous devons choisir. Allons-nous au goujon ou la truite ? Viens, rejoignons nos amis. Un long voyage nous attends, à notre arrivée nous aurons peut-être les idées plus claires. »

Mais Bibert ne bouge pas, depuis quelques instants il est profondément absorbé dans ses pensées. Soudainement il s'aperçoit que son amie c'est déjà éloigné. Il s'élanche derrière elle.

« Attends ! Attends, je pense à quelque chose... Sakas ! Mais, oui, bien sûr, Sakas Spiropoulos !

— Tu ne pourrais pas être un peu plus explicite ?

— Ne t'énerve pas, je réfléchis, Michel, lorsque je l'ai quitté pour partir à Brazza, était soigné par un docteur Grec, Crétois pour être précis. Ce médecin était le responsable de la délégation du Comité International de la Croix-Rouge, le C.I.C.R., venu, comme chaque année depuis trois ans déjà, pour une campagne de vaccination contre le Pian. Cette maladie endémique cause des ravages dans les populations pygmées, Courtois par sa connaissance du milieu et la confiance que lui accordaient les Bakas, leurs apportait son aide. Avec le temps il avait fini par sympathiser avec le docteur Sakas, grand spécialiste des maladies tropicales, ce médecin est un passionné d'entomologie, il profite des actions de l'organisation pour collecter des spécimens rares. Des papillons tellement recherchés qu'ils sont pratiquement cotés en bourse. Il a ainsi développé tout un réseau d'amateurs fortunés qui paient des fortunes pour posséder, non seulement des lépidoptères, mais aussi tous objets d'art primitif ou archéologique trouvé dans la jungle.

— Tu penses que Courtois a pu lui dévoiler votre découverte, soit volontairement soit dans son délire, et que ce 'Sakas' ait aussitôt avisé un ou plusieurs de ses commanditaires ? Mais dans ce cas, il doit déjà figurer au nombre des victimes, il faut vérifier cette hypothèse ! Et comment expliques-tu que l'élimination physique du prof et de mon fiancé soit intervenue aussi rapidement. Le Congo est à plus de six heures des principales capitales Européennes. Ça fait court pour organiser et réussir deux attentats nécessitant un minimum de complicités et de préparation ?

— Oui, mais je crois que nous tenons une piste plus sérieuse que celle de Paris.

— Dis carrément que tu préfères que je reste à tes côtés, dans ce cas nous passeront par Paris et tu m'y accorderas trois jours au mi-

nimum. J'ai besoin de ce délai pour mettre en ordre mes affaires personnelles. Ça te va ?

— Bon, dans ce cas je te propose autre chose. Tu rentres faire ce que tu as à faire, moi je rejoins le Congo, en passant par Nairobi, au Kenya. Je t'y t'attendrai, soit à Ouessou soit à Brazzaville. Banco ?

— Banco ! Dis-moi Bibert, tu ne m'en as jamais parlé, oublié, manque de confiance, je ne vais pas tarder à le savoir. Le deuxième œuf, ou le premier, c'est selon. Le tien, il est où ?

— Ben là, sous tes pieds, dans la cale de *la Malay-Damsel*, tu croyais quoi ?

— Non, rien, c'était juste par curiosité, un petit test, comme ça, pour juger de la profondeur de tes sentiments en quelque sorte. Embrasse-moi. »

Comme tous les amoureux, nos héros ont besoin de moments d'isolement. La petite cabine avant, avec son lit à baldaquins, offrait un magnifique écrin à leurs étreintes au goût d'embruns.

Arrivés à Ranong, ils confient la garde de la jonque à Fred, font leurs adieux à Win et s'envolent pour leurs lointaines destinations. Karin prend un vol direct, Bangkok-Paris de la Thaï Airways, tandis que Bibert s'envole pour le Congo. Il a choisi un vol Malaysia-Airlines jusqu'à Nairobi, après cinq heures d'escale, continuation avec Air-Afrique à destination de Kinshasa. De là, Brazzaville n'est plus qu'à cinq minutes de vol.

La capitale de la République Populaire du Congo, est située sur la rive droite du fleuve éponyme. Sur la rive gauche, le fleuve a longtemps porté celui de Zaïre. Une appellation, commune pour tous, désigne la large partie qui sépare les deux métropoles, le Pool. C'est l'endroit où le grand fleuve semble se ramasser, concentrer ses forces avant de se précipiter pour aller, quatre cents kilomètres en aval, épouser la mer. Ce géant est le deuxième

fleuve au monde par le débit, après l'Amazone. Débonnaire jusqu'au Pool, il devient furieux en s'engouffrant dans les rapides. Faut dire que le goulet d'étranglement mesure moins de mille mètres d'une rive à l'autre. Le bouillonnement sur les rochers qui tapissent les défilés et canyons est dantesque. Malheur à l'homme ou au bateau, pirogue ou remorqueur, qui se laisse avaler, rien ni personne n'y échappe.

De Brazza, une fois (?) par semaine la compagnie LINA-CONGO assure la liaison aérienne sur Ouessou, huit ou neuf cents kilomètres plus au nord. L'équateur passe à mi-chemin, à hauteur de la ville de Makoua qui marque le début d'une région appelée Likouala aux herbes. Elle marque le commencement du règne de la forêt, des rivières et des fleuves. Situé sur la rivière Sangha, Ouessou, se trouve au centre de ce que l'on pourrait appeler le triangle vert Épaisses forêts du Cameroun et du Gabon, au nord-ouest. Forêts primaires du centre Afrique et Zaïre, au nord-est. Forêt inondée de la cuvette congolaise au sud. D'ouest en est, plus de treize millions d'hectares irrigués par d'innombrables rivières, entre Likouala, Sangha et Oubangui.

Lors des crues elles transforment la région en vasières et marécages immenses, ultime refuge des gorilles, éléphants, bongo et autres animaux. Hélas, sous les coups de butoirs des compagnies forestières et de la pression démographique, ce sanctuaire diminue chaque jour, entraînant la faune et la flore dans sa disparition.

Dès l'approche, vous êtes avertis par une communication péremptoire du commandant de bord « Interdiction formelle de prendre des photos ! » C'est pourtant une tentation, car l'appareil soviétique, d'un modèle obsolète a perdu sa porte latérale, ce qui facilite grandement la prise de photos aériennes, mais heureusement que les vols ne sont pas pressurisés. Après l'atterrissage, on se demande ce qui peut bien motiver l'interdiction faite plus haut, vu qu'il n'y a rien à photographier. Les installations se réduisent à

une simple piste, cadeaux des camarades de Chine populaire, bétonnée il est vrai, prolongée d'un tarmac.

Le tarmac est une zone dégagée, commune aux passagers et au réapprovisionnement des avions en carburant, une délicate opération qui doit s'effectuer grâce à un camion citerne, presque toujours absent ou en retard pour cause de panne ou de livraisons clandestines. Pour le reste... Strictement rien ! De l'aérogare, seuls des vestiges de fondations envahies par les herbes et hérissées de ferraille rouillée évoquent une zone bombardée plutôt qu'un chantier en cours. La construction en avait été entreprise, puis stoppée, en 1966. Depuis cette date, aucun budget n'a, semble-t-il, été débloqué. Alors, on improvise, un gendarme trace un trait à la craie sur le sol, hop ! Ici la salle de récupération des bagages. Un autre trait et voici la salle d'embarquement. Malheur à celui qui, par inadvertance (ou non) pose le pied sur ces limites symboliques, un coup de sifflet strident invite l'imprudent à plus de respect des installations. Sous le soleil de la saison sèche la farce est parfois pénible. Le côté burlesque aide pourtant à conserver sa bonne humeur. Avec les orages de la saison pluvieuse, le grotesque tourne vite au cauchemar. Tronche des voyageurs trempés, transits, regardant abasourdis la boue qui monte du sol, qui monte... et noie leurs bagages sans qu'ils puissent intervenir. Seule l'accoutumance, assortie des précautions dictées par l'usage, permet de subir ces avanies avec stoïcisme ou résignation. S'il existe bien des rues (coupées de ravines et de nids de poules, qui sont ici des nids d'autruche.) Aucune route, en revanche, ne permet de quitter Ouessou. Seule la rivière Sangha autorise les communications avec l'amont ou l'aval. Bien sûr, aucun hôtel ou auberge pas même un véritable restaurant. Des buvettes oui ! Ostensiblement désignées par le nom ou la fonction du propriétaire. Celle du sous-préfet, celle du commissaire, celle du juge. Bref, tout ce qui est un peu officiel possède une buvette, palliatif aux retards chroniques du versement des traitements et soldes ?

Dans la cour de la cathédrale, car il y a carrément un Archevêque dans ce haut lieu du christianisme, deux Mercedes 4X4 se déginglissent dans l'attente de la construction d'une route. Comment, et surtout pourquoi, sont-elles là ? Manifestation éclatante de la puissance du Christ pour les populations locales ?

La rue qui mène de l'aéroport aux berges du fleuve est en pente (CQFD), la plupart des magasins qui la bordent sont tenus par des Grecs ou des Libanais, la ville se répartit de part et d'autre. Au centre, juste à côté de la prétentieuse 'cathédrale' de briques, un petit cimetière gît à l'abandon, il doit dater de l'époque coloniale vu l'état des tombes. Par suite des mouvements de terrain elles sont presque toutes éventrées, en saison des pluies, lorsque les déluges tropicaux transforment le sol en torrents de boue qui dévalent la pente, des ossements humains, cages thoraciques, fémurs, etc. arrachés à leur fosse, se retrouvent au milieu de la chaussée. Les chiens Batékés, pourtant faméliques, ne daignent pas s'en occuper, d'ailleurs personne ne semble y attacher d'importance, mais au début cela avait tout de même un peu interloqué Bibert. Manque d'habitude, sans doute.

« Le docteur Sakas ? Mais cela fait plus d'un an que nous ne l'avons pas revu, d'ailleurs l'année dernière l'équipe de la campagne de vaccination était dirigée par un autre toubib, un Haïtien, très compétant et qui parlait bien Français. Mais il était noir, alors les indigènes n'avaient pas confiance... Si vous voulez de ses nouvelles, je parle du grec, il faudra vous adresser au CICR, ils ont une antenne permanente à Brazza. »

Le jeune médecin qui administre l'hôpital de la ville est ravi d'avoir un interlocuteur. Il a invité le navigateur chez lui et répond volontiers à toutes ses questions, d'autant plus volontiers qu'il n'a pas grand-chose à lui révéler. Avant de repartir, Bibert loue une pirogue pour aller à M'Birou. Michel Courtois avait créé ce petit campement niché au confluent

des rivières Djaka et Ndoki. Madjondo et Patricia, sa femme et sa fille, y vivent encore. Bibert admire l'arbre du voyageur qui a été planté sur la tombe de son ami, tout à l'heure il profitera de la descente du bateau-courrier pour regagner Brazza et continuer ses recherches.

Les bateaux-courrier sont d'énormes péniches à trois ponts, propulsés par d'antiques chaudières actionnant des roues à aubes semblables à celles des Mississippi boat mais placées tout à l'arrière. On y trouve des cabines de première, seconde, troisième et quatrième classe, ainsi que des restaurants. Toute une population s'y entasse, la cargaison encombre les superstructures. Outre le service du courrier, la navette assure les échanges entre la multitude de petits hameaux et villages répartis tout au long du fleuve et de ses multiples affluents. Les pirogues viennent s'accrocher en grappes, chargent ou déchargent, font un bout de chemin pour aller « voir la famille ».

Le trajet, de Brazzaville à Ouesso, s'effectue à peu près en dix ou quinze jours, selon les hauteurs d'eau, le brouillard et l'humeur du capitaine. Ce voyage, bien que long, n'est pas ennuyeux, les nombreux bancs de sable jalonnant le parcours provoquent quelques échouages qui en rompent agréablement la monotonie. Au retour la descente sur Brazza s'effectue plus rapidement, le courant ainsi que la hâte de l'équipage à rentrer pour retrouver leur famille aidant puissamment à augmenter la vitesse du convoi. C'est ainsi, qu'à peine plus d'une semaine après son embarquement, Bibert est déjà en mesure de s'installer à la terrasse du *Black&White*, établissement parfait pour y déguster une bière Primus, bien fraîche, avant d'entamer ses investigations.

Au bureau du C.I.C.R., le personnel 'expatrié' n'est pas un modèle de serviabilité. Déjà pour trouver une personne qui veuille bien prendre le temps d'écouter ses questions, il dû déployer des trésors de diplomatie. Quant à émettre la prétention de rencontrer quelqu'un susceptible de lui fournir des réponses, cela semblait relever

du ‘hautement improbable’, voir quasiment impossible. Usant d’un stratagème éprouvé, Bibert abandonna la place et depuis le bar du ‘Café du Centre’, composa le numéro du bureau d’où il sortait. Il obtint sans difficulté une secrétaire qui sembla trouver tout naturel de communiquer les renseignements demandés. C’est malgré tout avec un ton légèrement agacé, qu’elle lui signifia que « Monsieur le docteur Spiropoulos avait été chargé de mission auprès de l’O.N.U. et que, de ce fait, il devait se trouver soit à Washington soit à Genève ». » Ajoutant qu’il lui appartenait, à lui le questionneur, de se débrouiller pour obtenir plus de précisions s’il le souhaitait, la compétence de son interlocutrice ne s’étendant pas hors des limites du territoire Congolais. Clic, elle avait raccroché.

« Monsieur ! Monsieur, un appel pour vous. » Le réceptionnaire de l’hôtel a stoppé Bibert juste au moment où il allait s’engouffrer dans l’ascenseur. Renonçant à son projet initial, le marin se précipite pour décrocher le combiné, posé sur une tablette, de l’autre côté du hall. La communication n’est pas très bonne, des craquements, des coupures dans les mots... Karin est obligée de crier et souvent de répéter plusieurs fois la même phrase. Ils décident de raccrocher.

En appuyant sur le petit bouton rouge, elle éprouve plusieurs sensations, certaines contradictoires. Énervement causé par cette conversation longue et laborieuse. Joie de savoir Bibert en bonne forme et de constater que son cœur a accéléré ses battements, dès qu’elle a reconnu sa voix. Perplexité enfin devant les choix qu’ils doivent faire pour ne pas s’épuiser en recherches stériles. Mentalement elle reprend les données du problème, concernant la ‘piste Parisienne’, impossible de savoir si le professeur a contactés d’autres personnes que celles connues. Il vivait seul, avec une unique femme de ménage, deux fois par semaine, rien à espérer de ce côté. Pas plus que dans celui de l’entourage professionnel, une pléthore de collègues, assistants, quelques disciples, etc. Rien de

marquant, ni amis ni maîtresses. Peu, sinon pas d'espoir d'évoluer sauf découverte imprévue. Le seul os qu'ils leurs restait à ronger était ce médecin de la Croix Rouge dont Bibert avait retrouvé, puis perdu, la trace, le docteur Sakos ou Sakas... Ou quelque chose d'approchant. Karin prit la résolution de concentrer ses efforts dans cette direction et entreprit immédiatement une discrète investigation. Parmi ses relations, de nombreux amis de son ex fiancé étaient prêts à lui apporter toutes les aides dont elle avait besoin. En peu de temps elle reçut confirmation de la présence du docteur Grec en Guyane. Il présidait un colloque qui se tenait à Cayenne, pour encore trois jours. Ensuite il devait s'envoler pour la Papouasie-Nouvelle Guinée. Elle décida de rappeler Bibert, il était plus facile de se rendre en Amazonie que chez les Papous.

Durant ce temps, Bibert cherchait au hasard un indice, une personne, quelque chose ou quelqu'un pouvant lui fournir matière à faire évoluer, ne fût qu'un tout petit peu, ses recherches. Dans cette intention il eut l'idée d'aller boire une bière au bar de l'Aéro-club. La plupart des pilotes le connaissaient ayant fait des liaisons avec son précédent chantier de prospection. Ils le reçurent avec chaleur et acceptèrent amicalement de lui communiquer les renseignements en leur possession. Bibert pu ainsi, à sa grande surprise, apprendre que le pilote disparu dans l'accident ne figurait pas parmi les membres du club, c'était un parfait inconnu.

Le client, Claude Le Moal, l'ex-petit ami de Karin s'était présenté avec cet homme, un Russe, dont, fort heureusement, l'identité et le numéro de brevet figurait sur le plan de vol conservé au bureau. Le chef pilote, Franc, invita le marin à partager une bière à sa table.

« L'avion, un piper-Saratoga était couvert par l'assurance, alors nous n'avons pas eu trop à pâtir de cette histoire. L'ambassade de France s'est chargée des démarches pour son employé, un nommé Le Moal, à l'issue du délai légal, une cérémonie ainsi qu'une messe ont même été célébrés à la mémoire de ce vaillant serviteur de l'État. En revanche, rien ni personne n'est intervenu pour s'in-

quiéter du pilote disparu, à croire qu'il n'avait aucun passé, sa nationalité a opportunément dispensé notre consulat et les policiers locaux de s'acharner outre mesure dans leurs investigations, le dossier a simplement été transmis aux Russes. Depuis aucune nouvelle ! Si tu veux mon avis, Bibert, dans cette affaire il y a quelque chose de pas clair. Un copain m'a raconté qu'une épave de piper Saratoga avait été retrouvée, incendiée, au bout de la piste d'un petit terrain, en Guinée équatoriale. C'est une curieuse coïncidence, des bimoteurs de ce type il n'y en a pas tellement en Afrique de l'Ouest. Si j'étais toi, j'irais fouiller un peu du côté de Malabo.

— Bon, tu en prends une autre ? C'est ma tournée !

— Une dernière question si tu veux bien, avaient-ils des bagages ?

— Faudrait consulter le plan de vol... Je crois me souvenir que le plus jeune ne portait qu'une petite valise, genre bagage de cabine et le pilote un simple porte-documents en cuir. Ah ! Ça me revient, ils avaient aussi un gros sac à dos, comme ceux qu'on emporte pour faire de la montagne, ça m'avait frappé. Mais rien d'autre, pas plus de dix-sept kilos au total. Alors, on se la boit cette bière ? »

Lorsque Karin appelle, c'est depuis Douala que Bibert lui répond : « Bibert, mon chéri prépare ton sac nous nous retrouverons en Amérique du sud, à Cayenne !

— Pourquoi, tu es condamnée au bagne ?

— Non idiot, je crois tenir une piste de ce côté-là, c'est tout.

— Ben moi, j'espère pouvoir prendre le prochain vol Aeroflot, pour l'île de Bioko, ex Fernando Poo.

— Mais ! Tu vas faire quoi sur cette île ? Il y a un club-Med, là-bas ?

— Comme toi, je crois tenir une piste de ce côté-là, c'est tout.

— Ok ! Raconte-moi, je te donnerai ma version ensuite. Il y a peut-être deux axes de recherche, pourquoi pas ! Vas-y qu'as-tu découvert mon amour. »

Bien entendu, chacun voulant privilégier sa piste, il leur faudra près d'une heure pour arriver à un compromis. Karin attendrait le retour de son ami avant de s'envoler vers l'Amazonie, ensuite Bi-berth la rejoindrait si besoin était. Sur le point de raccrocher, le marin posa à la jeune femme une question qui lui trottait dans la tête depuis quelque temps et dont il ne parvenait pas à se débarrasser. « Dis-moi Claude ton ex, tu me l'as déjà dit c'est vrai, ne t'a pas donné d'explications. Mais n'a-t-il pas laissé une indication, un document ? Je ne sais quoi, après tout c'est toi qui as récupéré ses affaires lorsqu'ils ont été déclaré disparu, non ?

— Non ! Et tu n'es pas obligé d'ajouter que c'est mon ex. chaque fois que tu parles de lui. Ses affaires comme tu dis, ont été remises à sa famille. Officiellement, je ne représentais rien pour l'administration. Par les amis que nous avons en commun, j'ai pu obtenir les objets sans valeur, qui étaient sur son bureau de l'Ambassade. Ce sont mes seuls souvenirs de lui.

— Justement, c'est à cela que je pense. Reprends-les et examine-les à nouveau, plus attentivement, peut-être trouveras tu un indice, quelque chose d'insolite qui pourrait nous guider dans nos recherches.

— Mais, chéri, j'ai déjà eu cette idée ! Je t'assure qu'il n'y a rien d'intéressant ou même de simplement remarquable, la seule fantaisie c'est... Attends, je vais mettre la main dessus, il s'agit d'une photo où nous figurons ensemble, au dos il a écrit ce qui m'a semblé être un poème, bien que cela soit vraiment très nébuleux. Ah ! Ça y est, je l'ai ! Bon, je te lis, accroche-toi c'est très abstrait : « C'est le cri que l'on pousse pour que tout se termine. Il figure au commencement et à la fin de l'infini. Vois-le dans ton miroir. » Je t'avais prévenu, Claude était parfois... Rêveur. Tu en penses quoi ?

— Rien ! Pour l'instant je suis un peu largué. Continue tout de même de vérifier, le premier qui trouve une piste appel l'autre. Bisous ! »

Tandis que Bibert dans sa chambre d'hôtel s'explosait les neurones à essayer de trouver un sens au délire du disparu, Karin, fine mouche enchaînait coup de téléphone sur coups de téléphone pour tenter d'obtenir l'aide de personnes expertes en décryptages et autres exercices à base de messages abscons.

Le lendemain, très tôt, elle appelait le marin pour lui donner le résultat de son agitation nocturne ; « Tiens-toi bien, j'ai tout de suite pensé qu'il s'agissait d'un texte codé, une sorte de message secret. C'est finalement le spécialiste en rébus et mots croisés de mon journal qui en offre la meilleure interprétation. Tu es prêt ?

— Vas-y, cette manie de toujours tourner autour du pot. Je n'ai pas besoin de suspense.

— Ciel !

— Quoi ciel ? Ton mari vient de rentrer ?... Il t'est tombé sur la tête ?

— Tu vois ! Si je prends des précautions oratoires pour ménager tes méninges, tu perds patience, lorsque je fais concis, tu ne comprends rien. Bon, ciel, C.I.E.L. C'est le résultat probable de l'énigme. Maintenant ne me demande pas ce que cela peut bien vouloir signifier. Tu pourrais peut-être te mettre aussi à réfléchir de ton côté, non !

— Mais comment es-tu parvenue à cette conclusion ?

— Ce n'était pas évident, je te l'accorde. Voici la traduction :

« C'est le cri que l'on pousse pour que tout se termine. » On pense de suite à Cessez le feu !, Cessez le tir !, cessez... C'est 'C', la lettre C. Ensuite : « Il figure au commencement et à la fin de l'infini »... I, c'est le mot 'i', que l'on trouve en première et dernière lettre. Et pour finir : « Vois LE dans ton miroir. » Si tu écris 'LE' sur une feuille et que tu la places devant un miroir, tu lis EL. D'accord ? Bon, alors pour C, I, E, L, égal ciel ! Tu piges !

— Évidemment, mais c'est vraiment tordu, et puis qu'est ce que cela signifie ?

— C'est justement ce que je te demandais de trouver, chacun sa part de boulot, mon vieux.

— À priori tu serais plus à même, étant donné la nature de tes relations avec l’auteur du canular, de résoudre cette énigme. N’imagine pas pour autant que je cherche à me défilier. Non, mais... J’ai dans l’idée qu’il faut chercher un code peut-être numérique. En relation avec les lettres ou avec le concept, CIEL ! Il était croyant ton ex., pardon, Claude ?

— Pas à ma connaissance, personnellement je pencherais d’avantage pour une signification par lettres, comme ‘C’ pour confrérie, ou connexion, etc. Tu vois ce que je veux dire ?

— Parfaitement, bon, nous cherchons encore chacun de notre côté. J’ai mon vol pour la Guinée Équatoriale en fin de matinée. Douala est à moins d’une heure, de Malabo. Je te rappelle dès mon retour, je t’embrasse.

— Ah ! Tout de même ! Je me demandais si tu allais le faire un jour. Tu es plus prompt en critiques qu’en mots tendres, hein mon chéri. Gros bisous ! »

Karin n’en a rien dit, mais quand Bibert a émis l’hypothèse d’une combinaison alphanumérique, elle a aussitôt pensé qu’il était sur la bonne voie. D’une part, Claude ne devait pas avoir disposé du temps et des connaissances nécessaires pour élaborer un truc vraiment tarabiscoté. D’autre part, et cela renforçait le début de sa déduction, s’il avait souhaité que quelqu’un, elle par exemple, puisse déchiffrer le message, il avait nécessairement privilégié un système simple. Quoi de plus simple que la valeur séquentielle des lettres dans l’alphabet, A = 1, B = 2, et ainsi de suite.

Avec C.I.E.L. on obtenait 3.9.5.11. Qu’allait-elle bien pouvoir faire avec cette série de chiffre ou ce nombre, trente-neuf mille cinq cent onze ? Pas assez de chiffres pour un numéro de téléphone, ou pour un numéro de compte bancaire. Cependant cela devait être, ou avoir rapport, avec un code. Peut-être le genre de combinaison chiffrée, que l’on compose pour pouvoir accéder à certains édifices ! Un coffre, dans son bureau à l’ambassade ? Non, il aurait déjà été ouvert pour son remplaçant. Une consigne... Oui, mais alors en Europe, car au Congo les consignes

sont encore manuelles. Décidément, l'éventail des possibilités s'avérait tellement vaste, qu'elle préféra mettre un terme à ses cogitations avant d'atteindre la surchauffe. Comme dérivatif, elle choisit de consulter son courrier électronique. Chez elle, le côté professionnel, bien que mis en veilleuse ces derniers temps, restait partie inhérente et indissociable de son mode de vie. En ouvrant son ordinateur, celui-ci, comme à l'accoutumée lui réclama son adresse et son code...

Bingo ! Et si ce groupe de chiffre était le code d'accès personnel de Claude ? Il l'aurait ainsi préservé, par une sorte de rébus mnémotechnique. Elle possédait son adresse e mail, il lui suffit d'inscrire les cinq chiffres dans la case pass-world pour voir s'afficher le contenu de la messagerie Internet de son ancien fiancé.

Installé sur la véranda de la case du curé, Bibert subit avec stoïcisme le flot de paroles dont celui-ci l'abreuve. Le père Arméno est d'origine portugaise, il est coincé dans sa petite paroisse depuis l'indépendance du pays, en 1968. Peu de visiteurs, alors il en profite quand il en tient un. Plutôt que de répondre simplement à la question que le navigateur lui posait sur l'escale d'un piper, il entreprend un petit cours d'histoire politique, destiné dit-il à bien cadrer le contexte : « Voyez-vous mon fils, la Guinée équatoriale est un petit pays constitué principalement de deux îles, Bioko, à trente-trois kilomètres de la côte Camerounaise et Annobon, à trois cent cinquante kilomètres au large du Gabon, complétées par une partie continentale, le rio Muni, coincé entre ces deux puissances. Mais vous savez probablement déjà tout cela, laissez-moi tout de même vous préciser qu'il s'agit d'une république de type "démocrature", c'est-à-dire « dictature camouflée sous des oripeaux démocratiques » Arrivé au pouvoir en 1979 suites à un coup d'État, Todorobi Obiang Nguéma est régulièrement reconduit, par lui-même, à la tête du pays. Tous les postes à responsabilité sont détenus par des membres de sa famille. Il est sous l'influence de sa femme, dont la volonté manifeste est de propulser, à tout prix, son fils au sommet de l'État. Ses frères le considèrent comme inca-

pable, voire dangereux. Notez bien qu'il ne le sera jamais autant que son oncle dont il a pris la place après l'avoir fait disparaître. Macias Nguéma avait, entre 1975 et 1978, fait massacrer tous ceux qui n'étaient pas de son ethnie, Fang. Soit près de cinquante pour cent de la population, qui à l'époque n'atteignait pas un million d'individus, avait ainsi été purement et simplement éliminé. Alors, mon fils ! Que vouliez-vous savoir d'autre, exactement ?

— Heu ! Merci mon père pour toutes ces précisions, passionnantes autant qu'étonnantes. Avez-vous entendu parler d'un petit avion de tourisme qui, voici un an environ, se serait posé pour ne plus repartir, sa carcasse incendiée se trouve en bout de piste de l'aéroport, deux personnes auraient dû se trouver à bord.

— Mais oui ! bien sûr, j'ai été appelé pour leur administrer les derniers sacrements. Enfin aux corps carbonisés qui en avaient été extraits. C'est une histoire qui avait fait grand bruit, à l'époque. Le président venait d'échapper à un attentat, fomenté soit disant, par l'opposition clandestine. Les soldats étaient encore plus fous que d'habitude, pourtant ici, ce sont des champions du tir sans sommations. Il paraît que l'avion tentait de décoller, sans en avoir reçu l'autorisation. Quoi qu'il en soit, ils ont été tirés comme des lapins... à la mitrailleuse lourde. Le piper a pris feu et explosé tout de suite. On a prétendu, par la suite, que c'était un coup monté et qu'ils avaient toutes les autorisations requises. L'embuscade aurait été commanditée par des proches du dictateur, aussi n'y a-t-il pas eu véritablement d'enquête. Seule l'assurance a exigé que l'épave ne soit pas déplacée, aux fins d'expertises. Depuis... Plus rien. Requiem in pace !

— Hé bien, je suis renseigné à présent. Encore merci mon père, je...

— Madre de Dios ! Vous n'allez pas vous échapper comme cela, mon fils. Nous allons dîner ensemble, ensuite, si vous le désirez, je vous conduirai sur les lieux. Avec moi ils n'oseront rien vous dire. Par contre, si vous tentez d'y aller seul, au mieux vous serez simplement expulsé. Mais vous ne seriez absolument pas à l'abri

d'une bavure, voyez-vous ! Dites-moi, que recherchez-vous exactement ?

— Mon père, vous me paraissez un homme en qui l'on peut avoir confiance, l'une des victimes m'avait dérobé un objet auquel je tenais beaucoup, je me demandais s'il était possible qu'il soit encore dans les débris de l'appareil. Il se trouve que ce n'est pas le genre chose qui attire l'attention, sa valeur est purement sentimentale et...

— C'est l'œuf ! Vous prétendez être le propriétaire de l'œuf !

— Ça alors ! Mais comment pouvez-vous savoir ?

— Ces païens l'ont trouvé dans l'avion, j'étais présent. Ils n'ont bien sûr pas compris de quoi il s'agissait. Pour eux c'était plutôt un bloc de pierre, ou de terre durcie. Ils ont voulu l'ouvrir, je me suis interposé pour préserver ce que je pensais être une pièce archéologique, une sorte de sarcophage néolithique, des fouilles sont en cours dans le sud de l'île. Rien à faire, j'ai été repoussé violemment. Comme ils ne parvenaient à l'ouvrir, ils ont placé une grenade dessus, elle n'a fait que l'écorner, alors ils se sont enragés et ont tirés une charge antichar. La roquette, elle, a tout pulvérisé, il n'est resté que des débris infimes, j'en ai ici, vous voulez voir ?

— Non, merci, je ne doute pas de votre témoignage. Mais puisqu'il était détruit, expliquez-moi comment, vous avez fait pour savoir qu'il s'agissait en fait d'un œuf fossilisé ?

— Mon fils, les desseins de Dieu sont impénétrables. Avant leur départ les infortunés garçons ont dû remplir une fiche de police. Il se trouve que j'ai eu l'occasion de jeter un œil dessus. Dans la case valeurs transportées, il était inscrit "Œuf" !

À présent, dites-moi c'était un œuf de quoi, exactement ?

— De poule, mon père, c'était un œuf de poule ! »

De Malabo, Bibert trouve une place dans un petit ferry qui le dépose juste à côté de la frontière Camerounaise. Puis, par taxibus, il lui est facile de gagner Campo, et ensuite Kribi. Dans cette région bien équipée en infrastructures touristiques, il renoue avec un élément dont il ne peut se passer, la mer.

Depuis l'hôtel *Palm-Beach*, pour la énième fois il compose un numéro. Pour la énième fois, une voix anonyme lui enjoint poliment d'aller se faire foutre ! C'est la messagerie de Karin, une invention du diable, ces boîtes parlantes ! Il ne parvient pas à se départir d'un léger agacement. Pourvu qu'elle ne soit pas déjà en route pour la Guyane, avec son caractère impulsif elle n'aura pas eu la patience d'attendre son retour. Sur qu'elle brûle d'envie de lui damner le pion, de décrocher la timbale avant lui. Déformation professionnelle, couplée à une éducation 'new style'. Plutôt que de se morfondre à attendre bêtement, le marin décide de regagner Douala par route, avec une escale à Yaoundé la capitale. Son idée était d'y séjourner jusqu'à la date de son retour sur Paris, prévu deux jours plus tard. Un choix qu'il va déjà commencer à regretter, lors de l'arrêt à Yaoundé, le Novotel du Mont Fébé où il avait l'habitude de séjourner, n'appartient plus à la chaîne prestigieuse. Rebaptisé, non sans arrières pensées, *Nouv-Hôtel du Mont-Fébé*, la nouvelle direction confond hôtellerie et boîte de nuit. Ce qui vaut aux malheureux clients de tressauter jusqu'au matin, les vibrations des basses amplifiées par le béton rendant caduques toutes illusions de repos. Le navigateur y résiste moins d'une heure, bien que la nuit soit déjà très avancée, il affrète un taxi pour se faire conduire jusqu'à Edéa, ville située à mi-parcours entre Yaoundé et Douala. L'hostellerie de la Sanaga y est restée fidèle à sa vocation d'auberge-étape, prolongée par le 'Club des palmes', blottis dans un coude du fleuve. Le calme et la bonne table du lieu l'incitent à y demeurer une journée supplémentaire.

En gagnant l'aéroport il n'est toujours pas parvenu à joindre Karin sur son portable. Elle n'a pas appelé ni laissé de message. Bibert commence à éprouver une inquiétude qu'il s'efforce de ne pas laisser grandir.

À Paris il se rend directement au domicile de son amie, personne. Le gardien de l'immeuble affirme que la femme de ménage, qui vient une fois par semaine aérer et dépoussiérer l'appartement, ne

lui a rien signalé d'inhabituel. « Vous pensez bien que s'il y avait eu quelque chose d'anormal, elle me l'aurait signalé ! » Déclare le cerbère, d'un ton convaincu. Bibert n'insiste pas. Au journal avec lequel Karin collabore le plus fréquemment, on ne veut surtout rien dire. « Même si nous avions une information, ce qui serait étonnant de la part de votre petite amie, nous ne la divulguerions pas ! » Ici aussi, il préfère ne pas insister.

Quelque chose ne va pas ! Un aussi long silence ne peut s'expliquer par de la légèreté ou une contrariété circonstancielle. Un fait nouveau s'est forcément produit qui est cause de la disparition de la journaliste, Bibert en est à présent persuadé. Son principal dilemme réside dans le choix des attitudes à adopter. Attendre sur place une réapparition possible, partir pour la Guyane où elle doit probablement se trouver ? Regagner La Thaïlande et attendre l'évolution des choses, en bien comme en mal ? Difficile de faire un choix, cependant le marin est un homme d'actions plus que de réflexions. Dans un premier temps, il résolut d'appeler Fred pour prendre des nouvelles. La jonque avait besoin d'un grand carnage, peut-être que son équipier avait eu l'idée de mettre à profit l'inactivité actuelle pour faire effectuer les travaux. D'emblée il doit essayer une bordée d'injures, suivie d'une attaque, verbale, mais violente mettant en cause l'intégrité des facultés mentales de Bibert ainsi que l'assurance d'une malédiction proférée par lui, Fred, à l'encontre de ses descendants, et les descendants de ses descendants, jusqu'à l'avènement du jugement dernier. Ce n'est que lorsqu'il s'interrompt, probablement pour reprendre son souffle, que Bibert peut en profiter pour reprendre l'initiative.

— Enfin, mon vieux, ce n'est pas la première fois que tu as, seul, la charge de *la Malay-Damsel* ! C'est quoi cette crise que tu me fais ? Tu as tes vapeurs ?

— Mais, bon Dieu, voici combien de jours que tu ne prends même pas la peine d'appeler pour savoir si nous n'avons pas de problème. Le raid chez nos voisins n'a pas fini de faire des vagues, tu sais ! Le premier ministre a été arrêté, avec lui c'est d'ailleurs tout

le gouvernement qui a été blackboulé. Notre ami Tin Moe Naing, a complètement disparu. La junte a durcie sa politique extérieure et les frontières sont pratiquement fermées, sous haute surveillance, en tout cas. Avec le signalement caractéristique de notre jonque, ce n'est pas le moment de bouger. Nous sommes planqués au fond de la baie, dans une embouchure de rivière. À chaque passage d'avion ou d'hélico. Je te prie de croire que nous serrons les fesses. Quand Karin s'est pointée, elle nous a bien dit que tu étais quelque part en brousse, chez les museaux bleus. Mais ça ne nous a pas rassurés tu peux me c... Il ne peut en dire davantage, ses paroles sont couvertes par les hurlements de son ami et associé ;

« Hein ! Karin est passée au bateau ? Quand ? où est elle ?

— Eh ! Doucement, mon gars ! Elle est passée il y a... Avant-hier ! Oui, c'est cela, tu ne le savais pas ? Drôlement pressée ta copine, elle a juste récupérée un bizarre paquet que tu planquais dans la cale avant. Un signe de la main, puis elle a pris la tangente.

Pourquoi, il y a un lézard ?

— Nom de dieu de nom de dieu ! Pour un lézard, c'en est un de la taille d'un Dinosauré, oui ! On c'est fait repasser, mon frère, elle m'a entubé dans les grandes largeurs. Ah quel con, mais quel con je suis !

Fred ne pipe pas, il laisse passer l'orage. Une querelle d'amoureux, sans doute. Il patiente et quand les vociférations se calment un peu, il reprend la parole.

— Bon, faut que je te dise qu'elle a oublié ou perdu une photocopie de message genre internet, tu vois. Tu veux que je te lise ?

— Ben, évidemment ! Tu attends quoi ?

— Voila, calme-toi. Alors, je commence : « Ma chérie ». Hum ! Non rien !... « Ma chérie, si tu peux lire ce mail c'est que je n'aurai pas atteint mon objectif. Tu dois savoir que je suis en possession du fossile. Rassure-toi, il m'a été confié par le professeur qui a contracté un virus lors de sa dernière campagne et pense n'avoir pas le temps de le transmettre à son confrère de l'université Américaine. C'est donc à moi qu'il confie cette mission. Tu n'ignores

pas que j'ai d'autres projets. Je suis déjà en contact avec un amateur fortuné. J'attends son homme de confiance qui doit me piloter jusqu'en Guinée Bissao. Un yacht m'attend déjà, dans l'archipel des Bijagos. Nous ferons une escale technique pour le carburant je ne sais où, peut-être au Cameroun ou au Nigéria. Tout peut arriver, alors voici mon contact à Singapour, C'est lui qui possède les tenants et aboutissants du marché : LEONI MARKETING LTD. Lawrence LEE Blk7, Upper Boon Keng Road.01.1060 SINGAPORE 378308. Je t'embrasse, ma chérie, sache que je t'aime et... Bon, le reste n'est que mièvreries, je t'épargne les roucoulades du malheureux garçon. Alors, tu en dis quoi ?

— J'en dis que je fonce sur cette piste, avec un peu de chance elle est encore là-bas ! Tu as compris que cette nana m'a piqué, sous tes yeux, un objet dont la valeur devait m'assurer une vieillesse confortable ! Je te recontacte dès que possible, prend bien soin de la *Malay-Damsel*. À ciao Fred.

La compagnie *Singapore Airlines* est considérée comme l'une des meilleures du monde depuis quelques années. Elle fait partie des compagnies officielles de lancement de l'Airbus A380, avec une centaine de sièges de moins que la version classique, petit distinguo, qui fait vraiment toute la différence pour le confort des passagers en classe dite Économique. Celle-ci l'étant d'avantage pour les compagnies que pour les clients.

Bibert est plongé dans la lecture du dépliant mis à la disposition des passagers désireux d'acquérir des informations sur leur destination. Il peut y apprendre notamment que la cité-État est située au bout de la péninsule Malaise, avec l'Indonésie au sud. L'île fut baptisée *Singapura*, ville du lion en sanskrit. Mais en fait, il n'y a jamais eu de lion, seulement quelques tigres, dans un passé bien éloigné. La population y est majoritairement composée de Chinois. C'est « La cité marchande aux confins de l'Orient ».

Son voisin profite d'un passage de l'hôtesse pour engager la conversation : « veuillez m'excuser mais je constate que l'histoire de ma ville vous passionne. Permettez-moi de compléter par mes modestes connaissances les maigres renseignements fournis par cette brochure. Voyez-vous, Singapour est considéré comme un pays pratiquant le libéralisme économique sans le libéralisme politique. C'est ce que nous pourrions appeler une démocratie autoritaire. Nous avons coutume de dire que « Tout ce qui est amusant est interdit. Et que Tout ce qui n'est pas interdit est obligatoire ». À titre d'exemple, la vente des chewing-gums a été interdite en 1992, mais pas l'usage ! Depuis mai 2004, date d'un accord commercial avec les États-Unis, la vente de chewing-gum pour des usages médicaux est autorisée en pharmacie, pourvu que le client présente un document d'identité et un certificat médical. Il faut les mâcher aussitôt, car si on en trouve dans vos poches, vous pouvez

écoper d'une forte amende. La possession d'antennes paraboliques est interdite, seule la télévision par câble est autorisée. Les pratiques sexuelles identifiées par le gouvernement comme « contre nature » sont illégales.

— Qu'entendent-ils, vos dirigeants, par pratiques contre nature ?

— Le sexe oral, s'il n'est pas suivi de pénétration vaginale. La pénétration anale et l'homosexualité masculine. L'homosexualité féminine est tolérée par le code pénal. La prostitution n'est pas interdite, mais autorisée uniquement dans certains districts. Il y a beaucoup de censure et les lois anti drogues sont très strictes. Le nombre d'exécutions capitales par habitant est le plus élevé du monde. En contrepartie Singapour est une ville extrêmement sûre, en raison de la répression encourue en cas de délinquance, le taux de criminalité figure parmi les plus bas de la planète, on va même jusqu'à pendre les violeurs. Les rues sont sécurisées à toutes heures du jour et de la nuit, et pourtant, après Monaco, nous détenons la densité de population la plus élevée au monde. Pour lutter contre le surpeuplement une politique ouvertement eugéniste a été mise en place, les allocations sont attribuées exclusivement aux diplômés qui font des enfants et aux non-diplômés qui n'en font pas. Singapour est donc un lieu unique de paradoxes. Voilà, cher monsieur, j'espère n'avoir pas été trop ennuyeux. Voyez, nous sommes arrivés, je vous souhaite un bon séjour parmi nous. »

Sortant du vaste aéroport, Bibert n'a aucun mal à trouver un taxi, Singapour possédant entre autres records mondiaux celui du plus grand nombre de taxis par habitant. Il se fait immédiatement conduire à l'adresse relevée sur le mail. Une demi-heure plus tard, il gravit le perron d'une grande bâtisse, style 'Compagnie anglaise des Indes orientales', retirée au fond d'un parc bien entretenu. Elle est située au sud de l'île, presque sous le téléphérique qui conduit à l'île de Sentosa. Une ravissante soubrette vient s'enquérir du motif de la visite de l'honorable étranger.

« Je désire parler à monsieur LEE. Voici ma carte de visite. Je n'ai pas rendez-vous, mais rassurez-le, je serai bref. »

La jeune femme prie le marin de prendre place dans l'un des magnifiques fauteuils en bois sculpté qui ornent le vaste hall, avant de disparaître silencieusement derrière une tenture. Il s'exécute, après avoir quitté ses chaussures à l'entrée, conformément aux règles les plus élémentaires de la courtoisie asiatique. Plongé dans la contemplation admirative des objets d'art qui l'entourent, il ne remarque pas tout de suite le vieux chinois vêtu d'une tunique à l'ancienne et coiffé d'une calotte noire comme le reste des vêtements.

« Je suis monsieur LEE, que puis-je pour vous ?

— Heu ! Pardonnez mon intrusion, ma visite va sans doute vous surprendre mais j'aurais besoin de quelques renseignements.

— Pourquoi devrais-je être surpris ? Nous vous attendions...

Hier ! En réalité c'est avec mon fils Lawrence que vous aviez rendez-vous. Il avait aujourd'hui, malheureusement, certaines obligations. Rassurez-vous il ne saurait tarder et si vous voulez bien l'attendre, j'espère qu'il sera en mesure de vous fournir toutes les explications qui vous intéressent. »

Laissant son visiteur passablement interloqué, le vieillard s'éclipse après une série de courbettes de la tête. Presque instantanément la jeune fille réapparaît pour le conduire dans une vaste pièce contiguë. Elle dépose un plateau laqué contenant une carafe d'eau, sur un guéridon. Remplissant un verre elle l'offre, les yeux baissés, au navigateur, avant de s'éclipser promptement. Les ordinateurs et les fax voisinent avec les porcelaines et les soieries les plus délicates dans ce curieux salon plus proche d'une salle des ventes que d'un bureau. Une heure, puis deux, la jouvencelle fait de timides réapparitions pour renouveler la boisson et tenter par ses sourires de rendre moins pénible son attente. La patience n'étant pas son fort, il décide de partir se calmer les nerfs dans le jardin. La porte n'en est pas franchie qu'un petit homme rondet jeune encore, fait son apparition, souriant main tendue. « Bonjour, je suis Lawrence, je suis désolé de vous avoir fait attendre si longtemps. Comme mon

père vous l'a sans doute dit, nous vous attendions hier. Mademoiselle Karin n'est pas avec vous, un empêchement, rien de grave, j'espère ?

— Écoutez, je serai franc avec vous, j'ignorais complètement que nous devions avoir une entrevue. Il se trouve que je suis sans nouvelles de mon amie depuis presque trois jours, c'est précisément pour tenter d'obtenir des informations, de votre part, que je suis ici.

— Mais, c'est invraisemblable ! Je commence à véritablement regretter de m'être impliqué dans cette affaire. Voici les éléments dont nous disposons, cela remonte à maintenant près d'un an, nous avons été pressentis pour la négociation d'un œuf fossilisé d'animal préhistorique. L'objet aurait été retrouvé quelque part dans la jungle africaine. La démarche était un peu particulière, mais il se trouve que nous avons dans notre clientèle des amateurs 'éclairés', susceptibles d'être intéressés. Après consultations, un homme d'affaire Libanais, a effectivement fait une offre très conséquente, sous réserve d'expertises complémentaires, bien entendu. Le vendeur avait bien pris contact, mais il ne s'est jamais présenté, par conséquent l'affaire a capotée ! Nous en avons conclu à une vulgaire tentative d'escroquerie, avortée pour une raison inconnue. Or, voici trois jours, nous avons reçu ce curieux fax. Vous pouvez en prendre connaissance ! »

Le jeune chinois sort de sa serviette une feuille dactylographie qu'il pose devant son interlocuteur. Bibert parcourt le texte en un premier survol rapide, puis il examine soigneusement l'entête avant de reprendre plus posément sa lecture et de commenter : « Bien, la personne qui vous avait contactée était sans doute monsieur Claude Le Moal, un attaché commercial de l'ambassade de France au Congo. Il se trouve qu'il a trouvé la mort dans un accident d'avion, non élucidé, alors qu'il se rendait probablement à son rendez-vous. Vous voudrez bien ne pas lui en tenir rigueur. Actuellement, mademoiselle Karin a retrouvé l'objet dont je suis le découvreur et légitime propriétaire. C'est pour cette raison qu'elle a repris contact avec vous, en stipulant que je l'accompa-

gnerai. Malheureusement, il se trouve que depuis cette date elle a disparue, avec le fossile, et sans avoir été en mesure de me contacter. Je suis actuellement à leur recherche.

— Oui ! Mon correspondant portait bien ce nom, Le Moal, nous ignorions bien sûr le sort tragique dont il a été victime. Pour mademoiselle Karin, j'ai remarqué que l'origine du fax que vous tenez entre vos mains ne vous a pas échappé. De notre côté, par prudence, nous vérifions autant que faire se peut la provenance des documents qui nous concernent. Le sigle que vous avez observé, UN-NGLS, désigne une émanation de l'UNESCO, partenaire des Nations Unies. Il signifie United Nations. Non-Governmental Liaison Service. Cette organisation a pour but de fournir des services d'informations, de conseils, d'expertises et de soutien. Votre amie s'est probablement adressée à eux pour évaluer la valeur potentielle et garantir la transaction. Contactez-les, vous obtiendrez vraisemblablement des informations sur les événements de ces derniers jours. Je ne suis pas en mesure d'en faire d'avantage pour vous aider, sauf vous souhaiter bonne chance et formuler des vœux pour que rien de grave ne soit arrivée à notre cliente. S'il vous plaît, tenez-nous au courant de vos démarches et surtout de leur résultat. Heu, vous avez peut-être soif ? Lin, ma sœur, va vous apporter un verre d'eau...

— Ah ! Sans façons, je me suis suffisamment hydraté comme cela, chez vous ! Suivez les actualités, vous serez probablement informé avant moi du déroulement de l'affaire. Au train où vont les disparitions je ne serais pas surpris si j'occupais la une des journaux télévisés dans un proche avenir “ Un avion s'écrase dans l'océan indien ”...Mes salutations à votre sœur, ainsi qu'à votre père ! »

Direction l'aéroport, à cette allure, entre Boeing, hôtels et frais divers, même avec des billets “économiques” le petit pécule hérité des Japonais ne tiendrait pas très longtemps. Profitant de la longue attente qui le sépare encore de l'heure prévue d'embarquement, Bibert occupe son temps libre à téléphoner. Essayer de téléphoner ! Sonneries interminables, coupées par des messages enregis-

très « Ne quittez pas, nous cherchons à réduire votre attente »... Et patati et patata ! Entre deux, une musique insipide quasi désespérante, puis enfin quelqu'un... « Ah ! Non, ce n'est pas le bon poste. Restez en ligne je vous passe les personnes concernées... » Et c'est reparti pour un tour. Quand par extraordinaire l'interlocuteur semble décidé à l'écouter, clac ! La ligne est brusquement interrompue et tout est à recommencer. Il lui faudra plus d'une heure de patientes tentatives pour enfin, après avoir décliné son identité à trois reprises, s'entendre vertement pris à partie : « C'est vous ! Enfin vous vous décidez à appeler ! Cela fait bientôt quarante-huit heures que nous nous épuisons à essayer de vous joindre. Vous êtes plus difficile à contacter qu'un ministre. J'ai de bien mauvaises nouvelles à vous communiquer. Votre amie Karin a été victime d'une agression alors qu'elle quittait nos bureaux. Elle a tout juste été en mesure de nous communiquer votre nom et votre numéro de portable, avant de tomber dans le coma. Voici les coordonnées de l'hôpital et du service où elle a été transportée. Les médecins sont très réservés sur son sort. C'est tout ce que je suis en mesure de vous dire à l'heure actuelle. Dépêchez-vous, si vous tenez à elle. Bonne chance ! »

Treize pénibles heures de vol, presque autant pour passer les contrôles de police et de douane, puis le RER, le taxi -abandonné dans un bouchon inextricable-, le métro et enfin la station Marcel Sembler face à l'entrée de l'hôpital.

En pénétrant dans l'hôpital de La Pitié Salpêtrière, Bibert ressemblait plus à un patient échappé d'une salle de réanimation, qu'à un banal visiteur. Encore un bon kilomètre d'allées piétonnes au pas de course et un parcours en forme de labyrinthe chinois, il était enfin admis au chevet de son amie. Après avoir passé dix bonnes minutes à observer, au travers d'une vitre, la forme de Karin allongée dans une pièce, remplie de quadrants et d'appareils luminescents, le marin se dirige vers un bureau où une femme en blouse observe des clichés de radiographies plaqués sur une surface lumineuse. Il

s'enquiert poliment d'un médecin ayant soigné le numéro 218. Rien ne se passe, alors il toussote et réitère, moins calmement, sa demande. Accompagné d'un regard qui en dit long sur les sentiments qu'elle lui porte, la femme en blanc prononce un simple mot, mais sur un ton qui devrait faire reculer, pour une bonne décennie, le réchauffement programmé de la planète ; « Pourquoi ? — Pourquoi, quoi ?

— Pourquoi vous voulez connaître l'état de cette patiente ! Vous êtes de sa famille ?

— Non, je suis un ami... Son ami.

— D'ailleurs je pense qu'elle ne doit pas en avoir... de la famille. À part vous il n'y a que deux personnes qui soient venues la voir, une toquée se réclamant d'une espèce d'association, une ONG au nom incompréhensible et la patronne de son journal. Autant vous le dire tout de suite, votre amie à peu de chance de s'en tirer. Très très peu ! Moins d'une sur cent. Et même dans le cas improbable ou elle survivrait il reste autant de probabilités pour que ce soit sous la forme de légume sans conscience. Vous comprendrez que si vous aviez été de sa famille, je n'aurais pas répondu aussi franchement. Bon courage jeune homme.

Remontant le couloir, Bibert croise sans le voir un petit homme mince, celui-ci lui met la main sur l'épaule : « Inspecteur Cortianas, c'est moi qui m'occupe de l'enquête. Pouvez-vous m'accorder quelques minutes d'entretien ?

— Tout ce que vous voulez. Au point où j'en suis. Vous avez déjà vu le docteur ?

— Hélas. Venez allons prendre un café sur le boulevard nous y serons tranquilles pour bavarder.

Moins de dix minutes plus tard ils sont installés face à face, sur la moleskine d'une banquette de la brasserie *Au soleil d'Austerlitz*. Du soleil il n'y en a ni dans le ciel parisien ni dans le cœur du marin. Contemplant son verre de bière, il écoute le policier.

— Les agresseurs de votre amie sont trois voyous minables, des petites frappes sans envergure tout juste sortis de leur banlieue, d'ailleurs nous les avons déjà arrêtés ! D'après leurs déclarations, ils auraient été embauchés par une femme, qu'ils ne connaissent bien sûr pas, pour voler un objet qui était dans la voiture, pas pour agresser physiquement la passagère. Ce n'est que par la résistance vigoureuse que celle-ci leur a opposé, qu'ils se sont enragés et l'ont frappée sur la tête, il faut dire qu'elle en avait éborgné un, avant d'en asphyxier un autre avec une bombe anti-agression. Je dois reconnaître que c'est grâce à cela que nous avons pu les mettre sous les verrous aussi rapidement. Ils avaient trouvé judicieux d'aller se faire soigner dans une pharmacie du quartier...

— Mais, l'objet, ils l'ont volé ou non ? La femme mystérieuse a-t-elle pu le récupérer ?

— Oui et non ! Ils ont bien emporté le paquet, mais pris de panique ils se sont dépêchés de s'en débarrasser en le jetant dans une benne à ordures. Transformé en fumée et cendres dans la nuit suivante, nous avons vérifié. Tout ce que nous avons pu tirer du trio c'est une vague description, même pas de quoi faire un portrait robot. Elle serait brune, petite pas très mince et portant de grosses lunettes aux verres épais. C'est tout ce que nous avons, alors à moins d'un miracle peu de chance de mettre la main dessus. Bon je ne vais pas vous importuner d'avantage, si par hasard vous apprenez quelque chose, voici mes coordonnées, appelez-moi et ne vous amusez surtout pas à jouer les vengeurs solitaires, hein.

— Pas de danger ! Au revoir, inspecteur. »

Puisqu'il est dans une brasserie, Bibert s'offre un rapide plat du jour. L'après-midi est à peine entamée et il ne se soucie pas de regagner son hôtel avec les sombres pensées qui n'attendent qu'un moment de relâchement pour lui tomber dessus.

Par pur désœuvrement, juste pour échanger quelques mots avec une personne ayant vu et sans doute parlé à Karin, avant son agression, il décide de passer par les bureaux de l'ONG. Consul-

tant l'adresse il s'aperçoit que ceux-ci sont situés en banlieue sud. Il est fatigué et préfère renoncer, reportant sa visite au lendemain. En revanche il se trouve tout à côté de l'immeuble, siège social du magazine avec lequel Karin travaillait le plus régulièrement. Pourquoi ne pas monter saluer son amie Monique, qui était aussi sa rédactrice en chef.

En se référant de cette personne il parvient, relativement facilement, à endormir la méfiance des différents cerbères qui veulent à toutes forces connaître le motif de sa présence. Par un petit escalier, délaissant l'ascenseur vitré, il parvient au premier niveau où un grand mal coiffé lui indique d'un revers de pouce sans cesser de parler dans son téléphone portable, le bureau de la personne qu'il recherche. Celle-ci lui tourne le dos, petite brune boulotte, occupée à classer des photos, brusquement, elle se retourne. Bibert est surpris par l'expression indéfinissable qui envahi ses traits. En remarquant les grosses lunettes, quelque chose dans sa mémoire semble se mettre en action. Où l'ai-je déjà rencontrée, pense-t-il, c'est la première fois que je viens ici et pourtant j'éprouve une bizarre sensation de déjà vu.

Il met sur le compte du chagrin le trouble manifesté par son interlocutrice. Celle-ci reste immobile en fixant son visiteur, puis prononce quelques mots dans un murmure à peine audible : « Vous, déjà !

— Quoi ? Moi déjà ! Vous me connaissez ?

— Bien sûr vous êtes Bibert, j'ai vu des photos de vous. C'est moi qui ai envoyée Karin sur vos traces, sur la piste de ces maudits fossiles.

— J'arrive de l'hôpital, le docteur ne m'a pas laissé d'espoir. Nous ne reverrons plus jamais la Karin que nous avons aimée. C'est une terrible certitude. »

À ces mots, la journaliste paraît prête à défaillir, elle invite avec insistance le marin à la suivre dans la rue. Ensemble ils arpentent le trottoir, d'abord en silence, chacun plongé dans ses pensées, puis Monique se met à parler, comme pour elle-même : « C'est moi qui ai engagé ces malfrats, je ne voulais pas qu'ils fassent de

mal à Karin, je voulais seulement récupérer l'œuf. C'est l'argent qui était mon seul mobile, le magasin marche très mal et nous allons devoir mettre la clef sous la porte avant peu. Je ne pouvais m'y résoudre, l'argent du fossile nous aurait donné un sursis, une seconde chance de faire face à nos échéances et de repartir sans ces dettes qui nous coulent. Accompagnez-moi jusqu'au commissariat, voulez-vous, je n'aurais pas le courage de m'y rendre seule. J'ai essayé de me supprimer mais je suis trop faible, dépassée par ces bouleversements que j'ai pourtant provoqués par pure stupidité. Probablement ne pourrez-vous jamais me pardonner, je ne vous en demande pas tant, moi-même je ne me pardonnerai jamais ma criminelle bêtise. Retournez voir Karin, voulez-vous ? Parlez-lui dans son coma, quelle compagne que je regrette, profondément. Peut-être vous entendra-t-elle et que cela l'aidera à revenir. Oh ! J'ai tellement honte. »

Karin décéda dans la nuit qui suivait, Bibert n'avait pas eu le temps de retourner la voir.

Monique la rédactrice est passée aux assises, treize mois après son incarcération. Elle a été condamnée à cinq ans de détention criminelle dont trois avec sursis. Les trois pieds niqelés, ont écopés de quinze ans fermes, chacun bien sûr.

Michel Courtois étant mort, là-bas dans sa forêt, peu de temps après l'expédition. Il ne restait que Bibert, unique survivant de cette extraordinaire aventure. Après lui le monde n'entendrait plus jamais parler du lac Télié et du Mokélé M'bembé, promis comme les malheureux pygmées à un oubli sans rémission.

De retour sur son île, Bibert reprend ses activités coutumières, presque une routine. Ce matin là pourtant, le préposé du bureau de poste semble moins somnolant que d'habitude, Bibert n'a pas encore franchi la porte du local, qu'il bondit de son siège, renverse la

corbeille de courrier qui occupait son bureau, ouvre un tiroir en heurtant sa collègue venue l'aider à ramasser les enveloppes qui jonchent le sol, ne se souciant ni de s'excuser ni de participer à la réparation des dégâts qu'il a causés, il saisit une lettre posée bien en évidence. Se tournant alors avec un grand sourire, il la remet au marin qui assistait légèrement éberlué au show.

Aussi soudainement qu'elle avait commencée, l'agitation de l'employé s'arrêta, retombant sur sa chaise il retourna à une impassibilité, pouvant facilement être qualifiée de bovine, et qui était son attitude ordinaire. Bibert ne lui prêtait déjà plus attention, la nouvelle qu'il attendait depuis près d'un mois était enfin arrivée. Fébrilement il commença sa lecture, tout en repartant vers le port. Passant devant la gargote, refuge habituel de Fred quand il n'était pas à bord, le navigateur entra pour informer son ami : « Ça y est ! *La Malay-Damsel* est vendue.

— Merde, et à qui ?

— Une dame, elle habite en France. Par virement bancaire elle versera la moitié de la somme, ta moitié Fred, le solde par chèque à la livraison. Seule ombre au tableau, elle exige que la jonque lui soit remise à Flores dans l'archipel Indonésien, car c'est là qu'elle aura son nouveau port d'attache.

— Hé bien, où est le problème ?

— Je crois que tu as des projets, aussi je ne veux pas t'imposer ce contretemps. Il me faudra faire le trajet en solitaire, ça ira, j'ai l'habitude, mais ta présence me manquera, vieux machin !

— Pas question, j'irai jusqu'au bout avec toi. Qu'elle est l'importance de prendre ensuite l'avion à Bangkok où à Djakarta ? J'aimerais rester avec toi, si tu acceptes ma participation, je mets ma part dans l'achat d'un catamaran un peu plus grand et... C'est reparti pour de nouvelles aventures ! Qu'en penses-tu ?

— Why not ? Nous avons presque trois mois devant nous pour y réfléchir. Allons nous taper une bière à la santé de ceux qui sont morts de soif. »

S'il avait pu connaître la suite de cette décision, Fred aurait sans doute vidé une bière de plus, mais à sa propre santé. Une poignée de semaines plus tard, une crise d'appendicite aiguë l'envoyait au tapis.

Ils naviguaient alors dans l'archipel de Belitung (Mer de Java) Le personnel de l'hôpital de Billiton où il avait été transporté, intervint avec la célérité coutumière sous ces latitudes, si bien que le pauvre homme décéda d'une péritonite, dans la salle des urgences où il avait passé la nuit. L'infirmière, sincèrement désolée, cru bon d'expliquer : « Les opérations ne sont effectuées que le matin après dix heures, because le chirurgien est aussi 'Docteur' de la foi, et il doit en conséquence partager son temps entre la mosquée et l'hôpital. »

Que faire, sinon serrer les poings et procéder aux formalités d'incinération du corps, l'hôpital était équipé pour ces démarches. Décision simple, semblant aller de soi mais qui allait valoir à Bibert les pires emmerdements de la part de l'Ambassade de France. Décidément ces gens ne faisaient rien pour améliorer leur image de marque, pour, on ne sait quelles raisons (statistiques ?) Ces messieurs voulaient l'état civil de Fred. Impossible de récupérer son Passeport, qui avait dû cramer en même temps que lui. Bibert ignorait même son nom de famille, celui de RECHARD, parfois avoué par son camarade, n'était pas une certitude, le matelot n'aimait pas évoquer son passé et ne se reconnaissait pas comme citoyen français : « Tu comprends, je veux être et rester un homme libre, libre de mes choix de ma religion et, pourquoi pas, de ma nationalité. Les Français, grâce à leurs hommes politiques, passent pour des peignes-cul un peu partout sur la planète. Très peu pour moi de me réclamer de ces guignols. »

Le marin ne pouvait pas lui donner torts, partageant largement ses convictions. Il devait pour l'heure se débattre avec les représentants de la République, les connards de l'ambassade agissaient comme si c'était lui qui avait tué le vieux. Fred était mort à l'hôpi-

tal, un certificat de décès signé et tamponné avait été établi, tout bien comme il faut, ils étaient en règle, le mort et lui, non ?
Finalement, pour échapper à leurs constantes et pressantes interrogations, il du, ça devenait une habitude, larguer les amarres à la cloche de bois.

Encore une fois, dans la nuit claire, son sillage s'étire sur l'argent de cette Mer de Chine du Sud qu'il commence à bien connaître. Le 'NAVTEX', crache son ruban de papier sur lequel ses misères ou ses joies des prochains jours sont inscrits. C'est un récepteur Fax Météo, petite merveille de l'électronique et de la technologie du troisième millénaire. Aujourd'hui, le message qu'il a sous les yeux n'a rien à voir avec le temps, c'est un "Avis aux Navigateurs" ! Une sorte de bulletin spécial d'informations réservé aux situations présentant un certain degré d'urgence.

Message radio 23 h 00 UTC jun 02. DG. Sea communications Indonesia advise. SEA ROBBERIES REPORTED IN THE EST-BOUND APPROACHES TO SINGAPORE STRAIT. MARINERS ADVISED TO TAKE PRECAUTIONS AND INCREASE LOOK OUT FOR SUSPICIOUS SMALL FAST MOVING CRAFT APPROACHING THEIR VESSEL...

Merde, des pirates ! Il ne lui manquait que d'être dépouillé de la jonque à présent qu'elle est vendue, pour connaître une vraie bonne histoire de mer. Fini la tranquillité, il va passer le reste de la nuit à scruter le noir, bravo, la technologie !

Au matin, hagard et un tantinet déjanté, il s'installe dans son hamac à côté de la barre, pour prendre un repos récupérateur. Le navire peut très bien se débrouiller seul. Il n'y a pour le moment personne à moins de dix milles nautiques. Terrassé par la fatigue, Bi-berth déconnecte complètement. Quelque chose cependant réussit à le tirer des limbes : « Damned ! Quel est ce bruit aussi fort qu'incongru ? » Il met un certain temps avant de comprendre que le foutu boîtier se déclenche automatiquement, produisant bien en-

tendu, un raffut d'enfer. Sa curiosité prend le dessus, un coup d'œil suffit pour dissiper toutes vellétés de sommeil.

NAVTEX MESSAGE UD 01 021 920 UTC JAN 2002 MARDEP MALAYSIA OFF PULAU UNLAN/SEGENTING << PIRATE ATTACKS HAVE BEEN REPORTED IN THIS VICINITY. ALL ARE ADVISED TO KEEP SHARP LOOK OUT AND TAKE OTHER PREVENTIVE ACTION REPORT ANY SIGH*OF PIRAT ATTACK TO KLANG VTS AND MRCC KLANG TLX LAUT MA39748.

La menace se précise et il se trouve précisément dans la zone concernée. Quelle idée aussi d'être parti seul, non pour prétendre assurer une quelconque défense, ces pirates sont trop bien armés, mais à plusieurs on se reconforte mutuellement. Et puis, sous le regard des autres, il est plus facile d'affirmer un courage que l'on est pourtant loin de posséder.

Navigation épuisante, presque sans repos, de brefs assoupissements et l'angoisse consécutive font plafonner son taux d'adrénaline. Après deux jours de cette galère, aucune alerte n'ayant étayé ses craintes, il décide de mettre le 'NAVTEX' hors service et de faire comme si les pirates n'existaient pas. D'ailleurs, se rassure-t-il, nous ne constituons pas une proie très intéressante, eux chassent un beaucoup plus gros gibier.

Vingt-quatre heures plus tard, il aperçoit les côtes de la péninsule indonésienne, depuis l'aube l'île de FLORES sort de la brume matinale. Enfin à l'abri, pour les deux mois qui le séparent de la rencontre prévue avec Maryvonne, la nouvelle propriétaire.

Bibert savait peu de chose sur cette femme au tempérament d'aventurière, hormis qu'elle était patronne d'une affaire de voyages, style 'Tour-opérateur', d'après ce qu'il avait cru comprendre. Peu importait en fait, seul comptait son coup de foudre pour *la Malay-Damsel* qui, par le biais de la commission sur la vente, allait permettre à Bibert de rebondir et de reprendre -avec

classe- sa vie de trimard. Ses pensées vont fréquemment vers Madagascar, où il pense retrouver quelques vieilles connaissances, du côté de Nosy-Bé, encore une île !

Avant de quitter les rivages Asiatiques, Bibert décide de passer quelques jours chez Marc.

Sur les îles le temps passe moins vite, d'ailleurs rien ou presque n'a changé. Son ami est toujours aussi fourmillant d'idées et d'activités, à passé soixante-sept ans, c'est l'enthousiasme d'un gamin qui l'habite encore. Ce matin il est tout excité, une de ses vieilles connaissances vient de le contacter pour lui proposer de s'occuper d'une opération très spéciale, il en parle au navigateur : « Ça te concerne ! Je suis trop vieux pour ce genre de truc, d'ailleurs la plongée n'est pas ma partie. Toi en revanche c'est dans tes cordes et, tiens-toi bien, il y a mille US dollars par jour à gagner, frais déduits ! Le job consiste à assister un Californien plein aux as pour une série de plongées, en Birmanie, tu connais bien le coin, hein ! Le Yankee déclare connaître l'emplacement d'un avion japonais qui a été abattu dans l'archipel de Mieck lors de la dernière guerre. À présent que l'on peut à nouveau obtenir des autorisations de courts séjours son idée est de descendre sur l'épave pour récupérer le sabre de Samourai qui est à bord. Ne me demande pas comment ce détail est connu mais l'Américain est convaincu de sa présence c'est le principal pour toi, ce n'est pas ton avis ?

— C'est vrai, mais après cinquante ans de séjour au fond tu ne me feras pas croire qu'il n'a pas été complètement bouffé par la rouille ce sabre. Ils n'étaient tout de même pas inoxydables les cure-dents des nippons, fussent-ils Samourai. Il n'en retrouvera au mieux que la poignée si elle n'est pas en métal, à supposer que ce soit vraiment ça qui l'intéresse.

— Bon, ça change quoi ? Tu y vas ou non ? »

Il a raison, cette aventure intéresse Bibert. Peu importe ce que l'américain cherche réellement, il sera toujours temps d'aviser sur place. En avant ! Un coup de téléphone à son ami Polo, un jeune

Belge moniteur de plongée établis sur une île voisine et qui, en permanence, a besoin d'action et d'argent. Être deux est un impératif de sécurité incontournable.

Deux semaines plus tard, partis de Kaw-Thaung, ils sont dans les parages de l'ex *Victoria Point*, naviguant sur un bateau type long-teal piloté par un vieux Moken. Il est ravi, l'amerloque, et eux aussi. Bien évidemment ils ont eu force démêlées avec les autorités, mais les dollars constituent le meilleur passe-droit, Jim n'en est pas avare. Ils doivent à présent localiser le site. Grâce à leurs cartes et surtout au GPS perfectionné du client, ils y parviennent assez facilement. Aussitôt, ils effectuent une série de plongées de reconnaissance, elles vont leur permettre de constater que le 'ZERO' est posé sur une faille marine laissant s'échapper d'énormes volutes de gaz. Ce phénomène avait préservé l'épave de la colonisation par les mollusques et les algues, mais revers de la médaille, rendait toute approche très dangereuse. Bon, ils n'étaient pas là pour enfilez des perles. Polo, le plus qualifié, se charge des travaux de reconnaissance ainsi que de faciliter, autant que faire se peut, l'accès à l'épave pour que le client puisse avoir le plaisir, sans la fatigue. Quand il juge que toutes les précautions possibles ont été prises, il laisse Jim, supervisé par Bibert, finaliser l'opération. Les deux plongeurs s'enfoncent jusqu'à l'épave et c'est tout de suite l'accident ! En voulant s'introduire, sans précautions, Jim provoque un déséquilibre qui entraîne un basculement de l'avion, il se retrouve avec la jambe coincée. Pour le sauver il fallait couper cette jambe ou prendre le risque de creuser entre métal et sol, pour la libérer. Ce que Bibert finit par se résoudre à faire, peu soucieux de s'attaquer à un fémur avec son seul couteau de plongée.

La carlingue à présent menaçait de les écraser tous les deux sous sa masse, en raison des mouvements qui lui étaient imprimés par leurs efforts pour se dégager. Finalement, le marin a l'idée de la

faire basculer du côté de l'à-pic, libérant ainsi la jambe coincée. L'épave a le bon goût de disparaître d'un seul coup et du bon côté.

Moins d'une heure plus tard, escamotant légèrement les paliers de décompression, le californien est hissé à bord. Gros soulagement en constatant qu'il ne souffre 'que' d'une fracture du tibia. Le plus rapidement possible ils gagnent un petit dispensaire installé sur une île proche, la fracture de Jim y est convenablement réduite et plâtrée.

Jim a regagné les States, Polo a repris ses occupations ordinaires. Installé sur Ko PAYAM, Bibert envisage de regagner la France, il en profitera pour faire un bilan de santé et à l'issue de quelques semaines en climat tempéré, de bons vins, de plats du terroir, de vrai pain, il sera au top pour réfléchir à sa nouvelle orientation.

C'est juré, il ne sortira en mer que pour aller à la pêche ou faire des ballades, et par beau temps encore.

Fin

Livre deuxième.

La clef des sables

Edition séparée disponible sur :

www.livres-s.com

Un homme est assis dans le commissariat, face à un policier débraillé. Ce dernier tente de dissimuler un profond ennui. Il n'y parvient manifestement pas et son interlocuteur finit par s'impatienter : « Mais puisque je vous dis que j'ai accroché ce machin, en remontant mon ancre. Je ne veux pas porter plainte, je signale seulement !

— Mais signor, heu... Desarnaud, si j'en crois votre passeport ! Permettez-moi de vous demander ce que vous faisiez au mouillage, juste sous la falaise du pénitencier. C'est interdit de stationner dans le chenal ! Vous ne saviez pas ?

— Si, bien sûr ! Mais j'ai eu un problème avec mon moteur et je me suis ancré le temps de réparer. Un petit quart d'heure plus tard j'avais localisé et réparé la panne. C'est alors que j'ai remonté mon ancre, et ce filet qui était pris dedans. Enfin pour être précis il s'agit d'un sac taillé dans un filet. Comme en ont les plongeurs qui ramassent les oursins ou les coquillages au fond, vous voyez ?

— Je vois, je vois. Ensuite vous venez nous apporter votre découverte, c'est gentil ! En somme vous voulez que nous fassions quoi, exactement ?

— Ben, j'en sais rien, moi ! Je trouve par hasard quelque chose qui ne m'appartient pas. Je l'apporte au commissariat. C'est un comportement qui me paraît normal. Pas à vous ?

— Si, si ! Certes ! Et nous ne pouvons que vous en féliciter. Écoutez... Vous l'avez trouvé, alors conservez-le. Nous ne sommes pas le bureau des objets perdus. Que vous appelez curieusement objets trouvés, en France.

— Et j'en fais quoi ?

— Rien pendant une année et un jour, on ne sait jamais. Nous enregistrons votre déposition et si quelqu'un vient la réclamer nous vous le feront savoir. Mais vu la nature de votre trouvaille ça m'étonnerait. »

L'automne est encore doux, mais la crainte des froids à venir le fait se hâter de rejoindre un lieu d'hivernage plus clément. Malte, puis la Tunisie depuis peu. L'année précédente il avait, passé la mauvaise saison sur les rivages de la Corse. Pour en avoir goûté les rigueurs, il ne réitérera pas l'expérience. Une petite semaine d'escale sur l'île d'Elbe, puis cap au sud !

Vaguement dépité, il quitte le commissariat de la via d'Alarcon avec son lourd ballot sous le bras. Rêveur il prend machinalement le chemin du port que l'on aperçoit en contrebas. Sur la petite place le barbier qui lui à tailler les cheveux la semaine dernière, le reconnais et le salue comme un vieil ami. À l'autre bout de cette place le petit restaurant où il prend souvent son repas du soir, indique la ruelle en forte pente qui, cent mètres plus bas, débouche sur le front de mer. Des cafés font face au bassin où les rares voiliers en escale tirent sur leurs amarres frappées sur de gros anneaux, directement scellés au quai.

Bibert s'installe à une table de la terrasse, posant son colis devant lui il ouvre le filet qui l'enveloppe. Ce qu'il décide d'appeler La pierre, est une sorte de tronc de cône en granite, haut et large d'une vingtaine de centimètres. La partie supérieure est striée de rainures, de profondeurs et longueurs variables. À quoi peut bien servir un objet pareil ? S'interroge-t-il. Il a déjà vérifié à plusieurs reprises, même avec une forte loupe on ne peut relever aucune inscription sur le bloc d'un poids proche des quatre kilogrammes. Buvant son verre de vin blanc local, il contemple cette bizarre sculpture et décide de ne plus chercher à comprendre. De retour à bord il rangera le monolithe au fond d'un coffre, et ne s'en préoccupera plus. Content de sa décision, il commande un autre verre. Plongé dans ses pensées, il ne remarqua pas le passage d'une belle jeune femme à l'allure décidée. Pas d'avantage qu'elle ne remarqua le marin et son encombrant paquet. Ils allaient pourtant se revoir.

Camille Nagari est née française, fille d'émigrés italiens. Elle comprend bien mieux qu'elle ne parle la langue de ses parents. Originaires des 'Pouilles' dans le talon de la botte, ceux-ci lui ont

transmit un fort accent, assorti d'un vocabulaire qui doit presque tout aux patois des terroirs ancestraux. À l'issue de ses études, elle a choisie d'exercer une profession offrant le maximum de liberté d'action. Devenue journaliste spécialisée dans les reportages dits *de fond*, Ce qui est une élégante façon de reconnaître qu'elle vend ses articles aux revues, hebdomadaires ou mensuelles, qui ont de la place dans leurs colonnes. Emploi précaire, car ce n'est pas le cas tous les jours. C'est précisément dans le cadre d'une enquête, commandée par l'hebdo d'un grand quotidien, que Camille est venue chercher, en s'inspirant des récits de Pons de l'Hérault, de quoi étoffer un reportage sur les événements qui marquèrent le passage de Napoléon Bonaparte dans l'île. Le bouclage rapide du sujet lui permit de s'accorder quelques jours de vacances sur place. D'autant qu'elle bénéficiait de la généreuse invitation d'amis suisses. Originaires de Lausanne, ils offraient l'hospitalité de leur maison perchée sur une colline à l'Est de Porto-Azzurro. La position en hauteur permettait d'avoir une vue plongeante sur l'anse Mola, qui sert d'avant port au village. Ainsi que de surveiller le joli Ketch avec lequel ils étaient parvenus sur les lieux, de ce qui ne devait être qu'une courte escale, vingt ans plus tôt. Ils vivaient généralement à bord réservant leur maisonnette pour les trop vives fraîcheurs hivernales ou, le plus souvent, pour des amis de passage, comme Camille.

Bibert s'était vite lié d'amitié avec ses voisins de ponton, qui s'ingéniaient à lui faciliter le séjour sur l'île. Naturellement il leur fit part de ses avatars, assis tous ensemble dans le carré, ils mirent un certain temps avant de percevoir les appels de Camille qui cherchait ses amis sur leur navire. Elle fut immédiatement conviée à bord de *Mélo des flots*, le voilier de Bibert. Sa curiosité de journaliste étouffa rapidement la retenue que l'on était en droit d'attendre d'une simple invitée, d'emblée elle demanda à examiner la pierre. Personne ne se risqua à formuler une objection.

« C'est curieux, mais je me demande si votre trouvaille n'aurait pas un rapport avec la mort de ce plongeur... Voici plusieurs mois les journaux ont relaté cet événement étrange, qui a rapidement été

classé comme un banal fait divers. Mon correspondant sur l'île vient de m'en faire le récit. D'après lui la thèse de l'accident a été trop vite avancée, juste pour clore une embarrassante affaire !

Les *petits Suisses*, Marie et Yann font chorus, ils se souviennent effectivement que le corps du malheureux avait été retrouvé accroché à une anfractuosité de la falaise, non loin de l'endroit où Bibert vient de faire sa découverte. Que faisait-il à cet endroit, véritable boulevard nautique emprunté par tout ce qui navigue ?

Toutes les embarcations qui entrent et sortent du port où de la zone des chantiers navals sur la rive Ouest, défile en contrebas du pénitencier. Vraiment pas un lieu pour faire des balades ou pêcher ! La police supposa que le corps avait été entraîné par des courants. Camille qui continue de réfléchir, émet une hypothèse.

— Peut-être qu'il cherchait à faire évader un détenu ?

Yann hoche la tête.

— Peu vraisemblable, les pensionnaires du fort sont presque tous en fin de peine. De plus la prison n'accueille que des délinquants condamnés à des peines inférieures à cinq ans. Une évasion par la voie maritime, avec tous les risques que cela comporte, semble à exclure.

— Je ne faisais qu'émettre une supposition. Vous venez de parler de fort pour qualifier ce que chacun ici s'accorde à nommer pénitencier. Pour quelle raison ?

Les trois amis se concertent du regard. Bibert s'abîme dans la contemplation des boiseries tandis que Yann accorde un aussi soudain que vif intérêt pour une très légère tache sur sa chemise. Marie prend alors conscience que sa licence d'histoire contemporaine la désigne pour répondre. Elle toussote pour s'éclaircir la gorge, Yann lève les yeux au ciel en feignant l'effroi à la perspective du cours magistral auquel il va devoir se soumettre. Heureusement les autres participants se montrent beaucoup plus attentifs.

— Prenons depuis le début, cela nous aidera à y voir clair. De 1802 à 1860 l'île, située à une petite heure de navigation depuis Piombino, fut possession française. Napoléon premier, tout le monde sait cela, y fut exilé. En fait, débarquant au port de la Darse

le soir du trois mai 1814 de la frégate anglaise *Undaunted*, il était tout simplement chez lui ! L'île lui avait, en effet, été donnée en toute souveraineté par le Traité de Fontainebleau le onze avril 1814. Le règne elbois de l'empereur reste l'épisode le moins connu de son épopée. Durant trois cents jours cette petite île, de la taille du département actuel de la seine-St. Denis, fut au centre d'une extraordinaire agitation. Affluaient espions de tous bords, mandatés par les puissances étrangères pour surveiller ou assassiner l'ex-Empereur. Officiers ou grognards, venus soutenir ou délivrer celui qui régnait sur l'Europe un an auparavant. Touchant terre à Portoferraio, après s'être embarqué à Fréjus, Napoléon occupa tour à tour de nombreuses maisons. Il séjourna notamment, du cinq au vingt-quatre septembre 1814, dans Porto-Azzurro, qui jusqu'en 1947 s'appelait Porto-Longone, en raison de sa longueur ! Sa résidence se situait dans la forteresse San Giacomo construite à l'époque de Philippe II d'Espagne et qui domine la ville. Devenue après 1860 pénitencier pour condamnés politiques, puis simple prison de droits communs. Voilà, ça vous suffis ou j'en remets une couche ?

La grimace de Yann est éloquente, il prend d'ailleurs la parole, autant pour devancer sa compagne que pour faire part de ses cogitations.

— Je repense à l'observation de Camille à propos d'une éventuelle relation entre ta découverte de Bibert, et le plongeur noyé. Je crois me souvenir que ce malheureux habitait la résidence précédemment occupée par l'apnéiste J. Mayol. C'est à Capoliveri, pas très loin d'ici, à moins de cinq kilomètres. Il serait peut-être intéressant d'aller y faire un tour, non ?

Bibert sursaute, instantanément le « Grand Bleu » vient s'imposer à sa mémoire.

— Jacques Mayol, je crois me souvenir qu'il a disparu en 2002. À l'époque les médias ont parlés d'un suicide, c'est bien cela ? Camille, qui n'aime pas rester trop longtemps en retrait, saisit la balle au bond.

— Oui, mais rien ne prouve qu’il y ait corrélation entre les deux événements. J’ai entendu dire que le plongeur disparu n’était sur l’île que depuis quelques mois. Je vous propose d’y aller voir. C’est le plus simple pour se faire une opinion. »

Tous en conviennent et les résidents n’ayant que des vélos, électriques tout de même, pour se déplacer, Bibert accepte l’invitation de la journaliste qui dispose d’une voiture de location. L’un suivant l’autre, les deux couples prennent la route de la corniche. Pour il ne sait quelle raison, le marin se tient sur la défensive. Peut-être la profession de la jeune femme est-elle responsable d’une retenue, que rien ne justifie par ailleurs. Du coin de l’œil, simulant un grand attrait pour le seul paysage, il examine sa voisine. Petite et mince la jeune femme semble plutôt du genre sportive. Sans heureusement y sacrifier sa féminité faite de douceur et de grâce. Il se surprend d’ailleurs à en éprouver une sorte de satisfaction, en vérité s’il devait porter une appréciation celle-ci serait bougrement favorable. « C’est une sacrée belle nana ! » note-t-il. Tempérant son enthousiasme d’une sérieuse réserve, relative aux qualités morales qui peuvent se cacher derrière un si joli minois. Les gens de mer sont volontiers misogynes. La mer est une maîtresse possessive, ceux qui en dépendent n’aiment pas volontiers éveiller sa jalousie. Tout entier à ses réflexions il est surpris par l’arrêt du véhicule. Ils stationnent sur une petite place, face à un splendide parc arboré, qui descend jusqu’aux falaises que l’on devine en contrebas. Au bout d’une allée de gravillons une villa de style assez banal semble abandonnée. Toutes les ouvertures, portes et fenêtres, sont soigneusement closes. Immédiatement Camille propose d’aller jeter un œil discret à l’intérieur. Bibert serait assez enclin à l’accompagner, mais c’est sans compter sur la probité du caractère suisse. D’un identique et simultanément élan d’indignation ils en repoussent l’idée Violation, profanation, sacrilège des sacrilèges ! « La propriété est privée ! » S’insurgent-ils, stupéfiés que l’on puisse même songer à commettre pareil outrage, presque un crime, qui les ramènerait au niveau de vulgaires cambrioleurs.

Bibert ne peut retenir la pensée sarcastique que dans chaque Helvète un banquier sommeil ! Déjà Marie se dirige vers la plus proche habitation composée d'un ensemble de bâtiments, comme une ferme mais sans traces d'activités agricoles. Une femme âgée s'active dans la cour à des travaux jardiniers. Elle ne s'interrompt pas pour écouter les salutations de l'arrivante. Un peu déstabilisée au début, Marie comprend vite qu'il vaut mieux élaborer une stratégie d'approche moins directe.

« Excusez-nous, nous cherchons à louer une maison dans cette partie de l'île. Celle que nous venons de voir juste au début du chemin, nous conviendrait bien ! Savez-vous où nous devons nous adresser pour visiter ? »

Sans lever le nez de son rosier, la vieille marmonne un brouillamini verbal, qui laisse la pauvre Suissesse passablement déconcertée. La veille s'en aperçoit et grimace d'un air matois puis répète plus fort, mais à peine plus indistinctement. À l'intention des trois autres, qui eux n'ont strictement rien compris, Marie tente une explication : « Il semblerait que ce soit son mari, elle a précisée mon fainéant de mari, qui détient la clé mais vu qu'il est déjà saoul perdu, nous pouvons aller visiter si cela nous chante.

Désabusée, Marie termine par une considération personnelle. — Il est vrai que les insulaires ne sont pas confrontés aux même inquiétudes sécuritaires que les infortunés continentaux. Allons-y, puisque La maison n'est pas fermée et que nous y sommes si courtoisement invités ! »

La villa est visiblement peu ou mal entretenue, la poussière ainsi que les toiles d'araignées en sont les occupants incontestés. L'intégralité du mobilier et jusqu'aux effets du précédent locataire, sont restés en l'état. Pénétrant de quelques pas dans la pièce principale, cuisine, salle à manger et salon, ils s'immobilisent pour observer les lieux. La cuisine occupe toute la partie située à gauche de la porte. Face à celle-ci, une lourde table ceinturée de bancs massifs

et de chaises aux extrémités. Sur la droite des divans font faces à la grande cheminée de pierre, qu'une baie vitrée sépare d'un bureau surchargé de documents. Un escalier contre le mur donne accès à l'étage, qui dessert les chambres et l'unique salle d'eau. Des rayonnages courent de part et d'autre formant une vaste bibliothèque, remplie de livres et de publications. Chacun, suivant ses impulsions et sa fantaisie, se dirige vers tel où tel endroit. Si on leur demandait ce qu'ils recherchent, ils ne sauraient absolument pas quoi répondre. Ils ont quelque part au plus profond de leur cœur l'impression de profaner une tombe ou, moins ténébreux, un lieu où flotte encore l'âme de l'ancien occupant. D'ailleurs pourquoi les choses sont-elles restées en l'état ? L'enquête n'est pas close ou les propriétaires attendent-ils l'arrivée d'improbables héritiers ? Yann très mal à l'aise en fait à haute voix le constat et propose de se retirer. Il considère avoir cédé à une curiosité pas très saine. Vaguement déstabilisés, Marie et Bibert sont prêts à partager son point de vue et gagnent déjà la sortie. Fort occupée à farfouiller dans les dossiers empilés sur le bureau, Camille qui n'éprouve pas ce genre de scrupules, les retiens par une brève exclamation : « Attendez ! Regardez ce livre, quelle coïncidence je viens d'en faire état dans mon reportage... Tous les bibliophiles de la planète le croyaient disparu depuis déjà fort longtemps. La journaliste tourne quelques pages et semble n'en pas croire ses yeux.

— Je ne pense pas me tromper en affirmant détenir une impression d'époque. Un original du livre de Jean Daniel Mathieu Boinod ! »

Ces précisions n'évoquant rien de particulier dans les connaissances de ses amis, ceux-ci restèrent cois. Se méprenant, et considérant qu'ils voulaient simplement manifester par là un intérêt à la hauteur de son savoir, elle se lança dans de nouvelles explications documentées.

— C'était un personnage fascinant, Suisse né à Vevey dans le canton de Vaud en 1756. Il fut d'abord imprimeur-libraire. Il se faisait alors appeler l'Américain, sans que l'on sache très bien pourquoi.

Après les événements de 1791, pour éviter d'être arrêté par le gouvernement de Berne, il s'engagea dans la Légion des Allobroges. D'abord 'quartier-maître trésorier', il évolue vite au poste de 'Commissaire des guerres'. Ses participations à la campagne d'Égypte, puis à celles d'Italie, lui valurent d'être promu Intendant militaire. Ses principes étaient d'une absence totale d'inflexibilité, rigoureux au point qu'il fut le seul de l'armée qui protesta par un vote négatif contre le consulat à vie. Le premier consul ne s'en montra pas offensé et lui garda au contraire estime et amitié. D'une probité exemplaire il resta fidèle à Napoléon, en dépit de leurs différences d'opinions. Après le départ de l'Empereur pour l'île d'Elbe, Boinod n'hésita pas à le rejoindre. Abandonnant sa famille, sa position, compromettant son avenir, au mois d'août il s'embarque incognito à Piombino sur une barque qui conduisait des ouvriers tanneurs à Porto-Longone. L'empereur qui s'y trouvait lui fit un accueil bienveillant. Le lendemain un ordre du jour apprit aux troupes que Monsieur Boinod était promu 'Chargé en chef des services administratifs de l'île'.

La jeune femme marqua une pause, pour voir si son auditoire était toujours attentif. Rassurée par le fait que chacun se soit trouvé une position commode pour écouter, elle se lança dans une lecture en diagonale du petit livret, ponctuée de mimiques et d'onomatopées qui permirent aux participants inactifs de patienter, en suivant patiemment le degré d'intérêt manifesté par la lectrice. Au bout d'un moment elle laissa fuser une exclamation.

— Écoutez ça ! Voici qui est en mesure d'apporter de l'eau pour faire tourner nos moulins. Je viens de parcourir un chapitre où il est question d'un personnage intéressant, car il fut l'un des premiers. Voir même LE premier possesseur occidental, on doit dire inventeur je crois, de votre bizarre pierre, mon cher Bibert ! Écoutez le passage en question : « ... Augustin Belliard avait lui aussi pris part à la campagne d'Égypte. Il était présent à la prise de Malte (Dix juin 1798), et contribua fortement à celle d'Alexandrie. C'est aux Pyramides qu'il s'illustra en ayant la gloire de recevoir la première charge des Mamelucks. Après avoir vaincu le chérif

Assan au village de Benouth, il prend part à la bataille du Caire où, sous les ordres de Kléber, dix mille Français s'opposèrent à soixante-dix mille Osmalis. On le retrouve à Saint-Rachin où il défait plusieurs milliers de révoltés avant de contraindre Mourad Bey à demander un Armistice. Il remporta avec Desaix la victoire d'Héliopolis, après avoir combattu à Koraisie, il chassa l'armée ottomane de Damiette. Bonaparte rentra à Paris en confiant le commandement des opérations à Kléber, qui fut malheureusement assassiné le quatorze juin 1800 par un fanatique nommé Suleyman. Le vingt-sept juin 1801, assiégé au Caire, par les Anglais, les Turcs et les Mamelucks, assailli par terre et par mer, il obtint une capitulation honorable, et ramena ses troupes en France où il fut nommé général de division. Au cours de l'expédition, un jeune officier du génie, Pierre François-Xavier Bouchard, fit dans le village de Rachid en juillet 1799, la découverte de la pierre de Rosette. Beaucoup d'autres trouvailles de très grande valeur furent hélas confisquées par les Britanniques et finirent au British Muséum. Car il ne se bornait pas à combattre ! Tout ce qui appartenait à la science, à l'histoire, à la géographie, était de son domaine et l'intéressait vivement. C'est lui qui le premier, franchit les limites de l'empire romain et pénétra en Abyssinie. Belliard rapporta ainsi de Calafché une autre pierre, obtenue dans des circonstances demeurées mystérieuses. (...) J'en devins, par mon poste d'inspecteur, le dépositaire. Les événements ne me permirent pas de la mettre à l'abri dans une banque en Suisse. Aussi l'emportais-je avec moi, dans mes bagages sur l'île de l'exil Napoléonien... » Voilà, le reste me semble présenter une moindre importance. Ces quelques lignes nous renseignent sur la provenance, c'est un bon début, qu'en pensez-vous ?

Plongés dans leurs réflexions, les protagonistes ne réagirent pas. La jeune femme fit une grimace et se borna d'ajouter un laconique.

— Bon, nous savons à peu près d'où provient la pierre mystérieuse. Reste à déterminer son usage ou sa fonction. J'ai un ami Égyptologue qui pourra peut-être nous aider à en savoir plus, dès

mon retour à Paris je lui téléphonerai. Cela vous convient ou avez-vous d'autres intentions ? Cela vous concerne, Bibert, en votre qualité de propriétaire de cette chose. Que voulez-vous faire ? Ce n'est pas Bibert qui lui répondit, mais Yann. Il brandissait un gros carnet noir et l'agitait comme un trophée.

— Voici sans doute qui va nous aider à trouver une réponse à certaines questions. C'est un carnet que les plongeurs utilisent pour enregistrer les paramètres techniques de chaque plongée, durées, profondeurs, températures, etc. Mais aussi les observations et remarques de son propriétaire. Il était dans un tiroir du bureau, nous pouvons y trouver certaines indications sur le but et les raisons de sa présence à Porto-Azzurro. Je propose de l'emporter pour le consulter ensemble en toute tranquillité. Nous le rapporterons ensuite, car le temps passe et notre séjour en se prolongeant outre mesure risque d'attirer l'attention de cette brave gardienne, si complaisante ! »

La proposition acceptée à l'unanimité, ils prirent le chemin du retour. Voulant saluer la vieille femme, ils ne la trouvèrent pas et convinrent de se retrouver un peu plus tard, dans une bonne pizzeria du haut de la ville. Yann était resté détenteur du carnet noir, Bibert n'eut qu'une enjambée à faire pour rejoindre ses voisins dans le cockpit où ils étaient déjà en train de le feuilleter. Le besoin de savoir les tenait tous pareillement en haleine, aussi ne furent-ils pas très étonnés de voir arriver Camille. Tous réunis, munis de bière thé ou cafés selon les goûts et les tempéraments, ils écoutèrent Bibert faire les commentaires de ce qu'il découvrait au fur et à mesure de sa lecture. Le document, d'un format commercial, donnait l'identité de son propriétaire, et révélait les spots de plongées qu'il avait visités depuis une période s'étalant sur un peu plus de dix-huit mois. Aux données géographiques : lieux, dates et durées, s'ajoutaient les indications purement techniques. Enfin une large colonne était réservée aux observations plus générales ou personnelles, qualité de l'eau, clarté et nature des fonds, appréciations favorables ou de mécontentement. C'est précisément cette

dernière qui intéressait nos amis. Commenant par la fin, ils s'aperçurent comme ils s'y attendaient, que le carnet s'achevait, et pour cause, le jour avant celui de la disparition de l'infortuné plongeur. En vérifiant les coordonnées des plongées effectuées durant toute la semaine qui précédait, ils délimitèrent une zone parfaitement concentrée sur la base du socle où le fort avait été bâti. Pour ce qui concernait la nature même des recherches... Rien ! Aucune indication susceptible de les mettre sur la voie. Pas même un bout de texte codé ou sibyllin. Marie qui fixait machinalement le carnet tenu par le marin, fit une observation ; « Regarde Bibert, entre la couverture de plastique et le dos cartonné du carnet, une feuille est glissée. On en distingue un juste un petit coin, qui apparaît quand tu agites la main.

Joignant le geste à la parole, elle s'empara du carnet et réussit à en extraire une page jaunie.

— Apparemment cette page a été arrachée d'un livre ancien. Selon toutes vraisemblances celui de Mathieu Boinod que nous venons de feuilleter. En tous cas, au vu des caractères et du style je ne pense pas me tromper en affirmant que cet ouvrage a probablement été édité vers la fin du dix-neuvième siècle ou tout au début du vingtième, comme l'autre. La page n'est pas complète, le bas en est absent, nous ne pouvons y lire le numéro. Si je devais me prononcer sur la nature du texte, je dirais qu'il s'agit d'une œuvre autobiographique ou encore d'une biographie mais citant la lettre d'un personnage. Au premier regard, ça a l'air passablement ésotérique, limite nébuleux ! Mais, si vous le voulez, je vais vous en faire la lecture, vous pourrez ainsi vous faire votre propre opinion... « Pris de la nostalgie de son heureuse épopée, il conçut l'audacieux projet d'échapper à l'ennemi qui l'épiait. L'Empereur partit donc pour redresser l'aile brisée par cent vols victorieux. Il ne prit que la suite indispensable. Madame Mère l'avait précédé, Mme la comtesse Walewska et son fils firent de même. Mon isolement fut alors complet. Oh ! Caducité des trônes. Oh ! Versatilité de la gloire et de la fortune. Oh ! Vanité de toute œuvre humaine.

Ainsi Giorgio Biagio s'empara de la clef de pierre et la précipita par l'ouverture où elle alla se perdre au fond des flots, juste aux pieds de San Giacomo. Ayant à jamais perdu la possibilité d'ouvrir la porte du vieux tombeau, le cadeau de la reine Hatchepsout demeurera au pays de Pount, dans le temple de Yeha, inviolé. S'abattront à nouveau les fléaux qui détruisirent D'mt puis Axoum. Le Zamana-Mesasant succède déjà au royaume de Gondar. C'est le signe que l'Ère des Princes amorce le déclin. Mentewab et Welete Bersabe les deux reines feront le lit de Schul. Le Yejju et ses forces considérables n'y pourront rien tant que le sceptre de Ménélik, fils de la Reine de Saba, ne sera pas restauré. »

Marie, parvenue à la fin de la page, considère le texte dont elle vient de donner lecture. Ceux qui l'écoutaient restent silencieux. Doucement elle repose le document et interroge ; « Alors, Qu'en dites-vous ? La première partie me semble claire, c'est de la fuite de l'empereur qu'il est question. Mais la deuxième partie... Chacun regarde son voisin ou sa voisine, Mais Camille est la plus décidée ou la plus rapide, elle s'empare de la lettre et déclare posément.

— Nous allons faire des photocopies, nous pourrons réfléchir chacun de notre côté et ainsi, en nous retrouvant demain en début de matinée, nous pourrons comparer et établir quelques points de convergence. Excusez-moi d'être un peu directive, que voulez-vous par mon métier je sais que sans ce travail préparatoire nous allons perdre énormément de temps et gaspiller notre bonne humeur. Alors, pas d'objections ? On va à cette pizzeria et on ne parle plus de cette histoire durant toute la soirée. »

Vœux pieux...Mais impossible à tenir ! Que ce soit par curiosité scientifique, professionnelle ou par le simple fait de leur nature, tous n'avaient que cette énigme en tête. Sortant du restaurant, la journaliste avait déjà recueilli l'essentiel des avis et des connaissances qu'ils possédaient à eux tous. Il ne lui restait qu'à en faire une synthèse, concise autant que possible, pour concrétiser leurs

résultats. Comme elle devait récupérer son véhicule stationné non loin du quai, elle demanda à Bibert de lui servir d'escorte. Prolongeant le tête-à-tête, elle fit tant et si bien que celui-ci, bien qu'il n'en eut, se cru tenu de sacrifier à la tradition et de lui proposer de prendre un dernier verre à bord, en tous biens tous honneurs ! Naturellement. Finaude, elle n'attendait que cela, aussi ne se fit-elle pas prier pour accepter.

Les compliments qu'elle adressa au marin étaient sincères, elle appréciait vraiment l'intérieur rationnel et agréable du navire. La chaleur des boiseries, l'harmonie étrange faite de la cohabitation d'appareils d'aspect résolument modernes, radar, sonar, VHF, GPS, etc. Avec le désuet des rideaux de couleurs claires, de la vieille bouilloire étamée, et du cuivre polis des petites lampes à pétrole. Depuis le poste de pilotage la vue telle qu'on la découvrait, dégageait, il est vrai, une sensation de sérénité très sécurisante. D'autant que le dépaysement était encore accentué par les hublots ronds, qui permettaient une vue au ras des flots. Surtout elle avait l'envie, encore non clairement formulée mais déjà bien arrêtée, que le propriétaire lui accorde une attention moins... distante. Vu l'agnosticisme flagrant du Maître à bord après Dieu, il pourrait bien devenir un petit peu le maître à bord... après elle ! Camille souriait à cette simple évocation, persuadée que cela ne devait pas présenter d'insurmontables difficultés, surtout si elle voulait vraiment s'en donner la peine. Remuant cette arrière pensée excitante elle argua que l'intimité ambiante, en favorisant leurs capacités de concentration, les aiderait à trouver rapidement des réponses à leurs communes interrogations. En prenant soin de ne pas s'étendre sur la nature précise de ces dernières... En homme plus habitué aux caprices de l'océan qu'à ceux des femmes, Bibert ne vit rien venir. Sans en avoir clairement conscience, il appréciait pleinement la présence de la jolie jeune femme et insidieusement en subissait déjà le charme. Un vieux Rhum agricole, l'absence de musique enregistrée idéalement remplacée par le friselis de l'eau sur la coque. Dans l'espace exiguë des banquettes du carré, un frô-

lement, un geste mal contrôlé, et... les choses de l'amour entre homme et femme, s'accomplissent.

** Paris-Dakar 1987. Étape Niamey/Gao.*

Debout, les genoux légèrement fléchis, les bras raides pour maintenir la puissante Yamaha “Ténére 600”, cela fait deux bonnes heures qu’il a la certitude d’avoir quitté la piste ou ce qui en tenait lieu. Il a tellement chaud sous son casque intégral qu’il lui semble que ses pensées sont transformées en vapeurs.

À l’oued ! C’est après le passage de l’oued qu’il a fait l’erreur, il en est persuadé. Sur l’immense glacis caillouteux, pour éviter de recevoir les nuages de sable soulevés par les concurrents précédents, comme les autres il s’était écarté sur des centaines de mètres de part et d’autre de l’axe de la piste, créant son propre panache de poussière dont les suivants s’écartent à leur tour, et ainsi de suite. Brutalement, juste signalé par un mince cordon d’épineux rabougris et noyés dans la poussière, une tranchée, le lit asséché d’un cours d’eau qui barre toute la plaine transversalement d’où plongeon un mètre où plus en contrebas. Inutile de songer à reprendre l’infernale chevauchée. Il est presque quatorze heures l’arrivée était prévue vers midi. Il devrait retrouver quelques traces, elles se resserrent toujours à l’approche du but... Absolument rien, pas un sillon de pneu.

C’est son premier Paris-Dakar. Des rallyes, oui il en a fait ! Pour s’amuser, au volant de tires, volées sur les parkings de supermarchés. Il en a pourtant rêvé de ce “Dakar” mythique. Lui, le fils d’émigrés algériens. Tout y est passé, boulot, économies, les siennes plus celles des parents et des copains.

Bon, c’est pas le moment de s’énervé ! Putain quelle chaleur, déjà plus une goutte de flotte ! Il aurait dû se rationner, quel con ! Pas le choix, après cette dune quelques palmiers lui offriront de l’ombre. Il y attendra l’hélicoptère qui le repérera et dirigera les secours vers lui. Inch Allah Tant pis pour l’exploit, il terminera en dilettante... Et merde il ne va tout de même pas prendre le risque de crever, juste pour justifier un rêve.

« Dix-sept heures de voyage depuis Rome ! Dont sept à poireauter dans cet infernal aéroport du Caire ! Tu es vraiment certaine qu'il n'y avait pas de vols directs ?

Assis côtes à côte dans la salle d'embarquement du terminal C de l'international airport Léonardo da Vinci à Rome, Bibert interroge une ixième fois sa compagne, juste pour tromper sa mauvaise humeur. Elle n'est pas dupe mais peu encline à se laisser prendre pour défouloir.

— Si tu t'en étais occupé, tu aurais constaté par toi-même que pas une compagnie n'offre un vol direct pour l'aller. Au retour en revanche, pas de problème, presque toutes proposent un vol sans escales sur les principales capitales d'Europe. Bien-sur tu aurais préféré t'y rendre avec ta barque, hein !

— Et comment ! Ça m'aurait pris du temps mais j'aurais eu le sentiment d'être un homme qui voyage, pas d'un animal qu'on mène, résigné, d'un pâturage à un autre ! Car, reconnais-le, c'est ni plus ni moins comme du bétail que sont traités les voyageurs des classes dites 'économiques'. Économiques !... Pour qui, tu en as une idée ?

— Bon, mais nous sommes en classe Affaires. De quoi tu te plains ?

— Je ne me plains pas, je déplore les identiques conditions. Car toutes considérations de confort mises à part, les contraintes sont semblables. Parqué, fouillé, mal ou pas du tout informé, victime de retards et carences de toutes sortes. Subir ces avanies sans broncher, pieds et poings liés, livrés à la totale discrétion des compagnies aériennes qui ne se privent pas pour mépriser ouvertement les règles de la courtoisie la plus élémentaire... C'est une évidence, le voyage de masse entraîne la négation absolue des droits-de-l'homme-polis-et-bien-élevé.

— L'homme polis et bien élevé ! (Camille s'en étouffe de rire) où peux-tu bien aller chercher des phrases pareilles ? Ça n'existe

plus, les hommes comme ça ! C'est à peu près aussi désuet que les chevaliers protecteurs de la veuve et de l'orphelin. De nos jours, tu as du fric et tu te paies un confort à la mesure de tes désirs. Ou t'es fauché et tu t'entasses dans les bétailières volantes, en mettant ta fierté et ta dignité dans ton bagage de soute. De toute façon je n'avais pas le temps d'un voyage en voilier. Ton coursier des mers se déplace, au mieux, à la vitesse d'un promeneur en vélo. Et encore heureux quand c'est dans la direction du but ! C'est que j'ai des obligations professionnelles, moi ! Puisque tu as insisté pour bénéficier de l'immense avantage apporté par ma présence à tes côtés dans ton jeu de piste, il faut en supporter les quelques légers inconvénients.

Pris à son propre jeu, Bibert préfère abandonner la controverse et ramener la conversation sur un terrain mieux balisé.

— Donc ce nommé Giorgio Biagio serait un inconnu, qui pour une raison qui reste à déterminer aurait balancé la "Pierre" par une fenêtre, ou une quelconque ouverture de la forteresse San Giacomo. La dite Pierre serait en réalité une clef, qui ouvrirait un tombeau quelque part dans le pays de... Quel pays, déjà ? J'ai un peu oublié.

— Le pays de Pount. C'est ainsi que les anciens Égyptiens appelaient les régions situées au sud, en particulier celles connues sous le nom de Nubie. Ces terres furent envahies par les Axoumites, habitants des hautes montagnes du bord de la mer Rouge. La correspondance entre le royaume d'Axoum et le nom de l'Éthiopie moderne remonte à la première moitié du IV^e siècle, où l'inscription figurant sur une stèle érigée à Ezana traduisait Habashat, source du nom Abyssinie utilisé vers la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e. par le mot grec Aithiopia, qui signifie « le pays des visages brûlés » de aitho : brûler et ôps : visage. Les Égyptiens eurent des contacts depuis le règne du pharaon Sahourê. Mais nous avons la relation par une fresque du sanctuaire de Deir el-Bahari à Thèbes, d'une expédition commerciale parvenue au pays de Pount aux alentours de l'an 1495 av. J-C, sous le règne de la reine Hatchepsout.

Ça va ? Je n'ai pas trop abusé de ta capacité d'écoute ? C'est terrible, à chaque fois que je dois faire un petit exposé, je ne parviens pas à m'empêcher d'écrire tout un article.

— Ben, oui ! Ton cours est un peu magistral à mon goût, mais puisque cela te fait plaisir. Alors cette reine aurait fait cadeau d'un sceptre au roi du pays de Pount, où Axoum à moins que ce ne soit l'Éthiopie ou carrément l'Abyssinie. Je m'y perds dans tes royaumes ! Enfin, bon, l'essentiel est que ce présent, d'une très grande valeur, soit véritablement enfermé dans une nécropole. Pour l'ouvrir, s'il suffit d'une clef de pierre, celle que nous détenons devrait convenir puisque c'est justement celle qui avait été rapportée de là-bas. Entre nous, je n'aurais pas aimé être portés à cette époque. Tu imagines, un trousseau de dix de ces trucs à la ceinture ! Hum, bon, il ne nous reste qu'à trouver cette tombe et... À prendre le trésor !

— Doucement, doucement ! Effectivement, vu comme cela, les choses sont simples. Il demeure cependant deux principales inconnues, le lieu et l'endroit précis ! Pour le choix des lieux, nous avons les indications du royaume de Gondar et du temple de Yeha, reste à savoir où ils se trouvent.

— Oui, et pour la localisation je présume qu'il faudra voir cela sur place, ça promet ! Heu, à propos, nous avons une autre indication de lieu, D'mt, c'est où ça, sur la lune ?

— Sans importance, il s'agit d'un vieux royaume auquel Axoum a succédé. De même pour les reines et les Princes évoqués dans la lettre. Cela se passait du temps de Salomon. Je viens de consulter une abondante documentation sur ce sujet.

— Ah ! Ça disait quoi ?

— Une autre fois, ce ne sont que légendes. Nous sommes appelés pour embarquer. Dis-donc, tu n'as pas remarqué ce drôle de type là-bas ? Il n'a cessé de nous observer, je n'aime pas son regard.

— Tu lui as tapé dans l'œil ! Il te convoite pour son harem, car c'est un musulman... Franchement, je n'aime pas non plus l'allure de cet homme, mais pas pour des raisons subjectives, moi. Allons-y ! »

Pauvre Bibert, cinq heures d'Airbus pour arriver au Caire, et plus de sept heures de transit, en pleine nuit. Il en profita pour revenir sur le sujet à l'ordre du jour et se distraire en écoutant sa compagne lui narrer les avatars de leur terre de destination.

« De nos jours tout le monde, même toi peut-être, connaît la vallée du rift, considérée comme berceau de l'humanité. (Bibert siffle l'air de la chanson des Beatles, Lucy in the sky). Un regard le ramène au calme, après un bref instant destiné à bien marquer sa réprobation, la narratrice consent à reprendre

Depuis cinq mille ans l'histoire de l'Éthiopie est consignée dans des écrits, gravés dans la pierre ou d'autres supports. La Bible mentionne Ménélik, fils de Salomon et de la reine de Saba, présumé premier empereur, mille ans avant J.C. Il détiendrait selon une légende locale, son pouvoir d'un sceptre aux vertus magiques, cadeau d'une reine Égyptienne, quinze siècles avant notre ère. Le prophète Mani, figure religieuse Perse, citait Axoum comme l'une des quatre grandes puissances de son temps, avec l'empire romain, la Perse, et la Chine. Selon certaines sources les Éthiopiens étaient à l'origine des juifs, les Falachas. Le christianisme ne fut introduit dans le royaume d'Axoum que beaucoup plus tard, au VI^e siècle par Frumentius évêque de l'Église égyptienne copte. Ce qui caractérise incontestablement cet empire est la pratique de l'écriture grâce, à un alphabet spécifique appelé Ge'ez. En 632, les armées musulmanes pénètrent dans la corne de l'Afrique, si bien que le royaume chrétien qui résiste à cet expansionnisme, se retrouve isolé durant de longs siècles. Isolé mais non détruit car il existe une tradition qui indique que le négus Ashama ibn Abjar offrit l'asile aux musulmans qui fuyaient les persécutions de La Mecque. Un hadith coranique affirme que le prophète Mahomet recommande aux siens de ne jamais attaquer l'Éthiopie à moins d'être attaqué par celle-ci ! Pourtant, au cours du second millénaire, assaillis, par les tribus païennes au sud et les troupes islamiques à l'est, la fin du royaume d'Axoum sera aussi mystérieuse que son commencement. Période de sécheresse persistante, déboisement intensif, épi-

démies de peste ? Aucunes certitudes. L'historien musulman Abu Ja far al-Khwrazmi écrit que « *La perte du sceptre sacré est cause de celle de la dynastie Salomonienne.* ». Quoiqu'il en soit, force est de reconnaître qu'à partir de cette époque le pays, jusque-là prospère, sombre effectivement dans les calamités. Il faudra attendre l'arrivée du Négus Yekounno pour que le royaume soit rendu à la lignée royale biblique. En creusant des églises dans la roche telle qu'on peut en voir sur le site de Lalibela, il aurait en effet retrouvé le sceptre garant de sa légitimité, dans une grotte. Depuis cette date, le Bâton royal est gardé en un lieu tenu dans le plus grand secret. Cependant il doit impérativement être présenté à chaque nouveau sacre. Or le vol au tout début du XIX^{ème} siècle de la clef qui en permettait l'accès, précédé ou suivi du massacre des prêtres et de toute la garnison qui en garantissaient la conservation, ont rendu impossible le respect de la tradition. L'empire à nouveau se morcela et les princes des différentes provinces se livrèrent une guerre incessante. Actuellement le pays est toujours en ruine.

— Mais dis donc, Camille, ta légende sur fond de vérité historique, donne un nouvel éclairage au contenu de la mystérieuse lettre. Nous avons confirmation que la "clé" fut volée et ramenée en Europe. Il ne nous reste plus qu'à découvrir l'emplacement de la cachette du sceptre.

— Oui, mais pour cela nous devons d'abord subir encore trois longues heures de Boeing à titre de mise en bouche. »

Aéroport d'Addis Abeba, terminal Bole, neuf heures trente du matin. Il aura fallu près de quarante minutes et une cartouche de cigarettes américaines (placées intentionnellement, en vue de semblable difficulté.) pour que le douanier laisse passer le curieux objet qu'il avait décelé dans le sac du navigateur français. À l'extérieur le vent rappelle que l'on se trouve à deux mille quatre cents mètres d'altitude. Même sous l'averse qui vient de tomber, l'air reste sec absent de cette lourdeur poisseuse qui caractérise les zones côtières. Le minibus de leur hôtel n'est pas présent, mais le chauffeur de celui du Sheraton les interpelle. IL assure la navette

pour trois ou quatre autres hôtels, dont le leur. Les voyageurs prennent place aux cotés de cinq autres personnes quelque peu renfrognées, la fatigue du voyage sans doute. En jetant un œil sur la liste posée sur le tableau de bord Camille constate qu'ils sont en présence d'un couple d'Irlandais en voyage de noce ainsi que de trois fonctionnaires américains venus participer à un colloque sur l'aide consentie par le PNUD. Ils descendent tous au Sheraton. Le véhicule repart immédiatement pour les déposer au Dessalegn-Hôtel, sur Aba Kemaw street, non loin du tout nouveau musée d'archéologie. L'après-midi même ils s'y rendront pour tenter de rencontrer le professeur Azaïs qui effectue actuellement des fouilles, dans la région du Sidamo.

En sortant de l'hôtel pour de rendre au musée, Bibert attrape le bras de sa compagne et le serre fortement : « Ne te retourne pas tout de suite, de l'autre côté de la rue, l'homme en tenue blanche. Regarde, je n'ai pas la berlue ! C'est bien celui que tu avais repéré dans le hall de l'aéroport ? Feignons de ne pas l'avoir remarqué et voyons s'il s'agit bien d'un suiveur ou d'une, improbable, coïncidence. »

Le temps de prendre des repères pour situer leur destination, l'individu s'était évanoui, du paysage et ils étaient parvenus devant l'édifice pompeux qui abrite le Muséum d'Archéologie. Nulles traces de leur 'espion', soulagés ils décidèrent de remettre à plus tard l'approfondissement de cette présence suspecte et de se concentrer sur la suite de leurs investigations dans le pays. La journaliste avait activé son réseau de relations professionnelles et d'amis, afin d'obtenir une recommandation auprès des scientifiques en mission de fouilles dans cette partie du globe. Elle estimait, avec bon sens, que des chercheurs, archéologues ou paléontologues, seraient certainement les plus à même de les aider dans leur quête du tombeau ou de la crypte recelant le sceptre. Le nom du professeur Azaïs avait fait l'unanimité. Quelques télex avaient suffi pour obtenir l'accord d'une rencontre, soit dans la capitale soit directement sur le site de Tuto-Fela. Des recherches ethnogra-

phiques sont en cours dans cette région reculée et ils redoutaient de devoir s'y rendre.

La chance était avec eux, selon son secrétariat, le professeur devait assister à une conférence à Addis-Abeba. La même secrétaire leur avait communiqué date et heure pour l'y rencontrer. Pourtant, après trois quarts d'heure passé en inspections des petites salles du musée, à leur grande déception toujours pas de professeur en vue. Les chercheurs sont souvent distraits et enclins aux retards, mais il y avait des limites, l'énervement et l'inquiétude commençait à gagner les visiteurs. Bibert se décida à interroger une femme de ménage, occupée à nettoyer des plaques de pierre, dans un petit atelier attenant.

« Mademoiselle, excusez-moi ! Nous avons rendez-vous avec le professeur Azaïs, auriez-vous une idée de l'endroit où nous pouvons le trouver ?

Vêtue d'une salopette d'ouvrier, l'employée ne releva pas tout de suite la tête et pris bien consciencieusement le temps de terminer son époussetage avant de répondre, en français, alors que Bibert s'était adressé à elle en anglais.

— Ah ! C'est vous. Hé bien, vous n'êtes pas particulièrement respectueux de vos horaires. Vous aviez rendez-vous voici près d'une heure ! Croyez-vous que les gens n'aient rien d'autre à faire que d'attendre votre bon vouloir ?

— Mais ! C'est ce professeur qui manque furieusement de politesse. Et puis, voulez-vous me dire en quoi cela vous concerne ?

— Au premier chef, je suis le professeur Élise Azaïs ! Vous et votre... accompagnatrice, tournez comme des Derviches dans toutes les salles. Comment voulez-vous que je sache qui vous êtes ? Je ne vous ai jamais vu, que je sache ! Et souvenez-vous que, c'est vous qui avez besoin de mes services, pas le contraire. Camille, passablement irritée d'être qualifiée

“d'accompagnatrice”, le fut davantage encore en constatant l'attitude de son voisin. Bibert, en effet, présentait tous les symptômes d'un individu en proie à une franche admiration. Que se fusse pour cette impertinente péronnelle dépassait la capacité, d'acceptation,

fort limité au demeurant, de la jeune femme. Elle ne chercha pas à contenir sa mauvaise humeur.

— Hé bien, veuillez nous en excuser mais nous ne pouvions deviner que le “professeur” était de sexe féminin, pas d’avantage que nous n’aurions imaginé que ce professeur se révélerait aussi peu aimable ! »

Les deux femmes échangèrent un regard qui laissait clairement entendre que, s’il ne tenait qu’à elles, leurs relations n’iraient pas au-delà d’un échange de propos, souhaité aussi bref que possible ! Le marin était quant à lui complètement tombé sous le charme de la jeune scientifique. Il se surprit même à ressentir un vif désir physique. Pourtant son interlocutrice n’avait rien d’une bombe sexuelle, non plus que d’un canon de beauté. Âgée d’environ quarante ans, petite et peu pourvue de ces rondeurs qualifiées de suggestives. Son visage, fin, encadré de cheveux auburn se singularisait par des yeux ronds et, surtout, une bouche un peu trop grande. L’ensemble n’offrait donc rien de transcendant. D’aucuns l’auraient même qualifiée de laide. Cependant l’éclat du regard, la douceur du visage, surtout quand un sourire en remodelait les proportions, lui conféraient une physionomie d’un charme affirmé. D’ailleurs Bibert sans même en avoir conscience, excepté la manifestation impromptue d’une virilité embarrassante, y avait instantanément succombé. Sensible à cet intérêt, difficile à dissimuler, la jeune chercheuse ne se fit pas faute d’y ajouter une pointe de provocation, ne serais-ce que pour aiguïser les rancœurs de son interlocutrice.

Pour un observateur impartial, l’avantage de cette situation consista en ce que l’entrevue au lieu de tourner court comme pouvait le laisser présager la prise de contact, pu s’installer dans le temps. Les préoccupations scientifiques des deux femmes, provisoirement reléguées au rôle d’accessoire, de simple toile de fond pour un duel feutré mais acéré, eurent le temps de reprendre le dessus. Les griffes remises au fourreau, Élise s’enquit enfin du motif de leur voyage ainsi que de la raison qui les poussait à recourir à ses lu-

mières. Bibert se fit un plaisir de lui relater leurs avatars, Camille ayant délibérément choisie d'abandonner la parole à son ami, simulant un aussi profond que soudain intérêt pour les objets exposés dans la salle attenante. Lorsqu'il se tu, terminant par une interrogation sur l'aide qu'ils pouvaient attendre de la chercheuse, un silence profond s'installa. D'autant plus marquant qu'il succédait à une diatribe sans communes mesures avec la sérénité ordinaire des lieux. Élise réfléchissait tout en traçant des signes du bout des doigts dans la poussière qui recouvrait les stèles en cours de nettoyage. Les sollicitateurs ne purent faire moins que respecter cette méditation en observant les étranges signes qui apparaissaient dans le tracé distrait. Comme la méditation semblait devoir se prolonger bien au-delà des limites, étroites, de la patience dont Camille pouvait faire preuve, elle prit l'initiative d'y mettre un terme : « Je crois que vous composez des mots en utilisant l'alphabet guèze ou amharique, je ne sais les différencier, c'est bien cela ? »

— Heu, oui ! Enfin c'est la même chose, puisque l'amharique comme le tigrinya utilisent l'alphabet guèze. Celui-ci comporte deux cent trente et une lettres. Il ne faut pas manquer de jeter un regard sur l'extraordinaire machine à écrire que cela nécessite, nous en avons une exposée dans le hall d'accueil. »

Quittant son ton, volontairement pédant, le professeur reprit. « Écoutez votre aventure est peu banale aussi je préfère ne pas avancer de réponses avant d'avoir vérifié certaines choses. Convenons de nous retrouver demain en fin de matinée. Nous pourrions déjeuner ensemble et en profiter pour faire le point. Cela vous convient-il ? »

Quelques heures plus tard, attablés chez Finfine, un restaurant recommandé par le portier de leur hôtel, Bibert doit subir la mauvaise humeur de sa compagne. « Vraiment je me demande ce que tu peux bien trouver d'excitant à cette planche à pain ! Qu'avons-nous besoin des services de ce rat de laboratoire ? Nous sommes en mesure de nous débrouiller seuls.

— Mais que vas-tu imaginer, cette fille est charmante, sans doute mariée et de toute façon je te rappelle qu'elle a bien dix ans de moins que moi.

— Eh ! Ben ça alors, et moi ! Nous n'avons pas loin de vingt années d'écart. Cela n'avait pas l'air de te gêner jusqu'à présent, goujat ! »

Le marin ne trouve rien de transcendant à objecter et connaissant par avance le sort réservé à toutes tentatives de justification, voire à de simples explications, choisi de faire profil bas. Il laissera passer l'orage comme les grains en mer.

Le lendemain à l'heure convenue ils se rendent au rendez-vous, personne ne les y attend. Croyant à un retard, ils flânent, épuisant les dernières réserves de leur bouderie. Camille jubile secrètement, celle qu'elle considère définitivement comme une rivale lui fournit des armes pour entreprendre une offensive de déconsidération vraiment inespérée. Elle n'y peut résister et rompt son silence vengeur : « Tu vois ! Cette fille se moque bien de toi et nous traite par-dessus la jambe. Je suis sur qu'elle va rappliquer en roulant ses yeux globuleux et minaudant qu'elle a été retenu par ses obligations professionnelles. Tu parles !

— Non, je suis sur qu'il y a eu un problème. Entrons et cherchons à nous informer ! »

Après un rapide entretien avec le conservateur, qui avait été mis au courant par Élise de la possibilité de leur venue, ils se rendirent à l'Alliance Française. Aux dires du sympathique fonctionnaire, seule cette institution, dépendante du consulat de France, serait en mesure de leur communiquer l'adresse de la jeune femme. Car personne au musée n'avait la moindre idée des raisons de son absence.

Bien entendu, à l'ambassade comme au consulat, on commença par leur opposer une forte suspicion. Pas question de divulguer quoi que ce soit ! À quel titre agissaient-ils, etc. etc. Bref, la routine ! Heureusement un vague attaché culturel, venu tromper son

ennui en entendant des bruits de voix au-dessus de la norme -habituellement feutrée de l'endroit- consenti à reconnaître qu'une mission scientifique de fouilles, patronnée par le Ministère des Affaires Étrangères, était en cours. Pendant qu'il en était aux confidences, il s'autorisa à ajouter que le professeur Azaïs en faisait effectivement et officiellement partie. En revanche, pour l'adresse il n'entendait pas s'impliquer plus avant. La mine renfrognée de ses deux compatriotes du lui donner des remords, car, après une brève hésitation, il ajouta qu'un des chercheurs étant présent il leur serait plus facile de passer par lui pour obtenir les informations dont ils avaient besoin. Nos deux aventuriers s'empressèrent de suivre ce conseil inespéré et filèrent dans le local dévolu aux missions et organismes accrédités.

Le collègue d'Élise tombait des nues, Ah ! Elle n'était pas venue à son rendez-vous ! Lui ? Non il ne savait pas où la joindre. Ils étaient logés dans des villas de location mais il était en couple avec sa femme tandis qu'Élise partageait son appartement avec deux autres membres célibataires de la mission. Bien sûr il allait leur donner l'adresse ! Pourquoi, il y avait un problème ? Camille usa de son sourire pour rassurer l'homme qui commençait à se poser des questions.

« Non, enfin nous espérons que non ! Il se trouve que nous avons besoin d'elle. Nous ne manquerons pas de vous tenir informé au cas où une difficulté surgirait. Merci beaucoup, au revoir. »

Au moment de partir, pris d'une subite inspiration le marin demanda l'autorisation de déposer dans le coffre-fort de l'ambassade un objet personnel. Leur interlocuteur n'y voyant pas d'objection les accompagna pour ouvrir lui-même le coffre. Il sourcilla à peine en voyant la taille de l'objet. Bibert assura qu'il viendrait, lui où sa compagne, le récupérer dès que possible. Puis ils sortirent et appelèrent un taxi.

Parvenu devant la villa choisie comme résidence par Élise et ses collègues, ils eurent la surprise de reconnaître l'homme à la vêtue orientale qu'ils avaient déjà croisé à plusieurs reprises, l'espion !

La rencontre était tellement inattendue qu'ils marquèrent un arrêt brusque. L'homme leva lentement les yeux. Saluant d'une inclination de tête, l'allure lente mais résolue il s'avança dans leur direction. Indécis sur la conduite à adopter, Camille et Bibert échangèrent un regard. Fuir ou faire face ? L'alternative cessa de se poser quand le mystérieux personnage s'adressa à eux en français : « Ne craignez rien je vous attendais pour, si possible, vous empêcher de continuer à aggraver la situation. Venez avec moi, ma voiture est garée à quelques mètres. »

Sans attendre de réponse il tourna les talons et entrepris de rejoindre une vieille Lada, garée sous un palmier rachitique. A présent davantage intrigué que véritablement inquiets, ils emboîtèrent le pas et prirent place dans la guimbarde poussiéreuse. L'inconnu démarra aussitôt et sans plus faire de commentaires ni daigner répondre aux questions de la journaliste, il prit une route tortueuse qui sortait de la ville par les quartiers nord. Très vite le goudron fit place à une piste en terre latéritique très mal entretenue. Longeant une rivière encaissée, ils parvinrent en un peu plus d'une heure de route défoncée, jusqu'à une station d'essence désaffectée. Les lieux respiraient le pillage et l'abandon. Le vent levait des tourbillons de poussière ocre et quelque chose battait contre un mur au gré des rafales. Le tout ressemblait à un décor de western ou de film d'épouvante.

Le chauffeur se tourna vers eux. De près ils purent constater qu'il n'était pas très âgé. Moins de trente ans, mais avec un regard dur d'homme endurci : « Une autre voiture va venir vous chercher pour vous conduire sur le site de fouilles où exerce votre amie l'archéologue. Elle vous attend, moi je repartirai aussitôt. Nous sommes mardi, je reviendrai vous chercher jeudi soir ou vendredi matin, Inch Allah ! Je dois essayer de brouiller les pistes pour éviter autant que possible que les choses ne deviennent totalement incontrôlables. Au moins ici vous ne risquez plus de commettre de nouveaux dégâts. Au revoir !

Camille laisse éclater sa fureur.

— Mais c'est incroyable, vous décidez et ne nous laissez aucun choix. Nous n'avons rien emporté et voilà que vous nous annoncez tranquillement que nous allons passer trois jours dans les montagnes. Bibert, fais quelque chose ! Dis à ce type que nous refusons et rentrons directement à notre hôtel, à Addis Abeba.

Sans s'émouvoir, leur interlocuteur se tourna pour s'adresser à Bibert. Conformément aux préceptes de sa religion, il affectait ostensiblement d'ignorer la jeune femme.

— Vos agissements un peu trop voyants, vos propos inconsidérés et, surtout cet article dans le journal, vous ont signalés à l'attention de ceux qui veulent s'emparer de ce que vous détenez. Or vous n'êtes pas en mesure de leur résister, c'est la raison de ma présence. Mon nom est Damu Endalkaches, j'appartiens à la police d'État, chargé entre autres de la protection des ressortissants étrangers. J'assumais à ce titre celle de mademoiselle Azaïs, avant de m'intéresser à vos faits et gestes. Sachez que vous êtes en grand danger, votre pierre suscite de fortes convoitises. Placez-vous sous la protection de la mission scientifique et suivez les instructions qui vous seront données par le responsable de l'équipe. C'est votre seule chance d'échapper à un sort funeste, nous ne serons pas toujours derrière vous. A présent voici votre véhicule. Dieu vous guide !

— Attendez ! Vous faisiez référence à un article de presse. De quoi s'agit-il ?

— Demandez à votre compagne, elle sait de quoi je parle. Au revoir monsieur, soyez prudent ! »

Éberlué, Bibert regarde le policier faire demi-tour, puis disparaître dans un nuage de poussière en direction de la capitale. Camille a déjà pris place sur l'unique siège, au côté du chauffeur de la jeep Toyota, qui doit les conduire, ils ne savent où. Le marin saute en voltige à l'arrière parmi un fatras de bidons et d'outils de terrassiers. La poussière intérieure peut ainsi se mêler à la poussière de la piste, en un épais nuage.

Au terme d'un parcours éprouvant, surtout pour un homme ayant franchi le cap de la cinquantaine, ils purent enfin reprendre des forces. Assis sur des chaises de camping, attablés devant des verres d'une eau claire à défaut d'être fraîche, ils attendent Élise. La scientifique est occupée au centre d'un groupe d'ouvriers à donner des explications, qui ressemblent à des ordres, pour les travaux du lendemain. Quand elle en a terminé et vient les rejoindre, Camille attaque d'emblée : « Deux heures de tape-cul pour venir jouer les scouts au milieu de n'importe où ! J'espère que ce que vous avez à nous dire vaut le dérangement !

— Madame, ce n'est pas moi qui vous dérange. Mais bel et bien vous qui venez semer la perturbation, sans y avoir été invités. Vous rendez-vous compte seulement de la portée exacte de vos agissements de ces derniers temps ? Comme si la situation n'était pas assez délicate, vous faite paraître dans la presse un article à sensation. Heureusement l'in vraisemblance de vos affirmations est telle que les autres médias, télévisions, radios, etc. ne se sont pas emparés de vos révélations. Nous n'avons évité la catastrophe que d'extrême justesse, espérons qu'il n'y aura pas d'autres parutions à venir...

Bibert lui coupe la parole, la fatigue et la tension des dernières heures font qu'il éprouve le plus grand mal à garder son calme.

— Voici deux fois que j'entends parler de ce reportage. J'aimerais savoir de quoi il retourne !

Visiblement très embarrassée, la journaliste cherche désespérément une explication. Leur hôtesse ne lui en laisse pas le temps.

— Évidemment, puisque c'est le magazine avec lequel elle collabore le plus fréquemment. Je n'en ai bien malheureusement pas d'exemplaire à vous présenter, mais je peux vous résumer les titres : *Sur la piste de Ménelik Premier ! Notre envoyée spéciale chez la Reine de Saba...* Je vous laisse apprécier ! Pour votre petite aura de pisse-copie vous prenez le risque de déclencher des événements dont vous ne semblez pas avoir conscience des conséquences.

— Mais je ne fais que mon métier ! Le vôtre est de fouiller la merde pour déterminer la qualité des torches-cul utilisés par les anciennes civilisations. Le mien est d'informer les gens. Chacun sa noblesse ! Pardonne-moi Bibert je n'ai pas pris le temps de t'informer de cet article. Je dois gagner ma vie et ne me risque pas dans les trous de balle de la planète uniquement pour mon plaisir. Cette... racleuses de poteries n'a pas de leçons à me donner. D'ailleurs la façon dont elle tente de récupérer notre découverte est proprement inacceptable.

Face au risque d'inflation verbale et aux fortes probabilités de voir l'échange se terminer en rencontre pugilistique, le marin préféra oublier son propre ressentiment et tenter d'apaiser le conflit. Prenant un ton calme mais ferme, il intervint.

— Bon, calmez-vous ! Nous allons ensemble essayer de mettre tout à plat et de faire le point. Je résume, premièrement nous entrons en possession d'une pierre, qui se révèle être une clé. Celle-ci permet d'accéder à un sceptre datant de deux millénaires avant que Jésus ne se mette à Crier. Deuxièmement nous venons ici pour tenter d'en trouver la localisation et sollicitons votre aide pour ce faire. Enfin troisièmement la police et vous-même semblez détenir beaucoup d'autres informations sur ce sujet. Lesquelles ?

— D'accord, d'accord ! Nous sommes tous à cran et je vous prie de bien vouloir excuser le caractère outrancier de mon langage. Vous Camille surtout, ne voyez pas d'implication personnelle dans ma façon de réagir. Voyez-vous, quand la clé a été dérobée, le sceptre l'a été simultanément. Les voleurs agissaient par calcul politique, non par esprit de lucre, c'était un épisode de la lutte pour le pouvoir. Malchance pour eux, ils se firent surprendre par les troupes napoléoniennes, qui retraits d'une incursion dans ce pays, qu'ils appelaient alors du nom d'Abyssinie. La confrontation se termina par le massacre total des pillards, l'officier qui dirigeait la troupe était attaché à l'expédition scientifique, il se fit remettre la pierre dont l'aspect étrange l'intrigua bien qu'il en ignora l'usage. Hélas il ne se soucia pas du reste d'un butin, que l'on se garda d'ailleurs bien de lui présenter. Le sceptre, devenu l'enjeu

d'une partie de dés, échoua dans les bagages d'un commerçant syrien de passage, tricheur émérite. L'homme continua son voyage avec une caravane de sel. Bref, de tractations en mésaventures, les ultimes péripéties connues du sceptre font état de sa capture, en même temps que son détenteur, par une troupe de peuls Bororos, qui suivaient leurs troupeaux tout en se livrant à quelques raids quand l'occasion s'en présentait. Les nomades transhumaient selon une ligne approximativement est/ouest, du Soudan aux rives du fleuve Niger. Par malchance ils croisèrent la piste d'un rezzou Tamashek. Les touaregs venaient de piller un village de cultivateurs Songhaï et regagnaient leur campement. Repus de batailles, pourvus de vivres d'esclaves et d'animaux, ils se montrèrent magnanimes et se contentèrent de s'emparer de quelques poteries et autres objets. Plutôt par souci de maintenir les traditions que pour répondre à une réelle nécessité. Le sceptre, objet totalement dépourvu de valeur et de signification pour les éleveurs, allât s'entasser avec d'autres trophées. Future monnaie d'échange, sur les marchés de Gao, Djenné ou Mopti. La trace se dilue dans ces ergs sahariens, pour réapparaître au cours de la seconde guerre mondiale où un aviateur, contraint par une panne de moteur de se poser dans l'Adrar des Ifforas, signale avoir identifié dans une tribu willemin-den un « Bâton de commandement, incroyablement décoré de pierres précieuses et de diamants. » Personne n'ajouta foi à ses déclarations, mise sur le compte du délire causé par les privations, la soif et les fièvres. Le récit fut consigné dans le rapport de mission et tout le monde l'oublia. Ce pilote de la Royal Air Force n'eut pas beaucoup de chance, il fut abattu en mission quelques mois plus tard. À dater de ce témoignage il ne sera plus jamais fait mention du sceptre, dans aucun écrit. Par recoupements de diverses sources, provenant toutes de relations orales, incertaines, nous suivons actuellement une nouvelle piste en espérant qu'elle ne se révélera pas aussi décevantes que les précédentes.

— Ben alors nous avons la clé d'un sarcophage vide ! A quoi sert de l'ouvrir ? Demande Bibert.

— Il ne faut pas que quiconque puisse constater que le mausolée est vide, justement. La lutte se situe au niveau religieux et politique. L'église Orthodoxe copte se mêle à des croyances traditionnelles africaines qui intègrent une large place à la danse, l'astrologie et la divination. Depuis l'époque des deux frères de Tyr, elle tient son pouvoir de la supposée présence du sceptre. Les descendants de la lignée légitime le convoitent pour asseoir leur autorité, ébranlée dans la lutte contre le Derg. (Un conseil de soldats qui avait installé un gouvernement socialiste. Ce sont eux qui ont fait disparaître Haïlé Sélassié le 2 août 1975. Ils se sont retirés dans l'ombre aujourd'hui.) Les musulmans intégristes eux, pour affaiblir tous les autres partis ou religions, veulent le détruire à toute force. Je n'exagère pas le moins du monde, croyez-moi nous devons désamorcer la bombe à retardement que constitue la pierre que vous détenez. Il est impératif de la faire complètement disparaître... Au moins jusqu'à la réapparition du sceptre. A ce moment la donne ne sera plus la même, les O.N.G. jointes aux organismes internationaux présents en très grand nombre dans le pays, brandiront devant caméras et microphones des médias de toute la planète, officiellement et en grande pompe, ce trésor ethnographique. Septième pays le plus pauvre de la Terre, L'Éthiopie reste très dépendante de l'assistance des bailleurs de fonds. Girma Wolde-Giorgis, l'actuel président de la république nous appuiera de toute la force de l'État. Comprenez-vous, à présent notre intransigeance ?

Les visiteurs prennent le temps de digérer ces informations, puis Bibert intervient le premier.

— Bien entendu, nous ne mettons pas en doute vos bonnes intentions. Mais, à mon humble avis, il subsiste deux grosses lacunes dans ce scénario catastrophe. D'abord, que faites vous des informations dont vous venez de faire état, sur le lieu et les gens qui détiennent actuellement le sceptre ? Ensuite où se trouve le mausolée, ou tombeau, supposé le contenir ?

Camille, renonçant à ses velléités rancunières, apporte son point de vue.

— J'en ajouterai une troisième, en quoi le retour d'un vestige, quel qu'en soit la valeur de négoce, peut-il influencer sur l'avenir d'un pays ?

La jeune archéologue prend quelques secondes de réflexion.

— Bien ! Commençons par le second point soulevé par Bibert, le sceptre devrait être dans une basilique taillée dans le roc, tout à côté de nous. Nous sommes précisément sur les lieux de fouilles. Pour les autres questions, nous devons attendre l'arrivée d'un personnage qui possède toutes les informations actualisées. Il est en route pour nous rejoindre. Donnez-moi un quart d'heure. »

*** Paris-Dakar. 1987. (suite)**

« Putain, il est bientôt dix-sept heures ! Dans moins de deux heures il fera nuit. Ce con d'hélicoptère a repéré le signal de ma balise de détresse, mais il cercle sur l'autre cordon de dunes. À continuer comme cela il va épuiser son potentiel de carburant et regagner le QG du raid. Je serai bon pour me cailler jusqu'à demain, sans rien à boire ni à bouffer. Je me suis complètement déshydraté en agitant les bras pour attirer leur attention, en pure perte ! Je préfère arrêter sinon je n'aurai plus la force de rejoindre l'abri de la végétation. J'aurais dû emporter ce petit émetteur radio VHF que les organisateurs m'avaient imposé. Vu que, comme d'habitude, c'est le patron qui est aux commandes de l'hélico, il va me passer un savon. Probable qu'il ait embarqué l'autre vedette du show-biz. Celui-là, son histoire de pompes pour les fellahs du coin, moi j'y crois pas vraiment !

Bordel mais ils ont quoi dans les yeux ? De là-haut ils doivent encore mieux que moi distinguer le cordon noir qui monte de l'horizon dans notre Est. Faut pas être météorologue pour comprendre que c'est une tempête de sable qui avance et sera sur nous en même temps que la nuit. Elle effacera définitivement toutes les traces au sol, demain ce sera coton pour me localiser.

Quelle merde ! Aucune chance de sortir de là par mes propres moyens, j'ai pompé jusqu'à ma dernière goutte de carburant. Tiens ! Il me semble que le pilote a repéré quelque chose... Oui, c'est bien ça ! je distingue à présent les panaches de poussière, levés par un ou plusieurs véhicules qui se dirigent vers moi. Ben ça alors, l'hélico les aurait appelés ? Mais il ne connaît pas ma position ?

Putain, mais c'est pas vrai ? Les voitures, j'en distingue au moins deux, sont à présent arrêté, et ma parole, ils tirent sur l'appareil ! Ces petits panaches de fumées, ces bruits caractéristiques de rafales d'armes automatiques, impossible de se méprendre ! L'hélico

est touché ! Il pique en tournoyant vers le sol. Oh, la, la ! Il s'est écrasé... On dirait que les véhicules viennent vers moi, s'ils m'ont repéré, qu'elles sont leurs intentions ?

Je vais cacher ma bécane en l'enterrant sous le sable. S'il m'arrive quoi que ce soit peut être que quelqu'un la retrouvera et que l'on se mettra à ma recherche... Que faire d'autre ? »

« Nous nous trouvons à l'est du lac Abaya. Bien qu'ayant exploré cette région en 1926, bien évidemment sur les plans strictement archéologiques et ethnographiques, il n'est pas certain que Roger Chambard ait vu ce site. Il faudra attendre 1935 soit près d'une dizaine d'années plus tard, pour que les membres d'une expédition allemande de l'Institut Frobénius reconnaissent le tumulus et découvrent quelques squelettes au milieu des ruines. Par la suite, une équipe française placée sous ma responsabilité, parvint à pénétrer dans le sanctuaire à la fin des années soixante-dix. Nous avons effectué l'étude du site au cours de cinq missions d'environ deux mois chacune, entre 1993 et 1997. Les travaux de laboratoire se poursuivent actuellement, principalement à Frankfort. Pénétrant par une fissure géologique du sol dissimulée dans les broussailles, nous avons mis à jour des tessons de poteries, des obsidiennes ainsi qu'une hache polie. Mais surtout une grande quantité, cent trente-six à ce jour pour être précis, de stèles anthropomorphes. Accompagnées de stèles phalliques cylindriques, dont certaines atteignent sept à huit mètres de longueur. Avec votre 'clef' nous ouvrirons, sans l'endommager, le sarcophage qui servait d'écrin au sceptre du roi Ménélik. »

L'homme qui fait cet exposé, un peu magistral est un savant de réputation mondiale. Le docteur Fernand Antray, chargé de cours à la Sorbonne et membre de l'UNESCO Grand, mince, avec ce genre de visage que l'on prête volontiers aux chercheurs de haut niveau, lunettes rondes incluses. Âgé de soixante-dix sept ans, mais toujours porté par l'enthousiasme d'un gamin de sept ans il supervise les travaux de cette campagne de fouilles. Pour l'instant, il fait face à un auditoire constitué des deux nouveaux arrivants et de ses trois collaborateurs permanents sur place qui viennent de

revenir du chantier avec lui. Le professeur Azaïs n'est en effet présente, qu'à titre provisoire, par le biais d'une mission placée sous l'égide de l'ONU. Le docteur Antray, avant de reprendre ses explications, lève les yeux pour l'interroger du regard. Celle-ci se contente d'incliner légèrement la tête en signe d'acquiescement. Après une série de toussotements, le scientifique reprend ; « Voici donc un premier élément de réponse aux interrogations de certains parmi vous. Alors, voyons, voyons... Ah, oui ! Ce fameux sceptre, vous aimeriez bien connaître sa position... Figurez-vous que nous aussi, et même si ce n'est pas exactement pour des raisons identiques, le but reste commun et prime sur toutes autres considérations. Il consiste à empêcher l'Éthiopie, ainsi qu'une bonne partie de ce qu'il est convenu d'appeler la corne africaine, de sombrer dans une sanglante guerre civile. Quinze ans après la chute du régime collectiviste de Mengistu, l'économie du pays reste fermée sur elle-même, marquée par le poids excessif de l'État, je dois vous rappeler que le programme de privatisation lancé par le Premier ministre, Melès Zenawi, est quasiment figé depuis plus de trois ans. Selon une délégation, composée d'un groupe de parlementaires français . « L'Éthiopie souffre d'une économie précaire et d'un état sanitaire inquiétant » Bref, loin de moi l'idée de vous faire un cours de sociopolitique, mais je devais insister pour vous faire bien comprendre que la moindre étincelle peut mettre le feu. Or la valeur symbolique du sceptre constitue à ce titre un formidable détonateur. Selon les informations que nous avons pu obtenir, avec énormément de difficultés, car ce sont les services spéciaux de renseignement qui suivent l'affaire, la relique aurait de fortes probabilités de se trouver en Libye ! Oui je devine votre question ! Comment savons-nous cela ? Hé bien, par le plus tout simplement par le plus grand des hasards, comme cela se produit souvent dans nos fouilles. Un ingénieur participant à l'édification d'un projet industriel pour une société pétrolière française, a pu rencontrer. Nous ignorons pour notre part dans quelles conditions exactes ! Un homme porté disparu au cours du rallye Paris/Dakar, mouture 87. Ce 'retrouvé' prétendait avoir été enlevé pour le

simple fait de s'être trouvé au mauvais endroit et au mauvais moment ! Il affirmait aussi avoir fait partie des forces de sécurité de Kadhafi. Les services secrets français ont vérifié les affirmations de l'ingénieur. Durant la période indiquée, ce concurrent avait effectivement été porté disparu, puis mort, victime supposé d'une panne, ou d'une erreur de navigation. Pour le reste de son récit, nous sommes obligés de nous en remettre à sa bonne foi. Il aurait assisté à l'assassina du principal organisateur de l'épreuve ainsi que d'une grande vedette du show-biz qui l'accompagnait. D'après lui, ses assaillants rentraient d'une tentative, avortée, d'élimination du chef de l'État burkinabé. Après sa capture, l'homme ne fut pas abattu en raison de son appartenance à la religion musulmane et au fait qu'il déclara vouloir rejoindre les rangs du djihad islamique pour lutter aux cotés de ses frères... Laissons-lui la responsabilité de ses choix et intéressons-nous à un aspect de son histoire qui nous concerne, beaucoup plus directement. Au cours de leur retour sur la Libye, ses nouveaux protecteurs lui racontèrent qu'ils venaient de s'emparer d'un objet ancien, d'une somptuosité incroyable. À tel point que, grâce à ce butin pris à dans un campement nomade, qu'ils avaient exterminé au passage, ils espéraient se faire pardonner l'échec de leur mission. L'homme, devenu mercenaire, avait ajouté avoir eu l'occasion d'apercevoir cet objet qu'il décrivit comme « Une canne en or massif, très courte, incrustée de diamants et de pierres précieuses, genre rubis, émeraudes et autres qu'il ne savait pas reconnaître » Il n'en a pas dit davantage mais, pour rocambolesque qu'elle soit cette aventure est à prendre au sérieux. La description du sceptre correspond parfaitement à celle que nous possédons, d'après les inscriptions relevées sur les stèles. Ce ne peut être le fait d'une coïncidence. Voilà, mesdames, messieurs les seuls éléments de réponse que nous sommes en mesure de vous communiquer. Tant que nous n'aurons pas récupéré l'objet, la situation demeurera instable. Mais à tout prendre, sa disparition pure et simple serait encore préférable à sa réapparition entre les mains d'individus vraiment mal intentionnés. En effet, jusqu'à ces derniers jours très peu

de personnes en connaissaient l'existence et encore moins la valeur symbolique. Les récentes agitations qui se sont créées, aggravées de parutions dans des ouvrages jouissant d'une grande divulgation, risquent fort de changer la problématique. Certains services secrets, appartenant d'ailleurs à des puissances mal définies, commencent à s'intéresser d'un peu trop près à notre action ici. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le temps presse et que nous ne garderons plus très longtemps la maîtrise de la situation. Si tant est que nous ne l'ayons jamais eu ! J'espère n'avoir rien laissé dans l'ombre et j'attends vos suggestions ou vos questions sur ce qui vient d'être évoqué ainsi que sur l'ensemble des décisions à prendre pour essayer de remédier à cette déplorable situation. Mesdames, messieurs, merci de votre attention ! »

Comme d'habitude après un long exposé magistral, l'assistance manifeste son retour à une participation active par des racllements de gorges, des tousotements assortis de vagues murmures. Un chercheur demande si les Services secrets français ont pour mission de résoudre le problème. C'est Élise qui répond, par la négative : « Voici le fax transmis par notre ambassade, en réponse officielle à votre question. « Le ministère de l'intérieur considère que ces événements sont du ressort exclusif des pays concernés. Par conséquent toute ingérence doit être soigneusement évité ». Conclusion que vous pouvez facilement en tirer, démerdez-vous et surtout laissez-nous en dehors de tout cela ! Nous scientifiques n'avons pas de marge de manœuvre. Nous sommes contraints de subir, tout en nous efforçant de limiter au maximum les effets connexes, les informations non vérifiées ou mal contrôlées qui risquent de faire accélérer le processus de dérapage de nos travaux. Espérons simplement que les services spécialisés sauront comment agir. »

Camille et Bibert ont cruellement conscience de l'opprobre jetée sur eux, par le fait de leurs récentes et malencontreuses interventions dans cette affaire. Bien sûr ils n'ont agi que par ignorance et

désir de bien faire, mais il n'en demeure pas moins que le poids des conséquences pèse sur leurs épaules. Sans se concerter, juste un regard pour confirmer leur mutuelle approbation, Bibert demande la parole. Le Docteur Antray, s'il est surpris ne le manifeste pas. Il invite avec courtoisie le marin à s'exprimer.

« Heu ! Madame Nagari et moi-même, par nos actions, sans aucun doute trop impulsives, avons probablement contribué à précipiter l'apparition de certains événements. Mais de toute façon ceux-ci se seraient produits, d'une manière ou d'une autre, tôt ou tard. Il n'en demeure pas moins que nous en sommes les vecteurs et entendons contribuer aux tentatives pour y porter remède. En d'autres termes nous sommes décidés à nous rendre en Libye, pour essayer de retrouver le sceptre et le rapporter ici. Dans la mesure où nous pourrions atteindre cet objectif et le cas échéant, s'il se révélait impossible ou trop risqué de voyager avec, nous nous proposons de le faire disparaître définitivement. Avez-vous une objection à cette intention ? »

Un profond silence succède à ce petit discours, impossible de savoir si la cause en est imputable à l'incrédulité ou à une forme d'indécision qui ne parviendrait pas à s'exprimer. Seule Élise se permet un sourire, le pouce levé selon le signe universel d'approbation chaleureuse. La cause est donc entendue, ils agiront en fonction de leur marge, très étroite, de manœuvre sur le terrain. S'en remettre à la chance reste leur seule alternative. L'arrivée du bruyant véhicule piloté par Damu Endalkaches vint opportunément mettre un terme à une situation indécise. Le policier jaillit comme un diable de son engin, en annonçant à la cantonade que la clé de pierre avait été dérobée dans le coffre de l'Ambassade ! Panique dans le Landerneau local, les exclamations fusent de toutes part : « Impossible ! Vous êtes sûr ? Comment ? Par qui ? Quand ? Etc. »

Le détective prend son temps. Très calme, sûr de lui, il lève les mains paumes tournées vers l'extérieur et déclare d'un ton enjoué ; « J'ai dit que la pierre avait été dérobé, et c'est la vérité.

Mais, laissez-moi terminer et gardez votre sang froid... Rassurez-vous nous l'avons retrouvée ! Bon, je vois que je vous dois une explication. Ce matin le jeune homme qui avait, sur la demande de monsieur Bibert, placé lui-même la pierre dans le coffre, ne l'a pas retrouvée en l'ouvrant pour ranger des documents. Heureusement il a eu la bonne idée de venir m'en faire part, avant de révolutionner toute la légation et les polices locales. J'ai fait immédiatement prendre des mesures et mis une équipe de mes meilleurs limiers sur l'enquête. Puis évidemment j'ai foncé pour prendre ma voiture, avec l'intention de venir vous informer de vive voix. Presque en arrivant, juste à l'instant, je viens de recevoir un appel à ma radio de bord. Mon collaborateur m'informait que l'incident avait eu un dénouement heureux et inespéré. Il s'avère, tout simplement, qu'un autre utilisateur du coffre, un employé du consulat, trouvant que l'objet occupait trop d'espace au détriment de ses propres dossiers, l'avait tout simplement retiré, pour le poser sur une étagère. Excusez-moi de vous avoir fait peur mais je n'ai pu résister au plaisir enfantin de vous en faire la communication, à chaud si j'ose dire.

Le barbouze s'autorisa d'un bref éclat de rire. Mais les regards de l'assemblée, lui gâchèrent sa joie. Informé à son tour des dernières décisions prises, l'agent secret ne déborda pas d'enthousiasme pour l'idée de Bibert : « Pour user d'un euphémisme, vous courez au-devant de graves ennuis. La Libye n'est pas un terrain de jeu pour amateurs. Seuls et sans assistance je vois mal ce que vous pourrez entreprendre !

— Nous sommes dans une impasse. Sauf si vous avez une meilleure solution à nous proposer, je ne vois pas d'autre alternative. Camille utilisera sa carte de presse pour, au prétexte d'un reportage, obtenir les autorisations de circuler. Je me contenterai d'un visa de touriste, et tenterai de me faire passer pour un amoureux de la belle journaliste... Je connais le rôle pour l'avoir déjà interprété. Plus sérieusement, je possède une arme !

— Hein ! Vous êtes complètement fou ! Cela ne peut que vous compliquer la vie. Et comment allez-vous la transporter dans l'avion ?

— Non, je voulais dire que je parle l'arabe et un peu de Tamashek, la langue des touaregs. Cette connaissance peut avoir sa petite utilité !

— Ouf ! Ben vous pouvez vous vanter de m'avoir fait peur. C'est que nous ne sommes pas en train de tourner un feuilleton à la James Bond, ici ! Alors, si votre décision est arrêtée, je suppose que nous n'avons pas beaucoup de chance de vous faire changer d'avis. Préparez-vous, je vous ramène à la capitale.

— C'est vite fait, vous ne nous avez rien laissé emporter ! (Camille a la rancune tenace.)

— OK ! OK ! Pour me faire pardonner, ce soir vous serez mes invités.

La route fut avalée à vive allure, un passage moins speed dans la salle de bain de l'hôtel, trois heures plus tard le trio était attablé dans un restaurant. L'établissement, sans prétentions quant au décor, était situé dans le quartier Adis Ketema. Leur hôte semblait heureux de leur faire découvrir les lieux : « Addis Abeba signifie "Nouvelle fleur", vous avez pu constater que ce nom n'est pas exagéré.

Camille détendue, souriante, se fait un plaisir d'abonder aux propos de leur guide.

— Oui, les parfums de floraison et d'eucalyptus, mêlés aux arômes de café, donnent à l'air frais un goût particulier, vraiment unique.

— Nous allons, si vous le voulez, manger un plat qui est la base de l'alimentation éthiopienne, l'injera. C'est une étonnante galette spongieuse, élaborée à partir d'un mil particulier, le tef. La viande et les légumes sont généralement cuisinés dans une sauce pimentée appelée wat. Rassurez-vous madame, il existe des variantes plus douces. Pour les vrais amateurs cependant, il en existe une plus forte. Ces deux plats prennent alors respectivement le nom

d'alicha et kay. Mais vous savez, dans notre pays il existe autant de langues que d'ethnies, soit plus de quatre-vingts. Aussi ne soyez pas surpris si on vous donne d'autres appellations pour des mets identiques. Seul compte la satisfaction du palais. Pour dire comme chez vous, « bon appétit »

En les raccompagnant à leur hôtel, mister Damu leur fit visiter les parcs d'Éden street, avec 'saint Georges Church' à une extrémité et 'De Gaule square' à l'autre. Dissimulée sous un vague prétexte touristique, cette escapade lui permit surtout d'aborder le sujet de la future expédition des deux français : « Essentiellement, grâce au soutien des membres composants l'équipe de chercheurs, nous avons obtenu que le personnel diplomatique intervienne pour vous obtenir des visas en qualité de 'Membres du parlement Européen'. L'ambassade et la section consulaire de Tripoli ont aussi été avisés de votre arrivée, mais sans autres précisions. Enfin, et c'est peut-être le plus important, lors de votre passage à Paris vous pourrez rencontrer l'ingénieur qui avait recueilli les confidences du mortard, enlevé ou déserteur, je ne sais plus trop ! C'est là toute l'aide que nous pouvons vous apporter. Kadhafi disparu, le pays reste instable, je doute fortement que vous puissiez reprendre ou même approcher la relique et croyez-moi, je suis un véritable professionnel.

— Merci de vos conseils, de votre aide et de votre implication personnelle dans cette affaire. Nous allons improviser en comptant sur la providence. La chance aidant, le fait que nous ne soyons justement que des amateurs s'avérera peut-être comme un élément jouant en notre faveur. Inch Allah, et pour faire bonne mesure, Allahu Akbar ! »

Dès le lendemain, Bibert pouvait à nouveau se répandre en invectives sur les transports aériens, Camille s'était munie de bouchons d'oreilles. Le vol Air-France vers Tripoli était sans escales, il fut aussi sans problèmes majeurs, à l'exception du retard à l'arrivée, devenu si fréquent qu'il n'étonnait plus personne. Les murs de

l'aéroport sont tapissés, en arabe, en anglais et en italien, de slogans, vestiges de la dictature récente . Grande Jamahiriya arabe libyenne populaire et socialiste, c'était le nom officiel du pays. Des taches sur les murs indiquent l'emplacement des portraits gigantesques de Mouammar Kadhafi, qui ont été retirés pourtant depuis plusieurs mois. Ne subsistent, à peine 'tagués' que les slogans politiques et des sourates du Coran. Les membres de l'Union Européenne sont relativement bien accueillis, nos deux voyageurs franchissent donc sans éprouver trop de difficulté les contrôles tatillons de police, douane et santé. L'aéroport international de Tarâbulus al gharb, qui est le nom arabe de la capitale libyenne, est situé à une bonne vingtaine de kilomètres à l'est de la ville. Évidemment, personne pour les attendre, fatalistes ils se résignent à faire, ce que font tous ceux qui sont dans leur cas. Ils choisissent parmi la cohorte des solliciteurs empressés un taxi dont le chauffeur présente une physionomie jugée rassurante et se font conduire à leur hôtel. Durant le trajet entre l'aéroport et leur destination en centre-ville, le couple admire les nombreux et splendides vestiges archéologiques, phéniciens ou romains, jalonnant le morceau de territoire rocheux qui s'avance dans la Méditerranée. La vue sur la grande baie est absolument magnifique. Tripoli, dans le crépuscule dresse ses buildings et les flèches de ses nombreuses mosquées, offrant toutes les apparences d'une capitale moderne et débordante d'activité. Leur hôtel est situé sur la place Al Saaha Alkhadhraa (la place verte). Dans leur chambre un petit dépliant, à l'usage des touristes ou hommes d'affaires de passage, indique les points pittoresques de la ville et précise qu'elle doit son nom à la réunification de trois citées, Oea, Sabrata et Leptis.

Le lendemain matin, dès l'heure d'ouverture, ils se précipitent à l'ambassade de France. Les bâtiments situés dans un quartier résidentiel, sont mieux gardés qu'une prison, carrément le genre Fort-Knox. Après l'épluchage de leurs passeports, ce sont les palabres habituelles « Qui voulez-vous voir, pourquoi, avez-vous rendez-vous ? » Etc. Rien à faire ils doivent s'inscrire sur un registre, en

exposant le motif de leur visite et... Revenir le lendemain, les bureaux sont fermés l'après-midi. Excédée, Camille livre au pauvre gendarme de faction ses plus virulentes réflexions sur le corps diplomatique français. Ainsi soulagée, elle propose à son compagnon de se rendre sans plus tarder à l'adresse qu'ils ont obtenue lors de leur courte escale à Paris. Renseignement primordial bien sûr, mais hélas obtenu dans de bien dramatiques circonstances. L'ingénieur qu'ils devaient rencontrer travaillait pour une filiale de la société Exxo, installée dans la banlieue lyonnaise. Malheureusement il avait, juste avant leur arrivée sur le sol métropolitain, été victime d'un accident de la route. Par extraordinaire il n'était pas décédé sur le coup mais était sorti d'un long coma, réduit à l'état de légume, la moelle épinière ayant été lésé ainsi que de nombreux organes. Les médecins n'étaient pas expansifs, mais ne laissaient pas non plus planer le moindre doute. Selon leur meilleur diagnostique, le pauvre homme avait une espérance de vie inférieure à trois ou quatre jours, sauf complications imprévues. Pour Camille et Bibert, cette nouvelle fit l'effet d'un coup de massue. Comment retrouver le protagoniste de l'arrivée du sceptre en Libye, sans le témoignage de la seule personne à l'avoir rencontré ? Leur mission prenait fin, avant même d'avoir commencé. Terrible fiasco !

T.G.V. Paris-Lyon, passage chez le loueur de voitures et, à l'issue d'un pénible intermède dans les embouteillages habituels, arrivée au CHU de Fourvière. Dans le hall des informations, dès qu'ils s'enquirent de l'accidenté, la préposée fit signe à un homme qui se tenait assis un peu à l'écart. « Lieutenant Mougins, police judiciaire ! À quel titre voulez-vous voir cette personne ? »

La carte de police ne fit qu'une apparition éclair, mais son détenteur avait l'air affable, un bon père de famille. C'est Camille qui s'y colla, elle entreprit de donner une version, expurgée de leurs péripéties pour justifier le pressant besoin dans lequel ils se trouvaient d'obtenir des informations. Le lieutenant eu l'air perplexe mais Bibert ayant eu l'idée de lui présenter son passeport revêtu

des tampons et visas corroborant leurs affirmations, il prit le parti de leur faire confiance et d'autoriser la visite.

« Allez-y, mais soyez bref et n'oubliez pas de repasser me donner vos coordonnées en sortant. Cet homme a été victime d'un assassinat, pas d'un banal accident ! Son meurtrier s'est délibérément jeté contre lui, avec sa voiture. Ça lui a coûté la vie au tueur, plus rapidement qu'à sa victime. Nous ne parvenons pas à comprendre les raisons de cet acte suicidaire. Ce kamikaze n'a d'ailleurs pas encore été identifié, c'est un maghrébin aucun doute là-dessus. »

Par la suite, ils furent soulagés d'apprendre, de la bouche de l'infirmière de garde, que le blessé était conscient et pouvait parler. Pourtant en pénétrant dans la chambre ils en eurent l'immédiate certitude, leur chance était aussi mince que le faible souffle de vie qui restait au malheureux. Timidement en parlant lentement mais sans élever la voix, la journaliste s'entretint avec le moribond. L'échange, bien que limité, fut positif en ce sens qu'ils purent obtenir des réponses à presque toutes les questions qu'ils avaient préparées. Ils auraient bien entendu souhaité en apprendre d'avantage, mais ils ne purent prolonger une visite jugée déjà beaucoup trop longue par le personnel médical.

Dix minutes plus tard, ils quittaient l'hôpital. Au passage ils prirent bien soin de passer saluer le lieutenant Mougins. Satisfait, l'inspecteur avait soigneusement noté leurs identités et conclu en leur signifiant d'avoir à se tenir à la disposition de la justice tant que l'enquête ne serait pas close et de ne pas sortir du territoire national. Les deux complices en riaient encore en montant dans le train à destination de Paris, pour aller prendre leur vol international. Durant le court et confortable voyage, Camille en vraie femme de plume, entrepris de consigner les renseignements obtenus dans son carnet : « Pour ne rien oublier », dit-elle, Bibert fit une grimace.

— J'espère que tu ne t'ai pas mis en tête d'écrire un article, dans le genre du premier. Tes scoops ont une fâcheuse propension à

nous rapporter plus d'emmerdements, qu'ils ne te procurent d'avantages financiers !

Un large sourire fut la seule réponse de la jeune femme. Elle préféra aborder tout de suite un sujet, avec lequel elle était convaincue de concentrer l'attention de son ami. Empêchant ainsi toutes dérives intempestives et dérangeantes.

— La tentative d'élimination de l'ingénieur serait, selon sa propre affirmation, la conséquence directe de... Heu ! Disons, de la récente agitation relayée par les médias. (Un coup d'œil par en dessous, pour voir la réaction éventuelle du marin, puis elle enchaîne.) Selon lui, ON a voulu le supprimer ! Qui ? Il affirme n'en rien savoir ! Dans sa situation, il est peu probable qu'il cherche encore à dissimuler un fait dont il aurait eu connaissance. Que craindre ou qu'espérer en taisant la vérité ? Cependant, pas besoin d'être devin pour comprendre que le coup provenait, le policier nous l'a confirmé, de rivages pas très éloignés... Suivez mon regard.

Bibert, qui s'était égaré à contempler les lèvres éloquentes, dansant un ballet rythmé par le chant des paroles, n'entendit que la fin de la phrase. Rappelé soudainement au présent, il tourna machinalement la tête pour... suivre ce regard. Se ressaisissant il reprit le fil de la conversation.

— Bon, en revanche il nous a refile son agenda et celui comporte toutes les indications nécessaires pour retrouver l'ex-motard, devenu mercenaire. Il ne nous reste plus qu'à filer à Orly-Ouest, en espérant pouvoir obtenir deux places dans un vol de demain, à destination de Tripoli, via Tunis. »

Pour des raisons de disponibilité, ils avaient préféré fractionner leur voyage en faisant une étape en Tunisie. Cette escale leur procurerait en outre la faculté de prendre des dispositions dictées par les récents événements. C'était Bibert qui avait imposé ce programme, déclarant avoir l'intention de nouer des contacts de sécurité, leur futur terrain de jeu étant probablement miné ! Ces précautions, Camille le comprenait bien, étaient essentiellement dictées par la nécessité d'optimiser au maximum leurs chances. No-

tamment celles qui concernaient leurs possibilités de retour dans l'urgence. Éventualité qu'il leur fallait se garder d'exclure, sous peine de grosse déception ! Pour la continuité, les liaisons avec Tripoli de la compagnie *Libyan Airlines* étant régulières, ils n'auraient que l'embarra du choix pour sélectionner un vol à leur convenance.

À peine débarqué du vol Tunisair à l'aéroport *Tunis-El Aouina*, situé à huit kilomètres au nord-est du centre-ville, le couple affréta un taxi. Tout de suite celui-ci du se frayer un difficile passage dans la circulation démentielle d'une capitale, qui concentre à elle seule plus de quarante pour cent du parc routier national. Leur destination, se situait dans le quartier récemment réhabilité de la Petite Sicile, qui donne sur la darse du nouveau port de plaisance réservée aux yachts et voiliers de passage. Bibert savait y retrouver un ami, qui partageait sa façon de vivre, cabotant de ports en rivages sur son petit catamaran gréé en ketch, il vagabondait dans le bassin méditerranéen.

Généralement les deux navigateurs se retrouvaient pour hiverner dans le port de Lavalette, à Malte. Depuis deux saisons, la dureté des temps, conséquence de l'inflation causée par la nouvelle économie Européenne et sa monnaie 'fluctuante', leur avait fait préférer des rivages moins onéreux. D'un climat moins rigoureux aussi, car les mots, froid, brouillard et neige ne figuraient plus à leur vocabulaire ! Yvon, le skipper du voilier baptisé *Pen laou*, l'équivalent de tête à pou, en breton. Ce qui s'accordait parfaitement avec sa chevelure de viking, retenue sur l'arrière du crâne par un bandeau à la façon des pirates d'autrefois. Un look qui lui coûtait cher en palabres avec les autorités rencontrées, quel que soit le pays visité. Les douaniers du monde entier se jetaient sur lui, « Comme des poux sur la tête d'un galeux ! » Pensez, un navigateur solitaire (ou pas), avec une allure de Hippie... Quelle aubaine !

À l'issue de la longue conversation qu'ils tinrent à bord, il proposa de se déplacer dès les jours suivants, pour aller mouiller dans le

petit port libyen de Zuwara. Cet endroit discret présentait entre autres l'avantage d'être presque à mi-chemin entre Tripoli et la frontière tunisienne. Un rapide repas acheté aux gargotes qui bordent le port, fut pris à bord. Surtout pour échapper à la foule et pouvoir se raconter les dernières nouvelles de pontons. Profitant de la douceur du soir, les trois complices s'installèrent dans le large cockpit pour élaborer une stratégie de repli. Comme ils n'étaient pas pressés de rompre leurs retrouvailles et, que pour une fois, ils disposaient de tout le temps voulu, ils en profitèrent pour figner les détails et envisager différentes hypothèses pour la suite des événements. Ce n'est que tard dans la nuit qu'ils se décidèrent à regagner leurs bannettes, bien décidés à profiter au maximum du bref repos qui leur était offert. bercé par le doux clapotis de l'eau contre les coques, ils ne tardèrent pas à s'engloutir dans un sommeil sans rêves, ni cauchemars !

Peu après l'aube, laissant Yvon à ses préparatifs d'appareillage, ils appelèrent par téléphone la compagnie d'aviation pour connaître l'heure d'embarquement de leur vol sur Tripoli. Le temps d'un rapide mais solide petit-déjeuner de pain frais et croissants sortis tout chauds de la boulangerie, sur un dernier salut ils se mirent en route. Une heure pour se faire conduire en taxi à l'aéroport international, puis deux bonnes heures à poireauter avant de pouvoir embarquer, Bibert commençait à donner des signes de fatigue : « Les mesures de sécurité imposées commencent à prendre des allures de diktats despotiques. « On vous emmerde, mais c'est pour votre bien ! » Oui ! Mais mon bien, à moi, c'est de, justement, ne pas me laisser emmerder si je n'en ai pas envie. Dès qu'il y aura une compagnie aérienne sans mesures de sécurité, je m'y précipiterai. J'ai encore le droit de choisir ma façon de mourir, non ? »

En embarquant dans l'appareil Bibert avait épuisé la patience de sa compagne et usé sa propre impatience à déambuler au long d'interminables halls, déguisés en souks. L'exécrable parodie de folklore, qui semble faire la nouvelle spécificité des lieux voués au

tourisme de masses, commençait à donner aux deux voyageurs des envies compulsives de taper dedans, à coups de.. masse.

Bref vol sans intérêt, d'à peine plus de deux heures, dans un appareil dit Moyen-courrier. Ce qui est une autre façon de réduire encore un confort, déjà octroyé chichement aux cochons de passagers qui n'ont pas les moyens de se payer des premières classes. Car pour rentabiliser, l'avion fait des sauts de puces entre les capitales et principales villes de cette partie du monde.

Mais tout a une fin, les bonnes choses comme les mauvaises, et, en cette chaude fin de matinée ils se trouvent à pied d'œuvre, en Libye.

* Les traîtres.

Quelque part dans une grande villa qui domine la méditerranée, un homme arpente les allées d'un jardin oriental. La pelouse descend en pente douce presque jusqu'à la falaise qui domine la plage. Il marche en parlant seul, accompagnant sa réflexion d'arrêts et de demi-tours soudains.

« Ce marin et sa copine journaliste ne posent pas encore de problème, ils ne sont pas dangereux. S'ils remontent jusqu'ici, il me sera facile de les éliminer. En revanche cet imbécile de moudjahiddine devient potentiellement gênant. De plus en plus gourmand aussi, il est temps de lui donner un peu d'aide pour le décider enfin à mourir en martyr de la vraie foi. J'avais déjà commis une erreur en laissant l'ingénieur rentrer chez lui. Heureusement que j'ai eu connaissance de cet article et pris les mesures appropriées.

D'après mes agents ce serait chose faite, cette épine ne menacera pas mon pied. Je dois tenir compte des récentes agitations autour de cette affaire. On dirait que tout s'accélère subitement, il me faut pourtant encore un peu de temps. Tout n'est pas prêt, mais je demeure le maître des destinées. Dieu est avec moi ! »

L'homme est parvenu au terme de son soliloque et de sa promenade. Il regarde les hauts murs qui l'isolent de l'extérieur, de l'autre côté, il le sait, des gardes accompagnés de chiens circulent jour et nuit sur un chemin aménagé entre les murs et une triple rangée de fils barbelés.

Allons, il ne craint rien ni personne ! Il n'ose dire à haute voix « ni Dieu ni maître » mais il le pense si fortement qu'un frisson lui secoue le corps.

Il décide de rentrer dans la demeure, d'ailleurs son visiteur ne doit plus tarder...

Le chauffeur de taxi doit être un adepte des feuilletons télévisés made in India. Indéniablement il semble en avoir adopté au moins le style. Un cure-dent coincé dans un interstice de sa dentition, remarquable, car le voisinage de dents en or avec des chicots noircis lui compose une mâchoire de piano infernal. Le bras négligemment passé par la fenêtre, il ne fait pas face à la route mais conduit tourné de trois quarts. Il peut ainsi commodément discuter avec ses passagers, tout en jetant un œil indifférent sur la circulation. Entre ces occupations secondaires (pour lui, du moins), il chante... Mais à la manière des acteurs d'opéra. Vivant littéralement les paroles de sa chanson, fermant les yeux et ouvrant les bras dans les nombreux couplets sentimentaux. Le trajet équivaut au passage dans un hammam, sans que généreusement le prix de la course en soit majoré. Contents d'arriver sain et sauf, Bibert ne retient toutefois pas le ténor pour le retour.

Devant l'imposante caserne du plus pur style socialisme-soviétique-triomphant, le planton met un temps fou pour accepter de faire venir son supérieur. Peut-être attends t-il un bakchich ? Où plus simplement veut-il ainsi marquer son mépris. Finalement une sorte de caporal ou similaire se pointe en bouclant son ceinturon. Le troufion a l'œil injecté de sang et le teint olivâtre, c'est un coléreux qui vient d'être arraché à son sommeil. Camille préfère s'effacer, les hommes de ce pays et de cette religion n'apprécient pas les initiatives féminines. Bibert considère qu'un "non croyant d'européen" ne doit pas peser beaucoup plus dans son échelle de valeurs, mais il n'a pas le choix. Le soudard s'apprêtait effectivement à renvoyer chez Satan les deux importuns, mais le marin ayant pris soin de s'adresser à lui dans sa propre langue, il perdit toute assurance. La sentinelle était partagée entre curiosité et mauvaise humeur. Embarrassé, le petit gradé fit signe aux deux étrangers de le suivre sous un auvent de toile dressé quelques mètres plus loin.

« Nous voulons parler au chef cuisinier.

— Bon, je vais vous faire accompagner par un planton, mais la femme attendra dehors ! »

La journaliste comprend qu'il serait vain d'essayer de discuter. Mieux vaut profiter du bon vouloir de l'autre crétin, un revirement pouvant survenir dans sa faible tolérance si on le contrarie. Bibert pour sa part est indécis, il aurait préféré rencontrer leur contact dans un endroit plus approprié. Trop tard pour tergiverser, un bidasse dépenaillé est arrivé. Il écoute le caporal lui donner l'ordre de conduire le visiteur jusqu'au chef cuistot, d'attendre et de raccompagner l'étranger jusqu'à sa sortie du casernement.

Le bloc cuisine se signale de loin par ses odeurs de graillon et les bruits de casseroles entrechoquées qui en parvient. Le planton fait signe à Bibert d'attendre et pénètre pour faire appeler le responsable. Trente secondes plus tard, une bordée d'injures et de malédictions le font ressortir précipitamment. L'auteur des cris et imprécations arrive juste sur ses talons. La vue du français le déstabilise et il reste bouche ouverte la louche à la main. Visiblement il se demande ce qui lui arrive, Bibert en profite pour demander à voir Omar Bahkrouf, puisque c'est le nom de l'homme qui doit leur permettre de retrouver l'ancien motard. Le fort en gueule se gratte la tête, crache par terre et finalement se décide à aboyer quelques mots : « Ce fils de chienne d'Omar est de repos, ils le trouveront chez ses amis ou à la mosquée Wabis. » Lui il a du boulot et ne peu perdre son temps à palabrer avec un espion d'Obama !

Il appuie ses paroles d'un geste de la main invitant le solliciteur et son mentor à s'évanouir au plus vite. Ce qu'ils font sans demander leur reste, le bidasse d'escorte étant le premier à souhaiter s'éloigner de l'énergumène, qui continue de vitupérer.

Bibert met à profit leur retraite peu glorieuse pour demander au jeune soldat s'il sait où se trouvent les amis d'Omar dont le gros gâte-sauce a fait mention, à défaut, où est la mosquée Wabis.

Sans se retourner, à toute vitesse, le futur guerrier lâche une adresse, le marin n'obtiendra pas plus de précisions.

Dans la rue poussiéreuse, balayée par le ghibli, ce vent desséchant venu du sud qui souffle presque toute l'année, Camille attend assise à l'écart sous un acacia mort sur pied. Pour le coup ils regrettent de ne pas avoir gardé leur Pavarotti du volant, les voitures sont rares et passent à toute allure. C'est pourtant une grande artère mais elle n'est vraiment desservie, par les véhicules de transport en commun et les taxis, qu'à environ un kilomètre plus loin en direction du centre, à hauteur de l'université Al-Fateh. Pas d'autre solution que de marcher jusque-là. Camille résume la situation : « En somme nous n'avons pour adresse qu'une mosquée. Hé bien nous allons nous y rendre et nous serons fixés.

— Vite dit ! Trouvons d'abord un transport, je suis en nage. Et ne prend pas cet air suffisant, j'aurais bien voulu te voir à ma place ! Ce gros chef cuistot voulait me mettre en méchoui, je te jure ! »

D'avantage qu'aux couleurs du ciel, on pouvait comprendre que le crépuscule n'allait pas tarder. Cela tenait à la texture spéciale de cette heure, intangible, qui fait la particularité des pays du sud. Ce moment de la fin du jour où l'air devient plus léger, les bruits plus assourdis, la chaleur moins lourde. Déjà, comme conscientes de la nécessité d'une pause, même les nuisances modernes semblent s'estomper, voitures, moto, engins pétaradants se font moins présents. En pays musulmans la prière obligatoire contribue grandement au ralentissement de l'agitation urbaine. C'est précisément en cette toute fin d'après-midi, à la sortie d'une petite mosquée passablement décrépite, qu'ils arrivent. Leur espoir est de rencontrer enfin quelqu'un qui connaît le lieu où les attends, sans le savoir, ce motard dont la vie a basculé au cours de son premier rallye sur la terre de ses aïeux. Celui qui se fait à présent appeler Youssouf ag Amansar.

La difficulté pour poser leurs questions provient de l'obligation de s'adresser à des inconnus dont la méfiance naturelle se trouve renforcée par le fait qu'ils ont affaire à des gens d'une culture souvent crainte ou méprisée, parfois les deux à la fois. Lassés d'aller de rebuffades en refus obstinés et hargneux, les deux français prennent

le parti de s'adresser directement au chef religieux de la petite communauté, l'Imam. L'homme est reconnaissable à sa vêtue stricte, sa barbe et surtout l'empressement des quidams qui l'entourent. Surpris mais courtois, il accepte d'écouter Bibert. En arabe, celui-ci présente les salutations rituelles et demande l'indulgence pour l'audace de son initiative. Le sage religieux fait un geste pour l'inviter à en venir au fait.

« Nous cherchons un Homme, dont le nom est Omar Bahkrouf. Nous attachons la plus extrême importance à cette rencontre, car il doit nous donner un renseignement pour lequel nous avons fait le voyage et pris le risque de vous importuner. »

Son interlocuteur caresse sa barbe en un geste qui doit lui être familier. Se tournant ensuite vers un grand gaillard qui se tient à son côté il lui murmure quelques mots à l'oreille. Le confident prend alors la parole pour annoncer qu'Omar ne va pas tarder. Du doigt tendu il indique la terrasse d'un café qui propose trois tables sur le maigre trottoir, au ras de la chaussée et leur explique qu'ils peuvent l'attendre à cet endroit. Salutations réglementaires, puis séparation des deux groupes.

Sous la feinte indifférence de deux ou trois consommateurs, le couple prend place et attends, sirotant un thé. Ils finissent par lasser la curiosité du patron et de ses habitués, qui après avoir commenté d'abondance l'événement, s'en retournent à leurs plus immédiates préoccupations. Leur patience à eux aussi finit par s'éousser et Bibert, qui n'a pas de montre au poignet, ne cesse de demander l'heure à Camille. La jeune femme garde son sang-froid, mais constatant que la nuit s'installe, commence petit à petit à se laisser gagner par la fébrilité du marin. Soudain, sans qu'ils l'aient vu venir, un petit homme mince se matérialise à leurs côtés et, d'autorité, prends place sur une chaise libre.

« Salam Aleikhoum ! Je suis Omar, que me voulez-vous ?

— Nous recherchons Youssouf ag Amansar. Il semblerait que vous pouvez nous permettre de le rencontrer.

— Oui, j'ai été prévenu de votre volonté d'obtenir cette information. Combien ?

— Combien, quoi ?

— Ma récompense pour ce renseignement ! Qu'es-ce que vous croyez ? Vous me faite prendre un risque énorme. Vous n'êtes pas particulièrement discret dans vos démarches. Pour tout dire, si je n'avais des difficultés à réunir l'argent pour le mariage de ma fille je ne serais même pas venu ! Alors, je veux des dollars U.S. ou des Euros.

Les deux français se regardent, ils n'avaient pas prévu ce genre de sollicitation. Omar s'en rend compte et annonce la couleur .

— Deux mille et tout de suite ! Comme je viens de vous le dire, je vous laisse le choix de la monnaie. Le Dollar est actuellement plus avantageux... Pour vous. Alors c'est oui ou c'est non ?

— Mais nous n'avons pas cette somme sur nous, surtout en liquide, car je présume que c'est ce que vous allez exiger. À moins que vous n'acceptiez un chèque ?

— Non, bien sûr ! Vous êtes vraiment aussi bêtes ou vous jouez un rôle ?

— Hé, bien ! Dans ce cas il nous faut aller retirer l'argent dans une banque, ce ne sera possible que demain, vu l'heure. Mais la somme est beaucoup trop importante pour une simple adresse. Cinq cents Euro est le tarif pour nos informateurs.

Camille vient de reprendre le contrôle de la situation. Elle simule l'assurance de ceux qui maîtrisent couramment de semblables tractations. En son for intérieur, comme son compagnon, elle n'en mène pas large. D'ailleurs leur interlocuteur ne paraît pas impressionné. Il répond d'un ton ferme.

— Si vous souhaitez vraiment obtenir le renseignement, ce prix n'est pas négociable. Vous payez, je ne suis pas un marchand de tapis. C'est à vous de voir, je ne vous oblige en rien !

La journaliste comprend qu'ils ne sont pas en position de marchandiser et que le petit homme ne changera pas d'avis. Bluff ou pas, ils ne peuvent prendre le risque de tout compromettre. Sans plus tergiverser, elle annonce leur accord. Il reprend.

— Ça va ! Vous avez pris la décision la plus sage. Faites-moi confiance, sans moi vous n'aviez aucune chance d'obtenir ce ren-

seignement. Pour tout vous dire, si vos services spéciaux ne n'avaient pas contacté, je n'aurais pas accepté de vous rencontrer. Retrouvons-nous demain vers midi, sur les bancs du petit jardin public qui se trouve au centre de la place verte, à deux pas de votre hôtel. Une dernière précision, pour vous enlever vos regrets si toutefois vous en éprouvez. L'homme que vous recherchez ne se trouve pas à Tripoli. Il est très loin dans l'intérieur du pays. Vous y rendre seuls ne sera pas une partie de plaisir. De plus il vous faudra des documents pour avoir le droit de vous déplacer. Ces zones sont entièrement sous contrôle de l'armée. (Le petit homme s'interrompt comme si ses propres paroles venaient de lui donner une idée inattendue.) Il y aurait bien une solution... Je vous propose de doubler la mise et à cette condition, mais attention hein ! Uniquement parce que vous m'êtes sympathiques, j'accepte de vous venir en aide et même de vous accompagner. Je m'occuperai de tout, j'assumerai la logistique de votre entreprise, vous fournissant le moyen de transport, les autorisations de circuler, et votre protection vis-à-vis des milices et des forces de police. Soyez assuré qu'un accompagnateur comme moi n'a pas de prix ! Livrés à vous-même, je ne vous donne pas une journée avant d'être arrêtés... Ou pire ! Donnez-moi votre réponse tout de suite, s'il vous plaît. En cas d'acceptation vous devez bien comprendre que je dois prendre un certain nombre de dispositions. Organiser cette petite escapade requière beaucoup de doigté et de persuasion. D'un seul regard, Bibert recherche et perçoit l'acceptation tacite de sa compagnie.

— OK ! Marchons pour ce contrat, nous espérons simplement qu'en contrepartie de ce prix exorbitant vos prestations seront irréprochables. Devons-nous prévoir quelque chose de particulier pour cette expédition ? Mis à part la somme convenue, bien entendu !

— Rien, soyez naturels comme les touristes que vous prétendez être. Pour la banque, Choisissez la H.K.B.C. c'est la plus puissante de toute la capitale. Bien que cela ne semble pas être votre principale caractéristique, soyez discrets autant que cela vous est

possible. Déclarez que vous avez besoin de cette somme pour acheter des bijoux et des objets antiques, c'est une démarche relativement courante chez nous. Surtout gardez votre chambre à l'hôtel et annoncez que vous partez en excursion un ou deux jours dans le but de visiter des sites archéologiques. Ne donnez pas trop de précisions toutefois, essayez de rester vagues. En revanche n'hésitez pas à demander de la documentation, cela appuiera vos dires. Ah ! Une dernière chose, ne traînez pas dans les rues ce soir. A demain... Inch Allah ! »

De retour à leur hôtel, ils peuvent enfin se détendre et songer à prendre du repos. Camille entreprend de se déshabiller pour prendre sa douche. Bibert, troublé, se dépêche de relancer le sujet. « Ce vieux renard nous a probablement roulés dans la farine. Je suis certain qu'il avait été mandaté pour cette mission, et peut-être même déjà payé pour ça. Lorsque nous serons en mesure de le vérifier, il sera trop tard pour lui faire rendre gorge. Ce filou aura probablement disparu, ça ne fait pas un pli.

Depuis la salle de bain dont la porte est restée ouverte, la journaliste fait entendre un petit rire de gorge. Dans un bruit d'éclaboussures elle répond de manière narquoise.

— C'est clair, mais comme il nous l'a fait bien remarquer, nous n'avons pas le moyen de nous passer de lui. Cela reste malgré tout une partie de roulette russe. Que ce type nous plante en route voir même qu'il nous mène dans un traquenard, et j'aurais comme un doute sur la qualité de notre avenir !

— C'est juste, alors profitons de l'instant présent. Commençons par un bon repas, le couscous est un plat d'origine berbère, pas arabe. Voyons si nous en trouvons la confirmation dans la cuisine locale. Ensuite nous pourrions compenser le manque d'activités intellectuelles, par quelques exercices physiques... si tu vois ce que je veux dire !

— Pourquoi ne pas commencer par ces activités ? Rien de tel pour me mettre en appétit ! »

La matinée fut consacrée aux achats de dernière heure. (L'expression, qui avait été utilisée en toute innocence par Camille, fit éclater de rire le marin.) Le passage à la banque fut particulièrement long, et éprouvant. Pour commencer, le jeune préposé aux *Foreign exchanges*, horrifié d'une telle demande, commença par refuser tout net la transaction. Échanger des monnaies étrangères contre des Dinars libyens, sans aucun problème ! Mais jamais dans l'autre sens, impossible ! Il n'en démordrait pas. Bon, il fallut monter à l'étage pour reformuler la demande devant un décideur. Celui-ci s'empressa de confirmer la non-recevabilité de leur requête. Peut-être la banque d'État ? Et encore, rien n'était moins sur. Il existait une loi spécifiant ce fait, le brave homme était désolé, en tout cas c'est ce qu'il déclara, mais il ne pouvait rien pour eux. Il fit tout de même l'effort de les raccompagner jusqu'à sa porte, puis retourna à son bureau en s'épongeant le front.

En descendant l'escalier, l'employé qui les escortait, se rapprocha de Bibert et lui murmura quelques mots, sur un ton de conspirateur : « Tentez votre chance de l'autre côté de l'avenue, les changeurs au noir se tiennent presque tous là. Dans ce pays ils sont vraiment les seuls en mesure de répondre à votre besoin. Mais munissez-vous d'une bonne liasse de Dinars, ils ne sont pas tendres en affaires. »

Le tuyau était bon, en marchandant et grâce à un taux de change très inférieur à celui des officines accréditées, ils purent se procurer la somme dont ils avaient besoin. Majorée d'un petit viatique, au cas où ! Dès onze heures trente ils étaient assis sur un banc de la place Al Saaha Alkhadhraa, d'où ils pourraient voir venir Omar Bahkrouf. L'homme qui tenait la réussite de leur mission, et probablement leur destinée entre ses mains, se matérialisa à l'improviste. Cela semblait une habitude chez lui. À chaque fois il produisait son petit effet, faisant sursauter ceux qu'il voulait surprendre. Sans perdre de temps, sur une brève salutation il les invita à le

suivre jusqu'à hauteur d'une Toyota du modèle Rav-4, très rutilante. Quand tout le monde eu pris place à bord, lui au volant, Bibert à son côté et Camille à l'arrière, il ne démarra pas tout de suite mais scruta attentivement la circulation et les abords. Au bout d'une poignée de minutes, apparemment rassuré, il demanda à voir l'argent. La journaliste fit passer un paquet à son ami qui le posa sur les genoux du conducteur, en précisant : « Voici deux mille Euros, la moitié de la somme convenue. Le solde est en lieu sur, il vous sera bien entendu remis sitôt que nous serons de retour. Nous espérons que vous saurez comprendre, et accepter, ces précautions dictées par d'évidentes raisons de sécurité. Et qu'elles ne remettront pas en cause notre confiance réciproque. »

Omar ne répondit rien, vraisemblablement s'attendait-il à une réaction de ce genre. Embrayant en souplesse, il se glissa dans le flot de la circulation en direction du sud, cap sur le désert et les montagnes du djebel Nefoussa que l'on distinguait par intermittence entre les buildings.

Très rapidement, après une vingtaine de minutes, la piste de latérite succéda à la splendide route goudronnée. Une fois sortis des faubourgs de la ville, le trafic s'était progressivement ralenti. Ne circulaient plus que de vieux camions, ajoutant l'épaisse fumée de leur échappement à la poussière qui planait en permanence. Des charrettes aussi, attelées à des ânes étiques ou de pauvres harelles épuisées. On ne les apercevait, brièvement, qu'au moment du croisement ou du dépassement. Le paysage lui aussi n'apparaissait que dilué, noyé dans cette ocre opacité. Quand enfin le sol de cailloux des hamadas, joint à la sensible diminution du trafic, permis d'y voir plus clairement, Bibert d'un coup d'œil au tableau de bord pu constater qu'ils n'avaient parcouru que trente-cinq kilomètres alors qu'ils roulaient depuis plus d'une heure. L'air conditionné, fonctionnant pourtant au maximum, ne parvenait pas à empêcher l'habitable d'offrir des analogies certaines avec un sauna. Pour ne rien arranger, de fines particules de sable s'étaient introduites par d'improbables orifices. Les vitres bloquées n'ayant

fait fonction que de tamis. Impalpable, cette poussière flottait dans l'air provoquant la toux et irritant les yeux. La monotonie des perspectives de vergers clos de murettes dont seule la coiffe des palmiers dépassait, s'ajoutant à la chaleur concourait à créer une somnolence, contre laquelle Camille venait de cesser de lutter. Elle dormait tout de bon. Le marin résistait, outre qu'il cherchait à évaluer les aptitudes de leur guide à tenir un volant hors zone urbaine. Il ne parvenait pas à se départir d'une vague inquiétude, relative aux évolutions possibles et imprévisibles de la situation. Pour détendre l'atmosphère et essayer de créer un climat plus convivial, il entreprit de faire un récit, expurgé, de leurs récents avatars ainsi que des pérégrinations qui les avaient conduits jusqu'à Tripoli. Omar écoutait, attentif à maintenir la voiture sur la piste, tout en s'efforçant d'éviter les plus grosses ornières. Il ne fit pas de commentaires hormis de brèves exclamations accompagnées de sifflements, destinés à manifester son intérêt. Quand Bibert resta muet, seuls les bruits provenant du moteur et du chuintement de la climatisation remplirent la cabine. Au bout de la deuxième heure de route, comme ils arrivaient en vue d'un douar, le premier poste de contrôle se dressa devant eux. Une chicane de barbelés, tenue par l'armée. Un soldat ordonna aux passagers ainsi qu'au chauffeur de descendre du véhicule. Une fouille rapide, selon les modèles imposés par les Américains dans leurs films et sur leurs terrains de jeux, en Irak ou similaire, suivie d'une inspection ultra sommaire de la Toyota et ils furent autorisés à repartir. Non sans qu'Omar n'ait du préalablement sortir de son portefeuille des liasses de papiers, recouverts de tampons et de signatures longues comme le bras. Cinquante mètres plus loin, sur le même tronçon de piste droite, nouveau contrôle, par la police cette fois. Inutile de leur faire remarquer qu'ils venaient d'être autorisés à continuer, moins d'une minute auparavant. Les policiers, qui avaient observé d'un œil gourmand l'opération depuis leur poste, entendaient faire leur propre travail, « Les agissements de l'armée ne nous concernent pas ! » dirent-ils. Un bakchich débloqua la situation. Ils purent donc repartir... Pour tomber sur le barrage installé par la

milice locale, sur la place centrale du village. Pas de fouille cette fois, juste le bakchich. Éprouvé, le chauffeur proposa une halte, pour prendre un thé et satisfaire à d'éventuels besoins corporels. Lorsqu'ils reprirent la piste, le soleil sur leur gauche annonçait le crépuscule. Omar précisa qu'ils feraient étape peu après dix-huit heures. Outre qu'il était peu recommandé de circuler dans l'obscurité, ils devaient compléter leur plein de carburant et songer à se restaurer. Les deux Français pourraient profiter du véhicule pour dormir, lui avait de la parenté qui accepterait de l'héberger pour la nuit. Le départ se ferait très tôt, bien avant l'aube.

L'accueil des soi-disant parents avait du être particulièrement amical, car le libyen affichait un grand sourire et paraissait d'excellente humeur. C'était loin d'être le cas des deux passagers qui, courbaturés et fripés, éprouvaient les plus extrêmes difficultés à reprendre contact avec la dure réalité. Fort heureusement, sortant de la mechta où leur guide avait passé la nuit, une femme portant un voile sur la tête mais visage découvert, apparut tenant une pleine cafetière d'un breuvage noir et fumant, accompagné de sortes de beignets très huileux mais à l'appétissant fumet.

Quelques rapides ablutions, une courte séance de gymnastique, pour faire descendre le tout et ils reprirent la route.

Étais-ce le fait d'avoir échappé à la ville et ses contraintes, de rouler, apparemment, hors de dangers immédiats ou une simple manifestation de son contentement intime ? Omar entrepris de renouer le dialogue avec des clients, qu'il semblait à présent davantage considérer comme des compagnons de voyage : « Je travaille normalement pour le P.A.C.D. Vous connaissez cet organisme ?

— Non, c'est un parti politique ?

— Vous êtes drôle ! Non, le Plan d'action pour combattre la désertification. Il fut élaboré à partir d'une assemblée générale des Nations Unies qui c'était tenu à Nairobi, en 1984. Suivie, mais seulement dix ans plus tard, en 1994 à Paris, par la Convention internationale sur la lutte contre la désertification. L'UNESCO, tenta de mettre en place une ceinture verte destinée à bloquer l'avancée du

Sahara vers le nord et le sud. Les efforts engagés ont spécifiquement concerné les pays membres de l'O.U.A., Ils se sont, jusqu'à présent, tous soldés par des échecs. Mais savez-vous avec précision ce que signifie le terme de désertification ?

Gagné ! Camille part au quart de tour.

— Nous ne sommes tout de même pas de parfaits imbéciles, n'importe quel nabu est en mesure de vous dire qu'il s'agit d'un phénomène naturel, qui a pour origine d'importantes variations climatiques, conséquences ou non d'activités humaines.

Bibert un peu vexé lui aussi, apporte son petit grain de sel, volontairement pédant.

— Ce mot je crois décrit une aridification locale, qui précède ou accompagne l'avancée du désert vers des terres auparavant fertiles. C'est un processus de dégradation des sols, qui peut se produire dans des zones simplement arides voire semi-arides. Reconvenue depuis un demi-siècle, l'ampleur en est jugée assez inquiétante pour que L'ONU ait jugé utile de proposer un "Sommet de la terre", à Rio en 1992. Aujourd'hui, faute d'entente des élus sur son contenu, il est devenu une simple déclaration d'intention. On vient de le voir confirmé avec le fiasco de Durban !

Omar, tout heureux d'avoir atteint son but, approuve silencieusement avant de reprendre.

— Vous avez tous deux raisons, c'est moi qui suis un crétin de vous avoir posé la question en ces termes, veuillez ne pas m'en tenir rigueur. En fait je ne voulais pas parler des généralités telles que vous venez si brillamment de nous les rappeler. Non, je me plaçais à un autre niveau, celui des conséquences ! Pour des pays comme le mien, la désertification constitue un obstacle au développement de l'agriculture et, partant, à l'élévation du niveau de vie des populations concernées. Or l'agriculture est une priorité pour notre gouvernement, car l'objectif est de viser à l'autosuffisance alimentaire. Hélas, nous subissons un climat désertique qui n'est absolument pas favorable à son développement. Savez-vous que chez nous il n'existe aucun cours d'eau permanent ? Que tous les lacs, nous en avons une vingtaine pour l'ensemble du territoire,

sont salés ou saumâtres ? Vous l'avez dit, Bibert, l'aridification précède souvent la désertification ! Ce phénomène, amplifié par le réchauffement de la planète et le surpâturage, constitue un risque majeur de catastrophe, à court terme. Le C.I.R.A.D., une institution française, émanation de votre *Office des forêts*, je crois, est venu nous aider à mettre sur pied ce plan d'action contre la désertification. Vos experts estiment que plus de soixante-dix pour cent des terres arides subissent un processus de désertification. Cela concerne un sixième de la population mondiale, soit très prochainement, près d'un milliard de personnes. Pour ce qui nous concerne plus spécifiquement, vous devez savoir que nos besoins en eau actuels, sans parler du futur, sont très importants. Nous dépendons à quatre-vingt-dix huit pour cent des eaux souterraines. Non renouvelables pour une très, très grande part, ces dernières se réduisent de ce fait à une vitesse jugée tellement alarmante que, déjà sous Kadhafi, le gouvernement avait été contraint de réagir à cette situation, en débutant un projet de grande ampleur. Il vise à puiser dans les aquifères, dans le but d'acheminer l'eau vers la côte pour alimenter les villes, l'agriculture et l'industrie. Ce projet quasiment pharaonique s'appelle G.M.R. pour Great Manmade River. Là, à brûle pourpoint, si je vous demande ce que cela signifie, probablement vous sentirez-vous moins sous évalués par cette interrogation.

Le silence, en réponse à une question qui n'en était d'ailleurs pas vraiment une, incite le chauffeur à persévérer. D'un vif regard dans le rétroviseur puis sur son voisin, il s'assure tout de même de l'intérêt suscité par son exposé technique .

— En français vous diriez G.R.A. Grande Rivière Artificielle. L'idée, très simple dans son principe mais beaucoup moins dans sa mise en application, consiste à pomper dans les nappes souterraines fossiles situées à grande profondeur. Entre cinq cents et mille cinq cents mètres, sous le désert. Puis de répartir cette eau sur le parcours d'une rivière, artificielle, constituée d'une canalisation souterraine géante qui traverse le pays de part en part. Du Sud au Nord, sur plus de trois mille kilomètres. Ce colossal projet, pro-

grammé sur vingt-cinq ans, absorbe cinquante pour cent du budget national. Il est mené avec l'aide de la Corée du Sud, mais en utilisant les technologies occidentales. Par son coût et son importance, ce serait actuellement le second chantier au niveau mondial. Bien sûr, depuis la découverte des gisements pétrolifères par la compagnie *ESSO* en 1959, nous exportons du pétrole. Le souci financier n'est donc pas primordial. En contrepartie nous importons les trois quarts de nos besoins alimentaires, ce qui par contre, s'avère fort coûteux. En supprimant cette dépendance, les énormes économies réalisées viendraient compenser au moins partiellement les dépenses. Les premiers champs de pompage ont été mis en service près de l'oasis d'Al Koufrah, dans le sud-est de la Cyrénaïque. Mais il s'en trouve un plus grand dans la région de Sabha, dans le Fezzan, au sud-ouest. C'est là que nous allons, c'est aussi là-bas que travaille l'homme que vous voulez rencontrer !

— Ah ! Il travaille sur un chantier ?

— Oui ! Enfin il fait partie du service de sécurité. Il est instructeur dans une... Enfin une sorte d'école de formation destinée aux agents de surveillance et certaines forces dites spéciales. Je ne peu vous en dire d'avantage. Le sujet est très sensible. Excusez-moi.

— Vous êtes tout excusé ! Il n'est pas besoin de faire un gros effort d'imagination pour comprendre que vous faites allusion à ces fameux camps d'entraînement, destinés aux futurs terroristes ! »

Bon, eh bien sans l'avoir expressément recherché, ils étaient tout de même parvenus à lui gâcher sa bonne humeur. Omar se ferma comme une huître et n'ouvrit plus la bouche de tout le reste du voyage. Camille fit bien quelques tentatives pour renouer le dialogue, mais leur guide resta muré dans sa réprobation. Il est des sujets à ne pas aborder dans les pays de nouvelle démocratie.

Deux heures après le départ ils étaient entrés dans les paysages montagneux du massif du Tibesti. La piste, étroite et mal entretenue, serpentait entre d'impressionnants blocs de roches rouges, semblables à celles de la Hamada al-Hamra qu'ils avaient traversé

la veille. Par endroits ils côtoyaient des précipices indiquant qu'ils avaient déjà atteint une altitude importante, bien que la pente ne se soit jamais montrée très raide. Le sommet du massif, point culminant de tout le pays, ne dépassait qu'à peine les neuf cents mètres. Vers midi, quand le soleil fut au zénith, le chauffeur profita d'un évasement de la route pour s'arrêter. Toujours sans un mot il prit à l'arrière un panier chargé avant le départ et qui s'avéra contenir de quoi faire un vrai pique-nique. Ils s'apprêtaient à faire honneur au repas, cadeau probablement de la famille d'Omar. Quand une patrouille militaire composée de deux véhicules blindés vint se ranger à leur hauteur.

La stupeur de l'arrivée soudaine fit vite place à l'inquiétude, quand depuis la tourelle du premier engin, un soldat pointa sa mitrailleuse sur eux.

* Les traîtres. (suite 1.)

Deux hommes sont assis face à un écran d'ordinateur, l'appareil est sous tension et l'écran présente une fenêtre clignotante comportant la mention « destruction confirmée. » en rouge.

Le plus corpulent pianote sur le clavier, tout s'efface, l'écran redevient noir et vide. L'opérateur lève la tête et interroge du regard son voisin : « Parfait, vous êtes certain qu'il ne restera aucunes traces ? Je me méfie de ces machines sataniques, mais impossible de s'en passer de nos jours, hélas !

— Aucunes traces, soyez sans crainte excellence.

— C'est vous qui devez craindre quelque chose, dans le cas contraire. Tout comme cet incapable qui n'a pas exécuté les ordres. Je viens d'apprendre que les deux maudits français sont arrivés sans encombre. La colonne blindée envoyée pour les faire disparaître prétend ne pas les avoir rencontrés sur la route... Le gradé va regretter sa cécité, je vous assure. Savez-vous pourquoi cet imbécile de moudjahidin est toujours en vie, j'avais donné des instructions suffisamment claires non ?

— Certes, excellence mais il est en mission ou en exercice on ne sait où, dans le désert. Toutes vos volontés seront exécutées dès son retour, je vous l'affirme ! Mes agents sur place s'occuperont ensuite de ces touristes imprudents qui se risquent dans le désert sans guide et sans eau. Les retrouver sera totalement impossible surtout dans cette région inhospitalière. D'ailleurs celui que vous savez s'en occupera personnellement. Vous pouvez considérer cette affaire comme réglée, excellence, je vous le jure sur le Coran.

— Hé ! Bien, souhaitons que vous ayez raison, après un pareil serment rien ne pourrait vous sauver d'un échec. »

Ta ! Ta ! Ta ! Ta ! Abasourdit, le trio contemplait bouche bée le troufion qui agitait son distributeur de pruneaux calibre 40, en gueulant de grands « Ta, ta, ta ! » Comme un gamin ou plutôt comme le débile qu'il devait être. Les autres bidasses sortaient de leurs boîtes en rigolant et s'égaillèrent tout autour, pour aller pisser tranquillement. Un gradé s'approcha, s'adressant à Omar il lui glissa quelques mots rapides puis ils s'écartèrent pour continuer leur conversation hors de portée auditive des personnes présentes. Camille, qui avait pris la précaution de se couvrir d'un grand foulard ne broncha pas. Elle aurait pu facilement passer pour une femme nomade suivant son mari ou son frère, car sa posture recroquevillée dissimulait complètement ses origines. Bibert, vêtu lui aussi à la manière locale, passait pourtant moins inaperçu. Un soldat sembla en avoir conscience et il lui demanda une cigarette, d'un ton légèrement suspicieux. La réponse faite en parfait arabe, juste assortie d'une formule de politesse spécifiquement Berbère sembla calmer les incertitudes de l'homme qui remercia à son tour et tourna les talons.

L'officier rameuta ses troupes et en peu de temps, dans un vacarme assourdissant accompagné de fumées d'échappements nau-séabonds, la patrouille reprenait la route. L'incident avait eu au moins un effet positif, leur guide avait oublié sa bouderie et retrouvé le sourire : « Vous avez vu, hein ! C'est un ancien camarade de promotion. L'affaire a été vite réglée. »

Leur progression à présent se faisait au cœur du djebel al Akhdar (La montagne verte), parmi les forêts de pins, de cyprès et d'oliviers sauvages. Ce plateau calcaire donne accès aux vastes étendues du Fezzan, constitués d'ergs sablonneux et de hamadas rocailleuses. Les neuf dixièmes du territoire de la Libye s'étendent ainsi sur une des parties les plus arides du Sahara. Au soir ils étaient en vue de l'oasis de Sabha. Omar leur tient un petit speech

de présentation : « Encore une bonne heure de route avant d'arriver. Nous sommes dans une zone tribale, le fief du secrétaire général du Congrès populaire, Abd ar-Razik Sawsa. Il est le numéro deux de la politique libyenne, une sorte de Premier ministre si vous voulez. J'appartiens à la même famille, c'est en grande partie grâce à cela que nous avons pu parvenir jusqu'ici. Nous passerons la nuit chez mes cousins, ils occupent des postes élevés dans le comité populaire de la région. Demain nous essayerons d'organiser une rencontre avec votre... converti. Madame, couvrez-vous la tête de votre foulard. Restons le plus anonyme possible, le coin fourmille d'espions et d'indicateurs chargés d'épurer les anciens amis du *Guide de la révolution*, c'est ainsi qu'il fallait appeler l'ex-chef d'État.

L'accueil, dans une splendide villa d'un style arabe néo-classique le plus pur, se fit à la mode bédouine. Le repas qui fut pris sur des nattes posées au sol rassemblait la plupart des spécialités culinaires de la tradition berbère. On attribua une chambre, à l'ameublement très occidentalisé, au couple d'étrangers. Puis Omar demanda l'autorisation de se retirer. Je dois absolument prendre des dispositions, prétextait-il. Camille était anxieuse, elle disait avoir un mauvais pressentiment et avoua craindre quelque fourberie de dernière minute. « La mariée est trop belle, tu comprends Bibert. Tu vas voir que demain le type sera introuvable, mort ou disparu sans laisser de traces. Et ce guide versatile, de quel bord est-il réellement ? Simple employé opportuniste, espion, policier ? Pour qui s'agite-t-il avec une efficacité trop parfaite pour être honnête ? Crois-moi, nous ne sommes pas au bout de nos surprises !

— Bon, tu ne risques rien à avancer de telles banalités. Que pouvons nous faire, encore une fois nous sommes prisonniers du piège que nous avons nous même construit. Moi je garde confiance, ce qui ne nous empêche pas de rester vigilants, au contraire. Allons tachons de nous reposer, la journée a été longue et demain ne sera sans doute pas le jour le plus calme de notre vie. Ce lit est une véritable incitation aux ébats horizontaux, deux mètres sur deux au minimum, tu viens vérifier ? »

Les inquiétudes de la journaliste et, par contrecoups celles de son compagnon, ne firent que se renforcer durant toute la matinée du lendemain. Car ce n'est que bien après le repas du midi, en sortant d'une sieste vite qualifiée de « crapuleuse » par Camille, qu'ils virent revenir leur mentor. Celui-ci paraissait soucieux et pas très à l'aise. Se voyant attendu et observé, il lâcha quelques brèves excuses pour son retard mais sans en exposer les raisons. C'était mal connaître la jeune journaliste, elle ne chercha pas une seconde à dissimuler son impatience : « Omar, nous n'avons pas payé, une petite fortune dans le but de nous attacher les services d'un guide pour touristes en mal d'exotisme ! Votre silence est hors de propos, quand pourrions-nous rencontrer notre informateur ?

— Très bien, gardez votre calme s'il vous plaît. Je viens d'apprendre qu'il participe à un exercice, quelque part dans le sud, vers la frontière tchadienne. Leur retour à la base est prévu normalement pour demain ou après-demain. Il vous faudra donc patienter encore un peu. Mais mon silence n'est pas du à cette contrariété relativement bénigne. Je viens d'être prévenu qu'un attentat dirigé, contre vos personnes, est en cours de préparation. J'ai hésité à vous le dire, mais après tout, hein ! Puisque vous paraissez tellement désireux de m'entendre. À vous maintenant de prendre vos dispositions pour échapper à ce piège.

Stupéfait le couple regarde le guide, espérant un clin d'œil ou une manifestation du même genre, indiquant qu'il ne fait que plaisanter. Mais ils le comprennent tout de suite, l'information n'est pas à prendre à la légère. Bibert le premier réagit.

— Enfin, Omar, d'où tenez-vous cette ahurissante nouvelle ?

Bon ! Admettons que vous teniez à garder le secret sur vos sources, avez-vous au moins une idée de ce que nous pouvons, non, de ce que nous devons faire, pour empêcher cela ?

— À part une fuite rapide, je ne vois pas tellement d'autres alternatives. Celle qui consisterait à vous cacher ici, serait suicidaire ! Aucune précaution ne parviendrait à empêcher vos poursuivants

de mettre, tôt ou tard, leurs funestes projets à exécution. Avez-vous une autre idée sur les dispositions à prendre ?

Quelques secondes de réflexion suffisent au couple pour convenir que, dans l'immédiat, ils s'en remettent entièrement à la sagacité de leur guide et ange gardien. Celui-ci reprend le fil de ses pensées.

— Prenez vite vos affaires et enfonçons-nous immédiatement dans le désert. Vous vous dissimulerez dans un endroit retiré et je viendrai de temps à autre, vous porter ravitaillement et informations sur l'évolution de la situation. Dès le retour de Youssouf nous tenterons d'intercepter votre cible, pour ensuite rejoindre Tripoli. À la grâce de Dieu ! »

Lorsque Omar fut à nouveau ressorti pour vérifier s'il n'y avait pas de danger et préparer le véhicule en vue de leur fuite, Bibert profita de leur solitude pour s'entretenir avec son amie : « Tu te rends bien compte que nous serons entièrement à la merci de cet homme ! Qu'il nous trahisse ou nous abandonne dans le bled et nous serons condamnés sans appel. C'est lui qui affirme l'existence de ce complot et c'est lui qui propose 'sa' solution. Franchement, je trouve cela vraiment trop risqué. Essayons de trouver une autre échappatoire, non ? Tu n'es pas de mon avis ?

— Écoute Bibert, c'est toi qui disais garder confiance. J'y ai réfléchi, s'il avait dû nous trahir, je crois qu'il aurait pu le faire depuis longtemps. Ne serais-ce que lors de notre rencontre avec la patrouille blindée. Quoi de plus facile alors que de nous capturer ou de nous éliminer physiquement dans ce coin perdu ? Qui aurait été rechercher nos cadavres. Il n'aurait pas fallu beaucoup de temps avant que les charognards se soient efficacement occupés du nettoyage ? En revanche, j'ai dans l'idée de ne pas rester tel des lapins pris au terrier. Tant que nous n'aurons pas appris l'endroit où le sceptre est caché, je ne serai pas satisfaite.

— En somme, tu t'inquiètes pour le sort de ce machin, pas pour le nôtre ! Eh bien soit, comme toi je préfère l'action à l'attente. Il ne

nous reste qu'à convaincre Omar du bien fondé de notre décision, le voici qui revient justement.

Le départ devait avoir lieu tard dans la nuit, ils eurent donc tout loisir d'expliquer leur intention et d'emporter l'accord de leur commensal. Par chance, il n'existait qu'une seule piste partant vers le sud-est et les quelque mille kilomètres de frontière avec le Tchad, cette unique piste rejoignait l'oasis de Koufra. La manœuvre s'étant déroulée à El Djouf, ils devaient nécessairement se rencontrer quelque part en chemin. Sauf, fit remarquer Omar, sauf si la troupe effectuait une progression sans tenir compte des axes de circulation, à travers les étendues désertiques. Le marin, en homme habitué aux aléas ainsi qu'aux décisions prises dans l'urgence, fit valoir ses arguments.

— Nous ne pouvons tout prévoir, il subsistera toujours une part de risque que nous devons accepter. Fixons-nous un délai, passé celui-ci, en cas d'échec de notre tentative nous tenterons de revenir ici et de concocter une nouvelle stratégie. »

Le sort en était jeté, ils passèrent les heures précédant le départ à somnoler. L'aube les trouva engagés de plus de deux cents kilomètres, c'est grâce aux premières clartés qu'ils purent apercevoir des traces de véhicule qui coupaient la piste presque à angle droit devant eux. L'exceptionnelle absence de vent avait permis de distinguer les empreintes et les sillons laissés dans les amas de sable qui bordaient les deux côtés. Il apparaissait clairement qu'un seul engin, équipé de pneus, était passé à cet endroit. En tout cas, s'il y en avait d'autres leurs traces devaient se trouver plus bas sur le parcours. Omar posa la question le premier.

« Que faire, suivre ces traces, au risque de ne pouvoir les rejoindre avant la base ? Tenir ces faibles indices pour négligeables et persévérer conformément au plan initial ? »

Les deux options comportaient naturellement leur lot d'incertitudes. Mais Bibert fit valoir qu'ils pourraient toujours revenir à ce

point dans l'éventualité ou leur poursuite n'aboutirait pas. Comme ils n'avaient pas de temps à perdre en suppositions ergoteuses, ils se rangèrent tous à son avis. Opérant un virage à quatre-vingt-dix degrés, la voiture fonça derrière les faibles traces. Elles n'étaient visibles que de loin en loin, au hasard du franchissement d'une zone de sable mou. Le chauffeur cherchait à aller le plus vite possible. Que le terrible ghibli se remette à souffler et il effacerait toutes les traces de passages. Devant bien sûr, mais aussi derrière, avec la conséquence prévisible que, ne pouvant retrouver leur itinéraire de l'aller, ils se trouveraient irrémédiablement perdus. La vitesse interdisait les conversations, la voiture bondissait sur les bosses, rebondissait dans les trous. Les chocs et secousses étaient si forts que les passagers avaient besoin de leurs deux mains pour se tenir. Chacun à bord cherchait à se souvenir du moment où le vent, qui avait soufflé toute la nuit, s'était interrompu. Était-ce au moment du lever du jour ? Plus tard quand ils avaient fait cette brève halte pour boire un café et se dégourdir les jambes ? La détermination de l'heure, même approximative où ce maudit vent avait cessé de balayer le sable permettrait de connaître l'importance de leur retard. Partant, de savoir s'ils avaient des chances de rattraper le camion, avant de perdre sa trace. Leurs cogitations n'étaient pas faciles, entrecoupées de cabrioles tellement violentes qu'ils auraient à chaque fois jurés que la voiture allait se disloquer, et leurs os s'éparpiller sur le sable. Ils n'avaient donc encore aucune certitude, au moment de l'explosion. La dune devant eux sembla entrer en éruption, une grosse gerbe de fumée, un geyser de sable obscurcit le par brise. Omar, complètement surpris, donna un brusque coup de volant en freinant. Inévitablement, déstabilisée la Toyota failli basculer sur le flanc. Retombant sur ses roues, elle demeura bloquée, enlisée dans le sable mou, moteur calé. Ils étaient tombés dans une embuscade. Des hommes en tenues camouflées sortaient de tous les creux, de derrière toutes les touffes d'alfa, autour d'eux. Armes pointées et prêtes à tirer, ils les mettaient en joue. Bibert en tentant de s'extraire constata que sa portière était bloquée par un amoncellement de sable. Poussant de

toutes ses forces, il lâcha une bordée de jurons bien sentis. Parmi les commandos une exclamation fusa : « Ça alors, un Français ! Mais qu'est ce que vous foutez ici ? »

Omar, étant parvenu à sortir le premier, répondit en déclinant rapidement son identité et précisant qu'il accompagnait deux touristes. Ayant compris qu'un guerrier du désert parlant parfaitement la langue de ses clients, ne pouvait être autre que Youssouf ag Amansar, il continua de s'adresser à lui en français.

« Si vous êtes bien celui que nous recherchons, veuillez nous écouter. Les deux personnes qui m'accompagnent ont beaucoup à vous dire. »

Le chef des combattants, que rien ne distinguait de ses hommes, vêtus comme eux du treillis couleur sable et la tête enturbannée d'un chèche ne laissant apparaître que les yeux, donna un ordre bref. Aussitôt les armes s'abaissèrent et les soldats se regroupèrent pour attendre, en fumant et discutant, la suite des événements. Le marin achevait de débloquer la porte arrière pour permettre à Camille de sortir du véhicule. Une fois rassemblés, ils s'avancèrent vers le mercenaire pour le saluer. Celui-ci accepta le salut mais sans le rendre. Se tournant vers ses hommes il donna l'ordre de désensabler la Toyota. Lorsqu'elle fut à nouveau en état de reprendre la route, il invita Omar à suivre leur véhicule, un camion dissimulé sous un filet dans un bosquet d'épineux. La colonne progressa jusqu'à l'aplomb de hautes roches rouges, le convoi à peine arrêté les deux véhicules furent dissimulés par des filets, recouverts de branches d'acacia. Des hommes s'activèrent à faire chauffer de l'eau sur des tablettes de pétrole solidifié, qui possède l'avantage de brûler sans fumées. Quand le thé fut prêt, Youssouf rejoignit le trio, assit un peu à l'écart. C'est Bibert qui se chargea de résumer les tenants et aboutissants de toutes leurs péripéties. Il termina par cette matinée extra ordinaire, cette rencontre improbable au beau milieu de l'immense Sahara. Camille, en l'écoutant songeait que la scène avait quelque chose d'irréel, un couple mal assorti, buvant du thé vert avec le chef d'apprentis terroristes. Des

futurs martyrs de la fois, qui demain se feraient sauter au milieu d'enfants de femmes et d'innocents. Tueurs impitoyables, au nom d'une religion, d'une volonté forcenée d'imposer, fusse au prix de leur vie, leur doctrine fanatique à ceux qui n'en veulent pas. Elle se secoua pour mettre un terme à ces constatations désabusées. Le but de la rencontre restait avant tout le désir de savoir ce qu'il était advenu du cadeau fait par une reine, morte depuis plus de trois mille cinq cents ans. Youssouf ne tenta pas de fournir d'explication à ses choix passés et à sa situation actuelle. Il écouta attentivement, en prenant le temps de terminer sa seconde tasse de thé, invitant les autres à en faire autant. Tout en s'affairant à préparer la troisième, il entreprit de relater les événements survenus lors de cette, déjà lointaine, époque : « J'avais été embarqué à bord d'une voiture, type Toyota Hilux, qui transportait un de leurs hommes, blessé gravement dans une échauffourée avec des gardes frontière. Probablement lors de leur repli, en passant du Burkina-Faso au Mali. Ce véhicule fortement ralenti par nécessité médicale, avait pris beaucoup de retard sur les deux autres. Hors, en arrivant à l'oasis de Sebha qui constituait le but de notre voyage, un seul Hilux nous attendait, l'autre semblait avoir disparu. Je parle, bien sûr, très bien l'arabe qui est ma langue maternelle. Mais les soldats s'exprimaient en utilisant des expressions et des tournures de phrases en dialecte berbère de la région, ce qui rendait leurs conversations quasiment hermétiques. J'avais vaguement compris, malgré tout, que le 4 × 4 qui convoyait le butin avait dû continuer sa route jusqu'à Ghadamès, c'est une base aérienne et il était question d'un hélicoptère qui les attendait. Par la suite les deux équipages ont disparu totalement, impossible de savoir ce qu'ils étaient devenus et je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer un seul d'entre eux. Il faut dire que l'on m'a d'abord incarcéré, deux ans. Libéré pour bonne conduite, j'ai ensuite reçu une formation spéciale, très longue et très dure. J'ai compris, par la suite, que le but recherché était de se servir de ma culture occidentale. De mes habitudes et connaissances du mode de vie des Français particulièrement, pour instruire les jeunes moudjahiddines. Il fallait leur éviter

de se faire tout de suite repérer, par des fautes de comportement trop flagrantes. Je dois dire que je m'y suis appliqué et ma hiérarchie a été satisfaite. Ce qui ma valu d'être nommé capitaine. J'étais caserné à El Sidra dans la plaine de Jifarah, une région agréable de tripolitaine. Tout allait bien, mais depuis la disparition de Kadhafi, les choses ont changé, j'ai été envoyé d'urgence dans ce bled pourrit par la nouvelle hiérarchie. Sans me fournir aucune explication, on ma nommé instructeur-libérateur ! Tu parles, ma nouvelle tache consiste à prendre en charge des groupes de jeunes volontaires... De jeunes crétins en fait, totalement dépourvus de toute instruction. Je les balade dans le désert pour essayer de les endurcir un peu et de leur inculquer les rudiments du maniement des armes. Vous avez-vu le résultat, ils visaient la voiture et ils ont frappé le sol dix mètres devant. De vrais débutants... Mais, bon, heureusement pour vous, hein ! Que comptez-vous faire, maintenant que vous connaissez le sort malheureux de votre, heu ! Sceptre de Salomon ?

— Connaître le sort, c'est peut-être beaucoup dire ! D'après ce que vous venez de nous dire il aurait à nouveau disparu, quelque part dans le ciel Libyen. Nous allons être contraints de repartir sur Tripoli pour tenter d'obtenir des informations en passant par la voie diplomatique.

La jeune journaliste vient, non sans amertume, de résumer la situation. Omar, quant à lui à d'autres préoccupations, plus immédiates.

— Capitaine, avez-vous des moyens de liaison radio avec votre hiérarchie ? Avez-vous signalé notre interception ?

— J'ai bien sûr un poste émetteur-récepteur, mais nous ne l'utilisons qu'aux heures de vacances. La prochaine est prévue dans... quarante-cinq minutes. Mais pourquoi ces questions ? Vous souhaitez que je contacte la base de Sebha ?

— Non, surtout pas ! Mais vous n'allez pas tarder à comprendre, regardez !

Dans le ciel venant du nord, face à Omar, trois petits points grossissaient à toute vitesse tandis qu'un bruit strident de réacteurs,

commençait à devenir clairement perceptible. Incrédule tout le monde fixait les apparitions, le capitaine fut le premier à réagir. — Des chasseurs, que diable font-ils ici ? Ce n'est pourtant pas une... »

Le tonnerre des avions passant en rase-mottes, couvrit sa voix, emportant le reste de sa phrase. En quelques secondes les Mig, de fabrication Soviétique, avaient disparus et le ciel était redevenu vide. Ceux qui avaient plongés au sol se relevaient en époussetant le sable de leur tenue. Omar était resté debout, il reprit la conversation.

— On aurait pu croire avoir rêvé, si ce n'était que le rêve risque fort de tourner au cauchemar. Ces avions nous cherchent ! Et je ne crois pas me tromper en affirmant que, s'ils nous trouvent nous ne tarderons pas à leur servir de cible. Vous venez d'avoir la preuve que quelqu'un est acharné à supprimer toutes traces et tous témoins de cette affaire.

— Oh ! Comme vous y allez, rien ne prouve qu'ils en aient après nous. Ce n'est qu'une supposition !

Au même instant, le troupier chargé de la radio arrivait en courant criant à son chef que le quartier général réclamait leur localisation.

— Ils insistent capitaine, vous devez les contacter pour donner notre position. Que dois-je répondre ?

— Rien, attendez mes instructions et coupez le contact ! Nous sommes momentanément en panne de radio, compris !

Le futur Martyr n'insista pas et, discipliné, courut se replacer à son poste dans le véhicule. Cet appel, par son caractère inusité et surtout par sa coïncidence avec le passage des avions de combat, acheva de convaincre Youssouf de la réalité d'une menace. Les explications préalablement fournies par Omar trouvaient là une confirmation qu'il ne pouvait négliger. Camille proposa de faire le point, elle demanda à Bibert de donner son avis de façon à ce que chacun puisse intervenir s'il le jugeait opportun.

— Il est manifeste qu'une autorité très haut placée dans l'organigramme des dirigeants du pays, cherche à nous éliminer. Du

moins pour ce qui nous concerne, Camille et moi. C'est ce qu'il ressort de l'information qu'Omar nous a communiqué hier soir. Mais ce que les Mig recherchent c'est Youssouf et son groupe. Car après tout nous ne sommes pas sensés être avec eux.

Le chef du commando l'interrompt, sans précautions oratoires. — Il y a une autre explication, c'est bien vous qu'ils recherchent. Mais uniquement vous ! Peut-être que votre départ sur la route du sud est déjà connu, et ils veulent me contacter pour que je participe aux recherches. Car, enfin, pour quelle raison s'en prendraient-ils à moi et aujourd'hui ? Alors que durant toutes ces années personne ne m'a menacé !

Omar hoche la tête, il paraît avoir déjà envisagé cette hypothèse. — Il n'y a qu'un moyen pour nous en assurer. Prenons du carburant, des vivres et le plus possible de matériel. Plaçons tout cela dans la Toyota que nous dissimuleront à l'écart, puis vous appelez votre P.C. et vous demandez des instructions. Bien entendu vous ne nous avez pas encore aperçus ! Qu'en dites-vous ? Êtes-vous d'accord pour tenter l'expérience ? »

L'officier n'eut pas une hésitation, il se précipita vers la radio pour entrer en liaison. Immédiatement la question lui fut posée « Avez-vous, au cours de votre progression, rencontré un véhicule ? »

La réponse, négative, entraîna un silence de quelques secondes. L'opérateur devait rendre compte à une autorité placée à ses côtés, où sur une autre liaison, téléphonique peut-être. Rapidement on lui demanda de donner sa position précise puis d'attendre sans bouger, de nouvelles instructions.

Les trois civils et le capitaine se tenaient dans un creux de dune. L'instructeur observait aux jumelles ses hommes, répartis dans l'ombre du camion qui avait été placé intentionnellement à découvert, sans son camouflage. Depuis une bonne demi-heure rien ne bougeait et le militaire jetait de plus en plus fréquemment des regards appuyés sur sa montre. Soudain, ils perçurent simultanément la lueur des explosions et le sifflement aigu des réacteurs. Les

bruits assourdissant des impacts de roquettes leurs parvinrent juste après la brève apparition des jets. Un énorme cratère de sable apparaissait à l'endroit où se tenaient auparavant véhicule et soldats. Les bombes avaient tout pulvérisé. Le camion n'était plus qu'une carcasse noircie de ferrailles tordues, des fragments de corps jonchaient le sable dans un rayon de plusieurs dizaines de mètres. Assourdi par l'onde de choc, titubants sous le coup de l'émotion, le groupe de survivant se regardait avec effarement.

« Vous voici édifié, capitaine. S'il vous restait un doute, celui doit avoir disparu en même temps que votre unité et sa logistique. Loin de moi l'idée de mettre le doigt où ça fait mal, mais avouez que nous avons été bien inspirés de prendre nos précautions. »

Tout en parlant Omar scrutait l'horizon, un retour des avions pour vérifier la réussite de leur mission par exemple, n'étant pas à exclure. Il fallait vite quitter les lieux du carnage pour mettre le plus de distance possible entre eux et les troupes qui dans quelques heures allaient grenouiller, lancées préalablement à la poursuite des deux français et de leur guide, elles avaient certainement reçu des instructions pour venir vérifier la réussite de la mission aérienne. Heureusement l'officier était équipé de cartes et d'un GPS qui leur permettaient de se situer et d'éviter de croiser la piste et les points d'eau. A la tombée de la nuit ils s'arrêtèrent pour prendre un peu de repos et avaler des aliments énergétiques. À plusieurs reprises ils entendirent, mais sans les voir, des jets sillonner le ciel bleu de cobalt du Sahara. Avant de repartir ils convinrent des dispositions à prendre. Impossible de retourner à la base de Sebha, les frontières Tchadiennes et Nigériennes allaient faire l'objet de toutes les surveillances. Tenter de passer en Algérie à l'ouest ou en Égypte à l'est, était du domaine du possible. Mais leur autonomie en carburant et probablement en vivres et eau serait-elle suffisante pour affronter les longues portions de désert que cela impliquait. Restait le pari de gagner la côte, par le port de Syrte où le bateau d'Yvon pourrait les rejoindre. Une très longue distance, surtout en restant hors de la piste et en roulant de nuit

pour échapper aux recherches aériennes. Ils convinrent de se relayer au volant, Youssouf prendrait le premier quart. Bibert en profita pour poser à Omar une question qui le tracassait depuis quelque temps déjà : « Je crois que vous nous devez quelques éclaircissements sur votre rôle exact dans cette affaire. Pour un simple guide motivé par les soucis financiers du mariage de sa fille, vous prenez beaucoup de risques. Pourquoi ne pas tout simplement vous désolidariser et rejoindre l'oasis puis Tripoli ? Vous ne nous avez pas trahi et c'est tout à votre honneur. Mais je trouve que vous poussez la conscience professionnelle un peu loin. Auriez-vous d'autres raisons de rester attaché à nos personnes ? Et qui peuvent bien être vos mystérieux informateurs. Ceux qui vous permettent de connaître, avant tout le monde, les intentions des forces décidées à notre perte. Il me semble que le temps n'est plus aux mystères. Nous nous trouvons dans une position qui impose une confiance absolue les uns envers les autres, il y va de notre survie. Acceptez-vous de répondre à ces questions, en présence du capitaine Youssouf ?

— Évidemment, je m'apprêtais à le faire en temps opportun. Puisque vous semblez croire ce moment venu, voici ce que je suis en mesure de vous dévoiler. Je ne suis ni espion ni contre-espion, je n'appartiens pas non plus à une police, secrète ou régulière. En fait je suis au service d'une force qui exerce, disons...un contre-pouvoir, financé par des fonds occultes. Vous n'avez pas besoin d'en savoir d'avantage sur ce sujet. Pour vous aider à mieux comprendre ma position, permettez-moi de vous infliger une brève mise au point. Lors de son arrivée au pouvoir en 1969, le colonel Kadhafi avait tenté à plusieurs reprises d'unir la Libye avec d'autres pays arabes ou africains. Déjà en 1972, avec la création de l'Union des Républiques arabes, regroupant l'Égypte, la Syrie et la Libye, dissoute en en 1977. Puis en 1974, avec la fusion entre la Tunisie et la Libye, restée sans lendemain. Encore, en 1981, la fusion entre le Tchad et la Libye était restée sans suite. Il y en eu d'autres, en 1984 l'union entre l'Algérie et la Libye, le Maroc et la Libye, dissoutes toutes deux en 1986. Comme vous le constatez,

tous ces projets ont avortés. Or ils n'avaient pas uniquement un but de prestige politique à jouer. Ils s'inscrivaient dans un plan à long terme. Mon pays puise allègrement dans les nappes souterraines fossiles, y compris dans celles qui se trouvent à certaines de ses frontières, démunissant par contrecoup les réserves d'eau des États concernés, Algérie, Niger, Tchad et Égypte. Deux problèmes majeurs se posent alors, pour commencer, un risque important d'abaissement du niveau de fleuves comme le Fezzan et surtout le Nil, ce qui mettrait en grande difficulté ces pays dont la population vit par ces fleuves. Mais, plus préoccupant encore, du fait des pompages excessifs leurs nappes aquifères pourraient se tarir, les privant ainsi irrémédiablement de toutes ressources en eau. Actuellement, par le fait qu'ils n'ont pas pour objectif la gestion de l'eau et qu'ils n'ont de toute façon pas les moyens de s'en préoccuper, aucun voisin de la Libye n'a encore réagit. Mais un jour proche ils prendront conscience que l'eau chez eux comme au niveau planétaire, ne se renouvellera pas indéfiniment. Que l'exploitation de la ressource doit être parfaitement contrôlée, sous peine de graves pénuries. Quand ce jour arrivera, la Libye aura des comptes à rendre, alors elle tente de prendre les devants. C'était le but caché de ces tentatives d'unions et de fusions, nous les avons toutes fait capoter. Mais un homme continue de rêver d'une coalition d'où naîtrait un super-État. Il fait plus que de rêver, d'ailleurs, il agit. Nous en subissons, actuellement, les conséquences. Ce sceptre, objet de vos tribulations, est entre les mains de cet homme. Il n'attend que le moment propice pour se révéler au grand jour. À ce moment il utilisera ce symbole sacré comme le moyen de légitimer son entreprise. Une sorte de preuve d'un soutien divin et historique, un symbole mythique. »

Les révélations de leur guide sont tellement énormes que nul ne bronche. Tous attendent, anxieux d'en apprendre d'avantage sur les dessous de cette faramineuse intention. Bibert ne peut pourtant se retenir de poser une question qui lui brûle les lèvres.

« Vous savez donc où se trouve caché le sceptre !

— Oui...Et non ! En réalité, après que le capitaine Youssouf ait été capturé, en arrivant à Sebha il affirme n'avoir pas revu les deux voitures qui les précédaient. L'une aurait continué sa route pour rejoindre une base aérienne, l'autre aurait été attaquée en route par des rebelles touaregs. Tout ceci est exact, à la différence près, que le sceptre se trouvait en réalité dans le véhicule détruit et non dans celui qui a continué sa route. Laquelle route ne conduisait pas à une base aérienne, mais à la mort. Ils ont purement et simplement été éliminés. Tout comme les occupants du véhicule capturé par les bandits ! Ce sont eux, ces nomades en rébellion qui détiennent l'objet tant convoité. Non pour eux-mêmes, ils ne sauraient qu'en faire, mais pour le compte du grand manipulateur. Celui-ci pensait ainsi avoir trouvé la cache idéale. Or la récente agitation créée par les médias a contribué à perturber le plan initial. Jusqu'à présent nous nous contentions d'observer, sans réagir. L'arrivée de...Deux fouineurs nous a d'abord incités, puis très vite, contraints de changer notre stratégie. Pardonnez le terme employé, mais il convient bien à décrire l'état d'esprit qui était le nôtre en vous voyant débarquer sur notre sol. Une journaliste, rien que ça, accompagnée pour faire bonne mesure, d'un monsieur au passé de baroudeur plutôt éloquent. Nous avons pris nos renseignements dès que vous avez déposés vos demandes de visas Parlement Européen. Enfin, bon ! Maintenant nous sommes embarqués dans la même galère, je ne peu plus faire marche arrière. Vous avez appuyé sur le détonateur, la seule vraie question c'est de savoir quand l'explosion se produira ! À présent vous en savez -presque- autant que moi. Faites-moi confiance, je vous ai révélé tout ce qu'il vous est utile de connaître. Les autres aspects, disons plus...politiques, ne vous apporteraient rien, excepté la perspective d'ennuis encore plus énormes que ceux que vous avez déjà sur le dos. Vous acceptez d'en rester là ?

— Avons-nous vraiment le choix ? Pour ma part, simple 'baroudeur', je saurai m'en contenter. Camille en revanche, risque d'avoir plus de mal à avaler la pilule. Je me trompe, ma belle ?

— Inutile d'en parler ici, je garde toutes mes réserves sur ce sujet et nous y reviendront en temps utile. Pour nous les choses sont simples, pour vous mon cher Omar, un peu moins. Mais le capitaine Youssouf n'a pas les mêmes obligations, il n'est pas tenu de jouer les démineurs, lui ! Qu'en pense-t-il ?

— Comme vous, je n'ai plus le choix. Une réapparition me vaudrait un aller simple pour les vierges du paradis d'Allah. Et puis, nous n'avons qu'un véhicule, allons-nous le tirer au sort ? En fait ma seule chance de sauver ma peau consiste à rester à vos côtés jusqu'en un lieu où je pourrai me refaire une nouvelle vie. De toute façon je commençais à être fatigué de la vie militaire. Les Émirats Arabes offrent de fantastiques débouchés pour les musulmans 'évolués'. Les pétrodollars y coulent au même rythme que cette saloperie si justement appelée Or noir. J'essaierai d'aller tirer mon épingle du jeu dans cet Eldorado du monde moderne. Alors, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je vous imposerai encore ma présence quelques jours. Ensuite... Chacun suivra sa destinée. Inch Allah ! Mekthoub ! »

Personne n'ayant d'avis contraire à formuler, les trois hommes et la jeune femme s'abîmèrent dans la contemplation du paysage. La succession vaguement déprimante des dunes s'avérant favoriser le repli sur soi ainsi que la méditation transcendante.

Le jour n'allait plus tarder, ils allaient s'arrêter pour prendre une heure de sommeil avant de repartir pour endurer la fournaise du désert, avec la hantise des raids d'avions de reconnaissance ou des patrouilles hélicoptères.

* Les traîtres, (suite 2.)

La balle, tirée à bout touchant dans la nuque, mit une fin définitive aux supplications de l'homme à genoux. Par réflexe celui qui était légèrement sur le côté, presque en face, fit un brusque écart pour parer d'éventuelles projections de cervelle ou de sang.

En réalité rien de spectaculaire ne résulta du tir, juste quelques particules de chair projetées sur le sol, le supplicié avait la tête inclinée.

« Alors ! Les deux fouille-merde vous ont encore échappés. L'exécution de cet imbécile ne vous sauvera pas de vos propres responsabilités. Quelqu'un a trahis c'est à présent une certitude absolue. Je veux savoir qui et savoir en même temps qu'il n'existe plus ! C'est clair, par le Prophète ! J'ai dû prendre des risques, m'impliquer en personne pour mobiliser l'aviation et ordonner la destruction de cette patrouille d'illuminés en stage de formation. C'est non seulement contraire à notre ligne de conduite, mais surtout cela peut se révéler lourd de conséquences extrêmement fâcheuses. Je risque d'être appelé à rendre des comptes, aussi un tel fait ne dois absolument plus se reproduire. Vous avez vos unités 'Spéciales', servez-vous-en ! Qu'elles sont vos intentions pour régler le problème une fois pour toutes ?

— Un groupe de combat utilisera l'hélicoptère de la garde civile, en mission d'inspection sur la frontière pour se faire déposer avec une logistique légère. Ils gagneront l'objectif et feront disparaître la cause de votre préoccupation.

— Bien, je vous le souhaite, Inch Allah ! Ne perdez pas de vue que le plus difficile reste à venir. Je dois absolument me montrer irréprochable pour réussir notre dessein, avec l'aide de Dieu ! »

Dans la Toyota, les fuyards sont en proie à une vive agitation. Les confessions d'Omar ont eu pour résultat de faire éclater le consensus qui avait été adopté. L'ex-capitaine et le guide en tiennent pour le maintien pur et simple du plan initialement prévu. Sa simplicité est pour eux un facteur de réussite. Ils affirment avoir trop besoin de tous les éléments favorables pour négliger celui-là. Camille et Bibert estiment pour leur part, que, puisqu'ils sont déjà très engagés dans le sud, il serait stupide de regagner le bord de mer pour ensuite avoir à refaire le trajet. Leur intention est de foncer en profitant de leur légère avance. S'ils parviennent à atteindre la zone du Sahara où se trouvent habituellement les touaregs, une fois sur place ils tenteront de mettre la main sur le sceptre. Qu'ils y parviennent ou pas, il leur sera toujours possible de s'extraire par le Mali ou le Niger. Fort heureusement, sa majesté le hasard se manifesta pour leur éviter un dilemme trop prolongé. Par l'appareil radio émetteur-récepteur, opportunément transféré à bord, ils réussissent à capter un message destiné aux unités qui font route avec l'intention de monter une vaste opération de bouclage des escarpements du djebel Nafusah. Le but réel n'en est pas divulgué, il n'est question que de manœuvres, tout juste qualifiées de Spéciales. Cependant les fugitifs ne se font aucun doute sur sa signification réelle. Cette information leur interdit toutes possibilités de tenter un passage vers la côte. Les hauts reliefs montagneux les obligeraient à utiliser des points de franchissement incontournables et partant étroitement surveillés. C'est donc unanimement qu'ils décident de mettre le cap sur la frontière Algérienne. Les neuf cent quatre-vingts kilomètres de cette ligne théorique ne peuvent être surveillés en permanence. Ils franchiront très au sud, dans la région de Oubari, à proximité d'une autre frontière, celle du Niger. L'insécurité créée par la sédition des tribus Touareg y a instaurée un État de non-droit, propice à la réussite de leur projet. Un avantage, oui ! Mais seulement jusqu'à un certain point. Car

parvenus dans ce no mens land, c'est eux qui vont devenir la proie des insurgés.

L'aube du second matin d'une pénible traversée, les trouve pelotonnés dans des sacs de couchage, qui se révèlent bien insuffisants pour les préserver du froid vif de la nuit saharienne. L'aube n'est pas seule à les trouver endormis, trois hommes ont investi la Toyota, cinq autres enturbannés les contemplent narquoisement. Les armes pointées, ils rigolent tout en leurs assénant des coups de pied pour les inciter à émerger plus rapidement. Ces joyeux lurons interrompent net leur divertissement lorsqu'ils découvrent, stupéfaits la présence d'une femme parmi leurs prisonniers. Passé le premier moment de surprise, ils se ressaisissent et se tournent alors vers Omar. Le guide Libyen, pour son malheur, se trouve placé directement sous les regards de celui qui semble diriger les rebelles. Mal remis d'un trop bref sommeil, ils ont roulés de nuit et ne se sont arrêté pour dormir qu'une heure avant le lever du jour, le petit homme perd ses moyens. Il fait des efforts, visibles, pour fournir une explication cohérente à leur présence au milieu de nulle part. Tout ce qui lui vient à l'esprit c'est d'avouer qu'ils sont en fuite, poursuivis par l'armée et la police de son pays. Cet aveu ne devrait pas leur causer de tors, en fonction de l'adage qui veut que les ennemis de mes ennemis, sont mes amis ! Cependant, contrairement aux autres États-Nations qui incluent des portions du territoire ancestral des touaregs, la Libye ne les pourchasse pas, tout au contraire elle sert de terre d'asile, de base d'entraînement et surtout permet l'approvisionnement en armes et munitions pour les insurgés. De ce fait ceux-ci ne la considèrent peut-être pas parmi leurs ennemis. Fort heureusement, les hors la loi du monde entier ne peuvent se départir d'une aversion prononcée envers les forces de l'ordre, qu'elles soient, contre ou avec eux. Effectivement, les assaillants se départissent de leur attitude menaçante et d'une manière détendue, proposent une trêve pour prendre le thé. Dans cette région ce genre d'invitation ne se limite pas à la simple absorption d'un breuvage désaltérant. Le cérémonial du thé est

une manière d'offrir l'hospitalité, doublée d'un prétexte pour entamer des échanges d'informations avec le ou les visiteurs de passage, comme avec ses voisins, amis ou famille. Il est tout à fait impoli de refuser un thé, comme de ne pas boire les trois tasses rituelles. Les mêmes feuilles de thé vert sont utilisées pour confectionner trois services successifs. Selon l'adage Sahraoui, « Le premier est amer comme la vie, le second fort comme l'amour et le dernier doux comme la mort. », ils se brûlent donc poliment le palais en sirotant le premier thé, la technique ainsi que la coutume veulent que l'aspiration du liquide soit très bruyante. C'est agréable à condition de savoir doser. Dans l'attente de la seconde tasse, Omar le seul à parler correctement le Tamashek, s'entretient avec les nomades. Youssouf lui, juge qu'il est de son devoir de rafraîchir la mémoire de Camille sur l'identité réelle de leurs nouvelles connaissances. Son petit discours de mise au point, se justifie partie pour éviter à la jeune femme des erreurs de bienséance et partie la plus importante indéniablement, pour faire étalage de ses connaissances sur le sujet. Mine de rien Bibert laisse traîner une oreille attentive, le sujet est de pleine actualité et il estime, à juste titre, que l'on n'est jamais trop informé. L'ex-capitaine commence ses explications documentées : « Popularisée surtout par le folklore colonial qui contribua grandement à propager le mythe des 'Hommes bleus', leur appellation de touaregs est erronée ! La dénomination d'origine *Aw-Targa* signifie « fils de Targa », en berbère atargi. Les Français ont utilisé et propagés le mot touareg comme pluriel de Targui, (féminin Targuia, pluriel Twareg). Cette distinction fut progressivement abandonnée pour accorder, de plus en plus et à tort, grammaticalement comme en français, un Touareg, une femme touarègue, etc. Eux se désignent par Imajaghan que l'on peut traduire par « noble et libre ». Ou par Kel Tamashek qui signifie « Ceux qui parlent Tamashek ». Cette nation possède sa langue, le Tamajaq, aussi écrit Tamashek, ainsi que leur propre alphabet, le tefnagh. Divisés en plusieurs confédérations, souvent appelées 'familles' ou, plus péjorativement tribus, un million et demi de Touaregs vivent répartis sur cinq pays. Pour eux cet écla-

tement représente littéralement des « Barrières pour un peuple sans frontières ». À l'intérieur de leur territoire, les Kel Tamashek se sont longtemps joués des limites imposées par les colonisateurs, puis par les États devenus souverains. Ceux-ci ont pourtant réussi à leur imposer les normes de la douane et, surtout, des passeports. Ce qui se fit avec difficulté, car pour la photo d'identité ils devaient enlever leur chèche. Pour eux, faire cela, en public, équivalait à déshabiller une femme musulmane sur la place du marché. Jusqu'aux années 1900, le monde Tamashek était organisé en confédérations, ayant chacune son propre Aménokal. Ce chef traditionnel était élu par les sages, pour les actions guerrières uniquement. Pour la vie ordinaire, chaque père de famille était son propre chef. Cette particularité n'était pas du goût des conquérants européens qui demandaient toujours à parler au chef quand ils arrivaient dans un campement. Principalement pour lui faire porter le poids de la répression en cas d'inconduite du groupe. Les nomades, roublards, invariablement désignaient l'idiot de la tribu... Les discours de pacification perdaient en efficacité ce qu'ils gagnaient en drôlerie. La société Tamashek est très hiérarchisée. On trouve à l'image du Moyen Âge Européen, les nobles, les vassaux, les religieux, les artisans, les affranchis et les esclaves ou serfs. Bien qu'islamisés, ils sont restés monogames, et pratiquent l'Amour courtois. L'homme fait sa cour avec lyrisme, poèmes, chants, etc. Mais c'est la belle qui marque son intérêt, par une bague qu'elle offre au prétendant. Celui-ci, par la façon dont il l'exhibera, dévoilera ses intentions profondes. S'il l'oublie, le flirt sera sans suites. S'il la porte en compagnie d'autres bagues, passée dans un lacet autour de son cou, le galant a d'autres propositions et doit encore réfléchir. Mais s'il la porte seule et au doigt, alors l'acceptation est réciproque et ils peuvent se considérer comme fiancés. Le futur marié doit apporter à la famille de son épouse une dot, composée de bétail. Celle-ci fourni en contrepartie une tente avec son ameublement. C'est la mariée qui en gardera la propriété en cas de divorce, laissant son ex-mari dormir à la belle étoile. Les mariés appartiennent presque toujours à la même caste. Les

nobles, appelé Imajaghan en Tamashek, encore de nos jours, ne se séparent jamais de leur épée au pommeau en forme de croix, la Takouba. Tous sont vêtus d'un boubou taillé dans une étoffe appelée Bazin et d'un chèche en lin, nommé taguelmoust, comme son épée, le noble ne le quitte quasiment jamais. Long d'environ cinq mètres, il sert à se protéger du soleil, du vent, du froid, du sable, il peut être de différentes couleurs, mais le blanc n'est porté qu'en signe de respect, ou pour une occasion particulière. L'indigo du taguelmoust traditionnel a tendance à déteindre sur la peau. C'est cette teinture qui a valu au targui le surnom "d'homme bleu". Ils nomadisent selon un parcours traditionnel, en suivant la ressource végétale. L'ensemble des territoires est appelé tinariwen, ce qui signifie 'les déserts'. Chaque tribu possède son territoire ancestral et n'en varie pas, Adrar, Azawagh, Hoggar, Tanezrouft, Tassili N'Ajjer ou encore Tibesti. Le clan porte d'ailleurs le nom du tinariwen qu'il possède... les Kel Ajjer, Kel Ahaggar, willeminden, Ker Aïr, Ker Gress. Il existe à présent des villes et villages Tamashek, conséquence du découpage colonial. »

Des mouvements rapides, des ordres brefs donnés à voix basse, mettent un terme à la péroraison de Youssouf et mobilisent l'attention de tous. Une alerte ! Les Tamasheks ont décelés quelques motifs d'inquiétude qui pour l'instant n'ont pas été perçus par leurs quatre hôtes. Des bâches de camouflage sont promptement jetées sur les véhicules, puis tous sont invités à suivre leur exemple et à se plaquer au sol pour s'y recouvrir de sable, dans l'espoir de passer inaperçu. Bibert se demande bien de qui ou de quoi, car il ne voit et n'entend rien. Soudain, de derrière une dune un flap, flap, flap ! caractéristique se fait entendre. Presque simultanément l'hélicoptère de combat est à leur verticale. Le souffle des rotors est si puissant qu'il fait voler la mince pellicule de sable qui recouvrait ceux qui sont placés juste dans l'axe. Fort heureusement les occupants de l'appareil ne peuvent voir que selon un angle latéral et non directement dessous eux. Le formidable engin de mort passe et s'éloigne en décrivant une large courbe. Quand ils sont certains

de sa disparition et que d'autres monstres ne sont pas tapis à sa suite, les hommes s'ébrouent enfin. Rapidement l'ordre du départ est donné, le coin semble malsain. La frontière doit être déjà franchie mais dans ces immensités rien ne la matérialise et, comme toutes les armées, les 'Forces Aériennes Libyennes' ne s'encombrent pas de scrupules superfétatoires. Un rebelle a pris le volant, ainsi que la direction des opérations. Un autre Tamashék est assis à son côté tandis que Camille et Bibert sont cantonnés à l'arrière. Omar et Youssouf sont ensemble dans l'un des deux véhicules du commando. Spontanément, au cours de la progression le chauffeur communique aux deux français leur position. Ils se trouvent effectivement en territoire Nigérien, parallèlement à la frontière Algérienne. Camille, fidèle à ses habitudes, ne peut s'empêcher de poser la question de leur destination. Le nomade répond encore bien volontiers. Ils font route directe sur le Mali, tout proche qu'ils atteindront, Inch Allah, après deux nuits de route. Le lieu exact toutefois, n'est pas précisé... Ils l'apprendront en arrivant. Au cours d'une halte, Youssouf qui semble regretter d'être séparé du couple, les rejoint et annonce sans y mettre d'ostentation, connaître ce but. Ils vont rejoindre un lieu appelé Tchîn-Tabaraden, dans le Ténéré. Il précise encore avoir expliqué aux Tamashék les raisons de leur folle équipée. Ceux-ci disent avoir connaissance de l'existence d'un objet, d'une valeur estimée importante, dans un de leurs campements. Mais ils ne veulent pas en dire d'avantage avant d'avoir plus d'informations sur cette affaire. Ce qui peut paraître normal. Déjà l'ordre du départ est donné et chacun reprends sa place dans le convoi. Bientôt, pour tous, la fatigue commence à faire sentir ses effets. Bibert sourit en regardant la jeune journaliste songeuse, totalement perdue dans ses pensées. Il rit silencieusement puis prend un ton léger pour demander : « Dis-moi, le gars Youssouf, il n'aurait pas un petit béguin, pour toi ?

La rougeur qui envahi le visage de sa compagne le pousse à continuer son petit jeu.

— C'est vrai qu'il est plutôt beau garçon avec sa moustache et son fin collier de barbe. Jeune de surcroît, à peine plus de quarante ans. Je le crois assez intelligent, ce qui ne gêne rien !

— Bibert, arrête s'il te plaît ! Youssouf est sympathique, c'est un fait. Il se montre amical et semble décidé à changer de vie, à repartir sur de nouvelles orientations. Mais pour l'instant notre intimité ne va pas plus loin.

— Oui ! Tu l'as bien dit... Pour l'instant ! Je suis prêt à parier tout ce que tu as contre tout ce que je n'ai pas que les choses n'en resteront pas là. Tu peux te fier à ma vieille expérience, pour une fois qu'elle sert à quelque chose.

— Mais, mon cher ami enlève-moi un doute, affreux ! Serais-tu jaloux par extraordinaire ?

— Que vas-tu chercher là ! Ce mot n'existe pas dans mon ego. Tout au plus éprouverais-je trois sortes de sentiments lorsque ce fait s'avérera fondé, ce qui crois-moi ne devrait pas tarder outre mesure. Envieux de sa chance, heureux de ton bonheur et, comme presque à chaque fois, remplis d'amertume ! Oui ! Je suis amer en constatant, avec étonnement, que les années ont passées trop vite, me privant trop tôt à mon gré des privilèges de la jeunesse. Que veux-tu, c'est la vie. Profite donc pendant que tu bénéficies encore pleinement de cet état fugitif. Surtout, ne va pas t'embarrasser avec des considérations de vaine compassion pour le reste, y compris pour le vieux con que je suis devenu.

— Oh ! La, la ! Mon pauvre ami, quelle mélodramatique déclaration... Merci de ta permission, papa !

— Chérie ! Va donc roucouler et laisse le sage méditer en paix sur les vanités de l'humanité. »

Les deux Tamasheks assis à l'avant, frustrés sans doute de ne pas être invités à participer à la conversation, s'agitèrent et commencèrent à entamer un échange, dans leur langue, avec un niveau sonore destiné à couvrir celui des passagers. En y ajoutant le chuintement aigu de la radio et les bruits générés par le véhicule, Le brouhaha mis fin à toutes tentatives pour prolonger l'échange ver-

bal entre les deux complices. La suite du trajet se déroula dans une intense monotonie et un remarquable inconfort. L'arrivée dans le douar de Tchín-Tabaraden constitua un soulagement pour les acteurs de cette équipée motorisée. Même Youssouf dut le reconnaître et il s'y connaissait.

Le campement se compose de quelques maisons faites de ce torchis, appelé banko dans cette partie de l'Afrique. Petites et basses, à l'intérieur les pièces sont étonnamment étroites. Non par volonté délibérée, mais parce que l'on ne trouve plus d'arbres offrant des portées supérieures à deux mètres pour supporter la toiture, toits en terrasse faits avec un identique mélange de terre et de paille hachée. L'appellation de magasins ou hangars aurait d'ailleurs mieux convenu, car personne n'habite à l'intérieur. Les pièces ne servent qu'à entreposer les céréales, les outils et en règle générale tout ce qui est commun, encombre ou n'est pas emporté lors des transhumances annuelles. Les familles vivent dans les tentes groupées selon les castes et les origines. Des enclos d'épineux pour parquer les petits animaux, chèvres principalement, complètent ce décor d'une désolation absolue. Il n'y a que des femmes, des vieillards, des enfants et des malades. Les autres sont au combat, ou morts. Les nouveaux arrivants n'appartenant pas à la communauté, se voient attribuer des chambres dans les constructions vides. Elles sont nombreuses, trois sur les cinq existantes, car les céréales de consommation courante, fonios, cram-cram, petit mil, manquent, les greniers sont déjà vides. Malgré cela, un vrai repas de fête a été préparé, riz-au-gras avec morceaux de viande, ce qui n'arrive que de très rares fois dans une année. À l'issue du repas, le chibani qui fait fonction de chef du village -aux yeux de l'administration Malienne principalement- réunit tout le monde autour d'un maigre feu de broussailles. C'est le chef du commando qui prend la parole. Il n'appartient pas aux Kel Deneg (ceux de l'est) c'est un Kel Ataram (ceux de l'ouest), mais tous sont des willeminden ce qui facilite bien les choses tout de même, d'autant que cinq de ses hommes sont de l'Azawagh, donc de la famille. Il déclare d'em-

blée que les quatre étrangers ont été conviés à la réunion puisqu'il s'agit de déterminer la conduite à adopter, concernant leur présence en ce lieu, ainsi que les dispositions à prendre pour la suite des événements.

« Nous avons nos objectifs à respecter, aussi nous ne pouvons plus continuer à nous encombrer de vos présences. Vous allez vous débrouiller seuls. Le vieux chef de village est au courant de votre quête, il vous assistera dans la mesure de son possible. »

Là-dessus il se lève et se retire dans la tente qui l'héberge pour la nuit. La plupart de ses hommes suivent son exemple. Les deux français et Omar restent assis, un peu à l'écart. Sous le regard ironique de Bibert, Youssouf s'est rapproché d'eux, de Camille principalement, sous le prétexte fallacieux de compléter son petit laïus de vulgarisation. Reprenant le thème de l'histoire et des mœurs locales, il feint de s'adresser au petit groupe dans son ensemble, mais son regard revient avec insistance chercher celui de la jeune femme. Gênée, celle-ci garde la tête prudemment baissée. L'ex-mercenaire ne s'en offusque pas outre mesure, il entame sa séance d'information : « Demain, tandis que les hommes débattront des décisions à prendre, les femmes de ce campement vont s'emparer de vous Camille, pour vous faire les honneurs de leur hospitalité. Autrefois prospère, ce peuple est actuellement en pleine déchéance. Ils n'ont plus rien. Aussi, afin de respecter la tradition, ce sont leurs propres bijoux, héritages ancestraux, qu'ils offrent à leurs visiteurs, très rares heureusement. Il est déconseillé de refuser, ce serait les offenser gravement. Actuellement, les incrustations des épées ou des harnachements de cuir des méharis. Les parures des femmes, des hommes aussi d'ailleurs, ne sont souvent que de la pacotille, verre, cuivre et ferraille. Parfois pourtant de vrais bijoux ornent une main ou un miroir. C'est cela que l'on appelle, *le Trésor des Dunes* ! Jadis, lorsqu'un campement était attaqué par une tribu rivale ou par l'armée Française, les hommes tentaient de repousser les assaillants tandis que les femmes enfermaient leurs biens les plus précieux, bijoux, or, argent, etc. dans

des jarres en terre. Ensuite elles enfouissaient ces poteries dans le flanc des dunes, en des lieux connus d'elles seules, puis elles attendaient l'issue de la bataille. Dans le cas où tout se passait bien, les trublions mis en déroute, il ne restait qu'à aller récupérer le magot, enterrer les morts soigner les blessés et célébrer par une gigantesque fête. En revanche, lorsque l'aventure tournait mal, comme c'était souvent le cas lorsqu'il s'agissait d'attaque par les troupes coloniales supérieurement armées. Les hommes d'abord, les enfants et les femmes ensuite étaient tués. Ces dernières après avoir été abondamment violées, bien entendu. Pas de quartiers, en effet, dans les guerres dites de pacification. Les troupes Indigènes, recrutées principalement chez les Bambaras, ennemis héréditaires des Tamasheks, commandés la plupart du temps par un sous-officier Français, alcoolique, moitié fou de chaleur et dévoré de fièvres, ne s'encombraient pas d'état d'âme. La France les payait (mal) pour tuer ils tuaient, le plus possible ! Alors, les jarres dormaient au creux des dunes, jusqu'à ce que, cinq, trente ou cent ans plus tard, un vent de sable mette à jour ce butin, pour quelques heures ou quelques jours. Qu'une Méharée vienne à passer et c'est le gros lot ! Inutile de préciser que, comme pour la loterie, cela n'arrive pas tous les jours. »

Bibert intervient pour demander si le sceptre avait subi un sort identique. Était-il, lui aussi, devenu 'trésor des dunes' après une tentative pour le soustraire à ses prédateurs suivi d'une issue fatale pour ceux qui en avaient la responsabilité ? L'ex-capitaine dut avouer qu'il n'en avait pas la moindre idée. Sur cette constatation, Camille se déclara fatiguée et tous partirent se coucher.

Au matin, très tôt, juste au moment où le ciel commence à se teinter de la clarté diffuse d'une promesse d'aube, venue de l'Orient. À l'instant où les ombres deviennent graduellement silhouettes puis personnages et détails du paysage, les braises sont ranimées et l'eau ne tarde pas à chanter pour annoncer le premier thé. Les animaux appellent, s'ébrouent tandis que les bruits perdent leur relief nocturne. Déjà les moteurs tournent et les deux tous-terrains s'ap-

prêtent à s'élancer sur la piste avec leurs équipages. Pas d'adieux théâtraux, juste une main portée à hauteur du cœur avec une brève formule hâtivement prononcée. « Que Dieu vous garde ! » Ils disparaissent derrière le nuage de sable soulevé par leur course. Petits points déjà, apparaissant puis disparaissant au gré des vallées de dunes. Le vieillard annonce qu'un de ses fils viendra dans la matinée pour conduire les deux Libyens et leurs amis Akoufars (c'est le vocable sous lequel on désigne les étrangers, en Tamashek.) jusqu'au lieu où devrait se trouver l'objet de leurs désirs. Comment a-t-il été prévenu, ce fils providentiel ? Mystère des tam-tams et des génies sahariens... Sans doute mais Bibert ne peut se départir d'un doute prêt à se transformer en suspicion au moindre signe. Pour tromper le temps le vieux sort d'une cantine en fer un ouvrage soigneusement emballé. C'est un livre écrit entre les deux guerres mondiales par un administrateur français en poste à Gao. L'œuvre comporte des planches de croquis et quelques rares photos en noir et blanc. Pour son possesseur, visiblement le document revêt une valeur inestimable. Il l'entoure de soins attentifs et l'ouvre avec le respect et la pompe due à un livre sacré. Une page s'ouvre presque seule, la force de l'habitude sans doute. Le chef pose un doigt tremblotant, le respect ou l'âge peut-être, sur le daguerréotype d'un guerrier Tamashek. L'homme, grand, porte sa Takouba sur son boubou de cérémonie. Son armement se complète d'une lance et d'un bouclier en peau d'antilope. « Fihrun ag Amansar, résistant. Aménokal des Ioullemiden » Porte la légende sous la photo. Omar lit à haute voix le texte par-dessus l'épaule du chibani. Celui-ci ne se tient plus de joie, souri et demande au Libyen de répéter, encore et encore ! Youssef qui ne manque pas une occasion d'étaler son érudition, explique que des tabous religieux et superstitieux, empêchent de prononcer tout haut le nom des morts... Ça les faits revenir et les mets en colère. Ils peuvent alors se venger !

Presque tout le campement c'est attroupé autour d'eux et écoute avec ravissement, mais pas en silence. Chaque nom déclenche des modulations stridentes propres à ces populations. Des wouh-

wouh-wouh ! Suivis de commentaires à n'en plus finir. Le spectacle dure une bonne heure et Omar qui avait pris le livre en main pour la commodité de lecture, referme en annonçant n'en plus pouvoir. Tandis que le patriarche s'éloigne pour aller ranger sa précieuse relique, Omar qui connaît ce livre, nous en explique la teneur : « Voyez-vous ces pauvres gens sont d'autant plus fiers de leur passé, que leur présent et leur avenir ne donnent pas lieu à paivoiser. Autrefois seigneurs du désert, ils ont subit de plein fouet les ravages de la colonisation et de ses conséquences. Car ça a bien massacré, dans les Adrars ! Ceux que l'on s'obstinait déjà à appeler Touaregs, ne se sont jamais soumis. Cette irréductibilité leur a coûté cher, dès la conquête, en 1947 près de quarante mille d'entre eux périrent sous les balles françaises, puis, en 1963, et en 1999, sous les balles maliennes. Aujourd'hui ? Personne n'en parle plus, d'autres préoccupations pour les médiats, les O.N.G. ont sans doute mieux à faire dans d'autres contrées plus médiatiques ? Pourtant, l'explication principale de cette résistance irréductible, réside dans le fait que les sécheresses ont toujours existé au Sahel. Contrairement à une idée reçue, on n'y meurt pas de soif, les nappes phréatiques ne sont jamais profondes, mais de faim ! Il faut la pluie pour faire pousser le fourrage indispensable à l'alimentation des animaux et des hommes. Faute de précipitations suffisantes, pas d'herbe et le cheptel disparaît. Les éleveurs suivent... La différence, c'est que par le passé, les années de disette, quand ils constataient qu'ils n'auraient pas assez de graminées et fourrage pour faire la soudure jusqu'aux pluies. Ils partaient en rezzou chez ceux qui, occupant une terre moins ingrate, cultivaient le sol et stockaient le grain, les Noirs, toutes les tribus qui vivaient hors des sables maudits. Les assaillants tuaient le moins possible, pour des raisons économiques faciles à comprendre. Chez les razzis, après un bref combat, les plus rapides s'enfuyaient, les autres, les femmes et les enfants principalement, étaient ramassés avec le grain et le bétail. Ensuite, c'était le retour dans les tentes, pour y attendre, sereinement, les pluies. Sous le joug du colonisateur, ça n'a plus marché . « Arrêtez les razzias, li-

bérez vos esclaves et envoyez vos enfants dans nos écoles pour y apprendre le français ! » Bien entendu, les Tamasheks n'ont pas voulu plier. On rapporte qu'ils se plaisaient à affirmer, haut et fort . « Il y a deux choses que les Akoufars n'auront jamais. Nos femmes dans leur lit et nos enfants dans leurs écoles ! » Résultat, au moment des indépendances, aucun interlocuteur valable du côté des nomades. Or, ne saurait être élu dirigeant d'un pays, un homme qui ne parle pas une langue dite civilisée.

Alors, se sont les anciennes victimes, les noirs, race obéissante, ayant bien appris la langue des plus forts, qui se sont vu confier les commandes. Du jour au lendemain, comme dans une mauvaise farce, le serviteur se retrouvait à la place du maître. Rien n'était oublié ! À défaut de noblesse les lâches ont la rancune tenace. Le glas des hommes libres du désert avait sonné. Un début de génocide avait même été arrêté par l'ONU. La bonne conscience occidentale ne voulait pas que l'on lui mette sous le nez les conséquences sanglantes de ses aberrations antérieures. Hélas, ce que les armes n'avaient pas été en mesure de réaliser, la nature semblait vouloir s'en charger. Sécheresses sur sécheresses se succédaient, de plus en plus terribles. Les frontières, en découpant et clôturant les zones de pâturage, aggravaient les méfaits du climat. Tout allait bien ! Les Tamasheks s'éteignaient doucement et personne ne pouvait taper sur les doigts des 'pauvres' Maliens-Noirs, qui pleuraient leurs chers frères Maliens-Blancs, bientôt disparus. Là-dessus, les Yankees s'amènent, la Bible et le grain avec eux. Un tantinet débordé au début, Moussa Traoré a laissé faire. Il y avait évidemment pas mal d'intérêts en jeu. Chaque Ministre se voulait homme d'affaires. Des tonnes de vivres et de médicaments, détournés de leur but pour aboutir sur les marchés, vendu à ceux qui étaient supposés en bénéficier. Et qui, de toute façon, n'avaient pas les moyens de protester. Même les Américains ont fini par s'en rendre compte et par réagir . « Halte à la corruption ! Sinon nous fermons les robinets ! » La menace a portée, il faut dire que, même en dehors des aides dites humanitaires, il existait toutes sortes de subventions et d'aides financières, qui finissaient

invariablement par financer les villas et comptes en suisse des personnalités au pouvoir. Donc, pédale douce. Bien sûr, ils ont trouvé autre chose. Alors, un beau jour, le gouvernement Malien a déclaré aux bienfaiteurs Yankee « Votre maïs, là ! Votre riz, gratuit, cadeau ! Ce n'est pas bon du tout ! Ça ruine les petits commerçants, ça fout sur le cul toute l'économie du Pays. Pour compenser, nous allons vous frapper d'une taxe sur chaque Kilogramme de céréales qui rentre chez nous. Quinze pour cent de la valeur ! Ces sommes seront versées aux producteurs lésés... Si, si ! Promis, juré ! Nous verserons ! »

Il y avait de l'idée. Mais c'était tout de même aller un peu loin. Offrir la matière première, assumer les charges financières du transport, du stockage, de la distribution, OK. ! Payer des taxes sur des produits destinés à venir en aide à une population victime des carences de son Gouvernement ? Trop, c'est trop ! On arrête tout. Peu importe les conséquences pour les populations. Après tout il y a pléthore de pays dont les habitants crèvent de faim et qui ne demandent qu'à servir de faire valoir à la générosité des Bons Blancs. Bilan, des milliers de tonnes de nourritures pourrissent au soleil, départ immédiat des O.N.G. et autres Organismes Internationaux. Que les enfants recommencent à mourir, les parents suivront, le problème finira par disparaître de lui-même... Ainsi va l'humanité !

Ému, plus qu'il ne voudrait, Omar s'excuse
« Je crois que j'ai un peu débordé du sujet, excusez-moi ! C'est que nous, qui sommes d'origines nomades et de sang berbère, nous sommes particulièrement touchés par cette tragédie. La politique, avec la montée des intégrismes et le terrorisme qui est son corollaire, est venue foutre le bordel là-dedans. C'est pourtant un enjeu humain, d'une valeur inestimable qui est en train de disparaître sous nos yeux.

Tout l'auditoire approuve avec conviction. Bien entendu Youssef trouve là une bonne occasion d'apporter son petit grain de sel, il enchaîne.

— Puisque nous devons nous contenter d'attendre, permettez-moi d'ajouter quelques mots aux propos de notre ami. Les Tamasheks mènent une vie sociale très contingente. La religion n'est pas pesante, et les codes qui régissent la vie collective n'ont pas dû changer beaucoup depuis les origines. Les repas sont pris en famille, sauf les repas de réceptions où les hommes se tiennent ensembles. Les femmes, séparées par une simple couverture faisant office de cloison, ne se privent pas de guetter les convives. Non plus que de faire des commentaires, ponctués de rires et de plaisanteries à voix haute, sans que les maris songent à intervenir. Comme chez les arabes, on mange avec les doigts et on rote ostensiblement pour manifester son contentement stomacal.

Quelque peu marri de s'être fait ravir la vedette, Omar renchérit rapidement.

— En revanche, se laisser aller à émettre un pet est considéré comme une faute très grave. J'eus l'occasion de m'en convaincre lors d'un passage sur la petite localité de Kidal. J'avais pris en charge un "ichoumar", c'est le nom que l'on donne à ceux qui partent chercher du travail en Algérie ou en Libye, sans doute la transcription phonétique du mot français chômeur, durant le trajet du retour, l'homme me raconta la raison de son expatriation. « Au cours d'un repas pris avec ma femme et mes enfants, j'avais laissé s'échapper un vent, sonore. Les voisins ont entendu. J'ai eu honte et toute ma famille avec moi. Je suis parti voici dix ans déjà. À présent je suis de retour, mais pas très riche, les douaniers à la frontière m'ont presque tout volé. »

Arrivé à Gao, j'ai accompagné mon passager qui éprouvait beaucoup de difficultés pour identifier le lieu où se trouvait sa famille. Personne ne semblait en mesure de l'aider, car les sécheresses avaient fait éclater les circuits traditionnels. Enfin il rencontra un vieil Haoussa qui prétendait avoir une idée de la question. Pris d'un doute, celui-ci demanda, pour confirmer sa présomption :

« C'est bien la famille de celui qui avait pété à table, que vous recherchez. Hein ? » Mon passager me regarda, alors d'un air consterné : « Ils n'ont pas oublié, je retourne travailler en Algérie. »

Quelques rires discrets saluent le récit qui suscite plus de compassion que de franche hilarité. Mais derrière eux un mouvement se produit, suivant la direction indiquée par les bras tendus, tous peuvent distinguer l'arrivée, à l'extrémité de la plaine, de trois cavaliers juchés sur des méharis. Malgré la distance les arrivants sont vite identifiés, les cris de joie fusent : « C'est le fils du chef et ses compagnons, c'est Mohamed Ansar ! »

* Les Maîtres.

De l'extérieur, on ne voit que des tentes, certes d'apparence luxueuse, mais l'intérieur ressemble à un véritable palais, digne des mille et une nuits. Salles de bain aux parois de marbre, baignoires grandes comme des piscines, avec jacuzzi bien évidemment. Partout, climatisation, et fond sonore de musique arabe. Les groupes électrogènes installés dans des semi-remorques insonorisés, pourraient suffire à éclairer toute une ville. Tout cela est venu par avion-cargo privé.

Un homme vêtu à l'orientale, écoute un autre homme, en tenue de combat. Celui qui écoute est assis sur des coussins empilés, celui qui parle est resté debout. Le sol est recouvert d'épais tapis de laine. Un troisième personnage se tient derrière un petit bureau, il porte un costume classique. Le soldat termine son rapport puis sort, en saluant selon le rituel musulman. L'homme assis interroge celui qui est resté : « Qu'en pensez-vous ? Avons-nous une chance de coiffer ces Européens perturbateurs avant qu'ils n'aient commis trop de dégâts ? Cet officier prétend maîtriser la situation, mais nous n'avons encore aucun résultat concret. Je lui ai accordé une dernière chance, les autorités Maliennes ont accepté de collaborer. La tâche lui étant facilitée, il devrait plus enfin tarder à s'emparer de la preuve dont j'aurai besoin pour justifier ma prise de pouvoir. De votre côté, les résultats ne sont pas brillants non plus ! Obtenez ce sommet, si tout se passe comme je l'espère alors je pourrai frapper un grand coup et décapiter toute opposition. Activez-vous, nous n'avons plus beaucoup de temps ! »

Derrière son bureau l'interpellé se contente de courber la tête, la main droite à hauteur du cœur.

La vue porte loin dans ces espaces dénudés, l'atmosphère exempte de pollutions industrielles laisse le regard dépasser les limites ordinaires. Il fallut encore une bonne heure aux arrivants, avant qu'ils puissent enfin mettre pieds à terre. Leurs animaux furent confiés aux enfants et ils prirent place à l'ombre d'un manguier pour faire face aux empressements populaires. À l'issue d'un temps jugé raisonnable, les quatre étrangers s'approchèrent et prirent place dans le cercle. Bien entendu, pas question d'aborder les sujets importants de but en blanc. On salue les parents, les amis, les voisins, on grignote quelques dattes ou restants de galettes, et... On attend que l'eau du premier thé commence à chanter sur le feu. Alors à ce moment, et à ce moment seulement les affaires sérieuses peuvent être évoquées. On commence bien sûr par prendre des nouvelles de la vie quotidienne, de la situation du cheptel, de la santé des gens. Puis, doucement on en arrive aux sujets sensibles, les tués, les blessés, les espérances ou les désespoirs à envisager. Enfin, il devient possible d'aborder la véritable raison de la réunion, ce sceptre, qu'ils appellent aussi *bâton éttabel*, par corrélation avec l'emblème de la nation Tamashek sans doute. À son tour le fils du chef, Mohamed Ansar ag Attaher de son nom complet, prend la parole : « Dès que nous sommes entrés en possession de l'éttabel, les événements se sont précipités. Moussa Abdurrakham, alors sultan d'Agadez, c'est entremis auprès de notre Aménokal pour nous identifier et ensuite, nous contraindre à recevoir une visite. Celle d'un très étrange personnage, un Libyen venu tout spécialement en hélicoptère avec une petite escorte. À peine arrivé il a demandé à voir le bâton ! Puis il nous a donné des instructions, de l'argent, des armes et, pour finir, des menaces. Surtout des menaces, pour le cas où il ne pourrait le récupérer. Il a spécifié qu'il viendrait en personne ou enverrait un homme de confiance muni d'un signe de reconnaissance. Il nous a fait jurer de trouver une cachette inviolable et de ne parler de ce dépôt et de sa nature, à qui

que ce soit sous peine de mort. Ensuite il est reparti et nous n'avons plus jamais entendu parler de lui. Si vous êtes véritablement ses envoyés, vous devez posséder le moyen de vous faire reconnaître. L'avez-vous ?

Les quatre voyageurs se regardent, ils n'avaient pas envisagé le problème sous cet angle. Enfin trois d'entre eux tous du moins car le quatrième, Omar, lève sa main ornée d'une grosse chevalière, qu'il exhibe en demandant tranquillement.

— Comme ceci, par exemple ?

Ses voisins et amis, frappés de stupeur restent sans voix. Puis le premier Bibert se ressaisit. Il apostrophe violemment le guide libyen.

— Bon Dieu, Omar, mais que signifie ! Allez-vous enfin une bonne fois pour toutes nous dire qui vous êtes ? Ou plutôt, ce que vous faites, votre rôle devient de moins en moins clair. Tantôt vous prétendez vouloir nous venir en aide et d'autres fois nous avons la nette impression que vous en savez beaucoup plus long que vous ne laissez entendre. Une telle façon d'agir ne peut avoir qu'une seule explication, vous nous manipulez ! Pourquoi, et pour qui ? Inutile d'espérer vous en tirer avec vos habituelles demi-vérités et autres périphrases !

Ainsi interpellé, le libyen s'apprête à répondre mais Mohamed Ansar ne lui en laisse pas le temps.

— Attendez, vos petites chamailleries n'offrent aucune importance pour nous, vous réglerez vos comptes plus tard. En revanche je suis au regret de vous dire que rien ne va. Votre grosse bague n'est pas du tout le signe que j'attendais !

Nullement démonté le petit homme, demande qu'on lui apporte un savon. Grosse hésitation de l'assistance, ce genre de produit ne doit pas faire partie des habitudes domestiques. Camille part chercher une savonnette dans sa trousse de toilette. Omar imprime alors sa chevalière, en creux dans le bloc malléable. Puis il recouvre d'une fine épaisseur de sable, fin comme de la farine. Ensuite, il souffle dessus de façon à ce que ne subsistent que les particules déposées au fond de l'empreinte. Il présente le résultat au

Tamashek, qui est resté impassible durant toute la démonstration. Mais en contemplant le résultat, ne peut retenir une brève exclamation de surprise.

— C'est Bien le sceau que l'on m'avait montré. Tu es un magicien, mon frère. Nous pouvons à présent nous mettre en route pour Tahabanat. Réglez vos histoires et préparez-vous, départ dans une heure. Ah ! Je précise que La voiture ne pouvant nous emmener tous, le voyage se fera à dos de chameaux pour l'un d'entre vous. Un de mes cousins prendra le volant de votre Toyota, le vieux (c'est Bibert) la femme et le libyen (Omar) monterons avec lui. Toi, le grand (c'est Youssouf) tu es donc tout désigné. Tu n'y vois pas d'inconvénients ?

L'ex-capitaine fait signe que non, puis reporte son attention sur Omar, resté assis face au couple. Le guide vient de prendre la parole, sur un ton qui force l'attention.

— Autant l'avouer tout de suite, je suis un traître ! Un traître doublé d'un lâche et d'un menteur, comment pourrait-il en être autrement d'ailleurs ? C'est par trahison que je suis entré en contact avec vous. C'est par lâcheté que je ne vous ai pas faits éliminer, alors que j'en avais eu l'opportunité, à de nombreuses reprises. Je vous ai menti en disant que j'agissais dans un but vénil, mes filles sont mariées depuis longtemps. Dans le même temps, c'est aux autres que j'ai menti en prétendant que je continuais d'agir pour leurs intérêts. À présent je n'ai d'autres choix que de continuer à vous aider, j'ai choisi mon camp.

Youssouf, qui écoutait la curieuse confession avec une profonde attention, intervient.

— Par Allah ! Je ne comprends rien à vos explications. Soyez plus clair bon sang, qui avez-vous trahi, je ne parle pas de mes amis ici présents ?

— Mais, c'est évident, j'étais le bras agissant de l'homme de confiance du grand organisateur. Celui qui veut prendre le pouvoir, et compte utiliser dans ce but, le sceptre qu'il est venu en personne confier à la famille de Mohamed. C'est pour mieux vous contrôler et s'assurer de votre perte, que l'on m'a confié la mission

de vous accompagner dans vos recherches. J'agissais motivé par un curieux mélange d'idéologie aveugle et de goût pour l'argent. Ce n'est qu'à votre contact que j'ai enfin pris conscience que la mégalomanie de cet homme pouvait avoir des implications planétaires. Pour être tout à fait sincère, j'ai surtout compris qu'il serait sans pitié et ferait disparaître tous ceux qui, détenant des secrets ou présentant une menace potentielle, pourraient lui faire de l'ombre. Comme il c'est débarrassé de ceux qui ont participé à ses entreprises, comme il croit avoir éliminé Youssouf et semblablement veut vous faire disparaître. Moi également, je devrai être exécuté après avoir remplis mon office et cessé de lui être utile. Voilà pourquoi, par lâcheté encore, je préfère essayer de me tirer d'affaire. Je crois que je n'ai pas de meilleurs moyens de le faire qu'en vous apportant le maximum d'aide ! Avez-vous encore besoin d'autres explications ?

Seul un profond silence lui répond, l'ensemble des regards se sont fixés sur Bibert, qui s'approche d'Omar. Parvenu face à face, il se met à lui asséner de grandes tapes dans le dos, avec le plat de la main. Terminant cette accolade aussi chaleureuse que démonstrative, il s'écrie d'une voix enrouée.

— Hé bien à présent nous savons à quoi nous en tenir. Bravo pour votre choix, j'ose affirmer que c'est le meilleur que vous puissiez faire... Surtout pour nous ! Bravo, encore et merci de nous avoir sauvé la vie. Nous sommes vos débiteurs, tout ce que nous pourrions faire en retour pour vous aider à sortir de cette affaire, nous le ferons.

Camille, lassée sans doute de rester en dehors des effusions masculines, intervient à son tour.

— Hé ! Attendez les gars, nous ne sommes pas encore complètement tirés d'affaire. Nous ferons nos discours d'autosatisfaction lorsque tout sera terminé et que nous aurons restitués le sceptre, si nous parvenons à sortir des sables, mais pas avant. »

Mohamed et ses cousins, qui s'approchaient dans l'intention de préparer les méharis, s'étaient arrêtés pour assister, avec étonne-

ment à la scène. Youssouf que la perspective de passer plusieurs heures juché sur sa monture ne semble pas plonger dans une joie débordante, en profite pour leur poser des questions sur leur destination et le temps pour y parvenir. Mohamed Ansar, qui commençait à s'éloigner, s'arrête et prend une position accroupie, signifiant ainsi qu'il accepte de répondre.

« Vous avez probablement déjà entendu parler des cures salées. Chaque année, à tour de rôle les nomades conduisent leurs bêtes dans des régions riches en natron. Ce sel fossile, qui imprègne le sol et la végétation sur de vastes étendues, par sa richesse en minéraux est très bénéfique pour la santé des animaux. Vers Tahabanat au cœur de l'Adrar des Ifforas, les hommes peuvent en outre profiter des bienfaits d'une source d'où jaillit une eau chaude, quasi miraculeuse. Une longue journée de difficile progression est nécessaire pour arriver sur les lieux. Il n'existe en effet rien au sens de chemin carrossable, même pas de sentiers tels que le passage régulier des troupeaux pourrait en laisser. Sans guides il vous serait absolument impossible d'y parvenir, ce ne seraient pas vos G.P.S. ou autres gadgets électroniques qui vous aideraient beaucoup. Seuls les guides Tamasheks parviennent à s'orienter, en utilisant la couleur des dunes, la présence de bosquets d'épineux ou la disposition particulière de ces invraisemblables champs de cailloux que constituent les ergs sahariens. Bon, si votre curiosité est satisfaite, mettons-nous en route. »

Convaincus et résignés, chacun prend place et la Toyota prend le départ. Les chameliers partent ensuite, il est convenu que les premiers arrivés attendront les seconds au point retenu pour bivouaquer.

Circuler en automobile n'est pas beaucoup plus confortable, mais tout de même plus rapide qu'à dos de dromadaire. Les étapes peuvent atteindre une moyenne de cent kilomètres. L'inconfort tient surtout à l'acharnement des guides. La région, quand ils l'ont parcouru, c'était juché sur leur Méhari, les pistes suivent donc les itinéraires tracés par ceux-ci. Or, pour leur progression, les

meilleurs sols sont à mi-pente des dunes. Plus haut et le sable devient mou ou la pente trop forte, plus bas et les touffes de végétation inégales font trébucher la monture, c'est aussi là que se cachent serpents et scorpions. Bien sûr, ce qui est valable pour l'animal est loin de l'être pour les véhicules. Les deux passagers de l'arrière ne parviennent que difficilement à supporter une progression à flanc de pente, c'est-à-dire fortement incliné à droite ou à gauche, durant des heures. Pire que sur le pont d'un voilier par mer forte. Du côté aval les roues tressautent sur les touffes herbeuses, en amont elles patinent dans le sable poudreux. Il semble tout à fait impossible de faire comprendre à un Targui que la conduite à plat est préférable, les véhicules modernes ne craignant ni les reptiles ni les scorpions. Pour toute réponse à son insistance, Bibert obtiens un laconique.

« Les habitudes sont les habitudes ! Vous, les Akoufars vous voulez toujours changer les traditions. Cela n'est pas bon du tout ! »

Curieusement sur le chemin de Tahabanat, le marin remarque par endroits les vestiges d'une sorte de route empierrée, à la façon des anciennes voies Romaines. Visibles particulièrement dans les nombreux passages de sable pourri. Interrogé sur ces anomalies Ndjounou, l'homme qui à pris le volant, non sans s'être fait abondamment prier, accepte de lui en fournir l'explication. Mettant dans le ton une ironie moins voilée que sa face burinée par le vent et les années : « En 1969, notre gouvernement -Socialiste- avait fait appel aux Russes pour la coopération technique et aux Cubains pour former son armée. Le Mali est un des pays les plus pauvres d'Afrique. Or il y a du pétrole dans le sous-sol saharien, les Russes ont donc proposé d'effectuer les recherches et les forages, l'état malien étant supposé financer l'opération par des accords stratégiques et des exportations de matières premières. Pas de royalties, comme c'est le cas dans les contrats passés avec les sociétés capitalistes, pour les Popov, vous payez d'abord, en contre partie tous les revenus sont pour vous... Enfin, pour nos dirigeants ! Un gisement avait été localisé, précisément sur le site de

Tahabanat. La décision de la mise en exploitation a été prise, et des convois énormes de pipeline et de matériels de forage ont été acheminés, nécessitant la création d'une véritable route de liaison. Celle-là précisément dont les traces ont attiré ton attention, le français ! Travail pharaonique, empierré à la main pierre par pierre par des centaines, des milliers d'hommes. Des prisonniers des condamnés, tirés de toutes les prisons, de tous les bagnes du pays. Il ne fallait pas commettre de grands crimes pour se retrouver sur ce chantier dont les conditions de travail, en plein désert, entraînaient une mortalité nécessitant un complément permanent des effectifs. Sur le site une base soviétique avait été créée. Des millions et des millions de dollars furent engloutis dans cette aventure. Deux ou trois fois la totalité du budget national Malien. Mais pas en vain, les camarades Socialistes sont infailibles ! Effectivement, aux alentours de mille quatre cents mètres de forages la poche est atteinte ! Les techniciens étaient déjà à cette époque en mesure de faire jaillir le pétrole, au jour et à l'heure voulue, à la date choisie donc, grand rassemblement Russo-Malien. Présence affichée de ministres et officiels de tous poils. Entre parenthèses, le transport de cet aréopage avait nécessité la construction, in situ, d'une piste d'aviation préfabriquée. La fête devait être à la hauteur de l'événement, un magnifique et gigantesque buffet est dressé, champagne (de Géorgie, tout de même), caviar, vodka et cigares de la Havane. Discours, on se congratule . « Vive l'URSS, vive le Mali ! » Ça dure des heures, sous un soleil à vous ramollir le cerveau. Enfin, compte à rebours, légère, très légère explosion et le pétrole jailli ! ... Non ! Horreur, ce n'est pas du pétrole ! C'est de l'eau, dégueulasse au goût et brûlante en plus, soixante-dix ou quatre-vingts degrés. Rien ne va plus, chacun s'engouffre dans ses avions et repart de son côté. Honteux ou fâchés, c'est selon. Tout est abandonné sur place, les installations, champagne et restes de festin y compris. Les quelques traces de routes ainsi que les débris épars que nous trouvons encore par endroits et qui n'ont pas échappés à ton œil, français, ne sont que les vestiges de cette récente épopée. Ensuite, rapidement, Tahabanat est retourné à son bienheureux ano-

nymat. L'eau continua de couler, elle creusa bientôt une sorte de canal dans le sable, avant de former une mare dont la température c'était radouci. Tombée à vingt-cinq ou trente degrés, les chameaux peuvent se rouler dedans. Ils vont même jusqu'à boire de cette eau chargée d'amertume. Maigre résultat pour un aussi énorme gaspillage d'argent. Pourtant une constatation s'impose très vite, ils n'en crèvent pas ces bestiaux. Pas du tout au contraire, les vilaines plaies dont ils sont en permanence affligés, causées par les coups, les charges mal arrimées, etc. se cicatrisent, se ferment très vite. En quelques jours, hop ! Plus de traces. Alors les hommes se décident à essayer, eux aussi. Et ça marche encore mieux, tout aussi vite, les rhumatismes, les maladies de peau, les plaies, tout disparaît. Allah est grand ! Un vrai miracle, une source enchantée. D'année en années, les bienfaits de la cure à Tahabanat se répandent. On vient ici de très loin, de l'Aïr, du Ténééré, du Hoggar, de toutes ces immensités qui constituent notre confédération. Mais assez bavardé comme des femmes, nous touchons au but. »

Le récit avait captivé les occupants à un tel point que l'arrivée sur les lieux les fait sursauter. En dépit de leur observation attentive, ils ne peuvent distinguer que les quelques tentes, une dizaine tout au plus, qui occupent le site. Elles sont très espacées les unes des autres, car ce n'est pas à proprement parler un campement. Les gens rassemblés là sont de tribus différentes. On se rend visite, mais on ne se mélange pas. Chacun chez soi, la source pour tous ! Immédiatement les deux Tamasheks dressent le bivouac et Bibert profite de l'attente de l'arrivée du reste de la troupe pour s'essayer à la balnéothérapie. Prudent, il commence par un examen attentif des lieux. Plus de vingt années après les faits relatés par Ndjounou, l'eau chargée en sels corrosifs a rongé le tuyau qui lui permettait de jaillir du sol. Il ne subsiste de celui-ci qu'un tronçon à ras de terre. La source ne s'en élève en bouillonnant qu'à quelques dizaines de centimètres seulement, avant de retomber sur des cailloux, apportés sur place par les curistes. La technique utilisée

pour les bains est particulière. Dans la journée les hommes se dénudent au maximum (très pudiques, ils gardent toujours caleçons et chèche.) Munis de petits rameaux d'acacia, ils s'approchent à distance prudente du geyser brûlant, trempent les branchettes dans l'eau et s'en flagellent le corps. Ceux, placés sous le vent, bénéficient en plus du brouillard humide de la vapeur d'eau chaude. Or il y a toujours du vent dans ces contrées, aussi la bousculade pour se trouver du bon côté occasionne parfois des glissades qui invariablement se terminent par des brûlures. Un sort identique guette les audacieux, ou inconscients, trop proches lorsque le vent se fait soudain plus fort. Bon, hormis la douleur, le traitement ne pose pas trop de problèmes vu que la source guérie justement ce genre de blessures. La nuit est réservée, pour des raisons évidentes de pudeur, aux femmes. Les risques encourus pour les plus âgées ou les malhabiles sont alors augmentés par l'obscurité. Les pierres rendues glissantes par l'eau provoquent des chutes fréquentes et douloureuses. Mêmes causes, mêmes remèdes que les hommes. La mare qui c'est formé en contrebas est réservée au bétail, jour et nuit. De toute façon, les excréments qui la jonchent décourageraient qui que ce soit d'y faire trempette. La bouse de chameau, à l'image de l'animal tout entier, n'est pas ragoûtante. Sur ces considérations, Bibert se livre à quelques vagues ablutions à la source et parviens à revenir indemne. Il va certainement bien dormir, à l'issue du repas dont il sent les effluves venir à lui.

Lorsque le restant de l'équipe parvient à la source, une bonne paire d'heures plus tard, Youssouf se laisse choir de sa monture et tout en se massant les reins entreprend de conter ses déboires. Probablement dans l'espoir, inavoué, de s'attirer la compassion de Camille.

« Dès le départ, une seule pensée, vivement la prochaine halte ! Et il m'a fallu tenir plus de dix heures. Coussins ou couvertures interposés entre mon fondement et cette saloperie de selle en bois, ne m'apportèrent aucune amélioration, j'ai continué de souffrir ! Je ne m'adaptais ni à la selle ni à ma monture. Cet animal mérite

amplement l'usage péjoratif qui est fait de son nom, chameau, il le doit à son détestable caractère. Rien à voir avec le cheval, qui peut devenir un ami, voire un complice. Le Dromadaire, mâle ou femelle, est inamical, farouchement et définitivement. Disposé à toutes les traîtrises, stupide et borné, plus entêté qu'un mulet. Hargneux aussi toujours en train de chercher à vous mordre, dès que l'occasion s'en présente. Avec l'odeur pestilentielle et la salive verdâtre qui lui coule de la bouche, on imagine le traitement aux antibiotiques qu'il doit falloir pour survivre à une morsure. Quelque peu maladroit en plus, toujours prêt à trébucher à la moindre irrégularité du terrain et vous, surpris... ben vous ne faites pas semblant de vous casser la gueule. Immédiatement il prend la fuite et vous n'avez plus qu'à vous taper un cent mètre, par cinquante degrés à l'ombre ! C'est de plus, une bête grégaire qui ne songe qu'à vous planter là pour rejoindre son troupeau. Malodorant et malgracieux, à part le Yak ou le Yéti, je ne vois pas d'animal plus antipathique sur la planète. Bon je dois aller les aider à entraver ma satanée chamelle. Parce qu'en plus, chaque soir à l'étape il est nécessaire d'entraver les pattes antérieures de nos montures. Pas n'importe comment, la subtilité réside dans la réalisation de liens susceptibles de leur permettre un déplacement suffisant pour trouver leur nourriture, ils s'alimentent durant la nuit, tout en leur interdisant de trop s'éloigner voir même de fuir pour rejoindre leur pâturage habituel. Chaque matin les targuis suivent les traces laissées par les animaux, sur parfois plusieurs kilomètres, pour les ramener et les préparer à la longue étape de la journée. C'est pas une sinécure croyez-moi !

Youssouf a en partie atteint son but, Camille est littéralement suspendue à ses lèvres. Mais, manque de chance, c'est à la monture qu'elle s'intéresse, pas à celui qui la mène. La journaliste retrouve un ton quasi professionnel pour poser des questions sur les performances de l'animal. Un peu dépité il accepte de fournir les réponses, en mettant à contribution ses connaissances réelles ou supposées. Avec une grimace dégoûtée, Mohamed s'éloigne en faisant signe à ses cousins de l'accompagner. Le conteur en éprouve

un visible soulagement et entreprend de fournir les précisions voulues, d'un ton dégagé.

— Dans la version animal de bât, les caravaniers peuvent leur infliger une charge allant jusqu'à deux cent cinquante kilogrammes. Dans le cadre d'une utilisation monture, moins lourdement chargés, ils sont susceptibles de tenir environ quatre jours sans boire et...un certain temps sans manger. Je déplore ce manque de précision, mais les personnes compétentes pour ce genre d'évaluation se sont toutes montrées beaucoup trop fantaisistes dans leurs réponses pour que celles-ci puissent sérieusement être retenues. Quant à moi, je n'ai pas encore eu le temps de me livrer à des essais comparatifs. Nous sommes loin cependant des prétentions fantaisistes relatives à la sobriété et l'endurance de ces vaisseaux du désert. Le nombre de carcasses qui jalonnent les pistes en sont la plus évidente illustration. Durant le trajet, comme nous passons à proximité d'un campement Dahosahaks*, Mohamed et son cousin ont fait baraquier leur monture pour accepter l'eau de l'hospitalité. J'avais très soif et je voulais les imiter. Impossible ! Cette foutue chamelle refusait obstinément de baraquier. Je restais juché ! Tout ce que je pouvais obtenir était de faire tourner, au petit trot, l'animal récalcitrant autour des tentes. La tribu au complet me regardait avec stupéfaction. Ils ne parvenaient pas trouver une explication rationnelle à mon comportement. Seule une fillette compatissante (ou peut être plus prompte à déceler mon inexpérience) Me passe, au vol, une gerba (une outre) d'eau. En désespoir de cause, je réclamais l'aide de Mohamed qui, désaltéré, calme, se décida enfin à prendre en main cette ignominieuse bestiole, tout en me déclarant tranquillement : « Elle a simplement besoin d'être un petit peu dressé. Ayant mi-bas, il y a trop longtemps quelle n'a pas été montée. Je vais m'en occuper ! » Assis à l'ombre d'un acacia rachitique, suçant une tige d'herbe, je surveillais distraitement la leçon de rééducation. Il attacha les pattes avant puis, écartant la paupière inférieure de chaque œil, il y cracha un jet de jus de chique. Vous n'ignorez pas chère Camille, qu'hommes et femmes ne fument pas dans ces régions, on chique une variété de grami-

nées assez improprement appelées tabac, mélangées à de la cendre d'herbes. Sous l'effet urticant de la décoction, l'animal secoue la tête en blatérant de douleur et de détresse. Aucune possibilité pour lui, de se débarrasser de la source du mal, car il ne sait pas pleurer. Le dompteur, pendant ce temps ne reste pas inactif, il frappe à coup de trique, à coup de pieds la pauvre bête. Dur, dur ! Je commençais à me faire une vague idée de la raison du caractère acariâtre de ces animaux, en voyant administrer ce traitement que mon guide qualifia pourtant de « modéré ». Quelques poignées de minutes plus tard, tout rentrait dans l'ordre et nous reprenions notre progression. La chaleur, le balancement du trot, la somnolence me gagna, le bestiau en profita pour se frotter contre les épines d'un acacia... Chameau, va ! »

La jeune femme ne peut retenir un éclat de rire. Vexé, le chamelier déclare qu'il va se refaire une santé à la source.

Les bains de vapeurs chaudes parachevant la dure journée de voyage ont eu raison de la résistance de les plupart des membres du petit groupe. Les Tamasheks ont vite filés rejoindre une vague parenté, tandis que d'une tente voisine des enfants sont venus apporter une grosse bassine au contenu indéterminé... Mais revigorant, tout a été dévoré sans qu'il en reste la moindre miette. « À s'en lécher les doigts ! » annonce Camille qui joint le geste à la parole, étant donné qu'ici les gens n'utilisent qu'une sorte de grosse cuillère de bois, pour les liquides. Le solide, c'est avec la main qu'il faut le puiser dans la gamelle placée au centre de l'assemblée.

Un bref instant à contempler la magnifique voûte céleste durant le temps nécessaire pour que la jeune femme puisse à son tour profiter des bienfaits thérapeutiques et relaxants de la source, une heure plus tard le camp tout entier est plongé dans le sommeil, avec les faibles lueurs des feux mourants pour seuls gardiens.

Au matin Mohamed explique que le bâton étabel se trouve dans une grotte, située non loin mais particulièrement difficile d'accès. Chargé d'une forte potentialité spirituelle, le lieu est considéré comme magique et à ce titre interdit d'accès, aux femmes en général et aux non-initiés en particulier. Donc les Tamasheks pénétreront seuls !

Bien avant de parvenir sur le site, le soleil commence déjà à écraser les ombres et faire grimper le mercure des thermomètres vers les quarantièmes rougeoyants. Quand la Toyota stoppe enfin, ses occupants peuvent constater qu'ils se trouvent sur un vaste plateau finissant abruptement sur les bords d'un canyon. Quelques millénaires auparavant une rivière devait couler entre ces berges aux parois presque verticales. Les deux français regardent Mohamed et son cousin s'engager dans une faille rocheuse. Celle-ci les dissimulent rapidement à toute observation, tandis qu'ils progressent vers l'accès de la grotte. Pour tromper le temps le marin se promène sur le plateau en regardant le sol. Bientôt il appelle son amie, restée assise pour tenter de limiter sa déshydratation : « Viens voir ! C'est incroyable, ce n'était pas une rivière qui coulait là, mais une faille sous-marine. Regarde le sol est jonché de coquillages fossiles, des ammonites, je crois. La dernière tempête de sable a dû balayer le sol, révélant ce formidable dépotoir préhistorique.

La journaliste à son tour marche, les yeux rivés au sol. Par-ci, par-là des éclats de silex taillés parsèment le sable grossier.

— Des pointes de flèches et des pointes d'épieux, magnifiquement taillées ! Il y en a des quantités ! Quand la mer c'est retiré il devait y avoir dans ce lieu un fantastique territoire de chasse.

— Oui, c'est peut-être l'emplacement d'une manufacture préhistorique de fabrication d'armes. Ou encore un terrain sur lequel des guerres longues et répétées se sont déroulées. Sérieusement, je ne m'explique pas une telle profusion de vestiges. Il faudra faire venir une équipe de scientifiques dès que nous le pourrons. Un bon scoop, pour toi, non ?

— Effectivement, et je te précise que ce sont des paléontologues que nous devons alerter. Tu te rends compte que nous foulons un sol qui date de l'explosion cambrienne !

— Camille, s'il te plaît laisse tomber les explications magistrales, j'en ai mon compte. Que les fossiles aient cinq-cents trente ou cinq-cents quarante millions d'années d'existence, pour être franc je m'en fous totalement. Je voudrais seulement que ces touaregs reviennent vite pour aller m'allonger à l'ombre d'un palmier accueillant.

— Ben moi, c'est de contempler enfin ce sceptre fabuleux dont j'ai très envie. Si nous allions jeter un coup d'œil ? »

À ce moment un fort bruit de déflagration se fait entendre, le sol tremble sous leurs pieds et un énorme souffle chaud les enveloppes. Tout de suite après, une série de chocs sourds, semblables à ceux produits par un camion qui vide une benne de cailloux, se font entendre. Camille inquiète, lève un regard interrogatif vers Bibert. En signe d'incompréhension, il hausse les épaules : « Une secousse tellurique ? Une éruption volcanique ? Je ne vois pas ! »

Comme pour leur éviter toutes polémiques, Mohamed réapparaît dans le creux de la faille. Du plus loin qu'il les aperçoit, il leur crie : Vite il faut aller chercher des secours ! Vite, vite ! Bibert se place au volant et démarre le moteur, tandis que Camille aide le Tamashek, choqué mais sans blessures graves apparentes, à s'installer sur la banquette arrière. Ils se dirigent vers le campement. Mohamed explique.

« Au moment où nous allions arriver vers l'entrée de la grotte, il c'est produit une explosion qui a déclenché un glissement de terrain. Tout un morceau de la falaise a dévalé la pente, nous emportant avec lui. C'était presque silencieux mais terrible, ça coulait comme de l'eau. J'ai dû m'évanouir, lorsque j'ai repris conscience je me suis rendu compte qu'une grosse roche m'avait préservé d'une mort certaine, elle était restée en place m'empêchant d'être précipité dans l'abîme. Je crois que mon cousin n'a pas eu la

même chance. J'ai fouillé mais tout était immobile. Tout au fond un énorme tas de caillasses doit servir de tombeau au pauvre garçon. La grotte n'existe plus ! L'entrée en a été obstruée par la coulée, je ne suis pas parvenu à la localiser. Si nous y avons pénétré... »

Camille lui demande ce qu'il espère d'éventuels secours, que pourrions faire une poignée d'hommes sans équipements pour tenter de retrouver le malheureux ou l'entrée de la grotte ? Le targui ne répond rien, il se rend compte de la vanité de toutes actions. Mais, bouleversé, il n'a rien analysé, il a simplement suivi son instinct de survie. Bibert déclare qu'ils feront tout de même une tentative pour accéder au fond du talweg. Ils pourront essayer, au moins, de retrouver le corps pour le rendre à sa famille. Ils chercheront aussi à trouver des indices permettant de localiser l'entrée de la grotte ou un nouvel accès. Ils ne baisseront pas les bras avant avoir tout fait pour y arriver. Demeure l'origine de l'explosion, une cause naturelle est difficilement envisageable. Une intention meurtrière délibérée, reste seule plausible.

* Les Maîtres, (suite 1.)

« Bien, si ce que vous m'annoncez est confirmé, nous touchons au but. Les emmerdeurs ne peuvent plus nous causer d'ennuis sérieux et, avant peu, les comploteurs recevront le châtement qu'ils méritent. En revanche, je n'aime pas du tout le flou qui entoure la fin du dernier rapport que vous venez de me communiquer ! où se trouve exactement le sceptre ? Pourquoi cet abruti de général reste-t-il dans l'incapacité de me remettre la preuve du complot ?

— Votre Grâce, notre détachement a bien intercepté le commando des traîtres, juste au moment où ils abattaient ceux qui aidaient les étrangers et leurs complices. Leur intention était de rejoindre un hélicoptère, stationné à proximité de la frontière. Ils ont été détruits, nous avons réussi à apprendre qu'ils s'étaient emparés du sceptre et avaient placé une mine juste avant l'entrée de la grotte pour parachever le travail. Au cours de l'engagement nous avons eu trois tués et un blessé grave qui n'a pu être rapatrié. Malheureusement en dépit de recherches, aussi approfondies que le permettait l'urgence de la situation, nos hommes ne sont pas parvenus à retrouver le précieux trophée. Une grenade avait éclaté sur le groupe qui le transportait, tuant les hommes et pulvérisant l'objet. Du moins cela reste la seule explication rationnelle à cette subite disparition. Le détachement a poursuivi sa route, pour s'emparer de l'hélicoptère appartenant à la garde civile. Il a regagné sa base, avec nos hommes. Voilà, votre Grandeur, nous pourrons frapper, dès que vous voudrez bien l'ordonner.

— Le sommet est prévu pour dans cinq jours, il serait judicieux d'attendre jusque-là avant de passer aux actes ! »

En arrivant sur les lieux du campement la vision d'un affreux carnage s'offre à leurs yeux. Mohamed en oublie ses propres contusions, tandis qu'ils se précipitent pour tenter de porter secours à d'éventuels survivants. Hélas ils ne trouvent que des cadavres, dont certains atrocement mutilés. Bibert découvre Omar, gisant décapité, enfouis sous un amas de corps enchevêtrés. Mohamed reconnaît son père et deux membres de sa famille, ils ont été égor-gés. Jusque tard dans la nuit, ils vont rassembler et ensevelir les morts par famille, puis pour les combattants et les inconnus dans une fosse commune. Avant l'aube ils s'allongent épuisés, pour prendre un peu de repos. Mohamed reste muet, prostré. Camille pousse soudain une exclamation étouffée : « Youssouf ! Nous ne l'avons pas vu, son corps n'était pas avec ceux que nous avons enterrés. Peut-être a-t-il pu s'enfuir ?

— Ou bien il a été emmené avec les survivants qui sont repartis en direction de la frontière. Les traces de pneus sont nettes. Il est clair qu'un premier groupe d'assaillants est arrivé ici puis ils ont à leur tour été surpris par l'irruption d'une autre équipe qui tiré dans le tas, avant de repartir. Non sans avoir achevés les blessés et éliminé tous les témoins. Pour quel motif ? Cela reste un mystère.

— Non ! Ce sont les premiers arrivés qui ont perpétré le massacre. Ils ont tué les gens qui étaient au campement. Ce n'est qu'ensuite que le second commando est arrivé, par surprise. Ce sont eux qui ont torturé les blessés et les survivants, pour obtenir des renseignements. Quels aveux voulaient-ils entendre... Nous pouvons seulement présumer que cela avait un rapport avec votre présence parmi nous. »

Mohamed vient d'apporter ces précisions au commentaire de Bibert, le Tamashek aussitôt après se replonge dans ses mélancoliques pensées. Les deux français se demandent comment il peut savoir cela avec une telle certitude, mais après tout c'est un

homme du désert, habitué à lire les signes inscrits dans les sables et invisibles pour d'autre yeux.

Dès le lever du jour, ils se livrent à une ultime inspection, en élargissant le champ de leurs investigations. Peine perdue, tout ce qu'ils en retirent c'est une constatation faite par le targui, affirmant que deux dromadaires ont quittés les lieux, postérieurement à la tuerie, mais avant leur arrivée sur les lieux. Les traces indiquent que les deux animaux se dirigeaient vers l'ouest. C'est aussi dans cette direction qu'ils vont faire route, pour rejoindre Gao. Chacun pense de son côté qu'avec un peu de chance ils parviendront à rattraper cette mystérieuse méharée. Mohamed qui a bien observé les traces, apporte un complément de précisions : « Un seul chameau est monté, l'autre ne porte qu'une faible charge. C'est probablement la monture de réserve d'un voyageur ayant l'intention d'effectuer un long trajet sans faire d'étapes. Dans cette direction il peut se diriger vers Ménaka, Gao ou Bourem, il est trop sud pour Kidal. Nous allons perdre certainement leurs traces un peu plus loin, le sol est constitué de plaques rocheuses très dures qui ne marquent pas le passage. Seul Dieu est en mesure de permettre une rencontre. »

Il interrompt ses explications pour se concentrer sur la conduite qui requière toute sa concentration, des pierres de toutes tailles, dont certaines très grosses, jonchent la piste et peuvent provoquer de sérieux dommages au véhicule. Parvenus presque à mi-chemin, peu de temps avant la brève étape du soir ils distinguent droit devant eux la poussière soulevée par un groupe qui se déplace. Ils forcent l'allure pour les rattraper et en avoir le cœur net.

Quelques minutes plus tard ils sont à hauteur d'un rassemblement de femmes, vieillards et enfants, avec ânes et bagages, poussant devant eux quelques chèvres faméliques. Aucun homme...

Quelque chose ne va pas ! Le targui se renseigne, le problème semble sérieux, car la discussion est animée.

« Ces gens ont eu des problèmes ! Des soldats, venus de la même direction que nous, sont survenu dans leur campement. ils ont tiré dans les tentes, tuant au hasard hommes, femmes et enfants. Les survivants ont été capturés puis torturés, le capitaine qui commandait le détachement s’amusait à leur faire boire de l’essence, les faisait courir et mettait le feu à leur chèche, certains ont explosé. Beaucoup de femmes ont été violées, le reste de la tribu a pu s’enfuir. »

Comprenant qu’ils ne peuvent rien pour ces malheureux, ils décident de passer une partie de la nuit en leur compagnie, Chacun se réconfortant de la présence des autres, puis de reprendre leur route vers Gao. Ils y parviennent en fin de journée le lendemain, Camille et Bibert sont sidérés par le spectacle qu’ils découvrent en arrivant. La périphérie de la vieille citée est occupée par une sorte de monstrueuse banlieue, pas même qualifiable de bidonville. Les abris qui la composent sont constitués de détritrus ramassés sur les décharges dont ils occupent d’ailleurs la place. Bouleversée la jeune journaliste interroge le chauffeur : « Qui sont ses gens ? Personne ne leur vient en aide ?

— Ce sont des victimes des années de sécheresse qui ont frappées la région. Les familles vivent, mais il faut plutôt dire meurent, dans cette horreur, sans eau, sans soins, livrés aux mouches et aux rats, Elles ont tout perdu, plus de troupeaux, plus d’animaux du tout, pas même une chèvre pour avoir un peu de lait. Ils sont condamnés à attendre la mort ou un secours qu’ils ne songent pas à espérer, réduits à une mendicité passive. Qu’attendre d’ailleurs d’une population qui n’a pas grand-chose à offrir, et qui, en aurait-elle les moyens, ne souhaiterait pas forcément leur venir en aide ? Et puis, croyez-moi le problème disparaîtra bientôt de lui-même, faute de survivants ! Car ça décède terriblement. Surtout parmi les enfants ! Les mères essaient d’en sauver au moins un, en lui donnant tout le lait, toute la nourriture disponible. Les autres, les filles en premier, sont sacrifiées d’emblée. Les parents ne mangent pas non plus à leur faim, mais ils sont plus résistants et par conséquent

mettent plus de temps à mourir. Vous ne trouverez plus actuellement que des nourrissons de moins de six mois. Age correspondant à la période de début d'activité sur la zone des équipes du PNUD. Les autres enfants survivants sont âgés de plus de cinq ou six ans. Quatre années de sécheresse ont eu raison de toutes les autres tranches d'âges. Quelques ONG sont venues pour tenter d'apporter un secours en vivres et en soins. Le gouvernement ne les a pas encouragées et elles sont toutes réparties sur des terrains, disons plus... Médiatiques pour leurs actions. Nous ne pouvons les blâmer, la plupart ne fonctionnent que par les dons et les donateurs veulent voir où passe leur générosité, il faut des images, comprenez-vous ! »

Faute de mots pour décrire l'intensité de son affliction, la jeune femme se replie sur ses sentiments. S'obligeant à observer l'insoutenable spectacle, qui s'offre de manière presque impudique autour d'eux. Mohamed leur annonce son intention d'aller rejoindre des membres de sa famille qui vivent dans la région. Il a subi de très lourdes pertes financières et il lui reste un deuil à accomplir. Il leur propose de les conduire au seul hôtel à peu près correct de la ville, l'Atlantide, un nom étrange pour ce lieu et qui n'est qu'une prétentieuse bâtisse d'un étage, quelque peu délabrée. La séparation est volontairement brève, le targui conservera la Toyota, à titre de dédommagement pour la perte de ses deux chameaux et en remerciement pour son dévouement. De toute façon les plaques libyennes ne les autoriseraient pas à circuler sans s'exposer à de nombreux et sérieux ennuis. Il promet de repasser en début de matinée le lendemain, pour les aider à organiser leur déplacement sur Bamako.

Restés seuls, ils se découvrent un peu tristes. Tristesse consécutive à la perte d'une amitié récente, bien sûr, mais aussi provoquée par un profond sentiment d'échec, dont ils ne peuvent se défendre. Après une rapide toilette, Camille reste dans la chambre pour procéder à des rangements et un peu de lessive, tandis que Bibert gagne le bar pour se changer les idées. Il y trouve le client inamo-

vible, l'ivrogne de service, occupant ordinaire des bars sous toutes les latitudes. Celui-ci est fort occupé à s'imbiber pour, selon sa confiance spontanée, lutter contre la déshydratation. Bibert qui n'a rien de mieux à faire, accepte de lui payer un verre.
« Buvez, mon ami, comme disent les soiffards, on n'est jamais trop prudent. Ce n'est qu'une précaution supplémentaire ! »

Cette platitude recueille un hypocrite succès, mais ayant ainsi gagné la confiance du seul habitué disponible, le marin s'informe de la qualité de la restauration. Heureux de trouver une oreille complaisante ainsi que de s'être fait offrir une prévention inespérée contre un dessèchement redouté, le type déclare s'appeler Olaf, être plus ou moins russe et homme d'affaire. ! Il embraye sur la réponse, en débordant un peu.

— Ici, mon vieux ! Tu permets que je t'appelle mon vieux, hein ? Ici, on y mange une cuisine soi-disant européenne, infâme et chère. Qu'importe, les clients ne viennent pas ici pour la gastronomie. Ils viennent essentiellement pour faire des affaires et, accessoirement pour faire la cour à Aïcha, la patronne du lieu. Elle est au courant de tout, toutes les combines, toutes les compromissions, les corruptions. Pour un arrangement, vendre ou acheter, le sexe, petites-filles, jeunes garçons, les vices les plus invraisemblables. Les trafics aussi, Bijoux, or, voitures, terrains, tout ! Tout passe par Aïcha. Elle donne les informations, les contacts mais ne s'implique pas. Ah ! Aïcha, d'où vient-elle, qui est-elle ? Tu verras, mon vieux, c'est une beauté à la mode Mauresque, bien en chair. C'est à peine si l'on remarque qu'elle est manchote du bras droit. C'est son truc ! Elle se sert de son infirmité en tirant parti du léger malaise que fait naître la vue de son moignon. Elle en joue, elle en profite, elle en abuse. Car, instinctivement, on a tendance à compenser, à forcer sur l'amitié. Et puis, sûr que dans le tas, il doit y en avoir pas mal qui rêvent de se farcir une manchote. Hein, Pas toi ! Bon, bon ! Odalisque oui, mais femme d'affaires avant tout. Note bien qu'elle a surtout fait des affaires à l'époque où aboutissaient à Gao les revendeurs, passeurs de véhicules, voitures et ca-

mions chargés de pièces détachée. Entrant au Mali par le poste de Kidal, terminus de la traversée du désert, depuis Colomb-Béchar via le Ténééré. Gao n'était déjà plus qu'une simple étape de repos, depuis des lustres, il ne fallait plus compter vendre sur place, mais seulement se renseigner sur les marchés potentiels, Bamako, Niamey. Voire plus bas, quand les opérations juteuses ont commencé à se faire rares. Grosse foire d'empoigne où chacune des parties voulait, à toute force, arnaquer l'autre. Mauvaise foi égale des deux côtés, l'imagination occidentale contre l'inertie africaine. Chaque transaction devenait une aventure, une pièce de théâtre en pleine rue. À la fin, bien sûr, personne n'était content. Chacun était persuadé d'avoir été roulé par l'autre. Pas question cependant de l'avouer, de perdre la face, aussi, tout le monde affectais de se réjouir. En ce temps-là les fiestas étaient mémorables, inconcevables de nos jours, mon vieux. Et crois-moi, s'il y en a un qui regrette, c'est bien moi ! »

L'arrivée de Camille qui vient de le rejoindre, permet à Bibert de prendre congé, en remerciant l'exubérant personnage pour ses informations documentées. Le couple part dans les rues animées, à la recherche d'un petit restaurant sympathique.

Le lendemain, le marché qui se tient juste en face de l'hôtel se charge de les tirer du sommeil. Tandis que, profitant de la fraîcheur des heures matinales, ils prennent leur petit-déjeuner sur la terrasse bordée par la rue. Quelle n'est pas leur surprise de voir arriver la Toyota, Mohamed au volant, mais à son côté ils aperçoivent une silhouette qui ne leur est pas inconnue. En voyant Youssouf s'extraire du véhicule et s'avancer vers eux, un grand sourire sur sa face basanée, leurs interrogations s'envolent. Passé les premiers moments d'émotion, un flot de questions fuse de part et d'autre. Mohamed intervient en élevant la voix, faussement en colère ; « Oh, oh, oh ! Du calme s'il vous plaît ! J'ai retrouvé mes deux chameaux, hier soir. C'est un ami qui est venu me prévenir de leur mise en vente, par un étranger. En vérifiant l'information

je suis tombé sur notre camarade qui avait trouvé refuge dans un campement sur les bords du fleuve. Il va lui-même vous expliquer par quel concours de circonstances il s'est retrouvé à cet endroit. Youssouf, s'éclaircit la voix et prend la parole.

— J'ai eu la veine que le chef du commando qui nous a surpris à la source, soit un de mes anciens élève. Il m'a reconnu et épargné, surtout parce que je lui ai raconté être en mission spéciale et secrète. Par lui j'ai appris qu'ils s'étaient emparés du sceptre et avaient miné l'entrée de la grotte. Ce qui vous condamnait irrémédiablement à mort. J'ai sans doute un peu accusé le coup de ces révélations. Je savais que vous étiez en route pour justement y pénétrer. Constatant ma réaction, mon ancien disciple est devenu méfiant. Il a commencé à me questionner, pendant que ses acolytes commettaient les exactions que vous avez certainement pu constater à votre retour. Tuant sauvagement Omar, qualifié de traître et de parjure. C'est au moment où ils allaient repartir, que le second groupe a jailli des dunes environnantes. Ils tiraient dans le tas, de toutes leurs armes. J'ai immédiatement compris qu'ils avaient l'intention de procéder à un 'nettoyage', définitif. Profitant de la confusion créée par les premiers échanges de tirs, je me suis emparé du sac contenant le *bâton étabel*, ensuite j'ai rampé jusqu'à la mare. Je m'y suis dissimulé pour ne ressortir que longtemps après leur départ. Par chance les deux chameaux qui étaient venus avec nous s'étaient enfuis aux premiers coups de feu. Je devais agir vite si je voulais les rattraper. Vous croyant tous morts, j'ai cherché une solution pour m'en sortir. En finalité c'est la décision de rejoindre Gao qui ma parue la meilleure. Je comptais m'y embarquer, pour gagner le Nigeria par le fleuve. Là-bas je connais des Libanais qui auraient pu m'aider à me refaire une nouvelle vie. D'autant qu'en marchandant les pierres précieuses et les diamants de ce maudit bâton, ma fortune était assurée. Mais, et vous ! Comment avez-vous pu échapper au piège qu'ils vous avaient tendu ? — Sur la demande de Mohamed et son cousin nous sommes restés, Camille et moi pour les attendre. C'est le cousin qui a déclenché la mine, Mohamed à bénéficier d'une baraka presque inouïe.

L'intéressé par modestie fait une moue avant de déclarer, avec un air de ravissement sincère, qu'il est heureux de retrouver ses deux dromadaires, en bonne santé. D'ailleurs il laisse au trio la disposition de la voiture lui préfère, et de loin, ses animaux. Reste qu'ils se trouvent dans l'obligation de regagner la Libye. Vu que, d'après leurs passeports ils ne l'on jamais officiellement quittée. Sortir d'un autre pays, quel qu'il soit, dans la mesure où ils n'y sont jamais entré -légalement- leurs poserait inévitablement des problèmes. Bibert propose une alternative.

— Après tout nous sommes passés de Libye en Algérie puis de ce pays au Mali sans voir l'ombre d'un poste frontalier, encore moins celle d'un douanier. Alors pourquoi ne pas rééditer ces opérations avec les frontières du Tchad et du Cameroun. Pour ensuite gagner un petit port sur une côte quelconque, d'où nous contacterons mon ami Yvon. Il viendra nous chercher avec son voilier, et le tour est joué !

Le marin, content de lui promène un regard satisfait sur l'auditoire. Mais lorsque son regard se porte sur Youssouf, il comprend immédiatement que celui-ci va lui torpiller son contentement.

— Ce qui est valable pour des États partageant les immensités désertiques du Sahara, ne l'est plus pour ceux où la nature du terrain n'est pas la même. Quand nous serons contraints d'emprunter les pistes ou routes, celles-ci seront immanquablement surveillées. Tout particulièrement de chaque côté des frontières. Il deviendra alors très difficile de leurs échapper, et notre aventure se terminera probablement à ce moment-là ! Je crois que, par route, avec notre véhicule ou en utilisant les moyens de transports locaux, taxis, autobus ou même avions, nous ne puissions sérieusement espérer mener notre entreprise à bon port... C'est le cas de le dire. Mais Camille a peut-être une solution plus satisfaisante à nous proposer ?

— Oui ! Merci de penser à moi Youssouf. Le plus simple, à défaut d'être le plus pratique, reste de retourner sur nos pas. D'une part, nous pouvons profiter du terrain pour éviter les Check-point, du moins ceux qui sont fixes. D'autre part nous possédons encore nos

visas de prétendus membres du Parlement européen. Cela devrait nous assurer une bonne protection en cas de clash avec les autorités. Qui plus est, réjouissez-vous petits veinards ! Vous avez l'immense privilège de voyager en compagnie d'une journaliste bien informée. Ce qui lui permet de vous annoncer l'ouverture à Tripoli du Conseil de paix et de sécurité de l'U.A. prévu pour... dans deux jours, si je me souviens bien.

— Très intéressant, mais en quoi le sommet de l'Union africaine, peut-il nous apporter une aide dans nos projets ? Je ne saisis pas le rapport avec nos modestes personnes... Non africaines !

— En cas de problème uniquement, mon cher Bibert. Si par malheur nous étions arrêtés ou inquiétés avant d'avoir pu rejoindre votre ami Yvon et son yacht, nous pourrions faire usage de ce joker. En prétextant de notre participation à ce sommet, nous aurons de bonnes chances de ne pas subir de trop fortes contraintes. D'autant que l'incident diplomatique doit être redouté, en ces périodes hautement médiatisées. N'est-ce pas, Kadhafi lui-même qui en 1998 a donné l'impulsion pour faire évoluer l'O.U.A. vers cette nouvelle organisation ! En outre l'actuel président de la commission du conseil de paix est Alpha Oumar Konaré, l'ancien président du Mali, un homme très ouvert. Mais surtout, et c'est là que nous irons chercher notre ultime secours, depuis novembre 2006 les États-Unis ont nommé un ambassadeur auprès de l'U.A. Cindy Courville. En nous référant de cette personnalité nous pourrions échapper à toutes mauvaises intentions, enfin, espérons-le ! Quelques instants suffisent aux deux hommes pour accepter l'évidence des propos de la jeune femme. Bibert ne peut se retenir de glisser une petite phrase ironique, peut-être pour masquer sa légère déconvenue.

— Nous pouvons aussi prétendre que nous sommes les prochains récipiendaires du prix Mouammar Kadhafi des droits de l'homme !

Personne ne relevant la perfide digression, ils se dépêchent de procéder aux achats de vivres et carburants. Activité vite écourtée, car deux policiers juchés sur une moto viennent de passer en les regar-

dant d'un air dubitatif. Les flics n'ont pas eu besoin de ralentir, leur engin pétaradant de faible cylindrée ne pouvant rouler qu'à la vitesse d'un homme au pas. Une certitude, ils seront de retour pour vérifier leur intuition dès qu'ils auront fini de réfléchir... Inutile de risquer une discussion oiseuse, mieux vaut s'éclipser ! »

Youssef n'est pas emballé par l'idée d'aller se jeter dans la gueule du loup. Sa situation de déserteur le mettrait en situation délicate s'il venait à faire l'objet d'une arrestation. Surtout qu'il ne peut prétendre aux mêmes passe-droits que ses amis. Bibert lui rappelle que, pour l'administration Libyenne, le capitaine Youssef ag Amansar est mort en service commandé. Le mieux pour lui est de se débarrasser de ses papiers, puis de se procurer une nouvelle identité. Cette opération de substitution doit être réalisable dès que parvenus dans la capitale. Sinon ils embarqueront tous les trois dans le ketch d'Yvon et relâcheront à Tunis. Là-bas ce genre de transaction ne pose aucun problème. L'ex-motard, ex-soldat, mais nouveau fuyard et hors la loi, admet le bien fondé de cette analyse. Bibert croit remarquer que ce qui semble emporter sa décision par-dessus tout, reste la présence de Camille, qui le regarde avec attention.

« Nous avons besoin de toi, Youssef ! Sans toi comment allons-nous nous orienter dans le désert ? Heu ! Ce mystérieux sceptre, je brûle d'envie de le voir ! Depuis le temps que l'on me rebat les oreilles avec sa splendeur, j'aimerais bien jeter un coup d'œil dessus. Au moins une fois avant de partir, on ne sait pas de quoi seront faits nos lendemains.

— Rien de plus facile, il est ici, avec moi dans ce sac. Mais je crains que tu ne sois déçue, pour le soustraire à la curiosité d'éventuels indiscrets, j'ai pris la précaution de le noyer dans de la cire et d'y ajouter une fausse mèche. Joint à deux autres, cierges de même taille, authentiques ceux-là, il attirera moins l'attention de fouineurs intempestifs.

— Mais c'est incroyable ! Je n'arriverai donc jamais à satisfaire ma curiosité. Savez-vous la frustration cela peut représenter pour

une femme, côtoyer des bijoux des diamants fabuleux et ne pas pouvoir seulement les contempler ? Vous n'avez donc pas de cœur ! »

Le pauvre garçon ne perçoit pas l'humour de la déclaration et entreprends de détruire la fausse bougie. Comprenant son intention d'en extraire l'objet, tous se précipitent pour l'en empêcher. L'incident a l'avantage de détendre un peu l'atmosphère assombrie par la perspective du départ.

C'est en souriant encore de l'anecdote qu'ils se séparent de Mohamed. Puis ils s'engagent sur la route qui sort de Gao en direction du Nord-est, cap à nouveau sur l'Algérie. Ils reprennent, à peu près, l'itinéraire initial. Ce parcours leur avait permis d'éviter les mauvaises surprises à l'aller, avec un peu de chance il en serait de même sur le chemin du retour. Leur guide Tamashek n'étant plus avec eux pour éviter les pièges du terrain, ils sont contraints de voyager de jour, trois longues journées sont nécessaires pour qu'ils parviennent en tripolitaine. Par prudence, Youssouf s'informe aux arrêts de bus sur la présence d'éventuels postes de contrôles.

Quarante kilomètres avant Tripoli il leur devient absolument impossible de continuer par la route, d'un commun accord ils décident de gagner le petit port de Zuwara, où Yvon est supposé les attendre, de là ils auront tout loisirs d'élaborer un autre plan d'action, car cet endroit discret avait été choisi par le fait qu'il présentait l'avantage d'être presque à mi-chemin entre Tripoli et la frontière tunisienne.

Quand, à l'aube d'un matin lumineux ils aperçurent le voilier se balançant doucement au rythme de la légère houle méditerranéenne, ils éprouvèrent un indescriptible soulagement. Yvon ne fut pas le moins soulagé.

« On peu dire que vous aimez vous faire désirer ! Voici déjà trois fois que la police maritime vient me demander pourquoi je prolonge mon séjour dans ce coin perdu. J'ai dû prétexter une avarie

de moteur mais il était temps que vous pensiez à vous manifester, je n'aurais pas pu rester encore bien longtemps. Quelles sont les nouvelles ?

La journée ainsi qu'une bonne partie de la soirée fut consacré aux explications et à la recherche de solutions pour parvenir jusqu'au bâtiment qui abrite le sommet de l'Union africaine situé dans le quartier central des affaires de la capitale Libyenne. Yvon suggère que passer par le consulat ne serait pas une mauvaise idée, il se trouve un peu excentré dans un quartier résidentiel non loin du bord de mer. Pendant que Camille et Yvon s'emploient à la préparation de punches à base de Rhum, vieilli dans les cales du navire, Bibert s'informe auprès de leur compagnon d'infortune.

« Dis-moi, Youssouf, as-tu encore ton passeport français ?

— Oui, pourquoi ? Je l'ai conservé par pure sentimentalité. Il est périmé depuis plus de quinze ans maintenant.

— Bien sûr ! Mais puisque tu es né en France, tu dois sans trop de difficultés pouvoir te procurer un extrait d'acte de naissance. Avec ce papelard tu te feras établir un nouveau passeport. Libre à toi ensuite de repartir pour la destination de ton choix. Car si nous parvenons à contacter l'ambassadeur des États-Unis, nous serons certainement en mesure, Camille et moi, de regagner la France sans grande difficultés, ce qui n'est malheureusement pas ton cas. Soit tu restes clandestin ici, soit tu rentres au bercail, avec Yvon s'il est d'accord ?

Le skipper qui avait une oreille traînante et fine, approuva.

— Pas de problème, tu te planques pendant que je fais ma clairance et mes formalités de sortie. Je te récupère un peu plus tard sur un bout de côte pas trop visible depuis la douane, et hop ! En dix jours maximum je te lâche dans un port de la côte d'azur. Si cela te convient, moi ça ne me dérange pas, pour une fois j'aurai quelqu'un avec qui partager les quarts à la barre, nous y gagnerons en temps et en agrément. Alors, tu en dis quoi, l'ami ?

Un peu pris de court, Youssouf hésite quelques instants. Naturellement il a beaucoup réfléchi à sa situation, et en connaît la précarité.

— C'est que... Je te préviens Yvon, je suis un piètre matelot, pour tout te dire je ne connais strictement rien à la navigation. Et puis je me demande si je ne vais pas être malade. Je serais plutôt une charge qu'une aide pour toi dans ce cas-là.

— Te casse pas la tête, j'ai l'habitude d'embarquer des novices. Ce ne sera que l'affaire des premières heures, des premiers jours pour les plus atteints. Ensuite tu te seras amariné et tout ira bien, fais-moi confiance. Bon, la cause est entendue te voici promu second du bord. Ça mérite un toast, bienvenue à la nouvelle recrue ! »

Tous lèvent leur verre, même Yvon, avec son thé. Puis ils allèrent s'étendre, pour prendre un repos bien mérité.

Aux aurores, il fut convenu que l'ex-soldat qui pouvait se faire facilement passer pour un autochtone, irait seul jusqu'à l'ambassade de France, sur place il demanderait à être reçu par un membre de la délégation. Une fois mis en présence de celui-ci, il lui remettrait le passeport de la journaliste en demandant à ce que l'on vienne la récupérer, ainsi que son ami.

Ainsi présenté, le plan paraissait simple et sans failles. Mais bien entendu les choses ne se passèrent pas de la façon prévue. Non qu'il éprouva des difficultés pour parvenir jusqu'aux locaux du consulat, sa maîtrise de la langue lui autorisait toutes les initiatives, mais devant la porte du Saint des Saints. Macache pour pénétrer sans rendez-vous et inutile d'espérer que sa demande d'audience soit même transmise. Pas question de faire un esclandre, les sbires de la police secrète rodaient dans les parages, prêts à intervenir à la moindre velléité de trouble de l'ordre public. Il ne lui restait qu'une solution, mettre le passeport qui lui avait été confié dans une enveloppe en y joignant un commentaire, bref mais explicite, écrit de sa main. Il déposa le tout, soigneusement cacheté, au gendarme qui filtrait les visiteurs embusqués derrière la vitre de

son bureau. Le serviteur de la République prit la lettre, tandis que Youssouf s'éclipsait suivi par les regards soupçonneux du fonctionnaire et du vigile posté à l'entrée. Il ne parcourut qu'un court chemin avant de prendre place à une table, en terrasse d'un marchand de pâtisseries arabes et de boissons chaudes.

À peine une demi-heure plus tard, il faisait signe à un jeune homme qui reluquait les consommateurs avec la hâte d'une personne venue s'acquitter d'une mission inepte. À l'évidence il n'espérait trouver ici que la confirmation de sa conviction d'être victime d'une, mauvaise, plaisanterie. Surpris dans sa certitude il s'approcha de l'homme qui se signalait à son attention, sans toutefois aller jusqu'à s'asseoir.

« Bonjour, je suis l'Attaché culturel. C'est vous qui venez de déposer une enveloppe contenant une note et un passeport en affirmant que vous aviez à entretenir un membre de la diplomatie Française d'une affaire de la plus haute importance ? Oui, qui cela pourrait-il être d'autre ! Comment êtes-vous en possession d'un document officiel et strictement personnel ? Le fait de vous en servir constitue un délit, je tiens à vous en avertir ! Pourquoi n'êtes-vous pas passé par la voie normale et demandé à être mis en présence d'une personne accréditée, dans les locaux de nos services ? — Si vous voulez bien me laisser placer deux mots, je vais essayer de vous expliquer.

Youssouf entreprit, tant bien que mal, de résumer le parcours de ses deux amis, en prenant soin de n'y apparaître que le strict minimum. Bien que paraissant vivement intéressé par les rebondissements du récit, au moment de conclure la discussion, son interlocuteur eut une réaction totalement imprévue.

— En somme vous voulez nous impliquer, nous représentants de l'État, dans ce qui me paraît ressembler fortement à un trafic de bijoux volés. L'idée est ingénieuse certes, mais ne vous attendez pas à ce que nous accordions le moindre crédit à une affabulation aussi romanesque. Le seul élément tendant à en établir l'authenticité est un passeport, sans doute volé lui aussi. Monsieur, j'ai l'impression que vous êtes un mystificateur et sans nul doute un provocateur.

Nous nous précipitons là-bas pour être pris la main dans le sac, si je puis m'exprimer ainsi. Jetant par cette action inconsidérée le discrédit sur notre légation et, à travers nous, sur le pays que nous représentons ! Je ne sais ce qui me retient de vous faire arrêter sur le champ, mais j'ai pour règle d'éviter le scandale autant que faire ce peut... Disparaissez, monsieur, vous pourrez vous vanter d'avoir eu de la chance d'avoir affaire à moi. Mes collègues se seraient montrés beaucoup moins accommodants, je vous en donne l'assurance !

— Attendez ! Attendez, ma démarche était naïve, j'en prends conscience en vous écoutant. Cependant il reste une chance de vous prouver notre bonne fois ainsi que la réalité de nos affirmations ! Si la personne détentrice du passeport, se présente en personne devant vous, accepteriez-vous alors de lui accorder quelque crédit ? Je suis convaincu que d'entendre, par sa bouche, la relation des événements depuis leurs origines aidera à vous convaincre de leur véracité ! »

Hésitant, le jeune attaché pesa le pour et le contre, en termes d'impact sur sa carrière, puis acquiesça, donnant son accord, mais avec réticence et du bout des lèvres. Après quelques propositions vite écartées par le pédant fonctionnaire, il fut convenu que la rencontre aurait lieu au même endroit, trois heures plus tard. Ils se séparèrent et Youssouf se dépêcha de regagner le bord, afin de rendre compte du déroulement de sa tentative.

À quinze heures, comme convenu, Camille et Bibert s'installèrent à la terrasse du petit établissement de thé, Youssouf, par prudence était resté en retrait. Dissimulé dans une encoignure de façade, il pût assister à l'arrestation des deux naïfs par une équipe de policiers cagoulés. L'affaire dura quelques secondes avant que le couple, embarqué dans des voitures survenues comme par magie, ne disparaisse à ses regards. De retour au voilier, Yvon informé, n'eut pas un instant d'hésitation.

« Par e-mail ! Nous allons envoyer un message à l'ambassade... Non pas un message mais dix, cent ! Nous allons inonder leur

messagerie avec nos appels. Dans le tas il y en aura bien un pour réagir. Ce petit freluquet d'attaché culturel ou je ne sais quoi, devra s'expliquer sur la façon dont ils les a balancés aux flics de ce pays. Ce sont des ressortissants Français, oui ou merde ! Au travail, il faut concocter un texte qui informe sans trop en dire. Il ne faut que les forcer à réagir et à intervenir pour faire relâcher nos amis. Leur visa spécial constitue un élément de pression à ne pas négliger »

* Les Maîtres (suite et fin)

« Le sommet va s'ouvrir demain, et nous sommes parvenus à récupérer le fameux *Bâton étabel* indispensable pour établir la légitimité de notre action. Nous allons réussir ce que tant d'autres ont rêvés et ne sont jamais parvenus à obtenir. La réunification des États Africains en une confédération qui éclipsera l'Union européenne et rivalisera avec les États-Unis d'Amérique. La Chine nous appuiera, nos récents contacts le démontrent. Nous serons alors, nous les Arabo-Berbères, aux commandes de cette force musulmane pour en faire la première puissance mondiale. Allah est grand, son prophète Mahomet nous indique la voie à suivre. Mais qu'avez-vous fait de ces deux merdeux de Français ? Et leurs complices, ce capitaine instructeur venu de Satan et qui retournera à Satan. Ce skipper de voilier ancré à Zuwara, aussi ! Avez-vous pris les mesures nécessaires au moins ? N'oubliez surtout pas qu'une seule erreur peut nous coûter très cher. Nous jouons sur le fil, donnez-moi l'assurance que tout est réglé et dans les heures qui suivent nous déclenchons notre révolution sacrée.

— Les incroyants sont dans nos locaux, Ils n'avaient pas l'objet avec eux, ce traître a dû se méfier. Nous allons l'attraper une souicière est tendue autour du navire, rien ne pourrait passer à travers. Ensuite tout disparaîtra... En fumée ! L'annonce de la réussite du plan que je viens de vous exposer devrait me parvenir d'un instant à l'autre. »

Aux bruits dans le couloir, Camille devina qu'elle allait recevoir de la visite. L'homme qui entra dans la cellule, petit et rondouillard, n'inspirait pas la frayeur, pourtant, quelque chose dans son regard dérange, avant d'inquiéter ses interlocuteurs. Désireuse de ne pas laisser transparaître ses émotions, elle attend en se livrant à une observation attentive de l'arrivant, déconcertant ! Voilà cet homme est déconcertant, impossible de prime abord de cerner sa personnalité, finit-elle par conclure. Mais il prend la parole sans paraître remarquer l'attitude volontairement méprisante adoptée par la jeune femme : « Vous êtes journaliste, et votre passeport porte un visa réservé aux membres du parlement européen ! Bien, bien, mais cela ne vous met absolument pas à l'abri d'un accident, hélas. Supposez que le rafiot de votre ami soit détruit par un incendie, provoqué par votre négligence. Aucuns survivants, malgré nos actives recherches nous ne retrouverons vos corps qu'après que les crabes les aient presque complètement dévorés. C'est une bien triste façon de disparaître, surtout pour une jeune et jolie femme, promise à un brillant avenir. Dévoilez-nous l'identité et la cachette de votre complice receleur et vous aurez une chance de vous en sortir simplement avec la promesse de ne rien divulguer. Bien sûr, nous garderons en otage, dans une cellule confortable votre ami Bibert. Rassurez-vous, seulement le temps nécessaire pour mener à bien notre entreprise, car ensuite vous ne serez plus une source de danger pour nous. Nous laisseront votre compagnon vous rejoindre pour que vous puissiez aller mettre votre petit nez de fouineuse dans d'autres régions de la planète. Alors ? Je vous laisse encore une heure, ensuite je serai contraint de vous faire supporter les conséquences de votre stupide obstination. Le sceptre, avec ou sans vous, nous le retrouverons, ce n'est qu'une question de temps. »

Passant entre les deux gardiens placés de part et d'autre de la porte, l'homme repart sans un regard en arrière. Restée seule, Camille réfléchit à la nouvelle tournure prise par les événements. Elle ne croit pas un seul instant aux promesses de son visiteur, de toute façon elle ignore où se trouve Youssouf et son colis. Bibert doit subir le même chantage, pas plus qu'elle il n'est en mesure de dévoiler quoi que ce soit. Décidément l'avenir ne s'annonce pas sous les auspices les plus favorables, pour employer un euphémisme. Son seul espoir est que Youssouf ait pu rejoindre Yvon et qu'ils aient pris le large avant d'être repérés puis arrêtés. Ils auront au moins sauvé leur vie, même s'ils ont perdu le sceptre et ne parviennent pas à engager des démarches pour les secourir à temps.

Elle l'ignore heureusement, mais dans la zone portuaire les choses ne prennent pas non plus une très bonne tournure. En sortant du cybercafé d'où il venait de passer deux heures à envoyer e mail sur e mail en compagnie d'Yvon, il n'avait pas fallu longtemps à Youssouf pour repérer le dispositif policier. Dissimulé aux vues du catamaran, un large cordon d'hommes, puissamment armés se déployait sur le quai. Apparemment ils n'avaient pas encore compris que le ketch était vide de toute présence humaine. La situation allait vite évoluer, car deux embarcations gonflables, bondées de policiers, s'apprêtaient à quitter le ponton de la douane. Leur intention prévisible était de s'emparer du voilier en profitant de la protection des tireurs restés à terre. Arrivant sur les arrières des assiégeants, les deux amis n'avaient pas été détectés, mais rapidement les mouvements d'hommes en armes et de voitures commencèrent à s'intensifier, rester sur place les exposait à être reconnus par un inspecteur plus perspicace que la moyenne. Ils repartirent se réfugier dans le café-internet, dissimulés derrière les écrans, ils pouvaient observer sans être vu. Ils n'allaient cependant pas pouvoir rester indéfiniment scotchés là, déjà l'employé leur jetait des regards méfiants. Ils devaient fuir c'était une certitude, le problème était qu'ils n'avaient aucun endroit où aller se réfugier, la Toyota garée sur le quai se trouvait incluse dans le périmètre inter-

dit. Soudain un renfort de soldats en tenue de combat vint prendre place, en retrait des policiers en embuscade. Les camions arrivaient, se plaçaient pare-chocs contre pare-chocs, puis les hommes sautaient à terre prêt à faire feu. Youssouf, en bon commando comprit instantanément que ces renforts n'étaient pas exactement des renforts mais une unité intervenant avec une autre mission. Il bouscula Yvon en lui soufflant : « Chouf ! Ils bouclent tout le secteur, je me demande ce qui se passe. Regarde le chef des soldats a pris un porte-voix et crie quelque chose, écoutons... Oh ! Par Allah ! Il ordonne aux flics de jeter leurs armes et de se rendre. C'est absolument incompréhensible, pourquoi font-ils cela ?

La réponse était précisément en cours d'affichage sur les écrans de leurs ordinateurs, restés allumés. Un e mail, émanant de l'ambassade de France à Tripoli, destiné aux auteurs de messages, répétitifs, reçus par la délégation. Le texte en était concis. « Avons bien réceptionné vos courriels. Nous avisons immédiatement les services secrets Libyens. Contactez-nous afin de nous permettre de vous joindre et de vous mettre hors d'atteinte, en sécurité dans nos locaux. » (C'était signé) JM.B. Attaché militaire... Etc.

L'heure n'était plus à la prudence et aux tergiversations, la réalité de l'intervention venait de se concrétiser sous leurs yeux. Youssouf envoya une courte réponse et récupéra son sac.

« Écoute Bibert, j'ai depuis très longtemps envie de faire une longue traversée à la voile. Tu t'en souviens, je te l'avais déjà dit sur l'île d'Elbe quand nous nous sommes connus. Et puis je ne te cache pas que j'ai besoin de décompresser un peu après toutes ces émotions. Le catamaran va appareiller avant la fin de semaine. Autant profiter de l'opportunité qui s'offre pour rentrer en France avec Yvon.

— Et Youssouf ! N'oublie surtout pas de le mentionner, crois-tu que je ne vois pas clair dans ton jeu ? Va, ma belle tu as ma bénédiction. L'ambassade a accepté de placer le sceptre dans le cour-

rier diplomatique, à destination d'Addis Abeba. Je ferai le voyage en compagnie du diplomate qui en a la responsabilité. En première classe, je ne vais pas me plaindre. Marie et Yann, les amis Suisses, n'ont envoyés de bonnes nouvelles de *La Malay-Damsel*. Je n'ai pas d'inquiétudes de ce côté-là non plus.

— Pourquoi ajouter « non plus », tu te faisais du souci pour moi ? Je ne sais pas ce que tu t'imagines, ou plutôt je ne m'en doute que trop. Il se trouve simplement que j'ai l'intention d'exploiter l'extraordinaire parcours de Youssouf pour un roman ou une série d'articles. C'est une occasion que je ne peux laisser passer, voilà la raison qui ma poussée à prendre cette décision. C'est professionnellement que je fais ce douloureux choix.

— Très bien, à quoi bon te justifier puisque je t'assure qu'il n'y a pas de lézards. Et puis, tu y vas fort, douloureux choix ! D'ailleurs je constate que la douleur ne t'empêche pas d'être radieuse. Il est parfaitement normal que tu profites du sursis accordé par le destin, dans ma cellule je doutais !

— Et moi ! Ce type odieux, le chef de la police. Il venait sans arrêt me raconter des horreurs. Je ne me faisais pas d'illusions sur le sort qu'il entendait nous réserver. Franchement J'ai été formidablement heureuse d'apprendre qu'il avait été arrêté, avec son chef. Le gars de l'Ambassade m'a avoué que c'était un homme très proche du nouveau chef de l'État, un familier comme qui dirait ! Enfin peu importe, le sommet c'est déroulé sans anicroches et nous sommes tous sauf, c'est le principal. Youssouf qui c'était approché discrètement, ajoute son petit commentaire.

— Tous les conspirateurs ont été mis sous les verrous et seront condamnés à de fortes peines, pour atteinte à la sûreté de l'État. Il est probable qu'ils disparaîtront dans un bain ou fusillés, pour les meneurs c'est pratiquement certain. Vous savez le gouvernement Libyen, en ce qui nous concerne directement, à surtout agit sous la pression des membres de la Conférence de l'Union africaine dont le siège est à Addis-Abeba, en Éthiopie. Sans eux, je doute fort

que cette aventure ait connu une fin aussi heureuse, pour vous comme pour nous !

— Yvon qui ne disait rien depuis un moment ne résiste pas à poser une question relative à ce dénouement, tellement providentiel.

— Par quel miracle cet organe de l'Union africaine en est-il venu à s'intéresser à notre cas particulier ?

Sans dissimuler son sourire, Camille lui apporte la réponse.

— Tout simplement grâce à l'intervention d'une mission scientifique implantée en Éthiopie. Un membre éminent de cette mission, composée d'ethnologues et autres chercheurs, a contacté le président de la Conférence de l'U.A. Celui-ci est intervenu immédiatement auprès de l'Ambassade de France à Tripoli. Il s'agissait « d'inquiétudes motivées », concernant le sort de deux citoyens Français, titulaires de visas réservés aux parlementaires de L'Union Européenne. Monsieur l'ambassadeur aurait été mal venu de ne pas informer le ministre des affaires étrangères Libyen de la requête du Président de la Conférence. Les choses n'ont pas traînées, nous avons été promptement retrouvés et ramenés au consulat. Nous devons une fière chandelle à ce scientifique resté anonyme... Bien que j'ai comme une vague idée qu'il n'est peut-être pas inconnu de tout le monde, qu'en penses-tu Bibert ! »

Ainsi interpellé le marin se trouble un peu et bafouille qu'il ne voit pas ce à quoi elle fait allusion.

La journaliste ne peut s'empêcher d'éclater de rire.

Le nouveau chef de la police, tout fier de sa récente promotion ne tiens plus en place. Il presse Bibert dont le départ, programmé pour le soir même, exige la prise de mesures de sécurité renforcées. Le protocole diplomatique s'ajoutant aux contraintes administratives, accaparent donc le marin bien avant l'heure prévue. Ensuite une escorte armée impressionnante entoure les voyageurs, pour le trajet et jusqu'à l'embarquement. Ce dispositif confondant a pour effet induit de couper court à toute intimité. Réduisant, par contrecoup, les adieux à de brèves phrases stéréotypées, soulignées d'un discret signe de main.

Deux semaines plus tard, Camille appela la maison de ses amis suisses sur l'île d'Elbe. Bibert qui remontait justement du port pris la communication au vol. Après les échanges de banalités usuels, la journaliste l'informa de leur bonne arrivée dans le port de Marseille, à l'issue de ce qu'elle qualifia sans vergognes de croisière idyllique ! Elle ajouta qu'Yvon avait déjà repris sa route, vers le sud et que Youssouf s'activait encore pour retrouver son identité administrative d'origine, en même temps qu'un nouveau passeport. Puis, ayant ainsi épuisée les sujets d'importance mineure, elle interrogea le marin sur la façon dont c'était passé la restitution du *bâton étabel* sur les terres de la reine de Saba et du roi Salomon. Question qui constituait indéniablement le véritable motif de son appel, mais Bibert se garda bien de le relever, ainsi que de toutes allusions relatives à l'avancement de ses travaux de romancière ou à la nature de ses actuelles relations avec l'ancien instructeur des djihads islamiques.

« Ben, tu sais Camille, la réception à l'aéroport d'Addis-Abeba fut beaucoup plus sommaire que n'avait été le départ de Tripoli. Une voiture officielle avait bien été affrétée, mais le comité d'accueil se réduisit à un collaborateur du ministre, escorté de deux gardiens sans uniformes. Je fus conduit à mon hôtel tandis qu'une délégation du Musée Archéologique National prenait en charge le sceptre. Le lendemain je dînais avec le docteur Fernand Antray, que tu connais. Tu vas rigoler, mais c'est par lui que j'ai appris que les bijoux de la relique n'étaient que des faux sans grande valeur ! Les originaux avaient été dérobés et remplacés par des copies, vers la fin du dix-neuvième siècle. La substitution a pu avoir lieu soit en Égypte soit quelque part au cours de son périple. Il voisine à présent aux cotés de la pierre qui en commandait le sarcophage protecteur. Voilà, ma belle, nous avons risqué nos vies et beaucoup d'autre ont perdu la leur pour trouver et protéger un vulgaire fac-similé. Malgré tout son intérêt historique reste entier et il garde toute sa valeur symbolique. Dis-moi, je présume que les croisières à la voile ne figurent plus dans tes priorités du moment ? ... c'est bien ce que je pensais, eh bien il me reste à te souhaiter de

concocter un reportage à la hauteur des aventures que nous avons vécues, adieu donc !

Trois mois plus tard, la journaliste téléphonait à nouveau en Italie, pour annoncer à Marie et Yann la proche parution de son ouvrage, intitulé « Le terroriste repent. » Ceux-ci en retour lui apprendront le départ de Bibert pour une durée de deux ans. Parti effectuer des travaux de recherches, pour le compte d'une équipe de savants dirigés par un certain professeur Élise Azaïs, dans un coin perdu du Sahara, nommé Tahabanat.

Il n'y eu pas de commentaires, Camille se contenta de mettre fin à la communication après une rapide formule de politesse.

Fin.